



HAL
open science

1565. Malte dans la tourmente. Le "Grand Siège" de l'île par les Turcs

Anne Brogini

► **To cite this version:**

Anne Brogini. 1565. Malte dans la tourmente. Le "Grand Siège" de l'île par les Turcs. Editions Bouchène, 2011, 9782356760227. 10.3917/bouch.brogi.2011.01 . hal-03597490

HAL Id: hal-03597490

<https://hal.science/hal-03597490>

Submitted on 18 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1565,
Malte dans la tourmente
Le « Grand Siège » de l'île par les Turcs

Pour Manon et Valentine

ISBN: 2-978-35676-022-7
© Editions Bouchène, 2011.

ANNE BROGINI

1565
Malte dans la tourmente
Le « Grand Siège » de l'île par les Turcs

EDITIONS BOUCHENE

Table des matières

<i>Préface</i>	7
<i>Avant-propos</i>	13

CHAPITRE I

Une partition à quatre mains

<i>La Sublime Porte</i>	15
Soliman le Magnifique	16
La puissance militaire et navale.....	19
Les conquêtes ottomanes en Méditerranée	23
<i>Les Barbaresques</i>	26
Kheïr-Ed-Din Barberousse	26
Dragut	28
Euldj Ali.....	30
Le Ponant en guerre.....	31
<i>La Méditerranée chrétienne</i>	35
L'Espagne à l'assaut de l'Afrique	35
Charles Quint.....	38
Philippe II, l'Espagne et la Méditerranée	41
<i>Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem</i>	45
Un ordre militaire religieux	45
Une puissance foncière et militaire	47
Un passé de guerre sainte	49
L'Ordre et Malte.....	51
Jean Parisot de La Valette	55

CHAPITRE II

Les dés sont jetés

<i>L'aiguillon barbaresque</i>	61
Un précédent réussi, l'attaque de Malte en 1551	64
La victoire de Jerba	65
La suprématie contestée	67
<i>Les préparatifs ottomans</i>	71
Les discussions du Divan.....	71
Objectif : Malte !	76
<i>La chrétienté sur le pied de guerre</i>	80
Les informations circulent.....	80
Malte, fragile et esseulée	86
Organiser la défense	93
Flotte en vue !	96

CHAPITRE III

L'enjeu de Saint-Elme (23 mai-23 juin)

<i>Les forces armées sur le Mont Sciberras</i>	101
<i>Les premiers assauts</i>	107
<i>Tenir Saint-Elme : de l'éventualité au devoir</i>	110
<i>Saint-Elme vaincu</i>	119

CHAPITRE IV

L'attaque du port. Birgù et Senglea menacées

<i>Les forces musulmanes</i>	125
<i>Les forces chrétiennes</i>	132
L'organisation de la défense portuaire	132
Le « Petit Secours », un renfort insuffisant	136
La tension monte	143
<i>Un mois de juillet meurtrier</i>	145
Le terrible assaut du 15 juillet	145
Un quotidien sous les bombardements	148
<i>Les offensives répétées du mois d'août</i>	154
L'assaut du 7 août	156
Répits et escarmouches	160
L'attaque des 20-21 août	162
De guerre lasse... ..	164

CHAPITRE V

Le « Grand Secours » et la fin du siège

<i>Atermoiements et péripéties :</i>	
<i>l'arrivée tant attendue de la flotte chrétienne</i>	169
De lents préparatifs	169
Les tribulations de la flotte	175
<i>Le dénouement</i>	179
<i>Le bilan du siège</i>	185

CHAPITRE VI

Les incidences du siège

<i>Vers un nouvel équilibre maritime</i>	189
<i>L'Ordre revalorisé</i>	193
La renommée de Jean de La Valette	193
La croisade réinvestie	200
<i>Le port reconstruit</i>	207
La mise en chantier de La Valette	207
La cité invincible	213
<i>Malte et la Méditerranée</i>	220
L'île frontière	220
L'île carrefour	226
Conclusion : 1565, un événement	233
Bibliographie	239
Index	253

Préface

Alors que le Turc avait levé, fort penaud, le siège de Malte mais qu'il s'était emparé peu après de Chio et de Naxos, on chantait à Chypre, vénitienne encore pour un temps, une ballade en l'honneur de l'île sicilienne :

« Et de dehors on cria :
« – Malte d'or, Malte d'argent, Malte de métal précieux, »
« Jamais nous ne pourrons te prendre ! »
« Non ! Pas même si tu étais aussi tendre qu'une courge, »
« Ni si tu n'étais protégée que par une peau d'oignon ! »
« Et du haut des remparts une voix répondit :
« – Oui ! Je suis celle qui a décimé les galères du Turc »
« Tels les défenseurs de Constantinople et Galata ».

L'issue du Grand Siège de Malte – *L-Assedju il-Kbir* des Maltais – suscita tout de suite un engouement autant politique que littéraire. Dans le monde chrétien, pourtant alors si déchiré, les souverains ordonnèrent partout des processions et des *Te Deum* pour remercier Dieu de l'heureuse fin de l'événement¹. Dans toute l'Europe, quelques mois à peine après la « victoire » du 7 septembre 1565, parurent divers ouvrages racontant les quatre terribles mois qu'avaient vécus Chevaliers et Maltais. Citons par exemple l'anonyme *Ce qui s'est passé à Malte depuis la prinse du chasteau S. Elmo...*, le récit parfaitement documenté de Pierre Gentil², de Vendôme : *Le siège de Malte par les Turcs en 1565*, traduit l'année même en italien par Marino Fracasso et en crétois littéraire par Antoine Achelis en 1567³ ou *La Verdadera relación de todo lo que el anno de 1565 a succedido en la Isla de Malta, de antes*

1. Ainsi Charles IX : *Lettre du Roy à Monseigneur le Duc de Nemours, Gouverneur & Lieutenant général pour Sa Magesté à Lyon touchant l'heureuse délivrance de l'Isle de Malte. Proclamation ordonnant une procession à S. Nizier*.

2. Secrétaire de l'ambassadeur de l'Ordre à Rome, Giuseppe Cambiano.

3. Ce double texte a été publié par Hubert Pernot, Paris, Picard, 1910. Le texte de 1565 a servi par la suite à tous ceux qui, de Bosio à Bradford, ont voulu raconter les événements par le menu. Voir Luigia Zilli, « La frontière de chrétienté en 1565. La chronique du siège de Malte par Pierre Gentil de Vendôme », in *Les représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVII^e siècle*, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1995, 52-62.

quellegasse l'armada sobre ella de Soliman gran turco, de Francesco Balbi da Correggio, parue à Barcelone en 1568. Le renouveau chevaleresque qui travaillait une noblesse qui voyait son rôle et son aura décliner se servit alors de La Valette comme il s'était servi peu auparavant de Bayard⁴.

Cet enthousiasme fut bref puisqu'en dehors de *La Malteide* du poète véronais Giovanni Fratta⁵, le triomphe de la Sainte-Ligue à Lépante en 1571 occulta pour longtemps le siège de Malte. Sans doute une victoire bien réelle apparut alors plus importante et plus digne que la vaillante résistance de l'Ordre et de Malte qui n'avait apparemment abouti qu'à un repli sans dommage des forces ottomanes.

Singulièrement, le siège revint à la mode deux siècles plus tard chez des poètes mineurs, précurseurs du genre ménestrel qui allait triompher avec Walter Scott et les Romantiques⁶. Citons Desmoulins⁷ avec *La Malthéide ou le siège de Malthe* (Bouillon, 1789) ou Nicolas Halma⁸ avec un titre très proche, *La Maltéide ou le siège de Malte par Soliman II, poëme en seize chants* (Paris, 1811 et 1817)⁹.

Le Grand Siège de Malte, événement essentiel du XVI^e siècle, ne fut et n'est pourtant pas perçu à sa juste importance. Alors que Chevaliers et Maltais tentaient désespérément de tenir contre la formidable collusion des Ottomans et des Barbaresques, le monde européen se fissurait sous les coups de la Réforme et les souverains tentaient de balayer devant leur porte plutôt que de tourner leurs yeux vers la Méditerranée africaine. Puis, lorsque l'île réussit à se libérer du danger, tous les efforts de Don Juan d'Autriche furent de persuader son demi-frère Philippe II d'enfoncer le clou en brisant la puissance navale ottomane et en réoccupant l'Afrique du Nord. Lépante en fut le résultat et 1571 fit oublier 1565. Enfin, la prise de Chypre, quelques mois après Lépante, la non-exploitation de cette victoire par les Vénitiens pour reprendre leur île et, au contraire, leur satisfaction affichée du traité de 1573 abandonnant Chypre à la Porte contre le droit

4. Voir Symphorien Champier, *Les gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, présenté par Denis Crouzet, Paris, 1992.

5. Venise, Marc'Antonio Zaltieri, 1596.

6. Schiller a laissé des fragments d'une tragédie dont le thème était le Grand Siège.

7. Contrôleur général des fermes à Sedan.

8. Nicolas Halma (1755-1828), chanoine de Notre-Dame. Chargé d'instruire l'impératrice Joséphine en histoire et géographie, il fut curateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève sous la Restauration.

9. Ce nouvel engouement alla de pair avec un intérêt pour le siège de Rhodes de 1522. Citons le poème de Privat de Fontanilles (Paris, 1749), *Malthe ou Lisle-Adam, dernier grand-maître de Rhodes* ou la tragédie d'Antoine-Claude Ferrand, *Le siège de Rhodes* (1784).

de commercer dans les ports ottomans, marquèrent la fin de l'importance militaire de la Méditerranée et, par là, de l'Ordre et de Malte. Le *boulevard de la chrétienté* fut ramené, en quelques années, à un avant-poste de la police des mers contre les corsaires.

Et pourtant ! Si une effroyable confrontation à l'issue hypothétique n'avait pas eu lieu entre le bloc habsbourgeois et le bloc osmanli, ç'avait été grâce au Grand Siègle. En effet, le minuscule sultanat d'Andrinople s'était rendu maître, presque sans coup férir, de l'empire croupion de Constantinople en 1453. En 1516, le nouveau sultanat d'Istanbul s'était emparé de la Syrie, en 1517 de Belgrade et de l'Égypte (ce qui permit au sultan de devenir le calife des croyants), en 1520 d'Alger, de Rhodes en 1522, de Tripoli en 1551 avant de détruire une importante flotte espagnole à Jerba en 1560. Pour empêcher les Ottomans et leurs vassaux barbaresques de se rendre maîtres du bassin occidental de la Méditerranée, l'Espagne tenait La Goulette et la Sicile avec, presque à mi-chemin entre elles, l'archipel maltais donné en fief depuis 1530 à l'Ordre des Hospitaliers qui était alors la seule « puissance » à posséder une marine de guerre permanente. Soliman savait qu'en s'emparant de Malte, il faisait sauter le verrou qui l'empêchait d'accomplir en totalité le testament de son aïeul Mehmet II le Conquérant : prendre Rhodes et Rome.

Pendant quatre mois, un gros millier de Chevaliers et de Maltais soutinrent, contre plusieurs dizaines de milliers d'Ottomans et de Barbaresques, un siège où la violence des assauts ne le céda qu'aux horreurs d'une guerre qui était aussi psychologique. Le peintre Perez d'Aleccio en a laissé, sur la cimaise de la salle du Grand Conseil du palais magistral, un véritable reportage visuel et, pouvons-nous dire, sonore, car si les événements militaires sont tous parfaitement représentés, ils ne le sont qu'en deuxième plan, le premier plan étant occupé par ce qui terrifiait alors les armées occidentales : la fureur de l'artillerie mais aussi les cris et de la musique discordante (pour les oreilles occidentales) des janissaires. Derrière, on voit le Grand Port, nasse digne de Dien Bien Phu dans laquelle s'était fait piéger l'Ordre, cerné de toutes les hauteurs environnantes par l'artillerie ottomane ; on voit les corps martyrisés des défenseurs du Saint-Elme, décapités, éviscérés et crucifiés sur des planches échouant sous les fenêtres du grand maître ; on voit la médiocrité du Petit Secours et enfin le Grand Secours, dernier va-tout dérisoire de l'Occident.

Anne Brogini, auteur d'un ouvrage essentiel sur Malte, frontière de chrétienté¹⁰, en remplaçant le Siègle dans son contexte international et en

10. Anne Brogini, *Malte, frontière de chrétienté (1530-1670)*, École française de Rome, 2006.

en narrant le menu, redonne toute sa place à cet important événement que d'aucuns, non sans raison, ont surnommé le Verdun ou le Stalingrad du XVI^e siècle. En effet, comme dans le cas de ces deux derniers affrontements si terriblement meurtriers, le sacrifice des hommes fut inutile puisqu'il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus et que la ligne de front ne bougea pas. En revanche, au XVI^e siècle comme au XX^e siècle, cette sauvage confrontation fit changer la dynamique de camp. Ottomane avant 1565, elle passa dans le camp européen après le Grand Siècle. Malte devint alors, selon les mots de Privat de Fontanilles¹¹ :

« (...) Le rempart des Chrétiens,
« L'inévitable écueil où se doit de Bisance
« Briser dans tous les tems la jalouse Puissance. »

Alain Blondy

11. *Op. cit.*

Avant-propos

Le XVI^e siècle en Méditerranée est un temps de grands affrontements militaires et corsaires entre deux civilisations, la chrétienté et l'Islam, qui s'incarnent en deux empires rivaux, celui de l'Espagne et celui de la Sublime Porte. Des successives conquêtes espagnoles et ottomanes, qui occupent tout le siècle, sont nés ces ensembles territoriaux extrêmement vastes, véritables agglomérats d'États, de royaumes, de peuples unis dans la personne de leur souverain, que sont Philippe II d'Espagne et le sultan Soliman le Magnifique. Ces empires colossaux incarnent l'union religieuse et politique – réelle ou supposée – des mondes chrétien et musulman, qui se contestent et doivent accepter de se partager la domination de la Méditerranée. La frontière qui les sépare est double. À l'est, elle sépare l'Occident et l'Orient de la mer, l'Empire ottoman ayant en effet regroupé sous son autorité, depuis 1453 et les conquêtes turques au Levant, les deux mondes orthodoxe et musulman. À l'ouest, elle oppose les deux rives, nord et sud, dont certains points stratégiques ne pouvant guère être tenus directement par le pouvoir central, ont été confiés à des vassaux fidèles.

Au Maghreb, ce sont les Barbaresques, qui agissent au nom du sultan et conduisent sans relâche des opérations guerrières et corsaires contre les Espagnols qui s'y trouvent et occupent les présides, ces nombreuses places fortes qui s'égrènent le long du littoral africain, conquises dès la fin du XV^e siècle et tenues par des garnisons chrétiennes. Sur les côtes chrétiennes, ce sont des vice-rois qui gouvernent au nom du roi d'Espagne les royaumes de l'Italie du Sud (Naples et la Sicile) ; ce sont également les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui, chassés de Rhodes et du Levant en 1522, obtiennent de Charles Quint en 1530 la cession en fief de l'archipel de Malte, dépendant de la couronne espagnole et du royaume de Sicile, et qu'ils ont pour devoir de tenir militairement, comme une assise pour leurs activités guerrières contre les musulmans. À partir de 1530, le duel entre les empires en Méditerranée occidentale s'incarne donc en partie dans l'affrontement direct entre leurs vassaux, que sont les Hospitaliers et les Barbaresques, au point que ce bassin maritime devient l'enjeu de multiples conflits armés, qu'ils

s'agissent de grandes batailles navales (Tunis en 1535, Alger en 1541, Tripoli en 1551, Jerba en 1560) ou d'escarmouches sans lendemain.

Bien plus que les Hospitaliers pour l'Espagne, les Barbaresques constituent un atout précieux pour les Ottomans, au point qu'au milieu du XVI^e siècle, le contexte méditerranéen leur est incontestablement favorable, grâce aux successives victoires que leurs vassaux obtiennent au Ponant. Face à eux, la rive chrétienne apparaît affaiblie par des affrontements militaires durables entre les États (les guerres qui opposent notamment les royaumes de France et d'Espagne) et par la diffusion du protestantisme, qui divise la chrétienté. Nombre de puissances rechignent à suivre l'Espagne sur les voies de la croisade : ainsi, Venise refuse régulièrement de mettre en péril ses intérêts commerciaux en s'opposant à la Porte, et depuis 1536, la France est même devenue l'alliée du Turc, ouvrant sans scrupule ses ports méditerranéens à la flotte ottomane ! Quant à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui se fait toujours appeler « Ordre de Rhodes » et qui conserve longtemps le secret espoir de reconquérir son ancienne île, il ne semble pas d'une grande aide, surtout lorsqu'il perd en 1551 le préside de Tripoli, qui lui avait été confié en même temps que Malte et pour lequel il manifestait plus d'intérêt ; il conduit toutefois régulièrement une guerre sur terre et sur mer contre les Barbaresques, servant autant qu'il lui est possible les intérêts de l'Espagne.

C'est dans ce contexte, où les constants affrontements en Méditerranée occidentale visent à la définition de la frontière entre les empires, que ce qui peut paraître de prime abord comme un énième fait d'armes entre ces deux protagonistes, déconcerte finalement par l'envergure impensable qu'il déploie : l'attaque du fief des Hospitaliers en 1565 mobilise en effet toute la puissance militaire ottomane, par le biais d'une flotte gigantesque, secondée par les plus grands corsaires barbaresques de l'époque, maîtres des ports de Tripoli et d'Alger. Le siège de Malte, qui dure quatre longs mois, de mai à septembre 1565, met ainsi aux prises près de 30 000 soldats musulmans et une dizaine de milliers de civils maltais et de soldats chrétiens, commandés par une poignée d'Hospitaliers qui dirigent la défense du port. Bien que faiblement soutenue par une chrétienté indifférente, la bataille de Malte est une victoire éclatante, au retentissement considérable, qui redonne un souffle à un Ordre jusqu'alors en perdition, et transforme Malte en nouveau pôle chrétien du Ponant, redéfinissant de manière durable la géostratégie maritime de la Méditerranée occidentale.

Une partition à quatre mains

Une partition : Malte, un petit archipel en marge de l'Europe et de toutes les routes commerciales qui relient le Ponant au Levant. Quatre mains : les acteurs qui vont se heurter violemment, de juin à septembre 1565, dans l'île même, pour la définition d'une frontière maritime entre les rives et les civilisations chrétienne et musulmane. Si la partition paraît bien dérisoire dans une mer rythmée par les grandes batailles navales et les conquêtes violentes, elle met toutefois en branle certains des protagonistes les plus importants de la Méditerranée du XVI^e siècle : deux empires – celui des Ottomans et celui des Espagnols – assistés chacun de leur soutien militaire, naval et stratégique – les corsaires barbaresques assujettis à la Porte depuis 1518, et leur *alter ego*, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, vassaux de l'Espagne depuis 1530.

La Sublime Porte

Au milieu du XVI^e siècle, l'empire ottoman apparaît sans conteste comme l'une des plus vastes constructions politiques qui ait existé, et qui atteint sous le règne de Soliman le Magnifique sa plus large extension, depuis les abords de Vienne jusqu'au golfe Persique et à l'Afrique du Nord. L'espace maritime de cet empire, au carrefour des trois continents européen, africain et asiatique comprend le bassin oriental de la Méditerranée (Levant), le sud du bassin occidental (Ponant) jusqu'au Maroc, la totalité de la Mer Noire (le fameux « cellier d'Istanbul », ainsi que l'appellent les historiens) et la quasi-totalité de la Mer Rouge depuis la prise d'Aden par l'armée turque en 1526, ainsi que le sud-ouest du golfe Persique. Aux nombreuses provinces s'ajoutent en plus tous les pays vassaux, tributaires ou protégés, comme les voïvodats de Transylvanie, de Moldavie et Valachie, ou bien la République de Raguse, le royaume de Pologne, les Khamats de Crimée et d'Asie Centrale.

Bien qu'il soit difficile de donner un chiffre exact de la population totale de l'empire, il semble qu'il ait compté près de 22 millions d'habitants au milieu du XVI^e siècle, chiffre en soi déjà important, quoique nettement inférieur à celui l'empire espagnol. Plus largement, on estime à 26 millions environ les populations musulmanes vivant sur les rives méditerranéennes, sur une population totale qui serait, dans la

Méditerranée de la fin du XVI^e siècle proche des 70 millions d'hommes¹. Pour l'empire turc, un tel agglomérat de populations hétérogènes, issues d'ethnies multiples (Turcs, Tatars, Arabes, Persans, Kurdes, Tziganes, Berbères, Coptes, Grecs, Arméniens, Slaves, Albanais, Roumains, Hongrois...) et de religions tout aussi diverses (islam sunnite et chiite, christianisme orthodoxe, catholique, arménien, judaïsme des communautés ashkénazes, séfarades et karaïtes...) exige évidemment un pouvoir central solide, ainsi qu'une administration strictement ramifiée et hiérarchisée. Le temps de Soliman est celui d'un « âge classique »² des institutions qui façonnent une organisation impériale stable et solide dans les domaines social, politique, administratif et économique. Au sommet de l'immensité territoriale, le sultan est non seulement le chef de l'agrégat d'Etats, royaumes et principautés, mais il le transcende, pour incarner l'empire « turc » ; la dynastie régnante est en effet de souche turque, de même que la langue officielle, l'osmanli, est une forme de turc mâtiné de persan et d'arabe. Pour autant, l'administration et son personnel sont bien souvent extrêmement cosmopolites.

Soliman le Magnifique

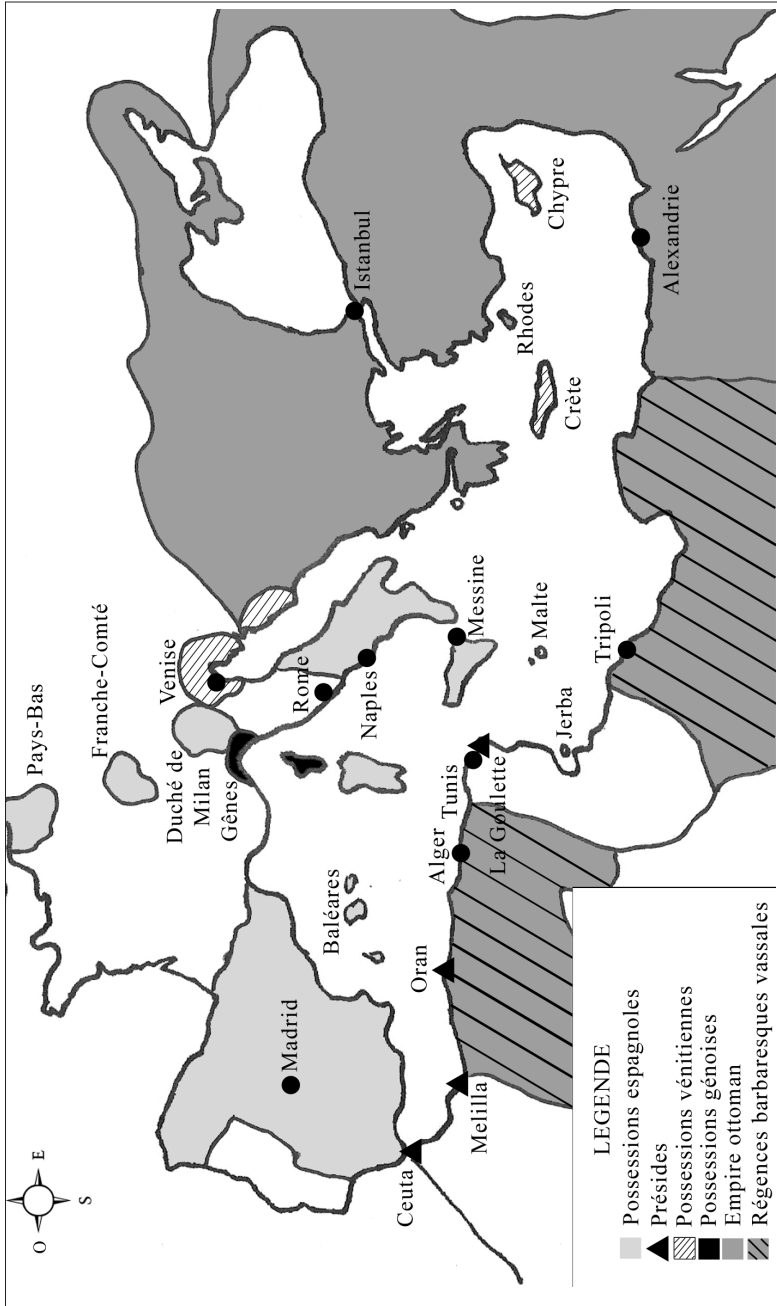
En 1565, le sultan régnant est Soliman « le Magnifique », ainsi que le connaissent les chrétiens, ou « Le Législateur » (*Kanûni*), comme il est appelé par les archives ottomanes de l'époque. Né vers 1494, c'est-à-dire âgé d'environ 70 ans en 1565, c'est un homme d'envergure, cultivé et raffiné, pieux mais tolérant envers les minorités de son empire, doué pour les langues et la stratégie militaire, qui occupe le trône ottoman depuis 1520, date de la mort de son père Selim I^{er}. Décrit par les ambassadeurs vénitiens comme grand et mince, mais de complexion délicate³, le front haut et le nez aquilin, les yeux noirs et l'air sévère, il apparaît d'un tempérament plutôt froid et distant qui sied parfaitement à l'image d'un *padichah* à la tête d'un empire à vocation universelle.

Dans l'ensemble, les observateurs occidentaux, pourtant peu enclins à s'extasier devant un prince infidèle qu'ils redoutent, se montrent unanimes à reconnaître la grandeur de Soliman. Certes, ils insistent sur certaines faiblesses, comme son manque de discernement à l'égard de son esclave favorite Roxelane, qu'il finit par épouser, et pour laquelle il assassine notamment, sous couvert de raison d'État, son fils aîné né d'un premier lit, mais ces aspects négatifs entachent finalement assez peu

1. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, Paris, 1966, I, p. 361-363.

2. Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris, 1989, p. 160.

3. André Clot, *Soliman le Magnifique*, Fayard, Paris, 1983, p. 52.



La Méditerranée au milieu du XVI^e siècle

l'image d'un homme sage et vertueux, grandement instruit, zélé en matière de religion, fidèle à ses engagements et surtout détenteur de nombreuses victoires militaires, qui ont considérablement repoussé les frontières de son empire.

Dans sa correspondance, Soliman se présente d'ailleurs lui-même comme supérieur à tous les autres souverains et pouvant prétendre à une domination universelle voulue par Dieu, tradition impériale de l'Islam que les chrétiens partagent largement. En effet, la prise de Constantinople en 1453 a connu un écho considérable en Europe et le sultan victorieux de l'époque, Mehmet II, comme plus tard ses successeurs, apparaît de ce fait comme l'héritier de l'ancien Empire romain et souverain d'un nouvel Empire à vocation universelle. Déjà, les *bailes* vénitiens du premier XVI^e siècle se plaisent à comparer les sultans ottomans à Alexandre le Grand et à considérer les Turcs comme les héritiers des grands empires du passé, puisqu'ils ont absorbé la plupart des royaumes de l'Antiquité, et ont hérité des vertus de l'armée romaine⁴. L'ordre, la discipline, la réprobation sévère du blasphème et des jeux de hasard, le respect religieux de l'empereur suscitent l'admiration et entretiennent la comparaison avec le modèle romain, au même titre que le maintien de la désignation d'Istanbul par son ancien nom de Constantinople⁵. L'espérance chrétienne médiévale en un système impérial universel, où un Empereur doit s'établir pour préparer la venue du Christ, est toujours vivace au XVI^e siècle.

Au même titre que ses contemporains et ses rivaux, les Empereurs du Saint Empire romain germanique, Soliman est donc conscient de la dimension universelle de son statut, fondée sur la certitude de l'origine divine du pouvoir. Depuis les conquêtes successives de la Syrie et de l'Égypte en 1516 et 1517, que Fernand Braudel considère comme l'« événement majeur de la grandeur ottomane »⁶, le chérif de la Mecque s'est soumis à l'autorité de Selim I^{er}, faisant du sultan le calife, héritier du Grand Califat, à la fois chef de l'État et de tous les croyants. Investi d'un caractère religieux en tant que calife, Soliman est donc « imâm de son temps », « l'ombre de Dieu sur les terres », et son pouvoir a été voulu par Dieu. Cela ne signifie pas que le sultan ait la moindre autorité

4. Lucette Valensi, *Venise et la Sublime Porte. La naissance du despote*, Hachette, Paris, 1987, p. 60-61.

5. Clarence Dana Rouillard, *The Turk in French History, Thought, and Literature (1520-1660)*, Boivin et Compagnie Editeurs, Paris, 1941, p. 293 ; Yvelise Bernard, *L'Orient du XVI^e siècle. Une société musulmane florissante*, Histoire et Perspectives Méditerranéennes, L'Harmattan, Paris, 1988, p. 309.

6. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, *op. cit.*, II, p. 16.

dans le domaine de la charia, qu'il ne peut ni modifier, ni interpréter (rôle dévolu aux jurisconsultes – *müfti* – nommés par le sultan), mais qu'il possède un ascendant religieux incontestable : l'ambassadeur Busbecq relate ainsi que, pour persuader ses soldats qu'il leur était licite d'interrompre le jeûne du ramadan lors d'une campagne militaire, Soliman prit publiquement de la nourriture à midi, afin d'encourager ses hommes à le faire⁷.

À cette ascendance divine, s'ajoute l'autorité politique et religieuse sur un empire immense, dont les provinces sont rigoureusement administrées et partagées en grandes circonscriptions (*eyâlet*) dirigées par des gouverneurs (*beylerbey*), subdivisées en régions (*sandjaks*) tenues par des *sandjak bey*, elles-mêmes subdivisées en *kaza* commandées par des officiers (*subachi*) chargés également de fonctions de police dans les villes. D'abord au nombre de deux, celles de Roumélie et d'Anatolie, les circonscriptions augmentent en nombre dans l'empire, du fait de son extension géographique et du morcellement nécessaire des provinces pour en assurer une meilleure gestion : elles sont huit dans les années 1520, quand Soliman accède au pouvoir, s'élèvent à onze en 1544, puis à une vingtaine environ à la fin de son règne, en 1565⁸.

Les *beylerbey* ont le titre de pacha et le symbole officiel de leur autorité est un étendard représentant une perche surmontée d'une boule d'or et portant deux queues de cheval. Les *sandjak bey* ont aussi un étendard, mais qui ne possède qu'une seule queue de cheval. Le rôle des *beylerbey* et des *sandjak bey* dans leurs circonscriptions respectives est de faire régner l'ordre et de contrôler le bon fonctionnement du *timâr*. Le *timâr* est une concession fiscale : en attribuant un espace à un particulier, le sultan ne concède ni le territoire, ni les individus qui y vivent, mais les taxes en argent et en nature à percevoir sur les habitants. De sorte qu'environ un tiers des recettes du Trésor est capté à la source par des particuliers ; toutefois, la possession du *timâr* est indissociable de l'obligation d'entretenir la cavalerie ottomane, ainsi que les garnisons des forteresses et des corps auxiliaires des provinces⁹. Car l'empire turc est avant tout soutenu par une armée et une flotte d'une rare puissance.

La puissance militaire et navale

Quand il envisage de s'attaquer à Malte en 1565, Soliman peut en effet compter sur une des armées les plus puissantes de son temps, quoiqu'il

7. R. Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit., p. 168.

8. Michel Lesure, *Lépante. La crise de l'empire ottoman*, Julliard, Paris, 1972, p. 17.

9. R. Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit., p. 197.

soit difficile d'en déterminer exactement le nombre d'hommes¹⁰. L'élite de l'armée est composée de la milice permanente du sultan, recrutée dans le cadre du *devchirme*, dont les membres sont surnommés « esclaves de la Porte » (*kapı kulları*) ; ils ne sont pas l'élément le plus nombreux, mais certainement le plus « professionnel », le mieux entraîné et équipé, celui qui impressionne toujours les voyageurs occidentaux, car il incarne une sorte d'idéal militaire inexistant dans les armées des princes chrétiens. Cette élite de l'armée comprend une infanterie – les fameux janissaires (*yenîçeri*) – et plusieurs corps de cavalerie, encore plus prestigieux. Tout au long du règne de Soliman, les janissaires sont au nombre d'environ 12 000 ; ce n'est guère qu'à l'extrême fin du XVI^e siècle, donc après le Magnifique, qu'ils atteignent le nombre beaucoup plus élevé de 35 000 hommes¹¹.

Esclaves du sultan, les janissaires constituent un corps à part dans l'armée, choyé par les souverains qui font preuve d'une prodigalité sans réserve, leur octroyant le *bakhchich* (« don de joyeux avènement ») à leur avènement, ou encore le « don de campagne » à l'occasion de la première expédition militaire des janissaires, et sans compter toutes les prodigalités possibles en temps de guerre ou de paix. Ils sont dirigés par un *agha*, qui dépend directement du sultan, assisté de plusieurs officiers qui constituent son divan ; les janissaires disposent également d'un imam qui leur est propre, janissaire lui-même et capitaine d'une compagnie, ayant reçu une formation religieuse appropriée. Formés dans un esprit de soumission et de discipline rigoureuses, ces soldats manifestent souvent un zèle religieux extrême et une aptitude inégalée au combat. Leur statut privilégié se manifeste au combat : ils sont toujours placés au cœur du dispositif de combat, à proximité du sultan qu'ils protègent de leurs corps, et participent régulièrement aux campagnes navales. Ils excellent particulièrement dans le maniement des armes traditionnelles (arc, sabre, lance, hache) ainsi que dans celui de l'arquebuse qu'ils adoptent et utilisent couramment au XVI^e siècle.

Car les armes à feu et l'artillerie ont été introduites dès la fin du XIV^e siècle dans l'armée ottomane et ont eu pour conséquence la création de nouveaux corps militaires venus s'ajouter à celui des janissaires : les canonniers, les armuriers, les sapeurs-mineurs, les bombardiers... Enfin, six corps de cavalerie, commandés chacun par un *agha*, complètent cette armée ; ces *sipahi* constituent également une élite militaire, bien plus

10. Idris Bostan, Arnold Cassola, Thomas Scheben (dir.), *The 1565 Ottoman Malta Campaign Register*, PEG Ltd, Malte, 1998, p. 49.

11. R. Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit., p. 192.

importante en nombre que les janissaires, composée en partie d'anciens janissaires brillamment promus. De toute évidence, ils sont plus rarement que l'infanterie mobilisés lors des expéditions navales.

De même que Soliman dispose d'une armée puissante, il peut compter en 1565 sur une flotte tout aussi redoutable, ravitaillée en hommes et matériaux par l'immensité même d'un empire qui offre aux Turcs toutes les matières premières nécessaires à la construction et au soutien des navires. Abondamment pourvu en bois, l'empire permet de démultiplier les chantiers navals et de confier la construction des galères à plusieurs arsenaux, situés à proximité des zones boisées : l'arsenal de Sinop est directement desservi par la région côtière du nord de l'Anatolie, les chantiers de Varna sont approvisionnés par la partie orientale de la Bulgarie, tandis que ceux de Kavala sont ravitaillés par les *kazas* de Macédoine. Le bois sert autant à la construction des coques qu'à celle des mâts et des rames, taillés dans un seul tronc d'arbre long et droit. Outre le bois, les provinces livrent quantités d'autres produits, tels que le chanvre de Valachie et de Macédoine, les bois de Turquie, la toile à voile produite en Béotie, en Eubée et dans les îles de Chio et Lesbos, le fer extrait des mines d'Anatolie occidentale et des Balkans (Bulgarie, Serbie, Bosnie et Albanie), ou encore le salpêtre que l'on trouve à l'état naturel en Valachie et qui est nécessaire à l'élaboration de la poudre à canon (composée à l'époque d' $1/8^{\circ}$ de soufre, $1/8^{\circ}$ de charbon de bois et de $6/8^{\circ}$ de salpêtre)¹².

À l'instar des autres flottes méditerranéennes, celle des Turcs est essentiellement composée de galères, au nombre de 100 au minimum, dotées chacune de 24 bancs, soit 150 rameurs en moyenne, et d'une bonne centaine de soldats, ce qui suppose la mobilisation d'environ 15 000 individus pour la chiourme et au moins autant, voire un peu plus, pour les hommes d'équipage, capitaines de navire, soldats, soit des effectifs moyens qui avoisinent les 30 000 individus lors des campagnes maritimes. Long d'une quarantaine de mètres, pour à peine plus de cinq de large, et d'une faible profondeur de deux mètres environ, l'espace des galères est essentiellement occupé par le moteur humain, ce qui empêche de le surcharger en matériel de guerre ou en marchandises, et qui explique l'incapacité des galères à affronter le mauvais temps ; contraintes de longer les côtes, elles ne se risquent qu'exceptionnellement en haute mer.

Dans les plus grandes expéditions, dont celle de Malte en 1565, les Ottomans en déploient jusqu'à 150, auxquelles s'ajoutent les flottilles

12. Daniel Panzac, *La marine ottomane. De l'apogée à la chute de l'empire (1572-1923)*, CNRS Editions, Paris, 2009, p. 25.

barbaresques, puis les vaisseaux d'accompagnement chargés de transporter les vivres, l'eau douce, les munitions et l'artillerie, ainsi que divers navires de combats, comme la galiote (*kalyata*) très appréciée des Ottomans, sorte de galère plus étroite et plus courte, pourvue de 18 à 22 bancs, dont le nombre de rameurs n'excède pas la centaine, et qui peut porter à son bord vingt à soixante membres d'équipage. La puissance turque est telle qu'en 1572, au lendemain du désastre de Lépante, les arsenaux principaux du Levant (Istanbul, Alexandrie, Sinop, Amasri, Keften, Gelibolu, Kemer, Ahyolu, Varna, Samsun, Gallipoli) parviennent à rebâtir 196 galères ! Celui d'Istanbul, devenu le plus important sous le règne de Soliman le Magnifique, comprend 123 docks au milieu du xvi^e siècle, pouvant chacun contenir deux galères en construction ou en réfection¹³.

La flotte ottomane connaît au fil du siècle la même évolution que celles des chrétiens : une avide quête de l'homme, pour le ravitaillement de chiourmes peu à peu désertées par les rameurs volontaires (dits « galiots » ou « bonevoles »¹⁴) qui estiment que leur métier est trop épuisant physiquement et surtout trop peu valorisé socialement. La modification, au milieu du xvi^e siècle, du système de vogue des galères accroît encore ce besoin constant en rameurs : la rame de galoche, maniée par plusieurs rameurs, a en effet remplacé la rame individuelle et permet de porter le nombre de rameurs sur chaque rame à quatre, puis à cinq. Le métier de galiot devient alors dans la seconde moitié du xvi^e siècle, essentiellement celui des esclaves et des forçats, main d'œuvre gratuite qu'il convient de renouveler régulièrement pour alimenter les chiourmes¹⁵. Les troupes embarquées sur les navires de la marine ottomane ne sont pas des corps spécialement entraînés pour le service de la mer : il s'agit simplement d'une partie des militaires recrutés chaque année qui est désignée pour l'embarquement. Tous ces hommes se trouvent sous l'autorité générale du *qapıdan pacha*, commandant en chef de la marine. La fonction apparaît au début du xvi^e siècle et est réservée à des marins expérimentés, comme le furent par exemple les corsaires barbaresques Kheïd-Ed-Din Barberousse et Euldj Ali, célèbres pour les nombreuses victoires qu'ils obtinrent sur les Espagnols en Méditerranée.

13. D. Panzac, *La marine ottomane...*, *op. cit.*, p. 26-31 ; R. Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, *op. cit.*, p. 204.

14. De l'italien *buonavoglie*, de bonne volonté.

15. M. Aymard, « Chiourmes et galères dans la Méditerranée du xvi^e siècle », in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, Histoire économique du monde méditerranéen (1450-1650)*, Privat, Paris, 1973, p. 51.

Les conquêtes ottomanes en Méditerranée

Car l'empire ottoman en 1565 est bel et bien en position de force par rapport à l'empire espagnol. Après la prise de Constantinople en 1453 et la conquête des riches provinces de l'Égypte et de la Syrie en 1516-1517, les Turcs ont poursuivi leur politique d'unification du Levant sous leur seule autorité, œuvrant à l'expulsion des derniers reliquats de la présence latine. Dès 1520, Soliman concentre ses efforts militaires sur les frontières occidentales de son empire, tant terrestres (en Europe) que maritimes (par la reprise de Rhodes). Le désir d'expulser de l'île les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ou chevaliers de Rhodes, est la conséquence directe des conquêtes de l'Égypte et de la Syrie. Tant que leurs intérêts n'imposaient pas une maîtrise totale des mers, les Turcs avaient toléré la présence de cet ordre remontant à l'époque des croisades, dont il incarnait l'idéologie. Mais dès après la soumission de l'Égypte et de la Syrie, les lignes commerciales reliant Istanbul à Alexandrie (la fameuse « caravane d'Alexandrie ») et aux côtes du Proche Orient exigent d'échapper aux régulières incursions corsaires menées par les chrétiens, particulièrement par les chevaliers de Saint-Jean, depuis le Dodécannèse. Car en plus de Rhodes, ils possèdent plusieurs autres îles grecques (Alimnia, Halki, Simi, Tilos, Cos, Kalimnos, Leros, Castellorizo), ainsi que le Château Saint-Pierre (actuelle Bodrum, sur la côte anatolienne)¹⁶, tous conquis de haute lutte sur les musulmans. Certains territoires ont même fait l'objet de conquêtes multiples, comme Cos, prise en 1310-1311, récupérée par les Turcs en 1319, et finalement reconquise par l'Ordre en 1336, grâce à une alliance avec les Vénitiens¹⁷.

En 1522, la conquête de Rhodes, qui repousse la frontière chrétienne maritime vers l'ouest, fait de la Méditerranée orientale un lac ottoman, où ne survit plus qu'une faible présence latine dans les îles de Chypre, tenue par Venise jusqu'en 1570, et de Chio, possession génoise jusqu'en 1566. Ce bouleversement des forces au Levant a pour conséquence d'imposer à l'Espagne une stabilisation du front chrétien sur les possessions de Méditerranée centrale, et de recentrer les enjeux militaires au Ponant et en Europe. De 1522 à 1535, les principaux affrontements entre chrétiens et ottomans se déroulent en péninsule balkanique : en 1526, les Ottomans s'emparent de Buda, après une

16. Nicolas Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'Empire Ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes (1480-1522)*, Paris, éd. du CNRS, 1994, p. 15-20.

17. Helen Nicholson, *The Knights Hospitaller*, The Boydell Press, Woodbridge, 2001, p. 53-54.

victoire éclatante à Mohács sur les troupes hongroises de Louis II Jagellon, tandis qu'une nouvelle campagne turque, menée par une armée de près de 120 000 hommes, débouche sur le siège infructueux de Vienne en septembre 1529. La cité qu'ils convoitent et convoiteront de nouveau sans succès en 1683, marque ainsi l'extrême limite de l'expansion européenne des Ottomans à l'époque moderne.

Puis à partir des années 1530, les conflits redeviennent méditerranéens, ponctués de batailles violentes successivement favorables aux chrétiens ou aux musulmans. En 1535, Tunis est enlevée aisément par Charles Quint. Cette conquête, soigneusement préparée par l'Empereur, permet à l'Espagne de renouer avec une croisade africaine débutée au temps des Rois Catholiques et favorise une mise en scène de la puissance impériale, où le souverain est présenté par les artistes comme un Hercule, précédé de la Renommée et couronné par la Victoire, ou sous les traits de Scipion l'Africain terrassant un nouvel Hannibal¹⁸. Mais après Tunis, et abstraction faite des escarmouches régulières sur les côtes d'Afrique du Nord entre les troupes espagnoles des présides et les Barbaresques, les trois batailles importantes de Prévéza (1538), d'Alger (1541) et de Jerba (1560) constituent des victoires éclatantes pour les musulmans et leur assurent la prééminence incontestable sur les mers.

Le combat de Prévéza résulte directement de l'attaque conduite par les Turcs en 1537 contre l'île de Corfou, sous autorité vénitienne et puissamment fortifiée par la République. La bataille mobilise deux flottes gigantesques et un nombre impressionnant de soldats des deux camps. Au début de l'année 1538, le pape a proposé la constitution d'une Sainte Ligue groupant Venise, le Saint-Siège et l'Espagne, afin d'entreprendre une attaque contre la flotte ottomane et de reconquérir la colonie vénitienne. La flotte chrétienne est placée sous la direction d'Andrea Doria, amiral génois au service de l'Espagne depuis 1528 et devenu à cette date Capitaine général de la mer, c'est-à-dire commandant de la flotte espagnole¹⁹. Le choc des deux armées se produit en septembre 1538, à Prévéza, au sud de Corfou ; bien qu'en infériorité

18. Alphonse Dupront, *Le mythe de Croisade*, Bibliothèque des Histoires, NRF Gallimard, Paris, 1996, tome I, p. 377 ; Sylvie Deswartes-Rosa, « L'expédition de Tunis (1535) : images, interprétations, répercussions culturelles », in Bartolomé Bennisar et Robert Sauzet (dir.), *Chrétiens et Musulmans à la Renaissance*, Honoré Champion Editeur, Paris, 1998, p. 113 ; P. Chaunu, M. Escamilla, *Charles Quint*, Fayard, Paris, 2000, p. 265.

19. Michel Vergé-Franceschi, « 1553. Andrea Doria (1466-1550), amiral génois de François I^{er}, puis de Charles Quint, ennemi de la Corse », in Antoine-Marie Graziani et Michel Vergé-Franceschi (dir.), *Les Doria. La Méditerranée et la Corse*, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2001, p. 80.

numérique, la flotte turque repart presque intacte, tandis que plusieurs navires chrétiens sont pris ou coulés, et que Doria abandonne sans réellement combattre les lieux à ses adversaires. En 1540, le retrait de Venise de la Sainte Ligue rend impossible le maintien de la coalition occidentale contre les Turcs, renforcés suivant les circonstances par les galères françaises, depuis les accords passés entre François I^{er} et Soliman en 1536 ; dans ces conditions, « la sauvegarde collective de la chrétienté méditerranéenne [paraît] sérieusement compromise »²⁰.

Le temps de la poussée offensive chrétienne semble bel et bien révolu et le désastre d'Alger en 1541, vient confirmer que la fortune en Méditerranée sourit désormais plutôt aux musulmans qu'aux chrétiens. Entre-temps, la lutte pour la maîtrise du littoral maghrébin s'est poursuivie, marquée par les insuccès espagnols à Mahdia et Sousse, respectivement en 1535 et 1537. Toutefois, en 1540, Andrea Doria parvient à s'emparer sans coup férir de Sfax, de Sousse et de Monastir, rapidement évacuée²¹ ; devant ces victoires faciles, Charles Quint envisage alors de mener, contre la cité corsaire d'Alger, l'expédition dont il rêve depuis longtemps. Mais partie trop tard, au mois d'octobre, la flotte espagnole essuie une forte tempête qui met à mal plus de 150 navires, et noie les assiégeants à proximité de la ville. Pour l'Empereur, tout le prestige gagné à Tunis sombre dans l'inimaginable défaite d'Alger de 1541.

Au début de la décennie 1540, la suprématie musulmane commence donc à inquiéter les littoraux chrétiens : elle se manifeste par le siège de Nice, durant l'été 1543, puis par le long déplacement en Méditerranée occidentale de la flotte turque soutenue par les galères françaises, déplacement émaillé d'attaques et de razzias littorales (attaque de Talamone, sac de Lipari...). Dès lors, hormis les alliés du Turcs (les Français depuis 1536), ceux qui leur sont inféodés (les Ragusains) ou les nations neutres par nécessité commerciale (Venise), tous les territoires et navires chrétiens sont menacés par les Ottomans, en possession des bâtiments les plus rapides, des chiourmes les plus nombreuses et bénéficiant du soutien d'une des plus puissantes cités émergentes de la Méditerranée, le pôle corsaire d'Alger. Pour autant, les Turcs ne poussent pas leur avantage ; les années 1540-1550 sont une période relativement paisible en Méditerranée, ce qui signifie aussitôt la reprise de la course, pratiquée par les Barbaresques au service du sultan.

20. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 227.

21. F. Braudel, « Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577 », in *Autour de la Méditerranée. Les écrits de Fernand Braudel*, tome I, de Fallois, Paris, 1996, p. 73.

Les Barbaresques

Une des raisons de la puissance turque tient en effet à l'alliance entre le sultan et les corsaires barbaresques, qui permet l'unité quasi-complète de la rive sud sous autorité ottomane : à la fin du XVI^e siècle, seul le Maroc échappe à l'aire de domination turque, tandis que l'Afrique du Nord s'organise autour de trois Régences vassales de la Porte, celles d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Avant cela, le Maghreb était partagé entre trois familles régnantes (les Wattasides de Fez, les Zayanides de Tlemcen et les Hafsides de Tunis, dont le royaume est en déliquescence depuis la fin du XV^e siècle). La constitution des Régences inféodées aux Turcs s'est donc fondée sur la désagrégation, voire l'élimination progressive des anciens pouvoirs africains par des corsaires barbaresques déterminés à soutenir le pouvoir ottoman pour lutter à outrance contre les Espagnols et définir au Ponant la frontière entre les aires d'influence des deux empires universalistes²².

Kheïr-Ed-Din Barberousse

Le premier d'entre ces corsaires est Kheïr-Ed-Din Barberousse, né vers 1475 et décédé en 1546. Bien qu'une légende tenace fasse de lui un renégat, les travaux des historiens turcs contemporains ont tendance à confirmer l'origine turque des quatre frères Barberousse ; leur père était sans doute un militaire de la garnison de Mytilène, où il s'établit après la conquête de l'île par les Ottomans. Il y épouse une chrétienne qui lui donne quatre fils au cours de la décennie 1470, et dont les plus célèbres sont 'Arrûj et Kheïr-Ed-Din. Leur implantation en Méditerranée occidentale, vraisemblablement en 1512, résulte d'une infortune politique : le frère aîné 'Arrûj s'est placé au service du prince ottoman Korkud, frère de Selim²³. L'Empire ottoman n'appliquant pas le principe de primogéniture mâle, les fils du sultan défunt doivent souvent combattre entre eux pour éliminer tout concurrent à l'accession au trône. La victoire de Selim I^{er} sur son frère contraint les frères Barberousse à quitter la Méditerranée orientale et à gagner Tunis, afin d'échapper aux éventuelles représailles du nouveau sultan. Puis après avoir négocié avec le roi hafside la possibilité d'utiliser le petit port de La Goulette, 'Arrûj et Kheïr-Ed-Din commencent en 1513 leurs opérations de course et de piraterie à l'encontre des navires chrétiens passant au large de la Sicile.

22. Lemnouar Merouche, *La course, mythes et réalités. Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane*, Bouchène, Paris, 2007, p. 37.

23. Jacques Heers, *Les Barbaresques. La course et la guerre en Méditerranée (XIV^e-XVI^e siècles)*, Perrin, Paris, 2001, p. 68.

En 1514, ils organisent la défense de Tunis contre les chrétiens, avant de s'en prendre directement aux Espagnols en Barbarie, tout en s'enracinant au Maghreb, par le contrôle de Cherchell, puis d'Alger (dont 'Arrûj devient « sultan ») en 1516. Cette activité militaire favorise leur retour en grâce au point que Sélim I^{er} leur offre des biens, des titres, et des galères pour les soutenir. En 1517, les Barberousse s'emparent de Ténès, cité voisine d'Alger, puis de Tlemcen, élargissant leur autorité le long du littoral barbaresque. Contemporaine des conquêtes ottomanes de la Syrie et de l'Égypte, qui ont engendré un bouleversement politique et stratégique en Méditerranée orientale, la chute de Tlemcen prend de ce fait une envergure nouvelle ; non seulement les Barberousse apparaissent comme de dangereux rivaux pour les familles régnautes du Maghreb, mais, par le soutien nouveau du sultan, ils deviennent de puissants auxiliaires, en Méditerranée occidentale, des Ottomans déjà victorieux au Levant. Les Espagnols ne sont pas dupes, qui entament dès 1518 le siège de Tlemcen, au cours duquel 'Arrûj trouve la mort, laissant son frère Kheïr-Ed-Din héritier de toutes les possessions des Barberousse en Afrique du Nord. Pour soutenir son combat contre les Espagnols, Kheïr-Ed-Din sollicite d'abord plusieurs fois l'aide d'Istanbul, avant de se déclarer finalement vassal du sultan en 1518.

La décision de Barberousse dépend à la fois du contexte méditerranéen de 1517 et de celui de l'Afrique du Nord où s'implantent les Espagnols. Car bien avant la conquête de Tlemcen par 'Arrûj, divers membres des Zayanides s'étaient déjà déclarés partisans d'une alliance avec les Turcs, afin de chasser les chrétiens des présides²⁴. Mais le danger que représentaient pour les dynasties du Maghreb, les Barberousse liés au sultan, empêcha peut-être les chefs locaux de s'entendre avec Selim I^{er}. C'est donc alors sous l'impulsion de Kheïr-Ed-Din que se réalise l'alliance entre l'Empire turc et l'Afrique du Nord, qui suscita de vives contestations de la part des Hafsides de Tunis. Corsaire et stratège de génie, Kheïr-Ed-Din accumule les victoires, reprenant notamment en 1529 le Peñon de Velez que l'Espagne tenait depuis 1510, tandis que sa flotte, soutenue par les Turcs, se compose dans les années 1530 d'une vingtaine de galiotes et de galères.

Distingué par Soliman le Magnifique pour ses succès terrestres et maritimes, Kheïr-Ed-Din est nommé en février 1534 *qapıdan pacha* de la flotte ottomane, accédant ainsi au plus haut rang de la hiérarchie navale turque²⁵.

24. Andrew Hess, *The Forgotten Frontier. A History of the Sixteenth Century Ibero-African Frontier*, Chicago, University of Chicago Press, 1978, p. 61-64.

25. L. Merouche, *La course, mythes et réalités...*, *op. cit.*, p. 65.

Dès lors, il conduit nombre d'expéditions militaires et maritimes qui accroissent l'autorité turque en Afrique, telles que la prise de Tunis en 1534 (récupérée l'année d'après par Charles Quint), la défense d'Alger en 1541, ou le contrôle de Monastir, Sousse et Mahdia. Il participe également à tous les grands conflits méditerranéens, comme Prévéza en 1538, et multiplie les déprédations contre les îles et littoraux du Ponant (Mahón en 1535, Corfou en 1537, Castelnovo en 1539, Nice et Reggio en 1543, Lipari en 1544...). Lorsqu'il meurt de vieillesse le 4 juillet 1546, l'Empire ottoman perd l'un de ses plus puissants et brillants corsaires et chefs de guerre, qui a accumulé victoires éclatantes et titres prestigieux : Barberousse est non seulement *qapıdan pacha*, mais aussi *beylerbey* des îles de la Mer Egée, avec rang de ministre siégeant au Conseil impérial. Il est enfin responsable du pouvoir d'Alger, exercé par son khalifat, et de toute la politique menée au Maghreb. Après sa mort, les grands amiraux n'ont plus le contrôle direct des Régences barbaresques, uniquement celui des escadres ; Kheïr-Ed-Din a donc joui d'une place à part dans le gouvernement ottoman, liée à la reconnaissance du sultan pour ses conquêtes africaines et pour le redressement de la flotte turque qu'il a opéré, la rendant au milieu du XVI^e siècle la plus puissante de Méditerranée.

Dragut

Barberousse mort, la succession au Maghreb est assurée par le non moins célèbre Durghûth Raïs (ou Dragut, comme le nomment les textes chrétiens), acteur essentiel de la décision ottomane d'attaquer Malte et de la conduite du siège lui-même, où il trouve d'ailleurs la mort en juin 1565. Compagnon de Barberousse, Dragut reste le plus fameux « corsaire mangeur de blé sicilien »²⁶ : il est en effet l'un des corsaires qui s'illustre le mieux dans la course en Méditerranée centrale, au large des littoraux italiens et maltais, durant les années 1540-1560.

Si l'on ignore presque tout de sa naissance, qui se situe vraisemblablement au début du siècle, puis de toute sa jeunesse, il devient un acteur incontournable de l'histoire méditerranéenne à partir des années 1530. Originaire d'Anatolie, il est donc, à l'instar de Barberousse, un corsaire levantin qui a fait carrière en territoire barbaresque. Présent dans les batailles importantes de son temps, comme à Prévéza en 1538, il est aussi déjà très actif au Ponant ; c'est d'ailleurs lors d'une course au large des côtes corses, dans la baie de Girolata, qu'il est capturé en 1540 par Giovannettino Doria, brillant lieutenant du prince

26. F. Braudel, *La Méditerranée...*, II, p. 229.

Andrea Doria son parent et père du futur Gio Andrea Doria²⁷. Réduit en esclavage, il rame sur les galères italiennes pendant trois ans, mais semble faire contre mauvaise fortune bon cœur, si l'on en croit Brantôme : « ...Pour ce, il ne perdit courage, comme j'ai oui raconter à M. Parisot, grand maître de Malte, qui le voyant un jour ainsi à la cadène, avant qu'il fût grand maître, et lui aussi qui l'avait vu ainsi auparavant à la cadène, M. le grand maître lui dit : *Señor Dragut, usança dy guerra !*, lui répondit : *Y mudança de fortuna* »²⁸. Il est finalement racheté par Barberousse au début de l'année 1544, pour la somme élevée de 3 000 ducats, ce qui scandalise Brantôme, qui y voit la preuve de l'avarice des chrétiens préférant l'argent à la sécurité de la chrétienté. Il est vrai qu'une fois libre, Dragut reprend immédiatement ses activités et s'établit à Jerba, dont il prend le contrôle en même temps qu'une partie du Sahel tunisien. À partir de cette date, il contribue largement au déchaînement de la course barbaresque en Méditerranée centrale et occidentale. En seulement trois ans, de 1547 à 1550, il conduit huit courses contre Malte et Tripoli ; puis de 1553 à 1562 encore, six des neuf alertes corsaires importantes signalées à Malte sont l'œuvre du célèbre corsaire²⁹.

Dragut mène également la lutte contre les présides espagnols et dans toutes les actions en faveur d'un élargissement de l'aire d'influence ottomane en Méditerranée occidentale. Ainsi, en 1550, secondé par un raïs tout aussi brillant, Euldj Ali, il s'empare de Monastir, puis du préside de Mahdia, qu'il ne parvient pas à tenir et dont il est chassé à la fin de l'année par l'armée espagnole conduite par Andrea Doria. Replié sur Jerba, il est poursuivi et assiégé par la flotte chrétienne qui tente de l'en déloger. Dragut s'illustre alors dans l'un des épisodes les plus spectaculaires de la guerre méditerranéenne, qui lui assure de nos jours encore sa célébrité : par le creusement rapide d'un canal au travers des sèches, au sud de l'île, il parvient à faire traverser sa flotte, composée de trois galères et de quinze galiotes, au nez et à la barbe des chrétiens³⁰, avant de gagner Istanbul où, imitant Barberousse, il se soumet

27. Antoine-Marie Graziani, « Un des héros de Lépante : Giovanni Andrea Doria (1540-1606), Capitaine général de la mer de Philippe II », in A.-M. Graziani et M. Vergé-Franceschi (dir.), *Les Doria. La Méditerranée et la Corse*, op. cit., p. 142.

28. Brantôme, *Œuvres Complètes*, tome II : *Grands capitaines étrangers, grands capitaines français*, éd. Jules Renard, Paris, 1866, p. 50 (*Seigneur Dragut, coutume de guerre ! / Et changement de fortune !*).

29. Anne Brogini, *Malte, frontière de chrétienté (1530-1670)*, BEFAR, 325, Rome, 2006, p. 114.

30. Charles Monchicourt, « Épisodes de la carrière tunisienne de Dragut », dans *Cahiers de Tunisie*, n°19, 1^{er}-2^e trimestres 1971, p. 225-226 (réédition de l'article publié dans *Revue Tunisienne*, 1918).

officiellement à la Porte. L'annonce de l'évasion de 1550 a couru les ports et les milieux marins de toute la Méditerranée, soulevant l'enthousiasme des populations musulmanes et suscitant, quoique à contrecœur, l'ébahissement, voire l'admiration des chrétiens et d'Andrea Doria en personne. Brantôme s'en fait l'écho dans ses *Œuvres*, attribuant plutôt à la malice du Diable qu'au génie du corsaire, la réussite de l'entreprise : « J'ai oui faire le conte à une infinité de mariniers et soldats, qui le disent encor par toutes les côtes, et comme Andrea Doria s'étonna de cette escapade ; si qu'il ne peut croire que ce fut été un œuvre divin, mais du tout diabolique et infernal... Et dit bien plus que, si le diable ne s'en fût point mêlé, ou quelque nonpareil sorcier, par abjuration et imprécations, il tenait Dragut pour le plus grand capitaine de la mer, et qu'il lui céda la gloire ; comme certes ce cas fut admirable... »³¹.

Après qu'il s'est soumis à la Porte, Dragut rejoint Nègrepont en mai 1551, où se concentrent les forces navales turques commandées par Sinan Pacha et Salah Raïs, le futur *beylerbey* d'Alger (il le devient en 1552). En représailles, l'armée s'apprête à attaquer les Hospitaliers de Saint-Jean, afin de récupérer, à défaut de Mahdia, le préside de Tripoli, conquis par les Espagnols en 1510, puis cédé par Charles Quint en 1530, en même temps que Malte, aux anciens chevaliers de Rhodes. Durant toutes ces pérégrinations, Dragut a été secondé par son homme de confiance, le raïs Euldj Ali.

Euldj Ali

Né aux environs de 1520, ce dernier est, avec Barberousse et Dragut, le troisième plus célèbre corsaire barbaresque du XVI^e siècle. Peut-être chrétien renégat originaire de Calabre, il aurait été enlevé par les corsaires d'Alger vers 1536 et mis à la rame, plusieurs années durant, sur les galères algéroises. Converti à l'Islam, son patron lui aurait permis d'accéder à la liberté en même temps qu'à la reconnaissance sociale : il devient en effet raïs, puis capitaine de son propre navire de course. En 1547, il est célèbre et riche lorsqu'il choisit de rejoindre Dragut à Jerba, pour se placer à son service et participer aux expéditions que le corsaire mène en Méditerranée centrale. Présent lors de l'expédition victorieuse de Mahdia en 1550, il est également à ses côtés lors de la géniale évasion de Jerba, ainsi qu'à Istanbul, où il fait partie des raïs que Dragut présente à Soliman le Magnifique. Devenu dans ces années-là son homme de confiance, il demeure au service de Dragut quand celui-ci est nommé *beylerbey* de Tripoli en 1555, et participe, en tant que chef d'escadre, à

31. Brantôme, II, p. 57.

plusieurs expéditions et batailles ottomanes³². Ainsi, en 1560, sous les ordres du *qapıdan pacha*, c'est lui qui dirige l'armée contre les chrétiens à Jerba et mène les troupes à la victoire. Les années 1560 correspondent également à une forte activité corsaire : il écume les mers du Ponant et effectue des razzias le long des littoraux savoyards, italiens et espagnols.

En 1565, après la mort de Dragut, Euldj Ali lui succède comme *beylerbey* de Tripoli et enracine l'autorité ottomane en brisant une insurrection de chefs locaux en 1567. Placé par le sultan à la tête d'Alger en juin 1568, il se montre excellent politique et chef militaire, développant l'activité corsaire, renforçant l'équipement de l'armée en matériel de guerre et consolidant la paix entre la cité et les chefs arabes des régions voisines. Il se rend aussi maître de Tunis – que les Espagnols conquièrent en 1573 – avant de rejoindre avec ses navires la flotte ottomane à Lépante en octobre 1571, où il parvient à sauver trente à quarante galères du désastre et à les conduire à Istanbul. Cet exploit lui vaut le surnom de *kilidj* (épée) donné par le sultan, ainsi que le poste de *qapıdan pacha* qu'il exerce de 1571 à sa mort, en 1587. Resté très lié au Maghreb, il conserva toujours une autorité incontestée sur les escadres et sur le personnel dirigeant des ports barbaresques, qui lui demeure très attaché. Sa dernière gloire est, en 1574, la reprise aux Espagnols de La Goulette et la conquête de Tunis, qui devient la capitale d'une nouvelle Régence sous autorité ottomane, dirigée par un *beylerbey*, comme le sont déjà celles d'Alger et de Tripoli.

Le Ponant en guerre

Tous les événements qui se succèdent à partir des années 1550 se déroulent donc au Ponant et sont marqués par le reflux des Espagnols et de leurs alliés. Si la Méditerranée est incontestablement ottomane au milieu du XVI^e siècle, elle connaît un déplacement vers l'ouest des affrontements entre les empires.

Le premier d'entre eux est la chute de Tripoli, en 1551. Préside espagnol depuis sa conquête en juillet 1510, la ville possède un double intérêt, stratégique et économique, qui n'avait pas échappé aux Espagnols. Au sud de la Sicile, à la confluence entre les deux bassins méditerranéens, Tripoli est utile au recueil d'informations concernant les éventuels mouvements de la flotte turque ou des corsaires barbaresques, et garantit ainsi une protection lointaine des possessions espagnoles de la péninsule italienne, au point qu'en 1511, Ferdinand le Catholique le rattache au royaume de Sicile et le place sous l'autorité

32. L. Merouche, *La course, mythes et réalités*, op. cit., p. 98.

directe du vice-roi, responsable de son ravitaillement et de sa gestion³³. Sur le plan économique, la maîtrise de Tripoli, débouché des routes caravanières du transport de l'or et du ravitaillement des esclaves d'Afrique noire (depuis le Soudan et Tombouctou), assure à la Sicile une source substantielle de revenus et de main d'œuvre servile. À partir de 1511, le royaume de Sicile prélève d'ailleurs 1/5^e des revenus de la vente des captifs noirs et se fait ravitailler à moindres frais en esclaves. Cependant, il apparaît que la gestion du préside ne fut pas correctement assurée par les vice-rois ; mal soutenu par Palerme, le préside demeure vingt ans durant, un *emporium* vaguement fortifié, au rôle militaire et économique fort limité.

La donation de Tripoli aux Hospitaliers expulsés de Rhodes apparaît comme un moyen pour Charles Quint d'assurer une protection améliorée du préside et de servir les intérêts militaires espagnols en Afrique du Nord, par la perpétuation d'une guerre sainte contre les musulmans. Durant vingt ans, de 1530 à 1551, les chevaliers fortifient Tripoli et mènent des expéditions militaires et corsaires contre les Barbaresques ; leur attachement au préside se manifeste par la décision qu'ils prennent officiellement en 1548, d'abandonner Malte au profit d'une installation unique en Afrique du Nord. Mais cette ambition ne peut finalement pas se concrétiser : le 5 août 1551, la flotte ottomane, renforcée par Dragut et ses galères, entame le siège du préside, qui capitule quelques jours plus tard, le 14 août. Les chevaliers se trouvent d'autant plus affaiblis que, sur la route qui les conduisait vers l'Afrique, les Turcs ont attaqué Malte au mois de juillet, puis ont razié la quasi-totalité de la population de Gozo, seconde île de l'archipel maltais.

Pour les Ottomans, la récupération de Tripoli est une réelle victoire : instrument de combat et de liaison avec la Barbarie, la ville peut redevenir le débouché traditionnel des routes de l'intérieur africain, qui avaient été volontairement détournées vers Tajura, petite cité à l'est de Tripoli, du temps de la domination chrétienne. Surtout, le succès de 1551, qui expulse d'Afrique des chevaliers vassaux de la Monarchie Catholique, œuvre dans le sens d'une rétractation de l'aire d'influence de l'empire espagnol au Ponant, en repoussant sa frontière des terres musulmanes vers le centre de la mer. Et l'élan turc en Méditerranée occidentale ne s'arrête pas à Tripoli. En août 1552, les musulmans défont la flotte d'Andrea Doria aux environs de l'île de Ponza ; l'année suivante, en août 1553, l'armée ottomane, conduite par Dragut, saccage l'île de

33. Carmelo Trasselli, « La conquista di Tripoli nel 1510 vista dalla Sicilia », in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, Histoire économique du monde méditerranéen 1450-1650*, Privat, Toulouse, 1973, p. 612.

Pantelleria et le port sicilien de Licata, avant d'entreprendre, avec le soutien des galères françaises et des partisans de Sampiero Corso hostiles aux Génois, le siège de Bonifacio, qui capitule et tombe aux mains des Français³⁴. Du côté chrétien, en 1553, les soldats espagnols aidés par les chevaliers de Malte, parviennent à enlever à Dragut la place de Mahdia, que Charles Quint offre aux Hospitaliers en compensation de Tripoli. Petit exploit comparé aux succès turcs ; après le refus des chevaliers en 1554, la place est démantelée, ses remparts sont détruits, et les troupes qui l'occupent repliées sur la Sicile³⁵.

Un nouveau revers attend encore les Espagnols en juin 1555, avec la perte du préside de Bougie ; la garnison, qui ne fut pas soutenue par les galères de Toscane et de Malte, arrivées trop tard en vue des côtes africaines, se rend très vite à Salah Raïs, qui fait un riche butin et environ 600 captifs. Originaire d'Alexandrie mais formé par Barberousse, Salah Raïs est *beylerbey* d'Alger depuis 1552 et s'illustre dans des campagnes régulières, avec ses galères, contre les côtes espagnoles. Ainsi, durant l'hiver 1553, à la tête de 40 galères, galiotes et vaisseaux, il a notamment attaqué Majorque en vain, avant d'arraisonner dans le détroit de Gibraltar cinq caravelles portugaises qu'il offre à son voisin de Tlemcen, pour l'amadouer et ancrer son pouvoir en terre algérienne. Enhardi par son nouveau succès à Bougie, Salah Raïs entreprend dans la foulée, en 1556, de s'emparer d'Oran ; mais cette fois-ci, le préside espagnol doit sa sauvegarde à la mort du *beylerbey* et au rappel des galères ottomanes au Levant. Soliman ne peut que récompenser ses vassaux et alliés des victoires successives qu'ils remportent au Ponant : en 1555, Dragut est nommé *beylerbey* de Tripoli et impose sa puissance et celle des Ottomans par une guerre ouverte entreprise dès 1556 contre les Hafside de Tunis, qui soutiennent les Espagnols. En quelques mois seulement, il leur enlève successivement Jerba, Gafsa, Sfax et Kairouan ; malgré ces victoires faciles, en 1557, une large partie du territoire tunisien reconnaît toujours l'autorité hafside – et par ce biais, espagnole.

À la fin de la décennie 1550, la fortune sourit toujours autant aux musulmans. Les Régences d'Alger et de Tripoli élargissent régulièrement leur influence, par l'éviction lente mais irréversible des Espagnols présents en Afrique du Nord. Alger surtout, renforcée par son développement corsaire, constitue une menace de plus en plus grave pour les

34. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 240-245. Les Français seront finalement chassés de Corse par les Génois, soutenus par les galères toscanes, en 1555.

35. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 231.

côtes ibériques et plus largement, pour les côtes chrétiennes de Méditerranée occidentale. L'expédition espagnole contre Mostaganem en 1558, menée depuis le préside d'Oran par le comte d'Alcaudete, qui en est à sa troisième tentative puisque par deux fois déjà, en 1543 et 1545, il a tenté vainement de s'emparer de la place, s'explique par ce double danger, militaire – en territoire africain – et corsaire – la monarchie se lassant des incursions barbaresques menées à cette époque contre les populations des côtes catalanes et de l'archipel des Baléares³⁶. Priver les Turcs de Mostaganem, port qui leur sert de lieu de ravitaillement en armes et munitions, permet de les couper de Tlemcen, où une garnison ottomane s'est établie en 1551 et constitue une gêne pour la possession espagnole. Mal conduite, l'expédition, que l'on pensait aisée, tourne à l'échec complet, avec la capture de plus de 12 000 soldats espagnols par les musulmans !³⁷ Preuve du dynamisme et de l'attraction puissante qu'incarne au milieu du XVI^e siècle la Régence d'Alger, nombre de ces captifs renient leur foi dans les années qui suivent, pour devenir corsaires ou s'enrôler dans l'armée du nouveau *beylerbey* Hasan Pacha, fils adoptif de Barberousse.

Car lorsque les Barbaresques ne font pas directement la guerre aux chrétiens, ils pratiquent l'activité qui les a rendus célèbres, à savoir la guerre de course. Cette course, qui devient prépondérante en Méditerranée après la trêve entre les empires en 1577, occupe déjà une place centrale au Ponant à partir des années 1550. Distincte de la piraterie depuis la fin du Moyen Âge, elle consiste en une capture de navires marchands et de leur cargaison pour en tirer profit ; elle perturbe de ce fait les circuits traditionnels du commerce. Cependant, à l'inverse de la piraterie, la course n'est pas une activité de non-droit. Règlementée, codifiée, elle obéit à des normes imposées par un pouvoir public et admises par ses acteurs, qui n'empêchent pas pour autant la permanence de pratiques illicites et non contrôlées. Parmi ces normes, il y a d'abord l'obligation de signer un contrat devant notaire, qui détermine généralement le trajet à suivre, la durée du séjour en mer, voire les lieux d'emuscades. Puis, avant de s'embarquer, le corsaire doit payer une patente de départ, ainsi que le droit de battre le pavillon de l'État pour lequel il travaille. La patente n'est pas fixe et dépend de la taille du navire ; elle est la garantie du corsaire et lui offre la possibilité d'un rachat rapide, en cas de capture.

36. Mercedes García-Arenal, Miguel-Ángel de Bunes Ibarra, *Los Españoles y el Norte de África (siglos XV^e-XVIII^e)*, Editorial MAPFRE, Madrid, 1992, p. 80-87.

37. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 284.

De 1550 à 1570, la Méditerranée occidentale est infestée de ces corsaires barbaresques, appelés *raïs*, notamment algérois, qui opèrent à la tête de véritables escadres le long des littoraux espagnols, italiens, insulaires et même provençaux ou savoyards. En juillet 1559, quatorze navires rôdent le long des côtes andalouses ; en 1561, Dragut, à la tête de 35 navires, s'empare de huit galères siciliennes au large de Naples et bloque le port pendant l'été ; en 1563, il patrouille le long des littoraux siciliens avec 28 bateaux³⁸. Quant à son second, Euldj Ali, on trouve trace de sa présence jusqu'au large de Villefranche dans les années 1560-1565 : ayant installé un véritable campement à Saint-Jean-Cap-Ferrat, il arraisonne les navires de passage ou bien capture les habitants, qu'il libère contre rançon, la négociation des rachats se faisant tranquillement sur le pont même de sa galère !³⁹ Le duc de Savoie lui-même, qui tente de l'expulser de ses terres, lui échappe de justesse en 1560...

Dans les années 1560, la rive chrétienne, qui se reconnaît globalement – France exceptée – dans l'empire espagnol, est donc brutalement heurtée par l'avancée irrépensible des Ottomans ; à l'est, les conquêtes turques font du Levant un lac ottoman, tandis qu'à l'ouest, les Barbaresques, qui dominent désormais le littoral africain du Maroc à Tripoli, repoussent toujours plus vers le nord l'aire d'influence chrétienne, s'opposant à la fois aux soldats espagnols et à ceux qui sont leur pendant, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, établis à Malte depuis 1530 et vassaux des rois d'Espagne. Entités séparées, Turcs et Barbaresques se rallient dès lors qu'il s'agit de chasser des terres et des eaux musulmanes une Espagne qui se trouve, depuis une décennie, en situation délicate.

La Méditerranée chrétienne

L'Espagne à l'assaut de l'Afrique

Si l'Empire espagnol se rétracte au milieu du XVI^e siècle, c'est qu'un demi-siècle auparavant, il se trouvait extrêmement étendu en Méditerranée occidentale : après la chute de Grenade en 1492, les Espagnols ont pénétré en Barbarie avec une facilité et une rapidité remarquables, y établissant une chaîne discontinue de « présides », ces points fortifiés tenus par des garnisons, censés incarner la frontière entre la chrétienté et l'Islam, voire servir de points d'appui à l'établissement d'États latins d'Afrique inspirés de ceux qui existaient en Terre Sainte, au temps des Croisades.

38. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 204.

39. André Cane, « Documents sur l'activité des Barbaresques au XVI^e siècle », *Nice Historique*, n°1, 1972, p. 33-37.

La constitution de l'empire espagnol puise ses racines dans l'unification du pays par le mariage, en 1469, de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, et surtout dans l'achèvement de la *Reconquista* qui, en 1492, expulse de la péninsule les communautés juives et élimine les dernières traces d'un pouvoir musulman. Les rapports entre Espagne et Islam existent évidemment depuis le Moyen Âge, le long d'une frontière dont la chute de Grenade n'abolit pas complètement l'existence. Bien après cette date, l'Islam perdure en Espagne du fait des Morisques, jusqu'en 1609, date à laquelle la couronne les expulse définitivement. Les anciennes zones de conquête demeurent alors des lieux de culture mixte, l'intolérance certaine des chrétiens empêchant l'intégration totale des musulmans et motivant leur résistance à l'assimilation. La chute de Grenade a pour conséquence de porter les Espagnols aux portes de l'Afrique et de transformer le détroit de Gibraltar en frontière méridionale de la péninsule ; une frontière d'autant plus aisément franchissable que les côtes ennemies sont, en ce lieu, proches au point que la mer devient une simple « Manche »⁴⁰.

La conquête africaine découle donc en partie de la *Reconquista*, les Espagnols considérant les présides comme un outil de la « croisade », que le Pape Alexandre VI bénit successivement en 1493 et en 1494. Les conquêtes se succèdent à un rythme extrêmement rapide : Melilla en 1497, Mers-el-Kébir en 1505, le Peñón de Vélez de la Gomera en 1508, Oran en 1509, Bougie et Tripoli en 1510. Cette même année, face à la poussée espagnole, Alger et Tunis préférèrent conclure un accord et se soumettent à la suzeraineté de Ferdinand le Catholique. Et même si les Espagnols ne parviennent pas, en 1510, à installer une garnison à Jerba, ni une autre l'année suivante sur les îles Kerkennah, ce qui aurait permis de compléter la chaîne discontinue des présides, presque toute la rive sud de la Méditerranée se trouve placée en 1511 sous la domination de l'Espagne. L'expansion au-delà du détroit de Gibraltar semble naturelle aux Espagnols, dans la mesure où il s'agit de provinces autrefois romaines⁴¹. Tous se souviennent que ces terres étaient chrétiennes et que l'un des plus grands Pères de l'Église, saint Augustin était évêque à Hippone (ville aujourd'hui en ruines, située près d'Annaba). Cette idée est encore renforcée par le testament d'Isabelle la Catholique qui, à partir de 1504, oriente définitivement la politique extérieure de l'Espagne vers une guerre sainte contre l'Islam et un contrôle militaire de l'Afrique du Nord. Cette certitude du soutien divin se trouve renforcée par une

40. F. Braudel, « Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577 », art. cit., p. 35.

41. Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*, Fayard, Paris, 1996, p. 177.

pénétration aisée, consécutive à la fragilité même de l'Afrique, qui souffre d'une faiblesse militaire évidente et d'une grande instabilité politique, notamment liée à l'opposition des trois familles régnantes wattaside, zayanide et hafside.

Dans les premières années du XVI^e siècle, les habitants du Maghreb se battent encore essentiellement au couteau, à la lance ou aux flèches, face à l'artillerie et aux premières armes à feu des chrétiens. L'Espagne au contraire, est déjà le berceau d'innovations technologiques et militaires, d'abord du fait d'une expansion maritime nouvelle en Atlantique et sur la côte occidentale de l'Afrique, qui favorise l'amélioration des techniques de navigation, puis surtout par la mise en place d'une économie de guerre au sein d'un État territorial accru depuis 1469, qui contrôle de mieux en mieux ses finances⁴². À cette époque, les musulmans, ottomans compris, ne peuvent guère rivaliser avec les Portugais et les Espagnols que la circumnavigation de Magellan a portés partout dans le monde, et hormis une expédition turque de 1538 menée depuis la Mer Rouge pour déloger les Portugais présents en Inde, les flottes militaires musulmanes demeurent au XVI^e siècle confinées à l'espace méditerranéen et à ses abords proches⁴³. Cette combinaison entre pouvoir des armes, mobilité des troupes et unité politique permet alors aux Espagnols de pénétrer rapidement en Afrique du Nord et de s'y implanter parfois durablement.

Cependant, cette conquête se caractérise par une absence de pénétration en profondeur, et par son maintien presque exclusif sur le littoral ; tandis qu'au même moment les gains territoriaux en Amérique s'élèvent, dès après 1519, à deux millions de kilomètres carrés, la présence espagnole en Afrique se trouve limitée aux seuls présides. En outre, alors qu'entre 1511 et 1520, plus de 9 tonnes d'or ravitaillent la Casa de Contratación de Séville, les présides constituent déjà de vrais gouffres financiers pour le pouvoir, contraint de payer à la fois les fortifications, le maintien et le ravitaillement des garnisons⁴⁴. L'Espagne n'en demeure pas moins fortement attachée à ses présides et le reste de l'Europe chrétienne partage assez ce point de vue : dans les milieux lettrés du début de l'époque moderne, la prise de Grenade et les victoires successives au Maghreb sont vécues comme des événements apportant la preuve que l'Espagne est le peuple choisi par Dieu pour obtenir le triomphe définitif

42. A. Hess, *The Forgotten Frontier...*, *op. cit.*, p. 11-12.

43. R. Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, *op. cit.*, p. 152.

44. Rafael Gutiérrez Cruz, *Los presidios españoles del Norte de Africa en tiempo de los Reyes Católicos*, Seyer, Málaga, 1997, p. 247.

sur l'islam, et donc la fin de la croisade. Portée par ses conquêtes, la monarchie espagnole se laisse alors tout naturellement glisser vers la tentation théocratique, se donnant pour mission d'assurer la victoire de la vertu, de la foi et de la religion par tous les moyens conférés par la puissance publique (force, contrainte, guerre...) ⁴⁵. Le Saint-Siège lui-même flatte ces penchants, en décernant en 1493 le titre de « Rois Catholiques » à Ferdinand et Isabelle pour les récompenser de leur rôle de croisés et celui, prestigieux quoique tout à fait théorique de « Roi de Jérusalem » à Ferdinand d'Aragon en 1510, afin de glorifier son action au Maghreb, preuve s'il en est encore besoin, du lien entre les Croisades médiévales et la conquête africaine du XVI^e siècle !

Charles Quint

Descendant des Rois Catholiques et de l'empereur Maximilien, Charles Quint, roi d'Espagne en 1516 et Empereur après son élection en 1519, se situe dans cette même lignée des rois croisés. Il le souligne lui-même lors de la diète de Worms de 1521 : « Vous savez que je descends des empereurs très chrétiens qui ont régné sur la noble nation germanique, des Rois Catholiques d'Espagne, des archiducs d'Autriche, des ducs de Bourgogne, qui, tous, jusqu'à la mort, ont été les fils fidèles de l'Église romaine, les défenseurs de la foi catholique, des coutumes sacrées, des décrets et des usages du service divin, qui m'ont légué tout cela et dont j'ai jusqu'à présent suivi l'exemple... ».

En tant qu'empereur du Saint Empire romain germanique, Charles Quint est devenu en 1519 le chef de la chrétienté ; cette « chrétienté », également désignée par les termes de « République chrétienne » ou d'« orbis christianum », désigne les peuples qui reconnaissent l'autorité spirituelle de l'Église catholique, et qui, au IX^e siècle, étaient soumis au pouvoir politique de l'empire de Charlemagne. La chrétienté est donc un corps mythico-social qui découle d'une unité de foi, mais qui reconnaît la souveraineté de chaque royaume. Plus encore que le saint Empire romain germanique, contesté par les rois (notamment par le roi de France qui se revendique depuis le XIII^e siècle « empereur en son royaume »), c'est l'Église romaine qui représente la structure de la chrétienté, dépositaire du message du Christ. Car l'unité de la chrétienté se fonde sur une croyance unique (le catholicisme), des rites et pratiques religieuses identiques (une liturgie en latin, un calendrier grégorien...), une unité linguistique et culturelle indissociable du latin, ainsi qu'une

45. Joseph Pérez, *De l'humanisme aux Lumières. Études sur l'Espagne et l'Amérique*, Casa de Velázquez, Madrid, 2000, p. 91.

structure religieuse qui se retrouve partout (le peuple chrétien est encadré par un réseau de paroisses tenues par des prêtres, elles-mêmes intégrées à des diocèses dirigés par des évêques). À partir du XIV^e siècle, cette chrétienté est menacée par un danger extérieur – l’empire ottoman en construction, rongé peu à peu les territoires byzantins – qui contribue dans le même temps à sa définition : en effet, le concept de chrétienté s’appuie à la fois sur un élément interne ancien, la communauté de foi, et sur un élément externe plus récent et qui ne va cesser de croître, le péril turc.

Né en 1500, Charles Quint est le fils de Jeanne la Folle, dernière fille vivante des Rois Catholiques et par conséquent héritière des trônes de Castille et d’Aragon, et de Philippe le Beau, archiduc d’Autriche, fils de l’empereur Maximilien I^{er} et de son épouse tôt disparue, Marie de Bourgogne. Décrétée inapte au gouvernement par son époux et par son père, Jeanne la Folle est finalement cloîtrée pour déficience mentale après la mort précoce de son époux en 1506⁴⁶, et Ferdinand le Catholique continue de gouverner l’Espagne jusqu’à son décès en 1516. Charles hérite cette année-là de la couronne espagnole ; puis, l’empereur Maximilien disparaissant en 1519, Charles Quint entre en possession de son héritage habsbourgeois par élection de la Diète. Cette élection, qui est depuis 1356 le fait de sept princes (les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trêves, le roi de Bohême, le duc de Saxe, le comte palatin de Bavière et le margrave de Brandebourg) se déroule à Francfort ; elle porte au pouvoir le futur empereur, et peut également élire le « roi des Romains » (ce qui permet éventuellement à l’empereur régnant d’assurer sa succession)⁴⁷. Ainsi, au temps de Charles Quint, le roi des Romains n’est autre que son jeune frère Ferdinand, qui est élu en 1531, et hérite de l’empire après l’abdication de l’empereur en 1556.

En 1519, l’élection impériale a opposé Charles Quint à François I^{er}, détenteur depuis 1515 du Milanais⁴⁸, c’est-à-dire d’un pouvoir indéniabla, la tenue de ce duché supposant celle d’une route nord-sud bien plus sûre que la route maritime. La querelle pour Milan est telle que les deux princes finissent par transiger ; Milan est confiée à un tiers, neutre, avec libre circulation garantie. Il n’empêche qu’en 1519 la Diète se prononce en faveur de Charles Quint : être petit-fils d’un ancien empereur aide forcément. François I^{er} en conservera une rancœur durable... En 1519, le jeune empereur est donc à la tête d’un territoire immense.

46. Elle vécut notamment recluse à Tordesillas de 1509 à sa mort en 1555.

47. P. Chaunu, M. Escamilla, *Charles Quint*, Fayard, Paris, 2000, p. 118.

48. François I^{er} conquiert le Milanais par la fameuse victoire de Marignan en 1515, puis perd ses droits sur le territoire lors de la non moins célèbre défaite de Pavie, en 1525.

Rien qu'en Europe, il s'étend sur 2,5 millions de kilomètres carrés, peuplé de 45 à 48 millions d'âmes, et composé de l'Empire romain germanique (auquel s'ajoutent les vastes possessions bourguignonnes, apportées en dot aux Habsbourg en 1477 par Marie de Bourgogne), de l'Espagne, mais aussi des régions italiennes (la Sicile, le royaume de Naples, la Sardaigne, le duché de Milan, disputé à la France et gagné en 1525)⁴⁹. Et à cet espace, déjà démesuré, s'ajoutent encore les présides africains et toutes les récentes conquêtes américaines.

Charles Quint a reçu l'éducation typique d'un chevalier du XVI^e siècle, en ce sens qu'il passe plus de temps en exercices physiques qu'à l'étude ; il lit peu, mais pratique l'équitation, la chasse, l'art des tournois. Élevé à la mode bourguignonne, vivant à Bruxelles, il parle couramment français, mais ne connaît pas l'espagnol – il doit apprendre le castillan après son avènement comme roi d'Espagne – et se sent globalement peu d'affinités avec la culture latine. Plutôt laconique, il se révèle d'un caractère réservé et d'un train de vie nettement parcimonieux ; il entretient une cour que les contemporains – notamment les ambassadeurs vénitiens, habitués aux fastes de la péninsule italienne – jugent extrêmement modeste par rapport à son état et à sa grandeur. En 1548, l'un d'entre eux observe que ses pages ne sont pas vêtus de neuf et que l'empereur lui-même renouvelle moins souvent sa garde-robe qu'un gentilhomme ordinaire !⁵⁰ Grave, solitaire et maître de ses émotions, économe au point de surveiller sa dépense personnelle et de manquer d'éclat, c'est un homme droit et peu enclin au pardon, méfiant, et passionnément épris de paix, bien qu'ayant (ou parce qu'ayant !) presque toujours fait la guerre.

Il est tout aussi sincèrement épris de son épouse, Isabelle du Portugal, femme intelligente et souriante, parfaite croyante, d'un caractère doux et agréable, qu'il prend pour femme en 1526 et dont la mort en couches le plonge dans un deuil si douloureux en 1539 qu'il refusera toujours de se remarier, par fidélité à sa mémoire. Derrière le visage serein, distant et bienveillant, se dissimule en réalité un inquiet, tourmenté par la goutte, le diabète et une malformation congénitale de la mâchoire qui l'empêche de se nourrir correctement : son prognathisme, hérité des Habsbourg, est si prononcé que Charles Quint en est incommodé pour mastiquer et se trouve contraint d'avaler des morceaux difficilement digérables, ce qui lui occasionne des maux constants d'estomac et donne de lui l'image négative d'un glouton⁵¹. Mais plus que tout, Charles Quint est un catholique

49. P. Chaunu, M. Escamilla, *Charles Quint*, p. 63.

50. P. Chaunu, M. Escamilla, *ibid.*, p. 328.

51. P. Chaunu, M. Escamilla, *ibid.*, p. 751-752, note 9.

fervent, d'une dévotion sincère et puissante, au point de commettre l'impensable : abdiquer en 1556 ses couronnes en faveur de son frère et de son fils, pour achever son existence, cloîtré dans le monastère de Yuste en Espagne. En 1555, il abandonne la direction des Pays-Bas à son fils Philippe II et annonce son intention de se retirer du monde ; l'année d'après, en 1556, il lui laisse également l'Espagne, tandis qu'il réserve en 1557 le trône impérial à son frère Ferdinand, qui assurait depuis 1553 déjà la fonction d'empereur et à qui ne manquaient plus que le titre et le nom. Dès lors, en Méditerranée, l'empire de Philippe II s'est en 1556 détaché définitivement du territoire allemand.

Philippe II, l'Espagne et la Méditerranée

Né en 1527, Philippe II est devenu roi après l'abdication de Charles Quint. Contrairement à son père, le futur roi reçoit une éducation humaniste soignée, apprenant le latin, le grec, les mathématiques, l'architecture, l'histoire et la géographie, prenant goût aux choses de l'esprit ; amateur d'art et de littérature, Philippe II apparaît sans doute comme un des princes les plus cultivés de son temps⁵². La correspondance qu'il entretient avec ses deux filles bien aimées, les infantes Isabelle-Claire-Eugénie et Michelle, qu'il a eues de son épouse Isabelle de Valois, dévoile un Philippe II bien éloigné des représentations négatives que l'on se fait de lui encore aujourd'hui – accentuées par les portraits du roi, vêtu souvent de noir et d'apparence sévère ; homme simple, aimant la nature et les jardins, préférant le calme des cabinets d'étude à l'agitation des champs de bataille, il est aussi extrêmement affectueux avec ses enfants. Toutefois, une certaine timidité, une prudence politique réelle et une conscience aiguë de son statut de souverain, que les fonctions placent nécessairement à l'écart de ses sujets, contribuent à l'édification d'une image de personnage impassible et glacé, instigateur d'une étiquette de cour rigide.

À l'inverse de son père, il est aussi plus casanier. Quand Charles Quint courait les routes (mais la gouvernance à la fois de l'Espagne et de l'Empire exigeait ces déplacements perpétuels), Philippe II hérite la péninsule ibérique qu'il ne quitte guère de tout son règne, et choisit de s'établir à Madrid plutôt qu'à Valladolid, y faisant bâtir le fameux palais-monastère de l'Escorial. L'Espagne sur laquelle il règne depuis peu est un pays incontestablement riche. La richesse tient aux royaumes d'Aragon et de Castille, d'une part, mais aussi et surtout aux possessions extérieures à la péninsule ; c'est avec le siècle que débutent les premiers

52. Joseph Pérez, *L'Espagne au temps de Philippe II*, Fayard, Paris, 1999, p. 24.

arrivages d'or et d'argent outre-atlantique, et à partir des années 1550, les gros galions espagnols transportent régulièrement à Séville des cargaisons entières d'argent, les importations ne cessant de croître jusqu'à un maximum atteint et maintenu entre 1580 et 1620 environ⁵³. La Méditerranée du milieu du XVI^e siècle est inondée par l'or et l'argent espagnols, au point que sur la plupart des marchés chrétiens et musulmans, les monnaies courantes sont l'écu d'or et les réaux d'argent – notamment les célèbres et si courantes « pièces de 8 » ou pièces de 8 réaux.

Mais les richesses proviennent aussi des territoires italiens, et en premier lieu de la Sicile, véritable grenier à blé de l'Espagne – et plus largement de toute la Méditerranée occidentale –, pourvoyeuse d'un froment d'excellente qualité. L'île, propriété des Aragonais depuis le XV^e siècle, est un royaume espagnol : Philippe II est devenu « roi de Sicile » en même temps qu'il hérite du trône espagnol, et le pouvoir politique est assuré sur place par un vice-roi. Administrer et gérer la Sicile revient pour eux à s'occuper essentiellement du blé et de ses exportations. C'est le blé « fort » qui est destiné aux marchés extérieurs ou à la consommation courante ; variété majoritaire, la plus cultivée et la plus consommée en Sicile même, ce froment ne se gâte pas lors des transports maritimes, contrairement à la *roccella* (ou *maiorca*), blé tendre qui fournit la meilleure farine et le meilleur pain, dont la consommation se développe au XVI^e siècle en liaison avec l'essor des villes, mais qui, ne supportant guère les voyages, n'est que peu exporté⁵⁴. Les autres royaumes espagnols ravitaillent également l'Espagne en produits de première nécessité : la Sardaigne pêche et exporte les sardines fraîches ou séchées, tandis que le royaume de Naples, conquis en 1504 par Ferdinand le Catholique, fournit du blé des Pouilles, ainsi que du bois de qualité, issu de la forêt de la Sila en Calabre, employé pour la construction des coques et des mâtures de bateaux.

Pour autant, Philippe II hérite en 1556 d'un trésor royal quasiment vidé par les dépenses impériales ; l'année d'après, la banqueroute est même officielle et la monarchie se trouve lourdement endettée auprès de banquiers étrangers, notamment génois⁵⁵. C'est que l'investissement militaire coûte cher, excessivement cher ; et pourtant, dès 1559, soit au moment même où est signée la paix entre la France et l'Espagne par le traité de Cateau-Cambrésis, Philippe II s'enlise de nouveau dans la

53. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, I, p. 433.

54. Aymard M. et Bresc H., « Nourritures et consommation en Sicile entre XIV^e et XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome, Moyen Âge-Temps Modernes*, 87, 1975, p. 541.

55. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 273.

guerre méditerranéenne. Détachée désormais des affaires politiques et religieuses de l'Empire (il y a bien l'épine des Pays-Bas, mais qui se manifeste plus tard, à partir de 1568), l'Espagne entre 1559 et 1565 tourne encore une fois ses regards vers une Méditerranée qui, un temps reléguée au second plan par les conflits européens, redevient l'espace d'opposition frontale entre les empires turc et espagnol.

On a évoqué les multiples défaites des chrétiens au Ponant pour la maîtrise des présides ; la première décennie de règne de Philippe II, de 1556 à 1565, poursuit en effet le processus de rétractation vers le nord de la frontière espagnole en Méditerranée occidentale. Les pertes de Tripoli en 1551, de Mahdia en 1554 et de Bougie en 1555, l'échec de Mostaganem en 1558, la mémorable défaite de Jerba en 1560, puis la rapide extension de l'influence des Barbaresques sur les territoires hafsides, contribuent à repousser vers le centre de la mer la zone de contacts et de frictions entre les empires, le long d'un chapelet d'îles toutes chrétiennes et pour la plupart sous autorité de l'Espagne : Baléares, Sardaigne, Corse, Sicile, Malte...

Césures naturelles au sein de la mer, lieux de fortification importante, pour mieux les défendre et afficher leur appartenance à un camp, les îles constituent les nœuds de la frontière entre les civilisations chrétienne et musulmane ; leur histoire propre se trouve alors imbriquée à celle, plus vaste, des affrontements entre les deux empires qui ne parviennent pas à accepter de se partager la Méditerranée. Et certaines d'entre elles, situées à la jonction des rives nord-sud de Méditerranée occidentale et à la confluence entre Ponant et Levant, ne peuvent jouer qu'un rôle déterminant pour l'Espagne. C'est notamment le cas de la Sicile, que la Monarchie Catholique considère comme sa « forteresse flottante »⁵⁶, au point qu'elle souhaitera au début du XVII^e siècle donner la même dimension aux Baléares et à la Sardaigne⁵⁷. En 1564, la Sicile est placée sous l'autorité du vice-roi Don García de Toledo, fils de Don Pedro de Toledo qui fut vice-roi de Naples. Don García de Toledo est, en ce temps-là, un vieil homme goutteux et perclus de rhumatismes, mais possédant un certain sens de la grandeur, la sienne et celle de l'Espagne. C'est en 1539 qu'il a commencé à servir sous les ordres d'Andrea Doria ; très jeune, à 21 ans, il devient commandant de l'escadre de Naples, charge à laquelle il renonce en 1558 lorsqu'il devient vice-roi et capitaine général

56. Valentina Favaro, « Della nuova milizia al tercio spagnolo: la presenza militare nella Sicilia di Filippo II », *Mediterranea*, n°4, agosto 2005, p. 235.

57. Natividad Planas, *Pratiques de pouvoir au sein d'une société frontalière. Le voisinage de Majorque et ses îles adjacentes avec les terres d'Islam au XVII^e siècle*, thèse d'histoire, Institut Universitaire Européen, Florence, 2000, p. 73-74, note 145.

de Catalogne et de Roussillon. En février 1564, il est nommé Capitaine général de la Mer de Philippe II, puis en octobre de la même année, vice-roi de Sicile⁵⁸.

Un peu au sud, située à près de 90 km du royaume et à 290 km de la côte tunisienne, l'archipel maltais, possession espagnole depuis le XIII^e siècle, est partie prenante depuis le Moyen Âge de la Sicile qui le domine et le soutient sur un plan alimentaire. Son extrême dépendance à l'égard de la Sicile et plus largement, de tout le sud de la péninsule italienne, a encore été renforcée par l'unification de l'Italie du sud sous autorité espagnole. Le petit archipel, guère peuplé de plus de 22 000 âmes dans les années 1550 (après le dépeuplement de Gozo en 1551), est composé de cinq îles, dont deux seulement (Malte et Gozo) sont habitées ; la plus grande d'entre elles est Malte, séparée au nord-ouest de Gozo par un chenal de cinq kilomètres où émergent les îlots de Comino (3 km²) et de Cominotto, tandis qu'au sud de Malte, se trouve le minuscule rocher de Filfla. Historiquement, Malte est intimement liée à la Sicile, tant au niveau alimentaire –le royaume ravitaille régulièrement l'archipel en insuffisance alimentaire chronique– qu'au niveau politique et stratégique, la situation méridionale de l'archipel en faisant une sorte d'avant-poste protecteur et avantageux pour observer la rive ennemie.

Cette position géographique, cumulée à la richesse même de la Sicile – qu'il faut absolument protéger des incursions barbaresques et des ambitions turques – explique que les vice-rois ont, au XV^e siècle déjà, confié l'entretien de Malte à des aventuriers, ayant pour charge d'assurer sa défense, notamment grâce aux butins de la course⁵⁹. Quand Charles Quint envisage de « donner » Malte en fief aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il n'invente donc rien, mais s'inspire de la politique des vice-rois : la donation de Malte, envisagée en 1524 et officielle en 1530, implique encore une fois la défense de l'archipel aux frais exclusifs du nouveau suzerain qui, en retour, est libre de pratiquer la guerre et la course. Sa décision tient aussi beaucoup au contexte maritime. En 1529, tandis que l'expansion ottomane en Europe s'interrompt brutalement à Vienne, le Ponant redevient un espace de luttes du fait de la victoire de Barberousse en mai 1529 au Peñon d'Alger, d'où il chasse la garnison espagnole. Prenant entièrement possession du port, le chef corsaire confirme la position ottomane à Alger et dans le Maghreb central, et contribue à rendre les communications moins dangereuses

58. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 318-319.

59. H. Bresc, « Malte et l'Afrique (1282-1492) », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, n°71, 1994-1, p. 69.

entre Istanbul ou La Mecque et la frontière occidentale de l'Empire. Contemporaine de l'échec ottoman en Europe et de la signature de la « Paix des Dames » entre l'Espagne et la France, qui laisse temporairement les mains libres à Charles Quint en Méditerranée occidentale, cette victoire attire de nouveau l'attention des puissances. Dans ce contexte, Charles Quint signe en mars 1530 l'acte de donation de Malte et de Tripoli aux Hospitaliers, à titre de « fief noble, libre et franc » et attend d'eux qu'ils jouent, depuis l'île et le préside, le même rôle que celui tenu par Barberousse à l'égard de la Porte depuis 1518.

Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem

Un ordre militaire-religieux

Quand il s'établit pour la première fois de son histoire au Ponant, l'Ordre est déjà vieux de cinq siècles. Antérieur aux croisades, l'ordre de l'Hôpital est fondé à Jérusalem en 1048 par des marchands amalfitains faisant commerce avec le Levant et qui obtiennent du Calife d'Égypte l'autorisation de construire dans la Ville Sainte une église latine, une auberge pour les accueillir et un monastère. Devant l'afflux croissant de pèlerins en Terre Sainte, les Hospitaliers édifient ensuite, en 1080, un refuge pour les héberger et les soigner, situé près de l'église, à l'emplacement même où, selon la tradition, un ange est venu annoncer la conception de saint Jean le Baptiste, choisi comme patron des Hospitaliers au début du XII^e siècle⁶⁰. En 1099, lors de la prise de Jérusalem par les croisés et tandis que Godefroy de Bouillon dote richement l'Hôpital et lui confère des privilèges, Gérard de Martigues prend la décision de faire des Hospitaliers un ordre religieux, qui est reconnu et placé officiellement sous protection du pape en 1113 par la bulle *Pie postulatio voluntatis*. L'évolution du nouvel ordre arrive à son terme en 1118 : il devient dans le contexte des croisades un ordre religieux et militaire, comme l'ordre du Temple et celui des Teutoniques. Désormais, les Hospitaliers prononcent les trois vœux monastiques d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, mais sont également voués à l'assistance aux pèlerins et à la protection militaire des États Latins d'Orient. En 1123, ils prennent le nom de chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et adoptent en 1130 l'étendard rouge à croix blanche de saint Georges, pourvue de huit pointes, symbole des huit béatitudes. L'Ordre de Saint-Jean est en passe de devenir une organisation autonome, indépendante de tout pouvoir extérieur, et exclusivement sujette à l'autorité pontificale⁶¹.

60. H. J. A. Sire, *The Knights of Malta*, Yale U.P., 1994, p. 3.

61. H. Nicholson, *The Knights Hospitaller*, op. cit., p. 5 ; Alain Blondy, *L'Ordre de Malte au XVIII^e siècle. Des dernières splendeurs à la ruine*, Bouchène, Paris, 2002, p. 7-8.

En acquérant le statut d'ordre militaire, l'Ordre connaît des bouleversements dans son fonctionnement interne. Le successeur de Gérard de Martigues, le Grand Maître Raymond du Puy, classe les Hospitaliers en trois groupes qui ne vont pas varier au fil des siècles : les chevaliers, les chapelains ou prêtres conventuels, et les servants d'armes. Les chevaliers, seuls à exercer le métier des armes, se partagent en deux catégories distinctes : les *chevaliers de Justice*, nobles issus de la fine fleur de la noblesse européenne, en mesure de prouver huit quartiers de noblesse, et les *chevaliers de Grâce*, anciens roturiers élevés à la dignité de chevaliers par le Grand Maître, avec l'assentiment du pape et en remerciement de services rendus. Les chapelains sont rattachés aux églises et chapelles ; nommés par le Grand Maître, ils sont chargés de l'aumônerie des galères, des soins aux malades et de l'administration des sacrements, et parfois des charges administratives de secrétariat. Enfin, les servants d'armes sont des roturiers qui doivent, à leur recrutement, apporter la preuve de l'honorabilité de leur famille ; ils servent à la guerre ou à l'Infirmierie, sous les ordres des chevaliers.

Toutes ces personnes sont dirigées par un Grand Maître élu à vie, possédant tous les pouvoirs, et dont les seules limites à l'autorité sont les décisions du pape, ou celles du Chapitre Général, sorte de tribunal supérieur de l'Ordre. Le Chapitre Général, composé du Grand Maître, du Conseil Ordinaire, d'un procureur de chaque Langue, d'un procureur de chaque grand prieuré et du représentant de l'Église insulaire, l'évêque de Malte, décide les modifications des statuts de l'Ordre, fixe les contributions fiscales versées par les commanderies au Couvent⁶². Le Grand Maître partage également le pouvoir exécutif avec deux conseils, réunis plusieurs fois par semaine, le *Conseil Ordinaire*, ou *Conseil de l'Ordre*, composé des plus hauts dignitaires de l'Ordre (les Grands-Croix), qui traite les affaires intérieures de l'île ou de l'Ordre (justice, gestion administrative), et le *Conseil Complet* ou *Conseil d'État*, qui comprend les membres du premier conseil, plus deux chevaliers élus de chaque Langue.

Au milieu du xvi^e siècle, l'Hôpital compte 1 400 à 1 500 chevaliers, dont 600 maximum résident en permanence au Couvent, en compagnie de quelques 50 chapelains et 40 servants d'armes. À Malte, l'Ordre a accru ses effectifs par rapport à l'époque rhodienne, où seulement 300 chevaliers, 20 servants d'armes et 30 chapelains composaient le

62. Ann Williams, « The constitutional development of the Order of Saint John in Malta (1530-1798) », in *Hospitaller Malta (1530-1798)*, Mireva Publications, Malta, 1993, p. 286-287.

Couvent, au milieu du xv^e siècle⁶³. Évidemment, en cas de danger, l'Ordre peut toujours faire appel aux hommes demeurés dans leur commanderie européenne. Les chevaliers, comme les servants d'armes, constituent véritablement le bras armé de l'Ordre. Généralement recrutés à l'âge adulte – bien que l'Ordre accepte les oblats –, les chevaliers maîtrisent parfaitement, à l'instar de tout noble, l'art de la guerre. Tous les récits de l'époque exaltent chez eux les « vertus » que sont le courage, la foi, l'héroïsme – en un mot, la noblesse. La tentation hagiographique des auteurs repose toutefois sur la réalité de faits militaires parfois glorieux qui, de la Terre Sainte à Malte, jalonnent l'histoire de l'Ordre de Saint-Jean. En outre, depuis le xiv^e siècle, les chevaliers sont tenus de réaliser des voyages de surveillance ou de course, appelés « caravanes », dont le nombre à Malte est fixé à trois au xvi^e siècle, puis à quatre au siècle suivant. Les caravanes sont des voyages en mer d'au moins six mois chacune et représentent un service naval de deux ans en moyenne par chevalier. Ce n'est qu'après l'accomplissement de leurs caravanes que les chevaliers peuvent réclamer à l'Ordre la direction d'une commanderie.

Une puissance foncière et militaire

Depuis le xiv^e siècle, l'Ordre a éclaté en sept nationalités ou « Langues » (Provence, Auvergne, France, Italie, Espagne, Angleterre et Allemagne), puis en huit en 1462 (avec la division de la Langue d'Espagne en deux : Castille et Aragon), rassemblées chacune autour d'une Auberge, c'est-à-dire d'un bâtiment où ses membres peuvent vivre, manger et dormir. Chaque Langue possède une assise territoriale importante en Europe, composée de prieurés divisés en commanderies qui peuvent appartenir à des chapelains, à des servants d'armes ou à des chevaliers. Ces commanderies, au nombre de 700 environ, situées principalement en France, Italie et Espagne, sont toutes contraintes de verser annuellement au Couvent présent à Malte, une partie de leurs revenus, appelée « responsion » depuis le Moyen Âge.

Jusqu'en 1543, le montant des responsions n'est pas fixe ; à partir de cette date, par décision d'un Chapitre Général, il est définitivement fixé au tiers des biens de chaque commanderie, estimés dix ans auparavant. Les responsions ne sont donc pas égales d'une Langue à l'autre et peuvent être versées en liquidités, dans la monnaie du pays où se trouvent les commanderies, ou bien en nature (bijoux, vaisselles, or et

63. A. Demurger, *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Âge, XI^e-XVII^e siècle*, Seuil, Paris, 2002, p. 109.

argent...). Le prélèvement annuel des responsions est placé sous la responsabilité d'un chevalier, chargé de se rendre dans les ports des prieurés pour y récupérer les richesses : Londres pour la Langue d'Angleterre (jusqu'à sa suppression en 1540 pour cause d'anglicanisme), Marseille pour la Langue de Provence, Lyon pour celle d'Auvergne, Palerme, Messine, Naples ou Venise pour y récupérer les biens de la Langue d'Italie, Palamós, Barcelone, Majorque pour les commanderies d'Aragon, Carthagène pour celles de Castille... Ces possessions territoriales nombreuses, accrues au début du XIV^e siècle quand les Hospitaliers ont récupéré les biens des Templiers, péninsule ibérique exceptée, constituent donc la principale source de revenus du Couvent, en grande partie destinée au financement de la guerre menée contre les musulmans sur terre et sur mer.

Dans les années 1560, l'Ordre représente en effet une puissance navale certaine ; sa flotte compte vraisemblablement une quinzaine de navires⁶⁴, parmi lesquels cinq galères depuis 1557. Le nombre ne bougea plus jusqu'en 1625, où il fut porté à six, puis à sept en 1651. Si le nombre paraît faible, il ne faut pas oublier le coût de construction et surtout d'entretien que représente une galère armée de sa chiourme, tant à Malte qu'ailleurs en Méditerranée : environ 6 000 ou 6 500 écus d'or d'Espagne, voire 9 000 écus lorsque la galère est munie de sa chiourme⁶⁵, somme équivalente à la même époque à l'édification d'une tour de guet littorale ! D'ailleurs, en 1658, le Grand Maître s'inquiète auprès du Vatican du prix de cette septième galère, pourtant considérée comme essentielle à l'activité corsaire. Outre les galères, l'Ordre possède des galions (un gros et un plus petit), navires utilisés aussi bien pour les opérations militaires que pour les courses au Levant ou le transport de denrées et des responsions. Enfin, les chevaliers disposent de plusieurs navires de moindre dimension, tels que les fustes, felouques ou brigantins, essentiellement utilisés pour les opérations de course ou de surveillance de la flotte ennemie.

Le coût des constructions ou des réparations représente parfois une ponction si lourde que les chevaliers font appel sans vergogne aux puissances, comme en 1556, où Philippe II leur fait don de deux galères neuves, pour compenser la perte catastrophique d'une grande partie de leur flotte, dont quatre galères, dans le port de Malte à la suite d'un ouragan en octobre 1555. L'Ordre peut également recourir à la bourse de ses propres chevaliers, les plus fortunés d'entre eux ne rechignant pas à

64. Bosio, III, p. 72.

65. M. Aymard, « Chiourmes et galères dans la seconde moitié du XVI^e siècle », art. cit., p. 87.

dédommager le Trésor en cas de perte de navires ; c'est le chevalier Strozzi qui donne en 1553 l'exemple de cette pratique, en remplaçant à ses frais la destruction d'une galère sous son commandement, lors d'une expédition menée en Barbarie l'année précédente⁶⁶. Les entreprises corsaires obligatoires (« caravanes ») ou volontaires nécessitent en effet une flotte en bon état et constamment prête pour les expéditions contre les musulmans ; car depuis l'époque des Croisades, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem puise sa raison de vivre dans le soutien qu'il apporte aux chrétiens et dans la guerre sainte menée contre les « Infidèles ».

Un passé de guerre sainte

Bien que fondé avant les croisades, l'Ordre n'a pris sa dimension véritable, à la fois hospitalière et guerrière, qu'à la faveur des conquêtes menées par les chrétiens en Terre Sainte. Les croisades, manifestation du désir d'extension de la terre des chrétiens sur celle des Infidèles, représentent une progression de la frontière chrétienne en Terre Sainte, grâce aux conquêtes militaires, à une fortification avancée, à la gestion politique des nouveaux territoires conquis et à leur peuplement par des colons chrétiens. Par ses activités de guerre contre les musulmans et d'assistance aux pèlerins, l'Ordre de Saint-Jean a participé à ce vaste mouvement de la frontière. Et même si leur histoire en Terre Sainte n'a pas excédé deux siècles (chassés de Jérusalem en 1187 par les victoires de Saladin sur les Croisés, ils se replient sur le Comté de Tripoli de Syrie jusqu'en 1271, date à laquelle ils sont contraints de gagner Chypre où ils résident jusqu'à la conquête de Rhodes en 1310), les chevaliers y ont forgé la conscience d'être des « hommes de la frontière », qu'ils ont expérimentée à la fois en tant que corps (l'Ordre auquel ils appartiennent) et en tant qu'individus, par la guerre sur terre ou sur mer – les fameuses et obligatoires « caravanes »⁶⁷. Le grand changement entre la Terre Sainte et les établissements insulaires réside en effet dans cette mutation de circonstance d'un ordre terrien en un ordre maritime ; l'installation à Rhodes inaugure pour les Hospitaliers la pratique d'une guerre nouvelle, la course, en un temps où celle-ci commence à se distinguer de la piraterie, au point que les galères remplacent presque, dans l'imaginaire chevaleresque, le destrier du chevalier.

Depuis Rhodes, la course chrétienne prend pour cible prioritaire la « caravane d'Alexandrie », devenue après les conquêtes de Selim I^{er} en

66. A. Brogini, *Malte, frontière de chrétienté...*, *op. cit.*, p. 87.

67. Ann Williams, « Crusaders as Frontiersmen : the case of the Order of Saint John in the Mediterranean », in Daniel Power and Naomi Standen (dir.), *Frontiers in Question...*, *op. cit.*, p. 210.

1516-1517 la ligne de ravitaillement essentielle de l'empire ottoman, reliant la riche province d'Égypte à Istanbul. Alexandrie au milieu du XVI^e siècle est le principal débouché des produits de luxe orientaux, notamment du poivre et des épices venus d'Extrême-Orient, qui ont remonté la Mer Rouge, puis traversé le Sinaï en caravanes pour descendre le Nil jusqu'au littoral égyptien. La ligne maritime en droiture qui serpente dans l'Archipel, ce semis insulaire situé entre les côtes anatoliennes et grecques, devient alors la proie des corsaires et des pirates rhodiens ou égéens, placés en embuscade en ces lieux stratégiques que sont toutes les petites îles du Dodécanèse et des Cyclades. Car l'activité maritime des chevaliers donne un élan certain à la piraterie grecque, qui s'illustre dans la capture régulière de vaisseaux musulmans ou vénitiens (les chevaliers ne font souvent pas de distinction !) chargés de tissus, de tapis, d'épices, ainsi que de blé et de riz. La course des Hospitaliers a enfin pour conséquence la présence de nombreux esclaves musulmans à Rhodes, ce dont les Ottomans s'estiment offensés.

Toutes ces raisons confondues ont motivé le désir turc de se débarrasser de la Rhodes chrétienne. Si le premier siège, en 1480 est un échec ottoman, celui de 1522, conduit par Soliman, a été, on l'a déjà dit, l'un des grands coups d'éclat de son règne. En dépit d'une résistance acharnée qui fit durer le siège 5 mois, Rhodes ne résiste pas à la puissance de la flotte ottomane, composée d'environ 300 bâtiments. L'île n'a bénéficié d'aucun soutien occidental : le pape a bien promis la venue de trois mille fantassins rémunérés par l'Église, mais Venise, soucieuse de conserver de bons rapports avec la Porte, choisit délibérément de se désintéresser du conflit, pendant que la France et l'Espagne, qui se font la guerre, n'ont guère le temps de se soucier du devenir de Rhodes. L'île doit donc compter sur ses propres forces, qui s'élèvent à seize mille hommes environ, membres de l'Ordre compris⁶⁸. Finalement, devant les pertes humaines et la faiblesse numérique, en dépit d'oppositions au sein même de son Conseil, le Grand Maître Philippe Villiers de l'Isle-Adam préfère capituler et négocier, pour éviter la mise à sac de la ville de Rhodes. Fait exceptionnel, qui prouve la valeur de la défense rhodienne, le sultan témoigna d'une mansuétude réservée d'ordinaire aux villes qui se soumettent à son autorité. Mais renversant volontairement l'ancienne hiérarchie, c'est avec les insulaires grecs, et non pas avec les Latins, que les Ottomans choisissent de traiter et de régler, par leur intermédiaire, le sort des chevaliers. En échange de toutes leurs possessions territoriales, les chevaliers peuvent partir librement avec leurs biens, et en compagnie

68. Nicolas Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem...*, op. cit., p. 347.

de tout Rhodien désireux de les accompagner. Le 1^{er} janvier 1523, l'Ordre quitte donc Rhodes avec son Trésor, une grande partie de ses archives, toute sa flotte et environ 2 000 insulaires, pour la plupart de rite latin.

La prise de Rhodes a eu un écho important dans l'Empire turc et en Europe. Les chroniques ottomanes attestent d'un intérêt certain pour la conquête de la place et témoignent de l'importance de la victoire, tant comme haut fait militaire que comme moyen d'éliminer en Méditerranée orientale l'un des derniers remparts des Latins. En Europe, la chute de cet État catholique indépendant de la Porte signifie surtout l'effondrement d'une frontière de la chrétienté, que l'échec turc de 1480 laissait croire inexpugnable. Pour l'Ordre enfin, la perte est dramatique. Non seulement il est contraint de renoncer au lieu de résidence et d'activité d'où il a, deux siècles durant, contribué à maintenir le mythe de la croisade chrétienne, mais il est pour la première fois de son histoire expulsé du Levant où il est né plus de cinq siècles auparavant. La perte de Rhodes, qui repousse vers l'ouest la frontière entre les empires et qui laisse aux Ottomans la maîtrise quasi totale de la Méditerranée orientale, dépouille ainsi les Hospitaliers de leur rôle traditionnel de guerriers de la foi.

Dès lors, l'abandon de l'île impose la quête d'un nouvel ancrage ; car bien que « rentiers du sol »⁶⁹ de par leurs possessions foncières européennes, ils ne peuvent envisager de se retirer dans leurs terres. L'Hôpital est réellement né de la Croisade et ne peut subsister que par elle : si les rentes de ses terres constituent la base de sa puissance militaire et de son assise en Méditerranée, c'est son rôle de *militia Christi* qui lui donne sa dimension d'ordre militaire-religieux. La noblesse même des chevaliers tient à cette double identité, terrienne et maritime : leur richesse provient des rentes, tandis que leur vertu se fonde sur la guerre menée contre les Infidèles. Ils sont « hommes de la frontière » car ils ont toujours, jusqu'en ce début du XVI^e siècle, été situés le long de la frontière entre les civilisations chrétienne et musulmane. Toutefois, la poussée maritime ottomane qui les évince du Levant, donne à Charles Quint l'occasion de leur offrir une place sur la nouvelle frontière qui émerge au Ponant : Tripoli et Malte.

L'Ordre et Malte

Après huit années d'errance en péninsule italienne (Rome, Viterbe, Sicile) et dans le duché de Savoie (il demeure deux ans à Nice, entre 1527 et 1529), l'ancien Ordre de Rhodes prend officiellement possession

69. M. Fontenay, « Corsaires de la foi ou rentiers du sol ? Les chevaliers de Malte dans le « corso » méditerranéen au XVII^e siècle », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Tome XXXV, juillet-septembre 1988, p. 361-384.

de ses deux nouveaux fiefs à la fin du mois de mars de l'année 1530. Trois ans plus tôt, en 1527, le Chapitre Général s'est résigné à voter à l'unanimité l'acceptation de Malte et de Tripoli. Le serment d'allégeance de l'Ordre s'accompagne d'une inféodation aux rois d'Espagne, symbolisée par le don annuel à la Toussaint d'un faucon au vice-roi de Sicile, et de la célébration à la même date d'une messe solennelle en mémoire de la concession, avec l'obligation de soutenir toutes les entreprises espagnoles, et plus largement chrétiennes en Méditerranée. L'Ordre a l'interdiction de transférer ou d'aliéner le fief de Malte, et se trouve contraint de ne choisir comme Amiral de sa flotte qu'un représentant de la Langue d'Italie, moyen, pour Charles Quint, de contrer l'influence des Langues françaises et de François I^{er} au sein de l'Ordre. En contrepartie, l'Ordre jouit d'une autorité totale sur les habitants et les biens de l'archipel, et possède un droit de justice haute et basse.

Très longtemps, les chevaliers ont vécu dans la nostalgie amère de leur ancienne île, car confessons-le, Malte ne soutient guère la comparaison avec Rhodes. C'est un archipel de dimensions lilliputiennes : l'île principale, Malte, mesure 27 km de long sur 14,5 km de large et Gozo mesure 14 km de long sur 7 km de large ! « Lieu stérile par nature, malsain du fait de la grande chaleur qui y règne l'été, au point que les pierres elles-mêmes semblent s'embraser »⁷⁰, battus par les vents hivernaux, en manque d'eau, en manque de nourriture, Malte fait le désespoir de ses nouveaux suzerains. Dans le port où se sont établis les Hospitaliers, la terre est « âpre, inculte au point qu'en nul endroit on ne se puisse détendre, ce qui explique que les chevaliers n'y restent pas volontiers »⁷¹ ; au point aussi qu'au moment de rendre l'âme en août 1534, le Grand Maître Villiers de l'Isle-Adam, qui avait perdu Rhodes et avait guidé son ordre en errance jusqu'au nouveau fief, se désole d'abandonner ses hommes en un lieu si indigne d'eux⁷². Tout est prétexte à l'ennui et à la rancœur : le manque alimentaire, la dépendance extrême envers la Sicile qui en résulte, l'absence d'arbres permettant de produire du bois de qualité pour les constructions, l'absence de gibier et d'animaux – dans l'incapacité d'« aller par ces âpres et mauvais chemins de terre »⁷³, qui auraient donné aux chevaliers l'occasion de se distraire et de s'exercer le corps par la pratique de l'art noble de la chasse... Il n'y a guère que des lapins que l'on trouve en abondance, ainsi que du cumin et aussi du miel d'excellente qualité, production qui aurait donné son

70. BN Madrid, Ms 2741, f. 129r.

71. BN Madrid, Ms 2741, f. 129v.

72. Bosio, III, p. 134-135.

73. BN Madrid, Ms 2741, f. 129v.

nom à l'île (Melita). Mais il est vrai que pour tout le reste, la survie de Malte dépend de ses liens étroits avec le royaume de Sicile, qui la nourrit au sens propre : l'importation du froment est à cette époque le principal commerce entre elles.

À ce tableau déjà sombre, s'ajoute une population insulaire surprenante, dont le parler d'origine sémitique et les habitudes vestimentaires déconcertent les chrétiens. Les contemporains s'accordent à considérer la langue maltaise comme un « arabe corrompu »⁷⁴ : « leur langue est un arabe légèrement altéré et fort peu d'entre eux parlent italien » rapporte un manuscrit anonyme⁷⁵. Les choses ne changent guère du temps des Hospitaliers, et au XVII^e siècle encore, seuls les habitants du port entendent l'italien, les Maltais de l'intérieur continuant de ne pratiquer que leur langue, « qui est semblable à la langue arabe », comme s'en désole l'Inquisiteur de l'île, qui recourt souvent à des traducteurs, pour assurer les contacts entre son tribunal et les habitants. Outre la langue, la clausuration des femmes surprend certains visiteurs occidentaux pourtant habitués à voir les femmes accomplir les mêmes tâches chez eux, et vivre dans le même statut d'irresponsabilité politique. Le Hollandais Dapper s'émeut ainsi de l'extrême réserve que manifestent les Maltaises aux inconnus croisés dans la rue, et qu'il juge excessive. Un autre récit reflète un certain étonnement devant le port du long voile noir (la *ghonella*) qui sert de vêtement aux femmes et les couvre de la tête aux pieds, au point de ne dévoiler « rien d'autre qu'un œil »⁷⁶. Tant la langue que les pratiques sociales entretiennent donc une certaine confusion entre Maltais et musulmans, et fondent en partie la défiance avec laquelle les considèrent leurs nouveaux suzerains.

Pour autant, Malte est un archipel catholique, à la vie religieuse intense, où un attachement profond lie les habitants des casaux à leur église locale, à leur paroisse ou aux églises privées. Les prêtres ruraux jouissent d'une forte autorité ; ils ont le pouvoir de contrôler les activités villageoises de la paroisse, de gérer toutes les cérémonies importantes, les fêtes religieuses, les processions... Le christianisme à Malte est présent depuis l'Antiquité et au XVI^e siècle, le culte paulinien se développe : la légende veut que saint Paul ait fait naufrage au large de l'île, sur la route qui le conduisait à Rome, et qu'il soit demeuré trois mois à Malte. Durant ce laps de temps, il aurait pris le temps d'évangéliser la population et d'accomplir plusieurs miracles, dont le plus célèbre

74. Dapper, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686, p. 521.

75. NL Malte, Ms 23, f. 268r.

76. Giovanni Semprini, « Malta nella seconda metà del Seicento (da un manoscritto del tempo) », *Archivio Storico di Malta*, Anno IV, 1934, p. 110.

est celui où le saint, attaqué et mordu par une vipère, n'est pas contaminé par le venin. En conséquence du miracle, saint Paul aurait étendu cette protection à l'ensemble de la terre maltaise, désormais bénie et protégée des serpents. Les Maltais croient fermement au pouvoir thaumaturgique de leur terre, perçue comme une nouvelle Terre Sainte, et l'anniversaire du naufrage de saint Paul, le 11 février, est l'occasion d'importantes réjouissances populaires depuis le XVI^e siècle, qui perdurent encore aujourd'hui. Un temps éclipsé par la religion musulmane pendant les deux siècles de présence arabe (IX^e-XI^e siècles), le christianisme ne disparut pas et redevint dominant dans l'archipel dès l'effacement progressif de l'Islam au fil du XIII^e siècle. Malgré tout, pour des chevaliers conscients de leur noblesse et du rôle qu'ils ont joué pendant plusieurs siècles au Levant, la donation de Charles Quint en 1530 prend l'apparence d'une aumône, qui s'accompagne en plus de l'obligation de mettre leur flotte à son service en cas de danger, ce qui est contraire aux statuts d'un ordre religieux indépendant des querelles entre les princes chrétiens⁷⁷.

Il n'y a guère que le préside de Tripoli qui trouve grâce à leurs yeux. Situé en terre barbaresque, il symbolise un nouvel espoir de croisade et de constitution, au Ponant, d'un État latin d'Afrique. Tout oppose le préside à l'archipel maltais : les Hospitaliers le voient comme un pays si « abondant et fertile, qu'avec le temps, on pourrait avoir du froment, du vin, du bois, sans avoir besoin d'aller les quérir ailleurs, parce que la terre est bonne et produit en abondance tout ce que l'on sème »⁷⁸. De sorte qu'en 1548, le Conseil de l'Ordre vote la décision de quitter Malte dans les trois ans à venir, afin d'implanter le Couvent à Tripoli. Décision pour le moins étonnante quand on sait que le contexte méditerranéen et africain est, au milieu du XVI^e siècle, nettement défavorable à l'empire espagnol et aux chrétiens en général ! Elle ne s'explique que par le songe de croisade dans lequel baigne l'Ordre de l'époque, désireux de reconstituer un empire universel à la manière romaine – le Maghreb étant d'ailleurs province romaine⁷⁹. Les Hospitaliers rêvent ainsi à l'établissement d'un pouvoir chrétien qui dépasserait les clivages divisant les peuples d'Afrique du Nord, et permettrait de lutter contre les ennemis communs aux chrétiens et aux Maghrébins, que sont les corsaires barbaresques et les Turcs.

77. M. Fontenay, « Charles Quint, Malte et la défense de la Méditerranée », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n°50-4, oct.-déc. 2003, p. 21.

78. BN Madrid, Ms 2741, f. 134r.

79. BN Madrid, Ms 2741, f. 140v.

La réalité est tout autre : en 1550, l'arrière-pays de Tripoli, guidé par Mûrad Agha, maître de Tajura et allié de Dragut, mène une guérilla permanente contre les Hospitaliers. Comme ailleurs, les présides espagnols suscitent la résistance des peuples d'Afrique du Nord et le désir de repousser vers le nord la présence chrétienne. De fait, la faiblesse du préside saute aux yeux au moment de son attaque par la flotte ottomane durant l'été 1551 ; il tombe sans coup férir aux mains des musulmans qui ont déjà, le mois précédent, frappé l'Ordre au cœur, par la razzia et la réduction en esclavage de la population de Gozo. Symbole de la rétractation de la frontière espagnole, la perte de Tripoli a pour conséquence inévitable un attachement soudain des Hospitaliers à Malte.

Bien que fragile et de peu d'envergure, l'archipel devient en 1551 leur ultime secours, leur unique espace où résider et survivre. C'est à Malte désormais qu'il leur faut apprendre à vivre et à combattre ; le mirage tripolitain d'un retour à une croisade terrestre s'évanouit devant la guerre maritime, qui est devenue la réalité des Hospitaliers depuis Rhodes. Contraints de soutenir les entreprises militaires espagnoles et chrétiennes en Méditerranée, c'est essentiellement sur mer que se font dès lors leurs combats contre les musulmans. Devenant le pendant des corsaires barbaresques, ils s'illustrent à leur tour, dès le milieu du XVI^e siècle, dans une course très active, assimilée dans leur esprit à une perpétuation la guerre sainte. Les conseils dispensés par un Grand Maître en 1536 à un chevalier en partance sont à ce sujet très explicites : « notre profession est celle de combattre les Infidèles et de chasser les corsaires musulmans des rives et des mers chrétiennes »⁸⁰. Un demi-siècle durant, jusqu'à la trêve entre les empires en 1577, l'Ordre remplit ainsi un double rôle militaire en Méditerranée, participant à la fois à la guerre d'escadre classique et à la guerre de course.

Jean Parisot de La Valette

En 1565, cet Ordre depuis peu recentré contre sa volonté sur son fief maltais, est dirigé par un Grand Maître qui a été porté au pouvoir en 1557, Jean Parisot de La Valette. Né peut-être en 1494 dans le Sud-Ouest de la France, il serait déjà âgé à ce moment-là de 71 ans environ. Le siège de Malte est décidément une affaire d'illustres vieillards ! Exception faite du tout jeune Philippe II – qui ne fait que suivre l'affaire de loin –, l'épisode militaire apparaît tout entier dominé par quatre hommes d'un âge plus que respectable : Soliman le Magnifique, Don García de Toledo, Dragut et Jean de La Valette. Car ce qui se règle à

80. A. Brogini, *Malte, frontière de chrétienté...*, op. cit., p. 121.

Malte en cet été 1565 puise ses racines bien plus profondément, dans un lourd passé de rivalités qu'ont incarné durant plusieurs années ces anciens acteurs, pour la définition, la fixation et la maîtrise de l'espace qui sépare de manière franche deux rives, deux civilisations antagonistes et inévitablement liées. Qu'il ait été âgé de « soixante-sept ans »⁸¹ ou de 71 ans, peu importe : le Grand Maître de l'Ordre est bien un vieil homme, qui possède derrière lui un passé déjà long d'expériences combattantes. Le magistère étant toujours attribué à des chevaliers qui ont fait leurs preuves dans l'Ordre, et qui le conservent jusqu'à leur mort, cela explique que les détenteurs du titre soient d'un certain âge au moment de leur élection.

Chevalier de la Langue de Provence, La Valette est entré dans l'Ordre de Rhodes en 1515 : il a donc vécu tous les bouleversements qui ont affecté l'Hôpital au XVI^e siècle, tels que la chute de Rhodes, l'errance, la prise de possession de Malte et de Tripoli, la tentative d'établissement dans le préside en 1548, la perte de celui-ci en 1551 et le repositionnement contraint sur Malte à partir de cette date. Sa longue vie au sein de l'Ordre confère au Grand Maître son assurance, mais aussi une certaine gravité et un sens aigu du devoir. Brantôme, qui le rencontre à Malte à la fin de l'année 1565, le décrit comme « un grand capitaine de notre temps... qui a tant répandu de sang des infidèles et ennemis de Dieu et de notre loi »⁸². Le physique est plutôt avantageux, avec un corps bien découplé et un visage agréable. C'est un « très bel homme, grand, de haute taille, de très belle apparence et belle façon, point émue [*i.e. embarrassée*]... »⁸³. Il est encore « robuste pour son âge »⁸⁴. Rien de très étonnant à cela : il est vraisemblable qu'un noble entraîné, et rompu à l'art de la guerre, ait disposé d'un corps musculeux, capable de supporter le poids d'une armure et de l'artillerie nécessaire aux combats. Il est vraisemblable également de penser, connaissant les taux de mortalité de l'époque, que ceux qui atteignent les 70 ans ont dû bénéficier, au cours de leur vie, d'une robustesse permettant de survivre aux maladies et aux blessures. La vigueur du Grand Maître explique d'ailleurs qu'il ait supporté, jusqu'à son rachat par l'Ordre, son état d'esclave de rame sur les galères barbaresques, dans les années 1550.

Jean de La Valette possède également une certaine culture et une connaissance véritable des langues. On vante ainsi sa « grande mémoire,

81. Balbi, 1568, f. 17v. ; Arnold Cassola, *The 1565 Great Siege of Malta and Hipólito Sans à La Maltea*, *op. cit.*, p. 101.

82. Brantôme, V, p. 215.

83. Brantôme, V, p. 239.

84. Balbi, 1568, f. 17v.

son savoir et intelligence »⁸⁵, tandis qu'il parle « très bien en plusieurs langues, comme bon français, italien, espagnol, grec, arabe et turc, qu'il avait apprises tant esclave parmi les Turcs, qu'ailleurs. Je l'ai vu parler toutes ces langues sans aucuns truchements [*i.e. traducteur*] »⁸⁶. À cela s'ajoutent encore des qualités morales : il est « dévot et bon religieux », « valeureux, grave et prudent »⁸⁷. En somme, un homme d'humeur « plus mélancolique qu'allègre »⁸⁸, d'un caractère plutôt posé qu'emporté, ce qui est une des qualités d'un véritable « prince royal »⁸⁹. Les récits postérieurs au XVI^e siècle reprennent d'ailleurs à l'unisson cette qualité, insistant sur ses compétences de guide politique : il est décrit comme un « sage politique plein de fermeté »⁹⁰, un homme d'exception qui fait preuve de « grandeur d'âme et de magnanimité dans les situations les plus périlleuses »⁹¹, surtout capable de demeurer impassible devant l'adversité et de masquer ses chagrins afin de ne pas décourager les hommes qui sont à ses ordres, comme il le fait à l'annonce du décès, pendant le siège, de son neveu Henri de La Valette, qu'il chérit comme un fils⁹². Dans la lignée de ces récits, des ouvrages plus récents ne craignent pas de relayer le mythe, en décrivant l'homme comme un solitaire, accompagné d'une lionne domestique couchée au pied de son lit, qu'il aurait un jour capturée sur une galère barbaresque prise en course⁹³ ! Les archives apportent un bémol à ces descriptions louangeuses et trahissent une réalité plus ordinaire : au même titre que d'autres chevaliers, La Valette peut faire preuve d'une violence toute nobiliaire, comme en 1538, où il est condamné par le Conseil de l'Ordre à quatre mois d'emprisonnement à Rabat de Gozo, pour s'être violemment battu avec un autre chevalier.

Il est cependant indéniable que La Valette fait une carrière brillante au sein de son ordre, au point d'être élu, en avril 1546, gouverneur de Tripoli pour trois ans. Comme tout chevalier avant 1551, il souhaite avec vigueur que le Couvent s'établisse à Tripoli, c'est-à-dire dans un outremer qui nourrit encore le mythe de croisade et celui d'une

85. Balbi, 1568, f. 17v.

86. Brantôme, V, p. 239.

87. Arnold Cassola, *The 1565 Great Siege of Malta and Hipólito Sans's La Maltea*, op. cit., p. 101.

88. Balbi, 1568, f. 17v. ; Cirni, p. 38.

89. Cirni, p. 38.

90. Vertot, III, p. 384.

91. Soviñas, p. 13.

92. Calderón de la Barca, p. 122-123.

93. Carlo Sanminiatielli Zabarella, *Lo Assedio di Malta (18 maggio-8 settembre 1565)*, Torino, Tipografia Salesiana, 1902, p. 87.

permanence de l'Ordre au cœur des territoires musulmans. La Valette est d'ailleurs à l'origine des discussions du Conseil concernant une installation définitive de l'Ordre à Tripoli. Le parcours individuel de Jean de La Valette résonne donc comme un écho persistant de l'évolution de l'Ordre lui-même : il vit si douloureusement la perte de Tripoli en 1551, qu'il organise avec le chevalier Leone Strozzi, une entreprise désastreuse à Zuara, conduite au mois d'août 1552, afin de récupérer le préside. La conséquence de cet échec est sa captivité par les Barbaresques. La Valette demeure esclave sur les galères musulmanes pendant plus d'un an, avant d'être racheté par l'Ordre en 1554. Cette même année, l'Hôpital décide la création d'une nouvelle fonction, celle de Capitaine général des galères, que le Conseil confie sans hésitation à La Valette, en récompense de ses services. Cette fonction nouvelle et importante permet à son détenteur de diriger la branche la plus importante de la Marine de l'Ordre, et offre l'occasion aux chevaliers de donner une nouvelle puissance aux Langues françaises, en diminuant l'influence de l'Amiral, qui, en vertu de la donation de Malte par Charles Quint, doit être recruté parmi les chevaliers de la Langue d'Italie.

Finalement, le 21 août 1557, le Conseil porte Jean Parisot de La Valette, âgé d'une soixantaine d'années, à la fonction suprême de Grand Maître de l'Ordre qu'il occupe jusqu'à sa mort, en août 1568. L'élection d'un Grand Maître se déroule selon un rituel long et relativement complexe : après chaque décès, et pour éviter la vacance du pouvoir, le Conseil élit un Lieutenant, qui incarne la fonction magistrale jusqu'à la désignation d'un Commandeur responsable de la future élection. Entre-temps, les Langues jurent solennellement de faire une bonne et juste élection d'un successeur et choisissent chacune, par vote, un représentant, soit en tout huit hommes qui ont pour tâche de désigner un Commandeur de l'élection. Après un vote secret, les huit électeurs donnent publiquement au Lieutenant le nom du Commandeur, qui jure à genoux, devant le Lieutenant, de remplir le mieux possible son rôle de responsable de l'élection du Grand Maître ; le Lieutenant entérine le choix et perd aussitôt ses fonctions de gouvernance. À la suite de quoi, les huit électeurs élisent en secret un représentant de chacune des trois catégories de chevaliers (un chevalier de justice, un chapelain conventuel et un servant d'armes) chargés de choisir le futur Grand Maître. Ceux-ci désignés, et leur nom proclamé devant l'assemblée, les huit électeurs perdent aussitôt leur rôle. Les trois grands électeurs jurent solennellement au Commandeur de désigner les seize conseillers du Grand Maître, à raison de deux par Langue, puis de les faire connaître à l'assemblée des Hospitaliers ; ces conseillers ne peuvent être choisis parmi les Grand-

Croix et bien évidemment, les trois électeurs ne peuvent s'élire eux-mêmes.

Enfin, ils procèdent au choix du Grand Maître ; de nouveau, ils jurent solennellement au Commandeur d'agir « sans amour et sans haine, sans espérance et sans crainte »⁹⁴, et de porter au pouvoir un homme de naissance noble et légitime, présentant les qualités propres au commandement, telles que la probité, la vertu, l'honneur, la conscience de la défense de la chrétienté, ils se confessent au chapelain, entendent la messe, communient, puis procèdent à l'élection. Enfermés dans une pièce sans aucun contact avec l'extérieur, ils peuvent prendre librement la parole pour s'exprimer, débattre et faire connaître les mérites et démérites des candidats proposés⁹⁵. Tant que le choix n'est pas fait, et quelle que soit la durée des débats, ils n'ont droit qu'à un seul repas ; dans ces conditions, le vote est bien souvent exprimé en une journée. C'est le chevalier de justice, suivi des deux autres Hospitaliers, qui propose officiellement le nom du futur Grand Maître au Commandeur de l'élection ; celui-ci le répète par trois fois pour le faire connaître à l'assemblée⁹⁶.

Le nouvel élu – à condition qu'il se trouve au Couvent à ce moment-là – est conduit d'abord devant l'assemblée et le Commandeur, qui lui fait savoir qu'il devient Grand Maître, puis à l'Église conventuelle, où il jure, sur les statuts, de conserver les règles de la Religion (l'Ordre), de gouverner en toute probité avec l'appui et l'accord de son Conseil. S'il est absent de Malte au moment de l'élection, un Lieutenant est élu pour faire office de Grand Maître, dans l'attente de son arrivée. En 1557, le choix de La Valette paraît une évidence au Conseil. Et à ce moment-là, les objectifs du nouveau Grand Maître ont changé profondément : moins d'un an après son élection, au mois de juin 1558, il envisage la construction d'une nouvelle cité fortifiée à Malte, témoignant d'un désir sensible d'implanter désormais solidement son Couvent dans l'île. C'est donc un homme farouchement déterminé à conserver le fief de son ordre que les chevaliers ont porté au pouvoir suprême, et auquel les musulmans, tout aussi déterminés à le lui enlever, vont s'opposer.

En 1565, chaque acteur témoigne ainsi d'une ferme volonté de ne pas céder d'un pouce devant l'adversaire. Les chefs barbaresques souhaitent l'expulsion des Hospitaliers, qui les concurrencent dans la pratique de la course et gênent, par conséquent, le déploiement de leurs activités.

94. Cirmi, p. 37.

95. BN Madrid, Ms 2741, f. 88v.

96. Cirmi, p. 38.

Soliman le Magnifique ne peut que soutenir ses vassaux, d'autant que les chevaliers menacent, le long de la côte africaine, le déplacement des pèlerins se rendant à La Mecque, et qu'ils ont maintenu, malgré leur installation au Ponant, la pratique de la course au Levant. Du côté chrétien, ni le vice-roi Don García de Toledo, ni le monarque Philippe II ne peuvent envisager de perdre Malte, dernier avant-poste protecteur du royaume de Sicile, qui approvisionne en froment l'Espagne et la plupart des marchés occidentaux. L'Ordre enfin ne peut ni s'effacer devant les Barbaresques, en renonçant à la guerre maritime ou terrestre, ni essayer une nouvelle défaite militaire ; après Rhodes en 1522, après Tripoli en 1551, un échec à Malte signifierait son éviction définitive de Méditerranée. Et cette fois, aucun prince chrétien ne soutiendrait l'Ordre à l'agonie ; la perte de leur résidence constituerait une déchéance pour les chevaliers, condamnés à n'être plus que dévoués à la prière et à l'hospitalité, et définitivement déchus de leur rôle de croisés. Il n'y a dès lors plus guère d'alternatives possibles en ce printemps 1565 : Malte prenant l'envergure d'un enjeu, au cœur des tensions qui s'exaspèrent au Ponant entre les deux empires, la guerre est inévitable.

CHAPITRE II

Les dés sont jetés

« J'ai décidé d'envoyer une armée, composée de plusieurs navires de guerre, occuper Malte »¹. Par cette lettre expédiée à la fin de l'année 1564 au *beylerbey* commandant l'*eyalet* de Karaman, en Turquie, Soliman le Magnifique dévoile officiellement aux provinces de son empire le projet militaire décidé par le Divan : attaquer l'île de Malte et chasser les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui en sont suzerains depuis 1530, et qui poursuivent, tant au service de la monarchie hispanique que pour leur propre gloire, la guerre à outrance contre les musulmans, qu'ils menaient déjà du temps de Rhodes. Bien que la surprise soit faible, car les côtes et les ports bruissent de rumeurs diverses depuis plusieurs mois, l'arrivée de la flotte ottomane à Malte au mois de mai 1565 fait « en Europe l'effet d'un ouragan »² ; les chrétiens demeurent saisis par la taille de l'armada et par la détermination avec laquelle les musulmans vont attaquer et assiéger quatre mois durant, une île pauvrement défendue, à la lisière de l'Europe.

L'aiguillon barbaresque

Si la Méditerranée est globalement ottomane au milieu du XVI^e siècle, elle a surtout les yeux tournés vers le Ponant, devenu le théâtre d'une irrésistible poussée musulmane incarnée par la puissance émergente des Régences barbaresques. En 1565, celles-ci vivent essentiellement de la course, qui n'est pas que guerre – même si ce n'est qu'après les années 1575-1580 qu'elle entre véritablement dans un « âge mercantile » : déprédation célèbre du commerce méditerranéen, la course engendre en effet son propre trafic, celui des butins et des esclaves, façonne ses propres acteurs (les corsaires, les intermédiaires de rachat qui parfois sont les mêmes personnes), édicte ses propres règles, communes aux deux rives, et développe ses propres marchés de revente où se retrouvent et se côtoient juifs, chrétiens et musulmans. Alger et Tripoli précèdent Tunis dans leur

1. I. Bostan, A. Cassola, T. Scheben, *The 1565 Ottoman Malta Campaign Register*, op. cit., p. 94 (Archives d'Istanbul, *Mühimme Cilt* : 6, 454, Lettre du sultan au *beylerbey* de Karaman, 30 Rebiyülâhir 972 / 4 décembre 1565).

2. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 319.

position de pôles corsaires musulmans, et fondent justement leur essor économique sur la course, cette activité de nations « pauvres » qui n'ont pas les moyens de miser sur le « vrai » commerce méditerranéen, celui des produits traditionnels tels que le blé, les épices, la soie, le coton...

Ce n'est pas un hasard si le Levant demeure globalement étranger à la course, bien que celle-ci existe en mer Égée, notamment dans les Cyclades de la fin du XVI^e et du XVII^e siècles³. Ce n'est pas un hasard non plus si Venise, le port de commerce par excellence, ne pratique pas la guerre de course et possède l'unique flotte en Méditerranée qui n'emploie pas d'esclaves dans ses chiourmes. Ce n'est pas un hasard, enfin, si c'est en Méditerranée occidentale, dans des espaces jusqu'alors exclus du grand commerce maritime, que se développe la course de manière fulgurante, entre le milieu du XVI^e siècle et la fin du XVII^e siècle ; ces nouveaux pôles émergents sont en terre chrétienne, les Baléares, Malte, Livourne, et de manière moins forte les îles de Sardaigne et de Corse, et en terre musulmane, les ports du Maghreb, depuis Salé (indépendant de l'empire ottoman) jusqu'à Tripoli, en passant par Alger, Tunis et plusieurs ports de moindre envergure. Deux d'entre eux, Alger et Malte, esquissent déjà, au milieu du XVI^e siècle, les traits de ce qu'ils deviendront au siècle suivant, à savoir de véritables États corsaires.

Mais si elle est la caractéristique des économies pauvres, la course représente en contrepartie une richesse réelle, fondée sur des cargaisons enlevées à peu de frais et des esclaves capturés sur les navires ou raziés le long des littoraux, puis revendus à des prix qui s'accordent dans tout l'espace méditerranéen, tant sur les marchés chrétiens qu'en terre d'Islam. Alger au milieu du XVI^e siècle compterait environ 20 000 captifs chrétiens, dont la plupart sont à racheter ; chiffre important, quoique bien inférieur à celui de la péninsule espagnole qui, à la même époque, en dénombrerait 100 000. Si en 1570, le prix de vente moyen d'un esclave est d'environ 100 écus d'or d'Espagne en Sicile⁴, comme vraisemblablement dans les autres ports du Ponant, celui du rachat est nécessairement plus élevé, pouvant correspondre au double, voire au triple. Et il peut atteindre des sommes bien plus fortes encore, lorsque le captif est un chevalier de Malte, un ambassadeur, un négociant fortuné, un janissaire ou un raïs important...

3. Georges Koutzakiotis, « Les Cyclades au XVII^e siècle. Une entreprise de la course chrétienne dans l'Empire ottoman », in A. Brogini et M. Ghazali (dir.), *Des marges aux frontières. Les puissances et les îles en Méditerranée*, Classiques Garnier, Paris, 2010, p. 231-242.

4. M. Aymard, « De la traite aux chiourmes : la fin de l'esclavage dans la Sicile moderne », *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, n°44, 1974, p. 19.

On prend alors la mesure de la manne financière que le trafic de l'homme peut représenter pour les ports corsaires : A.-H. Ben Mansour a pu évaluer la somme annuelle des seuls rachats d'esclaves espagnols à environ 60 000 écus d'or pour la Régence d'Alger⁵ !... La montée en puissance et l'essor économique des ports barbaresques se vérifient du reste par le développement de leur flotte et par l'explosion démographique qui les caractérise : ville moyenne de 4 000 feux à l'arrivée de Barberousse et possédant 9 navires de course, Alger atteint les 80 000 à 100 000 habitants dans les années 1570 et dispose en 1563 d'une quarantaine de galères, galiotes et brigantins⁶. Certes, la puissante attraction de l'activité corsaire sur les populations de la Régence ou étrangères – notamment sur des chrétiens qui se convertissent à l'Islam pour pratiquer la course, se double de l'assise agricole du riche bassin de la Mitidja, qui entretient le maintien d'un esclavage rural et constitue l'arrière-pays du port corsaire.

Les corsaires barbaresques, solidement implantés dans le territoire africain et constituant un groupe social puissant et admiré (la *taïfa*), soutenus militairement et économiquement par la Porte, qui ravitaille les Régences par une route maritime qui longe le littoral depuis Alexandrie jusqu'à Alger, ont donc conscience, au milieu du XVI^e siècle, d'être les acteurs principaux du dynamisme des ports émergents et par conséquent, de dominer la Méditerranée occidentale sur les plans militaire et naval. Les Espagnols ont en effet accumulé les défaites depuis plus d'une décennie, tandis que la menace corsaire musulmane a pour conséquence concrète un glaciement des littoraux chrétiens, qui se « hérissent de forteresses »⁷ dans les années 1550. Et le repli de la chrétienté à l'abri de ses remparts ne peut que renforcer le sentiment de puissance barbaresque, conforté par la réalité des victoires turques qu'ils contribuent à favoriser au Ponant. Deux succès militaires revêtent une importance particulière aux yeux des Barbaresques, parce que vécus comme une sorte de préparation à l'attaque définitive de Malte en 1565 : la première attaque de Malte en 1551 et le désastre chrétien de Jerba en 1560. Ces épisodes militaires viennent apporter une ultime preuve que la Méditerranée occidentale est pratiquement devenue la chasse gardée des Barbaresques.

5. Abd el-Hadi Ben Mansour, *Alger au début du XVII^e siècle. D'après le Diarum et l'Africa illustrata de Jean-Baptiste Grammaye*, doctorat d'État, Histoire, Bordeaux, 1989, p. 163.

6. L. Merouche, *La course, mythes et réalité*, op. cit., p. 118-121.

7. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 189.

Un précédent réussi, l'attaque de Malte en 1551

Au mois de juillet 1551, c'est Dragut qui incite Sinan Pacha à détourner la flotte ottomane vers Malte, avant de s'attaquer à Tripoli. Il paraît hautement improbable que le corsaire et les chefs turcs aient envisagé sérieusement d'entreprendre le siège de l'île. La preuve en est l'abandon très rapide des combats, à la grande surprise des Hospitaliers, qui en attribuent la raison à la forte chaleur et à l'extrême rudesse des routes et de la terre maltaises⁸. Bien plus tard, Giacomo Bosio quant à lui, estime que les musulmans se découragèrent devant l'admirable défense de la cité de Mdina⁹. Sans aucun doute, l'armée turque ne s'est pas attendue à une défense aussi vaillante, mais la raison est ailleurs : en 1551, l'urgence est plutôt à la récupération des présides et à la lutte contre les Espagnols qui viennent de s'emparer de Mahdia et de chasser Dragut du Maghreb. C'est Tripoli, l'ancien débouché des caravanes d'or et d'esclaves noirs, et le lieu élu par l'Ordre comme sa résidence prioritaire en 1548, qui est le véritable enjeu de la bataille, et non pas le faible et rocailleux archipel maltais. Il est donc plus vraisemblable de penser que Dragut et Sinan Pacha ont envisagé simplement de piller Malte et de réduire en esclavage le plus grand nombre de ses habitants. La pratique est d'ailleurs commune et les corsaires barbaresques l'expérimentent souvent avec succès contre les îles du Ponant : Barberousse saccage Lipari en 1544, Dragut razzie Minorque en 1558, puis Pantelleria en 1564...¹⁰

Grosse d'environ 150 navires, l'armada turque aborde donc l'archipel le 18 juillet et y demeure en tout treize jours. Elle tente d'abord de débarquer dans le port de Malte, mais la résistance opiniâtre des chevaliers la dissuade de perdre plus de temps ; les navires longent alors la côte septentrionale de l'île, puis mouillent dans la baie de Saint-Paul, où les musulmans déchargent les pièces d'artillerie. L'armée gagne par voie de terre la cité intérieure de Mdina, qu'elle assiège en vain, la défense de la cité étant brillamment assurée par le chevalier de Villegagnon. Échouant au siège de Mdina, l'armée musulmane rebrousse chemin au bout de quelques jours pour quitter l'île le 22 juillet et gagner Gozo, plus faiblement protégée par une citadelle centrale et une petite garnison. La cité assiégée tombe rapidement aux mains des musulmans qui détruisent les remparts, puis s'emparent de « tous les habitants dudit Gozo et ont dépolulé du tout l'île »¹¹, soit environ 5 000 personnes,

8. AOM 88, f. 94r.

9. Bosio, III, p. 302.

10. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, ff. 71r-72r, 22 juin 1564.

11. AOM 88, f. 93v.

hommes, femmes et enfants confondus. Ils ne laissent libres qu'une quarantaine de vieillards chargés d'instruire l'Ordre de ce qui s'est passé. En quelques jours, la population de Gozo est donc passée de plus de 5 000 habitants à une centaine de survivants environ ; par la suite, l'île sera repeuplée progressivement, durant la seconde moitié du siècle, par des vagues de migrations de Maltais et de Siciliens¹². Enfin, dans la matinée du 30 juillet, la flotte turque abandonne les rivages de Malte pour faire voile vers la Tripolitaine. L'Ordre qui espère un temps que ce départ signifie le retrait des navires vers Istanbul, déchanté bien vite, lorsque le corps expéditionnaire débarque à Zuara et à Tajura, à l'ouest et à l'est de Tripoli pour en entreprendre le siège¹³, qui eut le succès que l'on sait.

La victoire de Jerba

La bataille navale de Jerba en 1560 découle de manière lointaine des victoires musulmanes en Afrique et de la rancune des Hospitaliers envers Dragut et les corsaires barbaresques ; plus directement, les tensions constantes au Ponant durant toute la décennie 1550 et les échecs successifs des Espagnols sont cause d'une reprise des hostilités entre les empires espagnol et ottoman à partir de 1559. Entre cette date et le début des années 1570, la guerre redevient endémique en Méditerranée et débute officiellement par l'attaque chrétienne de Jerba, dont l'Ordre est l'un des instigateurs. Le mouvement des troupes espagnoles et chrétiennes en direction de Jerba résulte en effet d'un désir commun aux chevaliers de Malte et au vice-roi de Sicile de s'en prendre directement à Dragut, en s'emparant de Tripoli qui lui sert de base corsaire depuis qu'il en est devenu le *berlerbey* en 1555. Inquiet des dommages causés par les entreprises barbaresques au large des côtes siciliennes, Philippe II donne en juin 1559 son consentement au Grand Maître et au vice-roi concernant une attaque de Tripoli.

Une entreprise d'envergure contre Dragut laisse cependant supposer une riposte de la part des Ottomans, que Philippe II pense facilement écraser. En cet été 1559, l'Ordre lui-même, pourtant attentif aux moindres mouvements de la flotte musulmane, se leurre en se réjouissant de l'absence des Turcs à l'ouest de la côte albanaise : cinq galères envoyées en reconnaissance jusqu'en Adriatique, pour surveiller la venue des Turcs au Ponant ont rapporté, après une observation de deux mois,

12. Stanley Fiorini, « The resettlement of Gozo after 1551 », *Melita Historica*, Vol. IX, n°3, 1986, p. 214 et p. 216-221.

13. AOM 88, f. 94r.

que les Turcs ne mènent en Méditerranée que de faibles incursions et qu'ils ne menacent pas directement la chrétienté¹⁴. Toutes les conditions sont en fait réunies pour que les chrétiens sous-estiment la force navale ottomane, et décident, en dépit de l'infériorité numérique de la flotte hispanique, de mener une action contre la Barbarie à la sortie de l'hiver.

L'armée chrétienne, composée de dix à douze mille hommes recrutés en Espagne et dans les royaumes de Sicile et de Naples, répartis sur plus de 80 navires, quitte Messine au mois de décembre 1559. L'Ordre a envoyé au devant de l'armada ses cinq galères, ainsi que deux galions et une galiote, portant en tout 400 chevaliers, 700 soldats et 200 sapeurs¹⁵. Mais la lenteur des préparatifs, qui prennent bien six mois, nuit à l'effet de surprise ; à la fin de l'année 1559, Dragut est déjà bien informé du but de l'expédition et peut s'occuper de renforcer la défense de Tripoli. Parvenue le 16 février au large de Zuara, après deux mois d'un voyage difficile (dont dix semaines d'escale à Malte pour cause de mauvais temps), la flotte apprend que Dragut se trouve à Tripoli, prêt au combat, et préfère rebrousser chemin en direction de Jerba. L'arrivée dans l'île est contrariée par le mauvais temps, et les bateaux ne peuvent y mouiller que le 7 mars 1560¹⁶. Les troupes prennent facilement possession du Château de l'île et entament des travaux de fortification.

Mettant à profit l'hésitation des chrétiens devant Tripoli, Dragut envoie des courriers rapides à Istanbul, d'où une flotte de secours, composée de 83 navires et commandée par Piyalı Pacha, part au mois d'avril 1560. Comme toujours, l'armée turque voyage avec une extrême rapidité : le 7 mai, elle passe au large de Gozo et parvient à Jerba le 11 mai¹⁷. Le heurt des flottes tourne immédiatement à l'avantage des musulmans, tandis que les chrétiens en déroute perdent un tiers de leurs navires, dont la moitié de leurs galères, et abandonnent quelques 7 000 prisonniers aux Turcs. Les musulmans victorieux rasent les fortifications chrétiennes de Jerba, ne laissant intact que l'ancien Château. La débâcle est totale.

Dragut et les musulmans apparaissent donc bien, au Ponant en 1560, comme les grands gagnants du duel qui les oppose aux chrétiens, et notamment aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Maintes fois, avec le soutien de la flotte ottomane, Dragut les a vaincus, de manière directe et indirecte : c'est lui qui conquiert Tripoli, dont il devient maître par décision du sultan en 1555, et qui incite les Turcs à attaquer Malte et à

14. AOM 427, f. 266r-266v, 30 mai 1559.

15. AOM 428, f. 275r, 30 août 1560.

16. C. Monchicourt, « L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba », *Revue Tunisienne*, n°105, mai 1914, p. 232.

17. AOM 428, f. 276r, 30 août 1560.

razzier Gozo, lui encore qui contribue au déchaînement de la course musulmane en Méditerranée centrale, lui enfin qui est responsable du désastre chrétien de Jerba. Les Barbaresques au milieu du siècle apparaissent tout-puissants, et cette puissance ne peut qu'inciter les musulmans à poursuivre leur avancée maritime et à accroître leurs gains territoriaux. C'est la thèse que défend assez finement Antonfrancesco Cirni, qui, mettant en relation les deux événements, en vient à considérer la débâcle de Jerba comme une cause lointaine du siège de Malte¹⁸. Les corsaires barbaresques se heurtent pourtant, au voisinage de leurs côtes, à une résistance qu'ils ont déjà expérimentée à Malte en 1551 : malgré leurs défaites, les Hospitaliers, continuent de se considérer comme héritiers de la croisade chrétienne et se battent pied à pied, avec les mêmes armes et les mêmes pratiques que les musulmans, portant la guerre en terre africaine ou développant eux aussi une course, qu'ils maîtrisent d'autant mieux qu'ils la pratiquaient déjà à l'époque de Rhodes.

La suprématie contestée

En s'opposant frontalement aux Barbaresques, les Hospitaliers marquent ouvertement le refus de leur céder la suprématie sur les mers occidentales. Au nom de la lutte contre l'Infidèle, l'Ordre déploie en effet une activité corsaire officielle partout en Méditerranée qui, même si elle demeure au milieu du XVI^e siècle complémentaire de la guerre d'escadres classique, vise à contrer et à freiner l'élargissement de l'aire d'influence des Barbaresques. Chrétiens et musulmans, Maltais et Barbaresques, s'affrontent donc par le biais du *corso*, une course vécue comme une poursuite de la croisade, menée au nom de la foi contre les Infidèles, où la dimension idéologique l'emporte en apparence sur le profit¹⁹. Différent de la piraterie du fait de sa réglementation officielle, mais également plus noble que la simple course, qui est l'activité des coureurs des mers, le *corso* chrétien ou musulman apparaît donc comme une guerre sainte, qui permet de courir sus à tous les navires « infidèles » et à tous ceux qui veulent pactiser avec eux. Au même titre que la guerre traditionnelle, il devient l'activité propre aux soldats du Christ, que sont les Hospitaliers, qui ont conscience de partir « a danno d'Infedele » (pour porter dommage aux Infidèles) et le font d'autant plus volontiers que la course, même sanctifiée, est une activité extrêmement lucrative.

18. Cirni, p. 40.

19. P. Earle, *Corsairs of Malta and Barbary*, Londres, 1970 ; en langue française, voir tous les articles de Michel Fontenay.

À Malte, la course peut être publique ou privée. En tant que pouvoir suzerain, l'Ordre conduit un *corso* officiel, en dépêchant sur mer ses chevaliers, placés en tête de l'escadre des galères ou de plusieurs navires appartenant à l'Ordre ou au Grand Maître. Les chevaliers partent munis d'instructions précises, quant à la destination et au but de leur course. Le butin matériel, humain et financier appartient exclusivement au Trésor de l'Ordre, et l'argent retiré des ventes réalisées en cours de route doit être entièrement restitué au Couvent, sous peine d'amende. Quant à la course privée, elle existe de manière résiduelle avant 1530, pratiquée par des insulaires, mais se développe fortement après 1551, pour plusieurs raisons. La perte de Tripoli recentre par force les Hospitaliers sur Malte, et les contraint de se préoccuper désormais de la défense de leur île, tant sur terre, par des fortifications, que sur mer, par le déploiement d'une course destinée à purger les eaux maltaises de la présence des corsaires musulmans. Surtout, les années 1550-1560 coïncident avec le premier essor de la course algéroise, qui incite les chevaliers à s'investir dans la même activité; vassaux chacun d'un prince, Barbaresques et Hospitaliers pratiquent les mêmes formes de combats, qui les posent en rivaux acharnés et en éléments-clé de la fixation de la frontière des empires dont ils dépendent. Dans ces conditions, l'Ordre se montre très favorable, à partir du milieu du XVI^e siècle, aux demandes de départ en course qui émanent des laïcs. Bien qu'elle nécessite elle aussi une autorisation officielle du pouvoir, la course privée diffère dans son fonctionnement de l'activité publique : les corsaires partent en leur nom propre, après paiement de la patente et du droit de battre pavillon, et le butin leur appartient en grande partie, hormis le paiement d'une dîme au Trésor de l'Ordre. Les privés ne reçoivent aucune instruction du Grand Maître, mais les routes qu'ils empruntent se calquent sur celles des navires de l'Ordre.

La course maltaise se pratique en différents lieux, selon que les corsaires désirent surveiller les eaux chrétiennes, frapper les musulmans au cœur en les attaquant chez eux, en Barbarie, ou se placer en embuscade le long des routes d'échanges de l'Empire ottoman. Les patrouilles dans les eaux chrétiennes concernent essentiellement les abords des territoires italiens, l'Ordre envoyant ses chevaliers en reconnaissance au large de la Sicile, des Pouilles, de la Calabre et au débouché de l'Adriatique, pour sécuriser les routes espagnoles ou vénitienes. Les consignes sont claires : il s'agit de donner la chasse aux musulmans et si possible, d'arraisonner leurs bâtiments, afin de s'emparer des cargaisons et de ravitailler le marché maltais. Cette quête du gain suppose souvent la capture de navires non musulmans, sous le

fallacieux prétexte qu'ils appartiennent à des chrétiens alliés des Turcs : en 1552, une escadre maltaise envoyée en Adriatique pour prendre en chasse des galères barbaresques, finit ainsi par s'attaquer sans vergogne à des vaisseaux de commerce vénitiens !²⁰ Si ces abus entachent les relations entre les Hospitaliers et les puissances chrétiennes, ils accroissent surtout le contentieux avec les Barbaresques : en effet, au nom d'une course punitive, l'Ordre s'approprie régulièrement le butin des corsaires musulmans, soit en s'en emparant sur leurs navires, soit en le leur déroband par l'attaque des navires de commerce chrétiens !

La rivalité entre les corsaires des deux camps ne peut que s'aiguiser encore du fait des expéditions organisées le long du littoral africain. Après la perte de Tripoli en 1551, l'Ordre mène en effet une guerre « personnelle » contre les Barbaresques et multiplie les incursions en terre maghrébine ; et lorsqu'il ne les conduit pas de son propre chef, il cherche toujours à orienter les décisions du vice-roi de Sicile ou du roi d'Espagne, dans l'espoir secret de récupérer son ancien préside. C'est dans cet esprit qu'au milieu de l'année 1552, le Conseil envoie à Zuara quatre galères de Malte, une fuste et plusieurs brigantins, ainsi que les deux galères de Leone Strozzi, sous le commandement de Jean de La Valette et de Leone Strozzi, pour piller le lieu et nuire à Tripoli. L'expédition mise sur l'effet de surprise : une fois la place prise et saccagée, les galères doivent rentrer au plus vite à Malte, pour éviter toute riposte musulmane. Les galères parviennent bien à Zuara le 14 août, et l'armée maltaise pénètre aisément dans la cité quand elle est surprise par Mûrad Aghâ et son armée, venus de Tajura. L'entreprise est un échec qui coûte la vie à une cinquantaine de chevaliers et à un grand nombre de soldats ; plusieurs hommes sont fait prisonniers, dont le futur Grand Maître La Valette qui demeure esclave deux ans sur les galères barbaresques²¹. L'Ordre perd même une galère, que le chevalier Strozzi, pour racheter sa défaite, fait reconstruire à ses frais l'année suivante. En apprenant la nouvelle, le Grand Maître Juan de Homedès aurait déclaré que l'expédition de Zuara est « la pire plaie qu'ait connue la Religion depuis la perte de Rhodes »²².

L'Ordre n'abandonne pas pour autant son désir de revanche et de reconquête africaine. En 1556, les chevaliers souhaitent conduire une expédition en compagnie de Gio Andrea Doria contre Jerba et Tripoli,

20. Alberto Tenenti, *Cristoforo da Canal. La Marine vénitienne avant Lépante*, SEVPEN, Paris, 1962, p. 154.

21. AOM 89, f. 2v, 10 avril 1554. À cette date, il a été racheté par l'Ordre.

22. Bosio, III, p. 332.

dans le but de mettre fin aux opérations corsaires de Dragut en Méditerranée centrale, mais le projet reste finalement sans suite. Et deux ans plus tard, en 1558, la flotte chrétienne, soutenue par les galères de Malte, entreprend une nouvelle expédition en Barbarie, contre la cité de Mostaganem, qui se solde encore une fois par un échec retentissant. Ces expéditions successives et bien souvent malheureuses contre les Barbaresques en terre africaine, pour la récupération de Tripoli ou pour la conquête d'autres présides, s'avèrent en définitive peu profitables pour l'Ordre. Coûteuses militairement et économiquement, elles n'apportent pas les gains de territoire escomptés, appauvrissent l'Ordre en hommes et en prestige, et exaspèrent de manière radicale les tensions entre les Hospitaliers et les Barbaresques. Plus gratifiante et plus aisée apparaît la course qui, depuis Malte, s'épanouit à la fois au Ponant et au Levant.

Les chevaliers opèrent en effet sur les grandes routes de liaison de l'empire ottoman. Au Ponant, ils se postent le long des côtes africaines, guettant les navires qui relient les ports des Régences barbaresques à Alexandrie, et qui transportent aussi bien des denrées orientales ou africaines que des pèlerins se rendant à La Mecque. Les galères de l'Ordre se placent en des lieux stratégiques, tels qu'au large de Jerba, au niveau des caps Misurata et Bon André en Libye, ou tout simplement au large de Damiette et d'Alexandrie. La capture des individus, que l'Ordre recherche évidemment pour les bénéfiques financiers que représente le trafic des esclaves, est extrêmement mal vécue par les Barbaresques, bien plus que celle des marchandises. Un ouvrage du milieu du XVII^e siècle, écrit par Ibn Abi Dinar sur la Régence de Tunis et l'histoire de l'Ifrîqiya, reflète bien la hantise éprouvée par les habitants d'Afrique du Nord et le souhait d'une élimination de leur présence de Méditerranée occidentale : « ces gens d'Europe [les chevaliers] ont occupé l'île de Malte – que Dieu la détruise ! – et leurs actions à Rhodes étaient identiques à leurs actions actuelles. Que Dieu les disperse le plus tôt possible ! [...] Et quand ils ont pris Malte, leurs effets néfastes se sont développés... »²³.

Pire encore, cette course du Ponant, qui est une nouveauté géographique pour les chevaliers, ne leur fait nullement perdre leurs habitudes corsaires en Méditerranée orientale, acquises du temps de Rhodes. Au contraire, en 1550-1560, le Maghreb représente seulement 30 % des

23. Ibn Abi Dinar, *Al-mounis fi akhbar Ifriqiya wa Tounis*, édition critique de Mhamed Cheman, Al Maktaba al-atiqua, Tunis, p. 183. C'est Khalifa Chater, professeur émérite de l'Université de Tunis-I, qui m'a fait connaître cet ouvrage et m'a traduit le passage en question.

destinations de la course maltaise ; le reste des opérations maritimes concerne donc le Levant et les routes commerciales des Ottomans. La destination favorite des Hospitaliers est d'ailleurs l'Archipel, dont ils possèdent une parfaite connaissance, où ils choisissent les meilleurs lieux d'embuscade dans le semis insulaire grec et où ils guettent les navires turcs empruntant la « caravane d'Alexandrie » qui les conduit à Istanbul. Dès lors, l'exaspération barbaresque ne peut qu'aller de pair avec une irritation croissante de la Porte, devant le maintien de cette activité corsaire dynamique, le long de sa plus importante ligne de commerce. Les Turcs pensaient le problème résolu en 1522, par l'éviction de l'Ordre de Méditerranée orientale, et voilà qu'il resurgit quelques années plus tard, plus gênant que jamais. La volonté de s'en débarrasser définitivement ne peut donc que s'affermir au fil du temps, et au fil des victoires musulmanes qui s'égrènent au Ponant et qui viennent apporter la preuve que les Espagnols et les chevaliers sont des ennemis que l'on peut vaincre, comme on l'a déjà fait par le passé, en 1522, 1551 et 1560, au lieu de partager avec eux l'espace maritime.

Les préparatifs ottomans

Les discussions du Divan

Les récits ne sont pas unanimes quant à définir qui porte la responsabilité du choix de Malte comme entreprise militaire. En gros, la littérature occidentale moderne esquisse trois scénarii : *primo*, la responsabilité incombe essentiellement aux Barbaresques, qui ont fortement poussé le sultan à les soutenir ; *secundo*, le choix est fait uniquement par le sultan, en dépit de réserves exprimées ; *tertio*, la décision relève de plusieurs facteurs qui, tous ensemble, ont joué. Il serait vain de chercher une chronologie dans l'élaboration de ces trois hypothèses, puisque celles-ci coexistent dès le XVI^e siècle, voire dès le lendemain du siège, au travers des œuvres qui fondent réellement la tradition des *Histoires* du siège de 1565, toutes rédigées et éditées entre 1565 et 1567. Leur scénario se perpétue ensuite dans des ouvrages des siècles suivants, selon que les auteurs s'inspirent plutôt de l'un que de l'autre. Mais une chose est certaine : exception faite de certains manuscrits ou des archives elles-mêmes, après ces récits rédigés au lendemain des affrontements, aucun chroniqueur ne nous apprend rien de nouveau ni sur le siège en soi, ni sur sa transfiguration par une littérature hagiographique.

L'auteur qui incrimine les Barbaresques est notamment Balbi da Correggio, repris par Bosio à la fin du XVI^e siècle, puis par des récits bien postérieurs, tels que celui de Jean Beaudoin au XVII^e siècle – qui ne

fait guère que traduire Bosio en français, ou de l'Espagnol Calderón de la Barca au XVIII^e siècle. Ce sont Dragut, *beylerbey* de Tripoli et Hasan Pacha, *beylerbey* d'Alger, qui poussent Soliman à envisager une nouvelle expédition contre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ils font valoir auprès du sultan que l'activité maritime de l'Ordre constitue une grave menace pour la course africaine²⁴, et se montrent très inquiets des éventuelles retombées que peut avoir l'entreprise conduite par le vice-roi de Sicile Don García de Toledo, contre le Peñon de Velez en 1564 ; Dragut craint tout particulièrement que cette petite victoire n'ehardisse les Espagnols et ne les incite à le déloger de Tripoli ou de Jerba²⁵. Il est vrai que Don García de Toledo est depuis février 1564 le Capitaine général de la Mer, et qu'il s'est notamment investi dans la reconstitution, à grands frais, de la flotte espagnole en partie détruite à Jerba en 1560.

En 1564, c'est donc lui qui, avec le soutien des galères de Malte, conduit la flotte chrétienne le long de la côte africaine jusqu'au Peñon qu'il occupe sans grands combats. Avec une certaine emphase, le récit de Balbi, dans sa nouvelle version de 1568, donne une envergure particulière à cette conquête sans lendemain : présentant le Peñon de Velez de la Gomera comme « une place de très grande importance pour toutes les côtes chrétiennes »²⁶, il souligne que l'annonce à Istanbul de sa chute est vécue comme une catastrophe. Sans aller jusque là, il est très probable que la prise du Peñon et la participation des galères de Malte à l'expédition ont conforté les Barbaresques dans leur sentiment que les Hospitaliers constituent une des gênes principales à leur expansion au Ponant et qu'il est préférable d'agir au plus vite contre les Espagnols, avant que la reconstitution de leur flotte et les victoires qu'ils obtiennent ne leur redonnent une trop grande confiance en leur puissance d'action. D'autant que la nomination, à la fin de 1564, de Don García de Toledo à la tête du royaume de Sicile ne peut que renforcer le sentiment d'inquiétude chez les musulmans : Hasan Pacha et Dragut se plaignent à Soliman de ce que les routes au large de l'Afrique ne sont désormais plus sûres du tout, car régulièrement attaquées par les chrétiens et les Hospitaliers, qui arraisonnent les navires et réduisent les musulmans en esclavage.

Parmi les auteurs qui soutiennent plutôt l'idée que la décision de l'attaque et de la destination militaire a été prise uniquement par le sultan, quatre d'entre eux ont vécu et écrit au XVI^e siècle, Pierre Gentil de

24. Bosio, III, p. 490.

25. Bosio, III, p. 488.

26. Balbi, 1568, p. 19r.

Vendôme, Gio Antonio Viperano, Hipólito Sáns et Antonio Pugliese. Dès 1567, Vendôme prête à Soliman le Magnifique la seule responsabilité du siège et relate le discours que le sultan aurait prononcé devant son Divan assemblé : « Le plus grand contentement que je puisse avoir en ce monde, est de pourvoir aux lamentations que nous avons des nôtres, et principalement de ceux qui naviguent sur le ponant, vers la côte de Barbarie et l’Ile de Malte : lesquels par chacun jour viennent à se plaindre de ces croisés et Chevaliers d’icelle île... Nos prédécesseurs les ont chassés de Rhodes, ainsi les voulons-nous encore chasser de ceste Ile de Malte et les exterminer du tout... »²⁷. Puis le sultan aurait énuméré les forces sur lesquelles il peut compter, notamment l’appui d’Hasan pacha et de Dragut, avant de présenter à ses conseillers les plans des forteresses maltaises et d’exposer sa stratégie. On le voit : Soliman aurait donc déjà tout calculé lui-même, et n’aurait rassemblé son conseil que pour l’informer de sa décision. Écrivant au même moment, Viperano soutient le même point de vue : « dès que Soliman se trouva déterminé à mener la guerre, il fit appeler ses conseillers et dignitaires, qui portent le nom de pachas, et leur exposa ce qu’il avait décidé »²⁸.

Hipólito Sáns ne présente pas les choses autrement, soulignant que Soliman « qui s’est déjà illustré personnellement à Rhodes / conservant une grande haine / à la blanche croix, symbole de ces gens / proposa de détruire sans pitié / la Religion qui réside à Malte »²⁹. Et le sultan n’aurait convoqué son Divan que pour annoncer à ses conseillers, notamment à Piyalı, le *qapıdan pacha* de sa flotte et à Dragut, son intention de réunir une flotte pour chasser de Malte les chevaliers de Saint-Jean³⁰. Si Hipólito Sáns insiste sur l’éventualité d’une attaque « sans pitié », c’est bien en référence à l’épisode de Rhodes, où Soliman accorda aux Hospitaliers, eu égard à la bravoure qu’ils déployèrent en 1522, la liberté de quitter l’île en emportant tout ce qui fondait leur puissance, à savoir leur Trésor, leur flotte, leurs armes. Près de quarante années plus tard, la magnanimité passagère du jeune sultan, auréolé de la gloire de ses récents triomphes, s’est muée en fureur vengeresse d’un vieillard décidé à expulser définitivement de Méditerranée l’Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

27. Vendôme, p. 7.

28. Giovanni Antonio Viperano, *De Bello Melitense Historia*, Pérouse, 1565 (in Emmanuele Mizzi, « La guerra di Malta di Giovanni Antonio Viperano, versione italiana », *Archivum Melitense*, vol. VIII, n°4, novembre 1931, p. 179-248), p. 187.

29. Sáns, p. 1v.

30. Sáns, p. 2v.

Mais alors, la rage impériale aurait suscité la crainte, voire la réticence de ses conseillers, qui tentent de modérer ses ardeurs. Antonio Pugliese émet l'idée d'une réserve exprimée par les Barbaresques : « Dragut dit prudemment [...] / Si je vais à Malte, je trouverai la mort / En pure vérité, sans mensonge / La Cité est protégée, l'île est forte / Elle est pourvue de soldats et d'une forte artillerie... »³¹. Bosio lui-même, qui attribue pourtant aux Barbaresques la responsabilité du siège de Malte, évoque l'hésitation du chef corsaire : soucieux d'assurer sa position sur le littoral africain, il aurait tenté d'infléchir la volonté du sultan et du *qapidan pacha* vers une attaque de La Goulette, plus facilement abordable que Malte, qui est à la même époque bien pourvue de forteresses et tenue « par des gens obstinés, durs comme le fer... qu'on ne peut espérer vaincre »³². Se lit ici toute la différence entre les « Orientaux » que sont Soliman et Piyalı Pacha, qui ne viennent jamais ou presque en Méditerranée occidentale, et les « Ponantins » incarnés par Dragut, qui ont nécessairement une meilleure connaissance des rapports de force au Ponant entre chrétiens et musulmans. Toutefois, ces ouvrages, écrits après la victoire maltaise, quand leurs auteurs savent pertinemment que Dragut a péri lors d'un assaut à Malte, ne peuvent être lus sans prudence. Cette appréhension morbide de Dragut, la vision qu'il a de sa future mort, font partie de la mythification du siège de Malte, où l'ennemi par excellence, indubitablement l'un des plus célèbres chefs corsaires de son temps, qui a repris Tripoli aux chevaliers, doit s'incliner devant la puissance de la résistance maltaise.

Par conséquent, certains écrivains s'affranchissent de ces hypothèses réduites pour considérer que tous les arguments ont pesé dans la décision du Divan et du sultan d'attaquer Malte. Témoignant d'un recul d'analyse assez peu commun, le prélat corse Antonfrancesco Cirni relie la décision du Divan à des causes lointaines et immédiates, ainsi qu'à plusieurs responsables. La détermination de Soliman le Magnifique aurait ainsi tenu aux nombreux échecs militaires espagnols en Méditerranée occidentale, aux divisions politiques de la chrétienté – connues jusqu'à Istanbul, ainsi qu'à la toute récente conquête du Peñon de Vélez, ce contexte aiguillonnant un sultan « continuellement soumis à un ardent désir » de conquérir non seulement Malte, mais également les royaumes de Naples et de Sicile. Mais Cirni perd toute objectivité lorsqu'il évoque Dragut : il présente un homme qui, « se sachant considéré à Constantinople comme un voleur de

31. NL Malte, Ms 9, *La Historia di Malta, nuovamente composta in ottava rima per Antonio Pugliese*, Venezia, 1585, p. 501.

32. Bosio, III, p. 489.

grands chemins » et désireux de rentrer en grâces en se rachetant une conduite, se montre extrêmement favorable à toute entreprise turque au Ponant, avec une préférence pour une attaque menée contre La Goulette, afin de chasser définitivement les Espagnols du royaume de Tunis. Une fois les chrétiens expulsés, Dragut pourrait prétendre au contrôle et au gouvernement de toute la Tunisie, en plus de Tripoli³³. Cirni présente donc bien le chef corsaire comme un homme avide de pouvoir et de richesses, préoccupé uniquement de sa bonne fortune et utilisant pour son profit l'alliance avec les Turcs. Cette version, qui dépare considérablement des autres, s'inscrit en total porte-à-faux par rapport à la réalité : le *beylerbey* de Tripoli, symbole de la résistance militaire et religieuse aux chrétiens en Afrique du Nord, n'est en effet nullement dénigré à Topkapi ou ailleurs. Il ne faut donc lire dans ces lignes que la rancune qu'éprouvent les chrétiens en général, et Cirni en particulier – qui, en tant qu'insulaire, connaît bien les sacs corsaires – contre celui qui, au Ponant, incarne depuis plusieurs années leur plus grand et plus constant péril.

La présence de Dragut au Divan est parfois contestée : pour cause de mauvaise réputation, Dragut, qui ne peut venir en personne à Istanbul, aurait dépêché un envoyé auprès du sultan pour lui rapporter ce qu'il pense. L'idée est reprise au XVIII^e siècle par Soviñas, qui la modifie légèrement : l'envoyé fait cette fois savoir que Dragut répugne à une attaque de Malte et préfère que les Turcs conduisent une entreprise contre La Goulette, car Dragut craint une défaite musulmane. En même temps, il rappelle au sultan que les Hospitaliers se rendent coupables de nombreuses captures sur le littoral africain, s'emparant des cargaisons et des hommes, qu'ils détiennent ensuite esclaves à Malte³⁴. Les auteurs qui évoquent plusieurs causes au siège de Malte insistent d'ailleurs beaucoup sur le rôle de la course maltaise au Ponant et au Levant, ainsi que sur celui de l'esclavage des musulmans, comme facteurs déclenchants du courroux impérial.

C'est Luis de Miedes qui évoque le premier un épisode particulier, à savoir la réception par Soliman d'une lettre écrite depuis Malte par une Turque capturée en course, le suppliant d'intercéder en sa faveur et plus largement, de libérer tous les esclaves musulmans des chevaliers³⁵. On trouve peu ou prou la même anecdote chez Viperano, qui fait de l'esclave une « très noble dame », enlevée au Levant par la galère du Grand Maître

33. Cirni, p. 40.

34. Soviñas, p. 6-8.

35. André Berthelot, *Le siège de Malte par les Turcs en 1565. Présentation et édition du manuscrit du Mans*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Littérature espagnole, Paris IV, 1972, p. 21.

Jean de La Valette, événement qui « atteignit profondément l'âme de Soliman »³⁶. Selon Miedes, cette dame fort âgée n'est autre que la favorite de la sultane Roxelane ; le fait sera repris plus tard par Bosio (qui ne lui donne pas moins de 107 ans !), puis par nombre d'ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles, jusqu'à celui de Nicolas Halma qui, en 1811, y ajoute carrément un souffle d'orientalisme et de romantisme, en rajeunissant considérablement la captive, devenue une Grecque renégate nommée Elvire, pourvue de « traits ravissans [où] triomphait la beauté » et dont le sultan Soliman est amoureux fou³⁷...

Fadaïses que tout cela ! Mais elles trahissent la réalité d'un contexte où la course maltaise est devenue très active vers 1560, aussi bien au Ponant qu'au Levant. En témoignent ces années-là les nombreux départs des galères maltaises, jusqu'à celui de septembre 1564, sous le commandement du célèbre chevalier Romegas, placé à la tête d'une escadre composée de deux galères, une galiote et deux frégates de l'Ordre, en direction de la « caravane d'Alexandrie »³⁸ : on peut alors supposer que ces courses au Levant et celle-ci en particulier, qui se déroule sensiblement au même moment que se réunit le Divan, ont aiguillonné Soliman, déjà lassé de l'activité corsaire maltaise et des doléances des Barbaresques. Les archives viennent d'ailleurs confirmer le fait. En décembre 1564, un ordre du sultan envoyé au *beylerbey* d'Alger résume clairement sa volonté : « L'île de Malte est un repère pour les Infidèles. Les Maltais ont toujours entravé le passage des pèlerins musulmans et des marchands se rendant en Égypte. J'ai chargé Piyalı Pacha de partir en campagne avec la flotte impériale, et tu dois rassembler les capitaines volontaires qui participeront à la campagne de Malte »³⁹. Après de longues discussions, le 6 octobre 1564, Soliman et son conseil ont en effet décidé d'entreprendre une campagne militaire contre l'île de Malte.

Objectif : Malte !

Une fois la décision prise, il faut mobiliser au plus vite et au mieux une flotte d'envergure, capable de mettre fin à la question maltaise. Des dépêches sont envoyées aux *beylerbey* de l'empire, chargés de recruter des troupes, tandis que le Darsâne-i Amire (l'arsenal impérial) fonctionne jour et nuit pour équiper les navires⁴⁰. Fondé au cours du second XV^e siècle,

36. Viperano, p. 186.

37. Nicolas Halma, *La Maltéide ou le siège de Malte*, Paris, 1811, p. 2.

38. AOM 430, f. 260r, 7 septembre 1564.

39. I. Bostan, A. Cassola, T. Scheben (dir.), *The 1565 Ottoman Malta Campaign Register*, op. cit., p. 97 (Archives d'Istanbul, *Mühimme Cilt* : 6, 565, sans date).

40. CODOIN, XXIX, p. 8-9, 12 décembre 1564.

cet arsenal, partiellement rebâti et modernisé après un incendie survenu en 1539, se situe sur la rive nord de la Corne d'Or, dans une calanque parfaitement abritée, où il s'étend sur deux kilomètres de long. Devenu sous Soliman le Magnifique un établissement industriel, pourvu d'une centaine de cales de construction en maçonnerie, auxquelles s'ajoutent de nombreux entrepôts et même un logement pour le *qapidan pacha*, il peut contenir plusieurs milliers de travailleurs, dont une majorité de captifs, employés à la construction et à la réfection des bâtiments⁴¹.

Combien de navires sont donc armés et préparés, en cet hiver 1565 ? Dans la course au décompte, ni les témoins, ni les récits ne s'accordent vraiment, mais tous conviennent d'un déploiement de force impressionnant. Les estimations les plus basses dénombrent 180 à 190 voiles⁴², tandis que les plus hautes vont jusqu'à 200⁴³, voire 230 bâtiments⁴⁴ et que le plus emphatique de tous, un manuscrit espagnol anonyme daté de 1567, décrit une flotte composée de « plus de trois cent voiles, entre les galères et les divers autres navires »⁴⁵. Les témoignages de l'époque se montrent tout aussi variables que les chroniques. En 1564, des avis venus d'Istanbul évoquent la constitution d'une flotte de 133 navires, auxquels doivent s'ajouter une soixantaine de galères barbaresques⁴⁶ ; mais l'arsenal impérial travaille à la même époque à la construction de 30 galères supplémentaires et, en Mer Noire, 20 autres navires sont édifiés, ce qui porterait la flotte à un nombre de navires bien plus élevé⁴⁷. En février 1565, ce sont d'ailleurs 180 bâtiments, dont 140 galères, qui sont prêts à rejoindre la flottille barbaresque composée d'une vingtaine de voiles, ce qui correspond à 200 bâtiments environ⁴⁸. Si en avril, on n'aperçoit au large de Modon « que » 161 voiles⁴⁹, la flotte qui aborde finalement Malte le 18 mai est bien composée de 183 navires (130 galères, 30 galiotes, 8 mahones, 11 gros navires et 4 caramusals),

41. D. Panzac, *La marine ottomane...*, *op. cit.*, p. 58-61.

42. Cirmi, p. 46r (180 navires) ; Vendôme, p. 8 (187) ; Martin Croua, *Brief Discours du Siège et oppugnation de l'île de Malte*, Anvers, 1565, p. 1 (183 navires) ; Alfonso de Ulloa, *La Historia dell'impresa di Tripoli di Barbaria, della presa del Pagnon di Velez della Gomera in Africa et del successo della potentissima armata turchesca venuta sopra l'isola di Malta l'anno 1565*, Rome, 1580, p. 52v (181 navires) ; Vincenzo Laurenza, « Il grande assedio di Malta in un manoscritto cassinese del Cinquecento », *Archivum Melitense*, Vol. IX, n°2, 1933, p. 8 (180 navires).

43. Sâns, p. 6r.

44. NL Malte, Ms 9, p. 502.

45. BN Madrid, Ms 9175, f. 185r.

46. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 6r, 18 janvier 1564.

47. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, ff. 88r-88v, 12 août 1564.

48. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 5r-5v, 10 février 1565.

49. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 51r, non daté.

qui doivent être rejoints par une trentaine de bâtiments commandés par Dragut et 7 navires aux ordres d'Euldj Ali, ce qui donne un total de 220 navires environ⁵⁰.

Deux cents bâtiments au bas mot, cela correspond à une flotte énorme, qui exige la mobilisation de plusieurs milliers d'hommes. Là encore, les chiffres varient du tout au tout, certains récits se contentant de 19 000⁵¹ à 21 000 soldats⁵², d'autres se montrant beaucoup plus généreux. Balbi da Correggio gonfle le chiffre jusqu'à 45 000 hommes dans son premier récit, daté de 1567⁵³, avant de le revoir largement à la baisse lors de la réécriture de son ouvrage l'année suivante, en 1568, et de ne plus l'estimer qu'à 28 500⁵⁴ ; Luis de Miedes maintient quant à lui 45 000 hommes⁵⁵ cependant qu'Hipólito Sáns avance le chiffre le plus élevé de 50 100 musulmans⁵⁶. C'est Bosio, écrivant bien plus tard dans le siècle, qui s'approche le plus de la réalité, avec un compromis de 38 000 soldats⁵⁷ : le recensement des troupes à Istanbul en décembre 1564 concerne en effet quelque 25 000 à 30 000 hommes de pied, auxquels s'ajoutent les troupes barbaresques, soit environ 5 000 personnes. Le siège de Malte a donc vraisemblablement mobilisé 30 000 à 35 000 musulmans, provenant de presque toutes les provinces et régences de l'Empire ottoman.

Au sein de cette vaste armée, les janissaires et les *sipahi*, corps d'élite de l'armée turque, représentent au moins 12 000 personnes. Récits et archives s'accordent assez bien sur la mobilisation de 6 000 janissaires⁵⁸, soit la moitié de l'effectif existant sous le règne de Soliman. En revanche, les textes se contredisent au sujet des *sipahi*. Selon Balbi, 3 000 *sipahi* de Caramanie et de Roumanie s'ajoutent aux 6 000 *sipahi* stambouliotes. Ulloa, qui s'inspire de lui, réaffirme la présence de ces *sipahi* provinciaux, mais les réduit au nombre de 2 700⁵⁹. Il n'est pas improbable que les *sipahi* aient dépassé en nombre les janissaires ; bien que rarement mobilisés lors des expéditions maritimes, puisqu'ils constituent la cavalerie du sultan, ils sont plus nombreux que les janissaires dans l'empire et il est tout à fait possible qu'ils l'aient été également durant l'expédition de Malte. Cependant, Bosio et Hipólito

50. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 70r-70v, 21 mai 1565.

51. Vendôme, p. 8-9.

52. Croua, p. 3.

53. Balbi, 1567, p. 19r.

54. Balbi, 1568, p. 25r.

55. A. Berthelot, *Le siège de Malte...*, *op. cit.*, p. 16.

56. Sáns, p. 6r.

57. Bosio, III, p. 511.

58. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 5v.

59. Balbi, p. 25r ; Ulloa, p. 52v.

Sans les confondent tous deux avec de simples aventuriers et soldats recrutés dans les provinces ottomanes de Turquie et des Balkans et se contentent du chiffre global de 6 000 *sipahi*. L'ensemble de ces troupes est placé sous le commandement de deux hommes, le *qapıdan pacha* Piyalı, qui commande à la flotte, et le vieux vizir Mustafa Pacha, général des armées de terre ; quant aux troupes barbaresques, elles obéissent au *beylerbey* de Tripoli, Dragut, et au *beylerbey* d'Alger, Hasan Pacha, tous deux secondés par Euldj Ali.

Mais la logistique militaire ne se limite pas aux soldats : dès le mois de décembre, le sultan exige la constitution d'une réserve de 60 gros canons, parmi lesquels deux mortiers et cinq basilics (énormes canons)⁶⁰, de 25 000 boulets de soixante à cent livres, de plusieurs milliers de sacs et de paniers chargés de terre, ainsi que tous les outils nécessaires au travail de sape des fortifications et de creusement des tranchées, soient l'équivalent de 10 000 bèches, 10 000 pics et 25 000 pelles. Les navires d'accompagnement sont chargés de munitions, de pièces d'artillerie de toutes variétés et de victuailles : 22 000 quintaux de poudre, environ 100 000 balles d'arquebuse, des centaines de tonneaux d'eau douce, plusieurs dizaines d'animaux destinés à l'alimentation des soldats, ainsi que de 65 000 qantars de biscuits – ce qui équivaut à une réserve de 6 mois ! – préparés en Grèce et destinés aussi bien aux rameurs qu'aux soldats, dans l'éventualité d'une insuffisance de vivres⁶¹. Car aux hommes d'équipage et aux soldats s'ajoutent 25 000 rameurs, répartis à raison de 20 000 hommes pour les galères et 5 000 employés sur les galiotes.

C'est bien simple : l'énormité des préparatifs est telle, la masse d'hommes et de navires est si grande que, lors d'un divan réuni le 5 décembre à Istanbul, le *qapıdan pacha* aurait exprimé des craintes concernant l'affaiblissement de la défense en Méditerranée orientale et la possibilité d'une attaque espagnole qui frapperait au cœur de l'Empire. Soutenant Piyalı pacha, des conseillers auraient même ajouté que la journée de départ de la flotte constituerait un danger pouvant provoquer la chute de l'empire turc ; d'autres conseillers en revanche soutinrent l'idée que la flotte espagnole, dévastée à Jerba en 1560, ne pourrait que tenter un secours à Malte, si d'aventure elle le tentait ; ni le Levant, ni Istanbul ne seraient donc menacés par la présence en Méditerranée occidentale de la quasi-totalité de la flotte ottomane⁶². La crainte des conseillers n'est pas superflète : au même moment, en Méditerranée

60. Cirmi, p. 46.

61. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f.5v, 10 février 1565 ; CODOIN, XXIX, p. 8 ; Cirmi, p. 46.

62. CODOIN, XXIX, p. 7.

occidentale, le vice-roi de Sicile lui-même croit impossible la venue au Ponant d'une flotte aussi puissante, car elle abandonnerait tout ce qu'il y a à défendre au Levant et entraînerait un affaiblissement de l'empire⁶³. Le *divan* se clôt toutefois sur l'unanimité des conseillers qui soutiennent le sultan, tandis qu'un peu plus tard dans le mois, quatre galères venues d'Alger et envoyées par le *beylerbey* viennent se placer au service de la flotte et offrir à Soliman des cadeaux luxueux (dont un drap tissé d'or, de soie et de laine d'une valeur de plus de 8 000 ducats !), gage de la fidélité des Barbaresques et de leur soutien indéfectible dans l'entreprise⁶⁴.

Finalement, le 29 mars 1565, après que les pachas Piyalı et Mustafa ont baisé la main du sultan, l'armada quitte Istanbul⁶⁵. Fidèle à son habitude, elle circule vite : le 30 mars, elle est à Gallipoli où elle demeure jusqu'au 4 avril⁶⁶ ; elle dépasse Chio le 14 avril⁶⁷, puis gagne Lépante où l'attendent 12 vaisseaux corsaires depuis fin mars ; le 4 mai, elle parvient à Coron, puis à Modon deux jours plus tard ; le 17 mai, elle passe au large de Noto et du Cap Passaro⁶⁸ ; le 18 mai, elle est à Malte. D'abord méfiante, puis inquiète, la chrétienté est depuis longtemps sur le pied de guerre.

La chrétienté sur le pied de guerre

Les informations circulent

Cela fait plusieurs mois que les rives chrétiennes de Méditerranée bruissent d'informations les plus diverses concernant la mobilisation d'une flotte ottomane. Mais cette diversité des informations, et plus encore, des destinations possibles de l'attaque, est telle que l'Espagne conserve longtemps une prudente réserve. Tel marchand de Raguse entend parler à Istanbul d'une entreprise contre Malte ; tel chrétien informe Palerme qu'il a eu vent, dans un port de Barbarie, de ce que la Sicile doit être la future proie des Ottomans ; divers espions rapportent qu'une flotte d'environ 180 galères est en passe d'être armée, afin de conduire une attaque contre Oran, Tunis ou La Goulette⁶⁹. Le 1^{er} février, le vice-roi Don García de Toledo annonce d'abord avec assurance à Philippe II que les forces musulmanes ont pour objectif un assaut contre le préside espagnol de La Goulette⁷⁰, avant de se rétracter deux semaines

63. CODOIN, XXIX, p. 24, 18 janvier 1565.

64. CODOIN, XXIX, p. 9.

65. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 40r, 21 avril 1565.

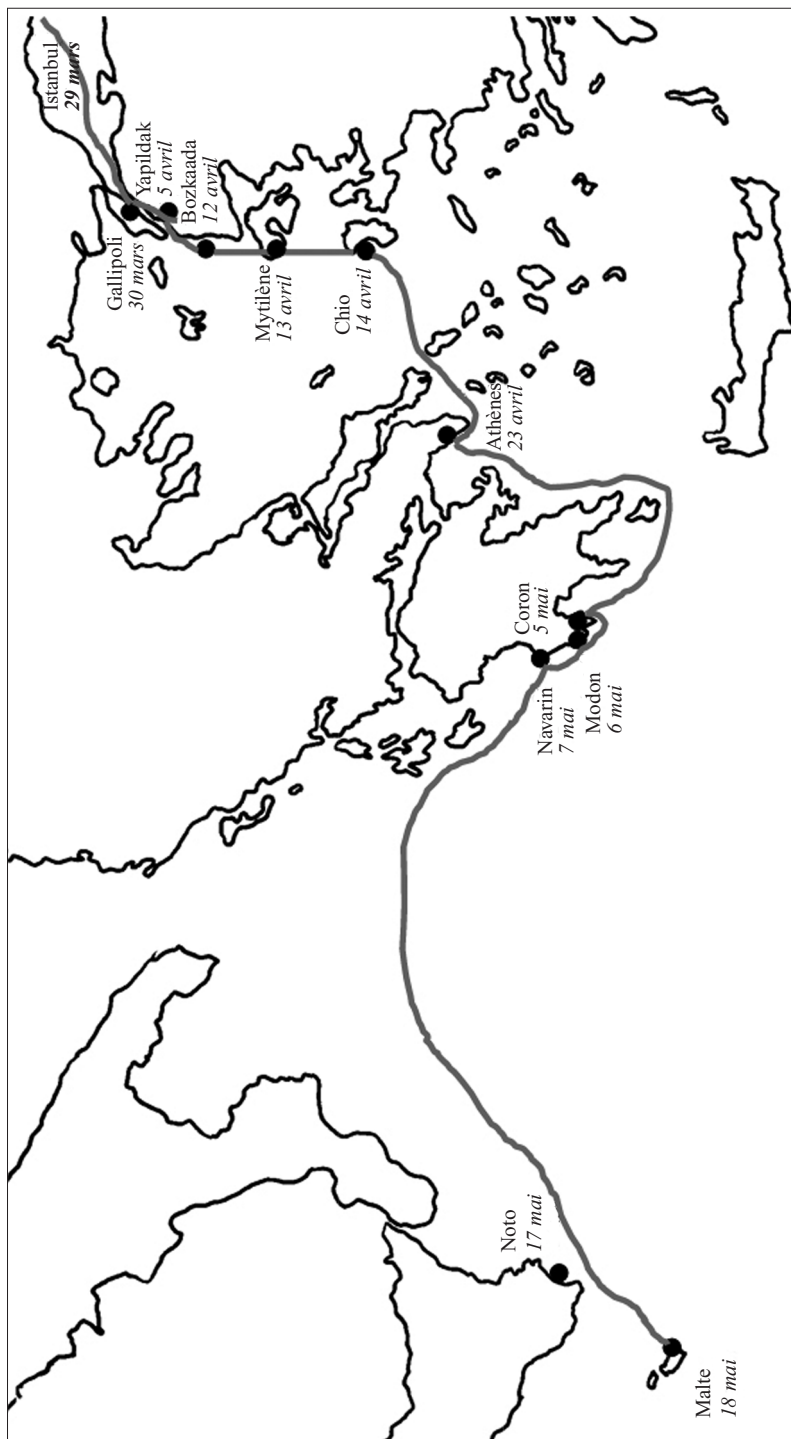
66. *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 129, 3 Ramadan 972 / 4 avril 1565.

67. *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 131, 12 Ramadan 972 / 13 avril 1565.

68. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 57r et f. 59r, 17 mai 1565.

69. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 2r (7 janvier), f. 3r (18 janvier), f. 7r (26 janvier).

70. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 10r.



Le trajet de la flotte ottomane (29 mars-18 mai)

plus tard et d'écrire, accablé, que « les avis qu'[il] tient du Levant... sont si contradictoires qu'[il] ne connaît aucun homme capable de les considérer comme certains »⁷¹.

Avec les beaux jours, aucun nouvel avis ne vient émouvoir la chrétienté, et le Ponant connaît d'abord l'agitation saisonnière des flottilles corsaires. Dragut conduit des courses au large des côtes de Pantelleria et de Favignana, surveille en personne les travaux de fortification de sa cité et fait ouvrir le port à plusieurs galères qui ne lui appartiennent pas et viennent vraisemblablement du Levant⁷², pour le soutenir dans une attaque menée de nouveau contre Pantelleria au mois de mai⁷³. La sortie d'une flotte chrétienne composée de plusieurs galères napolitaines, siciliennes et maltaises suffit à le faire regagner les côtes africaines, non sans un détour dangereux au large de Malte, qui fait craindre au Grand Maître un débarquement corsaire⁷⁴. Ce n'est donc qu'au milieu de l'été que les menaces se précisent et que de nouveaux avis en provenance d'Istanbul évoquent des préparatifs militaires concrets. Le 7 août, le vice-roi est informé de l'armement d'une trentaine de galères dans l'arsenal impérial et d'une vingtaine sur les rives de la Mer Noire⁷⁵. Surtout, fin septembre, Don García de Toledo apprend que les galères d'Alger se sont rendues à Tunis, et s'inquiète de la coïncidence entre le mouvement des flottes barbaresques et l'agitation perceptible au Levant⁷⁶. L'inquiétude sicilienne est d'autant plus légitime que la décision d'attaquer Malte a été prise le 6 octobre 1564, soit quelques jours seulement après ce départ des navires algérois vers Tunis.

En décembre, les craintes se confirment devant l'activité intense de l'arsenal d'Istanbul, et au mois de janvier 1565, le vice-roi écrit à Philippe II qu'il craint désormais qu'une flotte turque ne vienne en Méditerranée occidentale au printemps et qu'il ne soit difficile de lui résister, tant elle est importante⁷⁷. Mais la destination est toujours en suspens : écartant Oran et le Peñon de Velez, il envisage deux possibilités, Malte ou La Goulette. Et dans les deux cas, selon lui, l'attaque constituerait un danger certain pour la chrétienté : si les Turcs s'emparent d'une des deux places, ce serait une menace directe contre les royaumes de Naples et de Sicile, car associés aux Barbaresques, ils

71. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 19r, 17 février 1564.

72. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 35r (17 mars) et f. 48r-48v (16 avril 1564).

73. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 71r-72r, 22 juin 1564.

74. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 75r-75v (10 juillet) ; f. 82r-82v (22 juillet).

75. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 88r-88v, 12 août 1564.

76. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1128, f. 94r-94v, 20 septembre 1564.

77. CODOIN, XXIX, p. 24.

menaceraient toute la Méditerranée occidentale et les frontières de l'empire d'Espagne. Pour autant, Don García de Toledo annonce qu'il se rend sans tarder sur le littoral sicilien vérifier les fortifications portuaires, dans le cas où la flotte musulmane déciderait de s'en prendre à son royaume. Ses craintes viennent en effet d'une information donnée par un captif chrétien libéré qui a entendu dire que les Turcs tiennent prête une armada capable de s'attaquer à Syracuse et à la Sicile si les Espagnols envisagent de mener une offensive contre Alger ; mais si l'Espagne ne montre aucune velléité d'attaque, la flotte constituée se dirigera vers Malte ou La Goulette. Il propose alors de se rendre en personne dans le préside et à Malte, pour en surveiller l'état de la défense⁷⁸. En février, le Grand Maître Jean de la Valette lui-même écrit au roi d'Espagne pour lui confirmer que ses hommes ont eu vent, en terre barbaresque, de la réalité d'une attaque turque pour le printemps 1565 : leur objectif est de s'emparer de Malte pour mener la conquête de la péninsule italienne⁷⁹. À l'en croire, si l'Ordre ne bénéficie pas d'un soutien absolu de la Monarchie Catholique, le combat est perdu d'avance...

Philippe II sort enfin de sa réserve. Mais le « roi prudent » se soucie de ses présides bien plus que de l'éventuel danger maltais. Au mois de mars, les calculs commencent à Madrid : de combien de navires dispose la flotte espagnole ? Sur quelles flottes chrétiennes peut-elle compter en cas de danger ? Par une lettre au vice-roi de Sicile, Philippe II souligne que ses possessions, notamment la Corse, Oran, Mazàlquivir et La Goulette sont menacées, et qu'il lui faut désormais l'assurance d'un soutien de la chrétienté, à savoir des galères de Malte, de Savoie, de Gênes et du Portugal, en plus de celles de Sicile et de Naples. Le duc de Savoie propose 3 galères, le roi en demande une de plus ; à la République de Gênes, Philippe II en réclame au moins 6 ; à ses vice-rois, il ordonne la levée de 5 500 soldats dans les deux royaumes et demande instamment à Don García de Toledo de hâter son voyage à La Goulette pour en vérifier les fortifications⁸⁰. De son côté, le vice-roi est chargé d'écrire au frère du roi, l'empereur Maximilien, pour demander des précisions quant au danger qui grandit ; l'ambassadeur impérial à Istanbul doit apporter tous les renseignements qu'il pourra glaner⁸¹.

Soudain, à la mi-mars, c'est l'affolement général après l'annonce que la flotte turque est passée au large du Cap Passaro et prend la direction du sud, vers La Goulette ou Malte. Les esprits s'échauffent, c'est trop tôt,

78. CODOIN, XXIX, p. 38, 3 février 1565.

79. CODOIN, XXIX, p. 51-53, 17 février 1565.

80. CODOIN, XXIX, p. 57-68, 9 mars 1565.

81. CODOIN, XXIX, p. 72-73, 13 mars 1565.

rien n'est prêt pour la défense⁸². Fausse alerte : les galères envoyées en reconnaissance par le vice-roi ne trouvent pas trace du moindre navire. Mais le temps presse et il ne s'agit plus de questionner les puissances chrétiennes pour savoir si elles envisagent de soutenir la flotte espagnole, mais plutôt de savoir précisément quand leurs galères doivent arriver à Messine, lieu de rendez-vous ordinaire des armadas chrétiennes : le 4 avril, Don García de Toledo écrit au grand-duc de Toscane, Côme de Médicis, pour lui demander combien de galères il compte lui dépêcher⁸³. De retour en Sicile après son passage à La Goulette, jugée trop faible pour résister, et à Malte, qu'il a trouvée remarquablement fortifiée, il écrit à Philippe II à la mi-avril pour lui annoncer deux choses : la première est qu'il a reçu pour information définitive que la flotte ottomane arrivera au Ponant à la fin du mois, et la seconde, qu'il tient « pour absolument certain qu'elle se dirigera contre La Goulette, parce qu'[il] ne considère pas que Malte puisse être l'objectif final d'une bataille »⁸⁴.

Décidément, le secret de la destination a été extrêmement bien gardé jusqu'au bout par les Turcs ! Dans l'incertitude, Philippe II avait recommandé en mars au vice-roi de soutenir l'Ordre lors de son passage à Malte, et Don García de Toledo a laissé, sur demande pressante du Grand Maître, 250 soldats et 500 salmes de froment ; il s'en excuse auprès du roi, invoquant le manque alimentaire évident dont souffre l'archipel et surtout la grande insistance de Jean de la Valette qui l'a contraint d'obtempérer. C'est au roi d'Espagne de décider si ces 500 salmes sont offertes ou pas⁸⁵. La réalité militaire n'efface décidément pas les intérêts économiques espagnols, fondés en partie sur les traites et le commerce céréalier siciliens ! Mais le roi se soucie peu de Malte et songe seulement à La Goulette ; le 3 mai, il demande instamment au vice-roi de faire recruter dans le royaume de Naples 600 soldats pour les envoyer à La Goulette, avec des réserves de poudre, de munitions, d'armes et de vivres⁸⁶.

L'approche de la flotte turque fait brusquement resurgir les craintes du vice-roi quant à son propre royaume : en toute hâte, il écrit à Philippe II pour le supplier de rassembler sa flotte à Barcelone et de lui envoyer des renforts en hommes et munitions, dans le cas où la Sicile serait attaquée⁸⁷. En outre, la flotte aperçue à Modon est beaucoup plus importante que ne l'imaginaient les chrétiens : de 180 à 200 voiles, c'est

82. CODOIN, XXIX, p. 74-75, 19 mars 1565.

83. CODOIN, XXIX, p. 83, 4 avril 1565.

84. CODOIN, XXIX, p. 87, 11 avril 1565.

85. CODOIN, XXIX, p. 89, 11 avril 1565.

86. CODOIN, XXIX, p. 118, 3 mai 1565.

87. CODOIN, XXIX, p. 137-138, 16 mai 1565.

énorme, c'est surtout bien plus que ce que l'Espagne peut aligner à cette époque en nombre de navires ! Selon les comptes de Don García de Toledo, la flotte espagnole n'est grosse que de 86 galères ; il lui faudrait parvenir au moins à 115 galères et à une cinquantaine de gros navires pour avoir une chance de lutter sur un pied d'égalité avec les Ottomans⁸⁸. Les hommes mobilisables ne sont pas non plus les meilleurs soldats : la Lombardie dispose bien de 3 000 individus disponibles, mais ils sont trop âgés pour soutenir un siège ou une bataille d'envergure. Il reste alors la Corse, où il n'y a guère plus de 1 200 Espagnols mobilisables, le royaume de Naples qui aligne 4 000 soldats de qualité et peut en envoyer la moitié sur les galères⁸⁹, ainsi que certains États italiens : le duc de Parme promet 2 000 soldats, le duc d'Urbain aussi. Mais le contingent le plus élevé est celui de Sicile, où Don García de Toledo peut lever jusqu'à 10 000 hommes en cas de danger grave.

Telle est bien la raison de la lenteur avec laquelle l'Espagne a mobilisé ses troupes pour venir en aide à l'Ordre et à Malte ; Philippe II ne peut risquer le même désastre qu'à Jerba, surtout avec une flotte encore largement amputée de ses forces, et dont la reconstitution épuise déjà les finances. Bien sûr, Malte est importante et il a conscience du rôle stratégique qu'elle peut jouer aux franges de son empire et de son riche royaume de Sicile, mais le roi est pour l'heure loin d'atteindre la puissance guerrière des Turcs et des Barbaresques réunis. Il envisage certainement de soutenir Malte, mais le plus tard possible, et il préfère miser d'abord sur la prudence et le temps. Il faut surtout que les Turcs ignorent longtemps l'infériorité numérique de sa flotte... Car à la mi-mai, le doute n'est plus de mise et la nouvelle tombe comme un couperet : ainsi que des informateurs l'avaient déjà pressenti au début du mois, l'armada ottomane, qui vient de doubler le Cap Passaro, se dirige bel et bien vers Malte. Le vice-roi se hâte d'organiser l'envoi d'environ 200 soldats depuis Syracuse, comme renfort de dernière minute à l'Ordre. Les Turcs abordent l'île le 18 mai et entament immédiatement le débarquement de leurs forces. Un billet laconique du Grand Maître en informe le vice-roi et le remercie sobrement de l'aide qu'il lui a apportée, en lui octroyant 450 soldats et 500 salmes de froment⁹⁰. Chevaliers et Maltais sont seuls face au danger.

Malte fragile et esseulée

88. CODOIN, XXIX, p. 152-153, 18 mai 1565.

89. CODOIN, XXIX, p. 145-146, 16 mai 1565.

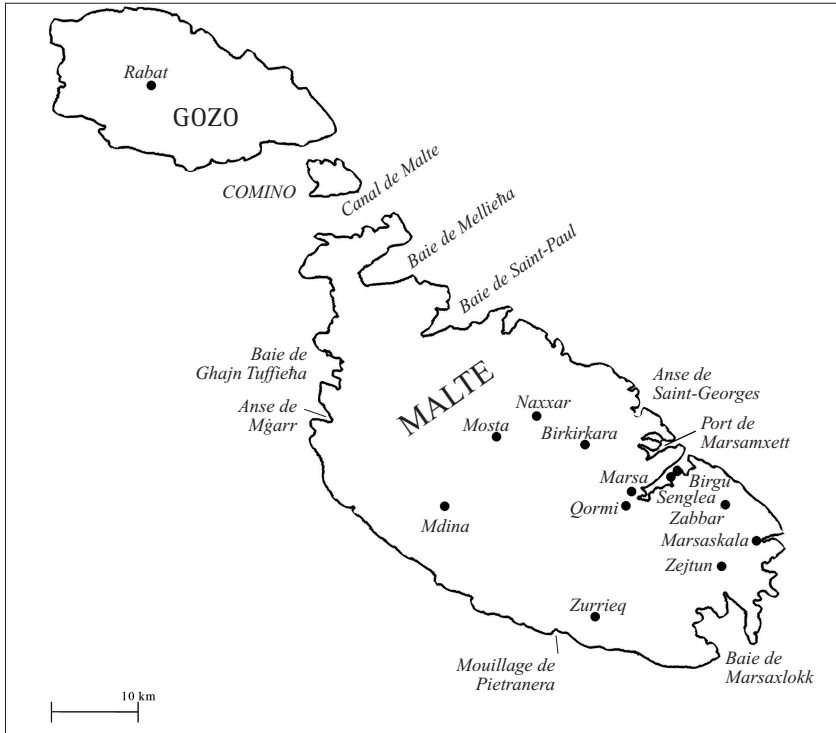
90. CODOIN, XXIX, p. 156-157, 21 mai 1565.

Le vice-roi de Sicile et le roi d'Espagne ne sont pas les seuls à se soucier, depuis plusieurs mois, des forces qu'ils peuvent opposer à l'ennemi. À Malte, l'inquiétude grandit autant qu'ailleurs, mêlée à la fébrilité inévitable des veilles de bataille ; bien que le secret de la destination soit gardé farouchement par les Turcs, et que les espions chrétiens ne puissent déterminer jusqu'au bout sur quel lieu – de La Goulette ou de Malte – la tempête doit s'abattre, l'archipel maltais constitue une destination possible, puisque régulièrement mentionnée par les avis qui circulent. Pour le Grand Maître et le Conseil de l'Ordre, c'est le temps du bilan : sur qui et sur quoi peut-on compter pour se défendre, si l'attaque a bien lieu ?

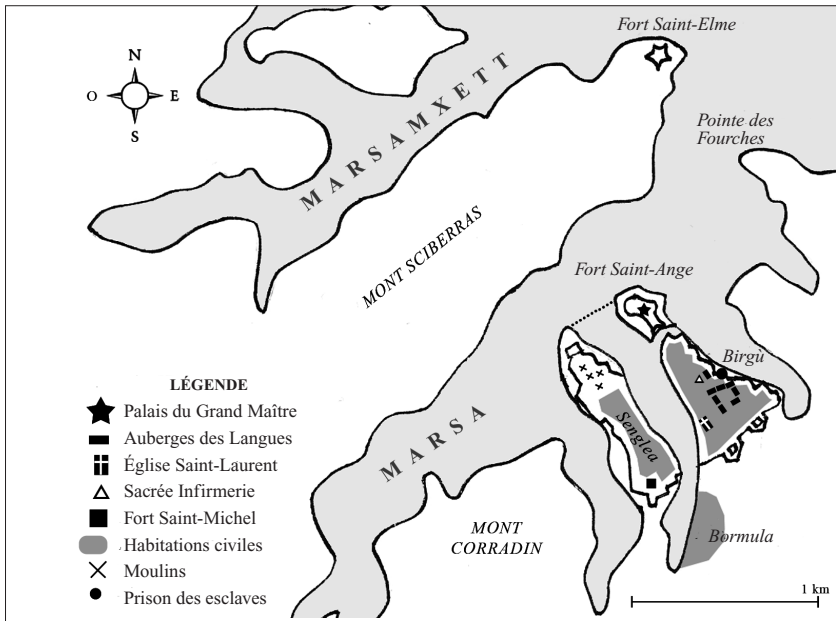
Le visage que Malte offre aux Turcs en ce 18 mai, est dans l'ensemble peu impressionnant. Rien de comparable à la Rhodes de 1522, ni par les dimensions de l'île, ni par la réserve de soldats et d'insulaires capables de se battre, ni surtout par les fortifications. Le petit archipel est peuplé de moins de 25 000 habitants qui sont, pour la grande majorité, des paysans massés dans leur casal (village), absolument pas préparés au maniement des armes. Sur ces 25 000 âmes, Malte en compte vraisemblablement 22 000 à 23 000, tandis que Gozo, qui a été razzée en 1551, ne contient pas plus d'un millier d'insulaires. En 1590, le premier recensement de l'Ordre attribue en effet 1 864 habitants à Gozo et 27 000 à Malte⁹¹. Au centre de chaque île, une cité offre la maigre consolation de ses murailles : Mdina, l'ancienne capitale de Malte, et Rabat de Gozo qui a été détruite en partie en 1551 et que les chevaliers n'ont pas entièrement rebâtie. Mdina est plus solide : elle dispose de remparts médiévaux que le Grand Maître Juan d'Homedès a ordonné de stabiliser en 1547 par l'adjonction d'un bastion à l'angle oriental de l'enceinte. Un second bastion est édifié plus tardivement, vraisemblablement avant 1565, sur l'angle occidental, pour faire pendant au précédent.

Le choix de l'aire portuaire comme espace de vie et de résidence des Hospitaliers ne peut que hâter le déclin de Mdina et favoriser en contrepartie l'essor de nouvelles cités littorales. C'est donc là que se concentrent dès 1530, et surtout après 1551, les forces vives de Malte. Le port se compose de plusieurs langues de terre qui définissent autant d'anses profondes, abris naturels parfaits pour l'arsenal, les débarcadères et la flotte. Passés depuis Rhodes du statut d'ordre guerrier terrestre à celui d'ordre naval, les Hospitaliers ont élu résidence à Birgù qui présente le double avantage d'éloigner l'Ordre de la noblesse maltaise

91. Carmelo Trasselli, « Una statistica maltese del secolo XVI », *Economia e Storia, Rivista Italiana di Storia Economica e Sociale*, Fascicolo 4, Milano, 1966, p. 478.



Malte en 1565



Le port de Malte en 1565

regroupée autour de Mdina et de lui offrir l'accès à la mer depuis un port admirable, en eau suffisamment profonde pour accueillir des navires de très fort tirant d'eau. Peuplée de 500 âmes au maximum en 1530, le port se développe considérablement sous l'influence des chevaliers et grâce à l'édification d'ouvrages de défense et de murailles qui connaissent un nouvel élan dans les années 1550, après que les Hospitaliers ont été expulsés de Tripoli.

Birgù est devenue logiquement la cité du Couvent : protégée faiblement par un château médiéval en ruines situé à la pointe de la langue de terre, le *Castello a mare*, la cité est entièrement refaçonée par l'Ordre pendant la décennie 1530. C'est là qu'il aménage ses lieux de vie familiers, tels que les Auberges des Langues, la Sacrée Infirmerie, l'Armurerie, la Prison des Esclaves ; c'est là également qu'il bâtit une centaine de nouvelles habitations, à la fois pour loger les Maltais de l'intérieur, attirés par les activités maritimes qu'il propose, et les Rhodiens qui l'ont suivi dans son errance depuis 1522. Il utilise aussi les bâtiments existants : ainsi, l'église de Saint-Laurent de Birgù devient son église conventuelle, tandis que le *Castello a mare*, rebaptisé Fort Saint-Ange, est l'objet de travaux d'aménagement pour héberger un palais pouvant servir à la fois de résidence du Grand Maître et de lieu de réunion des Conseils et du Chapitre Général⁹². Tous les nouveaux bâtiments sont construits à proximité les uns des autres, selon la volonté de l'Ordre : lors du Chapitre Général de 1539, les chevaliers ont exprimé leur désir de vivre en lieu clos, au sein d'un *Collachium* qui sépare physiquement les bâtiments du Couvent de la population laïque⁹³. En réalité, pris par l'urgence des constructions et du péril musulman, l'Ordre vit à Malte toujours au contact direct de la population urbaine et le *Collachium* n'est défini à Birgù que par de simples signets de pierre, et non par des murs comme il l'était à Rhodes.

Enfin, à partir de 1535, un ingénieur au service du vice-roi de Sicile, Antonio Ferramolino, est embauché par l'Ordre pour diriger les travaux de construction de l'enceinte urbaine de Birgù, édifiée selon la mode en Europe, et particulièrement en péninsule italienne, c'est-à-dire renforcée par des bastions. L'édification de la muraille s'accompagne du creusement d'un fossé entre le fort Saint-Ange et la cité, destiné à mieux isoler la forteresse et à offrir un abri commode aux galères en cas d'attaque ; il semble en effet que Ferramolino soit le premier architecte à faire prendre conscience aux Hospitaliers que la principale faiblesse de

92. Bosio, III, p. 89.

93. AOM 286, f. 88v, Chapitre Général de 1539.



Le fort Saint-Ange, en avant de Birgù

Birgù réside dans la présence, juste en face, de la grande péninsule du Mont Sciberras, terrain idéal pour l'installation d'une armée ennemie qui peut alors bombarder confortablement le Couvent⁹⁴. À la fin des années 1540, le fort Saint-Ange est entièrement garni de fortifications modernes, avec la construction notamment d'un bastion commandé par le Grand Maître Juan d'Homedès en 1547. Sur la photo, se distingue la pointe aiguë du bastion d'Homedès, situé en arrière du fort, sur son flanc droit, tandis qu'à l'intérieur du fort, on voit nettement sur la gauche, le bâtiment massif, agrémenté de trois fenêtres, qui sert de palais au Grand Maître, ainsi que la chapelle intérieure surmontée d'une petite croix.

En ce qui concerne les travaux sur l'enceinte de Birgù, ils se poursuivent tout au long des années 1550, par l'agrandissement et le renforcement des bastions des Langues en 1552-1553, 1555 et 1560⁹⁵. La décennie 1550 coïncide en effet avec un nouvel élan des fortifications portuaires. Le double choc de 1551, que furent l'attaque de Malte et la perte de Tripoli, inquiète fortement le Grand Maître qui ordonne la construction de nouvelles fortifications sur la langue de terre voisine de Birgù. Cet espace en friche, situé sur le flanc oriental de Birgù, est connu des Maltais sous le nom de *L-Isla* ou de *Mont Saint Michel*. L'Ordre la rebaptise *Isola*, et entreprend d'y installer un jardin où peuvent se délasser les chevaliers. À la pointe de L-Isla, de petites fortifications sont construites dans les années 1540, afin de placer en 1546 une lourde chaîne entre Saint-Ange et L-Isla, destinée à protéger le port des galères. En 1552, un fort est bâti à la base de L-Isla, le fort Saint-Michel, afin de

94. Bosio, III, p. 198-199.

95. Bosio, III, p. 343, p. 362 et p. 395 ; AOM 90, f. 101v, 8 mai 1560.

garantir une meilleure défense à Birgù⁹⁶. Il s'agit d'un fort haut, de forme carrée, pourvu en son centre d'une grosse tour supportant une lourde batterie.

Deux ans plus tard, en 1554, l'Ordre entame l'édification d'une enceinte fortifiée tout autour de L-Isla, notamment le long de la côte occidentale qui échappe à la protection des canons du fort Saint-Ange. Les travaux sont achevés en 1557, soit avant la mort du Grand Maître Claude de la Sengle ; et un faubourg s'étant développé au fil des fortifications, le Grand Maître décide de fonder une petite ville sur L-Isla, qui est baptisée en son honneur Senglea. En 1565, les habitations se pressent contre le fort Saint-Michel, laissant inoccupée la pointe de la langue de terre, où sont bâtis des moulins à vent. Sur les photos, on peut observer l'ancienne muraille surmontée d'une échauguette permettant de surveiller le port et le Mont Siberras situé en face ; de nos jours encore, l'espace en avant de la cité est un petit jardin d'où l'on a une vue imprenable sur le Grand Port.

Au moment du siège, les deux petites cités nichées à l'abri de remparts modernes se dévoilent désormais dans tout leur dynamisme économique et démographique. Birgù est vraisemblablement passée en trente ans de 500 habitants à 2 000 ou 2 500, et Senglea s'est sans doute peuplée très vite, au point d'atteindre 1 000 à 1 500 individus. La croissance démographique liée aux activités portuaires, à un exode rural maltais comme à l'établissement d'étrangers au service des Hospitaliers, est même si puissante qu'une extension urbaine existe déjà à la confluence de Birgù et de Senglea : établis au fond de l'anse et dépourvus de remparts, se sont déjà développés dans les années 1560 les quartiers peuplés de Bormula où se massent peut-être un demi-millier de Maltais. Les deux cités et leur faubourg, qui groupent désormais une population civile d'environ 4 000 personnes, peuvent se prévaloir également de la protection récente du fort Saint-Elme, bâti au bout de la péninsule Sciberras, surveillant l'entrée du port et le mouvement des navires.

L'idée de construire un fort au bout du Mont Sciberras remonte à loin, et même à un temps antérieur à l'Ordre, lorsque le vice-roi de Sicile avait proposé en vain, à la fin du xv^e siècle, d'édifier une tour de guet et un bastion de protection destinés à protéger le port⁹⁷. Les ingénieurs et architectes embauchés par les Hospitaliers à partir des années 1530 ont proposé la même chose plusieurs fois. Mais l'investissement paraît bien trop coûteux pour être tenté, surtout en un temps où les chevaliers

96. AOM 88, f. 161v, 31 juillet 1552.

97. Stefan C. Spiteri, *Fortresses of the Knights*, Book Distributors Limited, Malta, 2001, p. 252.



Senglea

considèrent que Tripoli mérite plus d'attentions que Malte. Ce n'est donc qu'après 1551 que la construction apparaît vitale et que le vice-roi de Sicile dépêche à Malte un ingénieur à son service, Pietro Prato, qui a été chargé d'améliorer les fortifications des principaux ports du royaume. Les travaux d'édification débutent en janvier 1552 et l'Ordre met en œuvre tous les moyens nécessaires, recrutant plusieurs centaines de maçons et d'ouvriers dans le royaume de Sicile, et exigeant que tous les Maltais valides, âgés de 12 à 60 ans, puis les chiourmes de quelques galères soient enrôlés de force et contraints de travailler au fort. En six mois, le fort Saint-Elme est construit, ravitaillé en armes, munitions et nourriture, c'est-à-dire parfaitement opérationnel en cas de danger subit. À l'instar du fort Saint-Michel, il est commandé par un gouverneur nommé par le Conseil, qui a toute autorité sur les défenseurs, au nombre de 30 chevaliers, 40 soldats et 6 bombardiers dans les années 1550⁹⁸.

Pour qui sait par ouï-dire ou *de visu* à quoi ressemblait Malte en 1530 et la découvre en 1565, la transformation est radicale. Indéniablement, le port peut apparaître fort correctement défendu et fortifié. C'est d'ailleurs bien ce que pense le vice-roi Don García de Toledo lorsqu'il se rend dans l'île des chevaliers au début du mois d'avril. Parti de Syracuse le 8 avril, il débarque à Malte le 10 au matin ; inspectant, en compagnie du Grand Maître, l'enceinte de Birgù, il la trouve si réussie et si solide qu'il déclare que « même des femmes pourraient la défendre »⁹⁹. Le Grand Maître est plus réservé : dans une lettre qu'il adresse à son tour à Philippe II, il souligne que s'« il a semblé à Don García que les fortifications étaient correctes et fort bien agencées, face à la puissance de l'ennemi, tout cela reste bien faible »¹⁰⁰. Ce n'est donc que sur l'insistance pressante de La Valette, que le vice-roi consent à laisser 250 soldats à Malte, sur les 700 qui l'accompagnent et qui sont censés accroître les forces espagnoles de La Goulette.

Pour autant, et en dépit des apparences, la faiblesse et l'isolement sont réels. Si aux yeux du vice-roi, les fortifications semblent importantes pour une île aussi petite, presque négligeable pourrait-on dire, elles demeurent incontestablement fragiles. En premier lieu, le fort Saint-Elme se trouve très isolé, à l'extrémité du Mont Sciberras ; son ravitaillement en hommes, en armes et en vivres se fait uniquement par voie de mer, grâce à des navires qui vont et viennent entre la péninsule et les cités fortifiées de Birgù et Senglea. Certes, le fort dispose de

98. AOM 88, f. 127v, 17 septembre 1552.

99. CODOIN, XXIX, p. 86, 10 avril 1565.

100. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 30v, 10 avril 1565.

citernes d'eau douce à son entrée, mais pas pour un siège de longue durée ; si l'ennemi coupe les liens maritimes entre Saint-Elme et le reste du port, la chute du fort est envisageable. Une autre faiblesse tient à Bormula, où les habitants ne sont nullement protégés par les enceintes urbaines ; en cas d'attaque, l'Ordre envisage d'abriter les insulaires à Birgù et Senglea, mais là encore, la question du manque alimentaire se pose. Sur ce point du reste, Don García de Toledo se montre compréhensif et fait effectivement part à Philippe II de la grave insuffisance frumentaire dont souffre l'archipel maltais. Mais là encore, c'est sur demande de La Valette que le vice-roi accepte d'octroyer une avance sur les salmes de blé sicilien auquel l'Ordre a droit chaque année ; le vice-roi accepte donc de donner 500 salmes sur les réserves initialement prévues pour le ravitaillement de La Goulette, mais s'en excuse auprès de son roi.

L'ultime faiblesse, et non la moindre, réside dans le nombre d'hommes disponibles en cas de combat. Certes, le Couvent compte un peu moins de 500 chevaliers de justice aguerris à l'art de la guerre, ainsi qu'une quarantaine de chapelains et une soixantaine de servants d'armes ; certes encore, il dispose de plusieurs centaines de soldats espagnols ou italiens employés à son service ; certes enfin, il peut compter sur certains Maltais formés au combat. Mais cela demeure bien peu face à l'armada qui se dirige peut-être contre Malte et face aux nombreux civils, hommes, femmes et enfants du port inaptes au combat. Conscient de tout cela, La Valette s'efforce au mieux d'organiser une défense. Ses remerciements au vice-roi sont caractéristiques ; la sobriété même en trahit le mécontentement et le désespoir. Car si jusqu'au tout dernier moment, les chefs chrétiens prévoient et informent l'Ordre de l'arrivée imminente des Turcs, nul ne lui annonce ce qu'il attend vraiment, à savoir la mise en branle de la flotte espagnole.

Organiser la défense

Jean de La Valette n'est pas Grand Maître pour rien : ses capacités d'organisation et sa maîtrise de soi en font un politique prévoyant et sûr. Dès le mois de janvier, les rumeurs l'incitent à prendre au sérieux l'éventualité d'une attaque contre Malte et à envisager sa défense. Des chevaliers sont chargés par le Conseil d'aller recruter des soldats dans les royaumes de Naples et de Sicile ; dans le même temps, des commissaires doivent recenser la population portuaire afin d'expulser de l'île tous les hommes et femmes musulmans libres, et de séparer les personnes inaptes à la défense (femmes, enfants, vieillards) des citoyens que l'on peut former au combat. La question des réserves en eau est débattue et

interdiction est faite de gaspiller l'eau douce qui doit être conservée précieusement en cas d'attaque¹⁰¹. Le mois suivant, en février, le Chapitre Général décide le prélèvement de 30 000 écus d'or sur l'ensemble des commanderies de l'Ordre en Europe, afin de soutenir l'effort de guerre¹⁰².

Au printemps, les préparatifs s'accélèrent brusquement. Plus que de l'argent, le Couvent a un besoin crucial de ses hommes et il est instamment demandé aux chevaliers présents dans les commanderies européennes de regagner Malte pour participer à la défense de l'Ordre¹⁰³. Mais le temps que l'information circule et que les renforts arrivent est forcément long ; le Grand Maître sait qu'il ne peut envisager un débarquement de volontaires avant au moins deux mois. Dans l'île, on dresse la liste du nombre exact de tous les serviteurs de l'Ordre qui peuvent aider. Des commissaires sont également dépêchés dans toute l'île, pour faire la recension des vivres dont disposent paroisses, casaux et particuliers : au nom de l'impératif militaire, toutes les réserves sont réquisitionnées sous le prétexte que le monde paysan peut se suffire à lui-même par les récoltes. Tous les insulaires aptes à défendre leur maison ou leur village par les armes sont laissés libres, mais ceux qui, pour cause d'infirmité physique, de faiblesse ou d'extrême pauvreté, se trouvent dans l'incapacité de se défendre par eux-mêmes, sont contraints à l'exil en Sicile où le Grand Maître leur assure qu'ils seront bien accueillis par les autorités et qu'il pourront revenir une fois le danger écarté¹⁰⁴. Cependant, l'exécution de ces ordres est interrompue brutalement par la menace qui se précise et fort peu de Maltais purent en réalité quitter l'archipel.

Le 9 mai, l'urgence est telle désormais, que le Grand Maître charge quatre commissaires d'aller en personne, à cheval, dans les casaux pour hâter le transport à Birgù de tous les stocks de grains (orge, blé et même méteil) nécessaires au ravitaillement du port. De sorte que dès la fin avril, le port dispose de 7 000 à 8 000 salmes de blé, 3 000 salmes d'orge, ainsi que de nombreuses barriques de viande salée, de fromages, de beurre, d'huile d'olive, de sardines et de thons frais et séchés¹⁰⁵. À Marsa, on puise de l'eau douce dont on constitue d'énormes réserves pour Birgù et Senglea ; les citernes de Birgù, des forts Saint-Elme et Saint-Michel sont remplies et le niveau d'eau contrôlé quotidiennement par des chevaliers. Une fontaine aurait même été trouvée un matin « presque par

101. AOM 91, f. 143v, 19 janvier 1565.

102. AOM 91, f. 144r, 10 février 1565.

103. AOM 430, f. 266v, 23 mars 1565.

104. Bosio, II, p. 501.

105. Vendôme, p. 10 ; Ulloa, p. 53v.

miracle » à Birgù, ce qui laisse l'espoir aux chrétiens de ne pas manquer d'eau¹⁰⁶. En revanche, aucune information ne permet de connaître l'état des réserves d'armes et munitions, au grand regret de Vendôme : « touchant poudres, salpêtres et boulets, on n'en peut pas bien faire compte... [puisque] ce sont choses qui se tiennent secrètes »¹⁰⁷.

Les Langues se hâtent aussi de fournir au Conseil et au Grand Maître la liste de tous les chevaliers et servants d'armes ayant une arme en leur possession et devant être réquisitionnés pour la défense¹⁰⁸. Tous les soldats et chevaliers de la garnison de Rabat de Gozo sont rappelés et dans le port, les Hospitaliers arment les citadins valides et les initient vaguement au combat. Les postes de combat sont assignés à chacun. La défense de Birgù est confiée aux diverses Langues de Provence, d'Auvergne, de France, d'Aragon, d'Allemagne et de Castille. Chaque Langue possède son propre contingent de soldats, ainsi que des troupes insulaires, placées sous l'autorité directe du chevalier responsable de la défense. C'est à la Langue d'Italie qu'est confiée l'intégrale défense de Senglea, à l'exception de l'extrémité de la cité, placée sous l'autorité d'un chevalier castillan. C'est aussi à la Langue d'Italie que revient la défense du fort Saint-Michel. Et lorsque les chevaliers ou soldats italiens viennent à manquer, comme au niveau de la porte d'entrée de Senglea, située face à Birgù, des bataillons de Maltais sont placés sous le commandement de chevaliers de la Langue d'Italie. Quant à Bormula, dépourvue de murailles, elle est faiblement protégée par une plate-forme, constituée de quatre traverses gardées par des garnisons espagnoles et maltaises, commandées par le capitaine de la milice du faubourg. De l'autre côté du port, sur le Mont Sciberras, la garnison du fort Saint-Elme est renforcée par l'envoi de 80 soldats et de 50 chevaliers commandés par deux frères de la Langue d'Italie. Enfin, les cités de Mdina et de Rabat de Gozo ne sont pas oubliées : Mdina reçoit un secours de 150 hommes et 6 chevaliers qui viennent se placer sous l'autorité du gouverneur de la cité, cependant que Gozo est défendue par une troupe de 80 soldats commandés par un chevalier espagnol¹⁰⁹.

Dans ces conditions, sur quelles forces peut véritablement s'appuyer La Valette, en cas d'attaque ? Dans le port, aux 582 Hospitaliers qui composent le Couvent s'ajoutent environ 1 500 hommes dans la force de l'âge, composés de soldats et d'hommes d'équipage, assignés à la défense

106. Balbi, 1567, p. 28r ; Vendôme, p. 10.

107. Vendôme, p. 10.

108. AOM 91, f. 151r, 17 avril 1565.

109. Balbi, 1567, p. 28v-31r.

des remparts des cités et à celle des forts Saint-Michel et Saint-Elme (à raison de 150 hommes par fort). Tous ces individus au service direct de l'Ordre sont étrangers à l'île, pour la plupart espagnols, italiens de la péninsule et des îles, provençaux et même grecs¹¹⁰. Ces troupes aguerries sont renforcées par des soldats de fortune, recrutés parmi les forçats et les galiots, et parmi la population maltaise du port et de l'île : près de 500 rameurs sont ainsi engagés dans la défense et de 3 000 à 5 000 Maltais, pour certains habitant les cités portuaires et pour d'autres, recrutés dans les campagnes ou venus de leur plein gré renforcer les troupes¹¹¹.

Dès lors, au printemps 1565, le port de Malte peut aligner face aux musulmans environ 6 000 à 8 000 hommes valides au maximum. S'y ajoutent les civils qui ne se battent pas (femmes, enfants, vieillards) mais que l'Ordre mobilise pour tout ce qui touche à l'aide aux combattants, au travail de réfection des brèches et à l'approvisionnement des troupes, soient un millier de personnes supplémentaires, sans oublier un millier d'esclaves musulmans de l'Hôpital¹¹². Quant aux plus gros villages de l'île, ils peuvent compter pour leur défense sur des compagnies de ruraux maltais commandées parfois par un chevalier, parfois par le chef du casal : il s'agit des villages de Zejtun (dit également Sainte-Catherine), Birkirkara, Qormi, Zurrieq, Naxxar et Siġġiewi, qui groupent chacun 500 à 600 hommes en âge et en état de se battre, soit un total d'environ 4 000 individus, qui constitueront les renforts du port, au fil des mois et des pertes humaines¹¹³. Dans l'ensemble, et tout au long du siège, le rapport entre les effectifs chrétiens et les effectifs musulmans sera donc toujours de un sur trois, soient 10 000 chrétiens au maximum pour 30 000 musulmans environ. Début mai, l'excitation des préparatifs cède peu à peu la place à l'inquiétude ; la flotte ottomane arrive en vue des côtes maltaises.

Flotte en vue !

C'est une vision extraordinaire qui s'offre aux soldats des forts Saint-Elme et Saint-Ange, en ce matin du 18 mai 1565 : arrivant du Nord-Est, la flotte de Piyalı Pacha se présente au large du port de Malte¹¹⁴. Les forts préviennent l'archipel du danger par plusieurs tirs de canons, et immédiatement, comme cela avait été convenu, nombre d'insulaires rassemblent leurs affaires, le bétail et les réserves de nourriture qu'ils possèdent, pour se réfugier à l'abri des remparts de Mdina et de Senglea,

110. Vendôme, p. 10 ; Sâns, p. 17r-19v.

111. Balbi, p. 32r ; Vendôme, p. 10.

112. Balbi, p. 32r.

113. Bosio, III, p. 516.

114. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 70r, 21 mai 1565.

nettement moins peuplée que Birgù¹¹⁵. Une missive du Grand Maître, écrite à peine une demie heure après la découverte des navires musulmans, informe hâtivement le vice-roi que la flotte longe les côtes et semble se diriger vers un autre lieu que le port¹¹⁶. Ordre est quand même donné à un bataillon d'un millier de soldats et d'une centaine de chevaliers de s'élancer à la rencontre des navires pour empêcher les Turcs de débarquer dans les environs du port ; que ce soit à la vue des forces chrétiennes, comme se plaît à le souligner Balbi, ou bien par une décision stratégique de l'amirauté prise antérieurement, la flotte oriente en effet son trajet vers Marsaxlokk. Elle est suivie par quelques cavaliers de la troupe chrétienne, qui ont pour tâche de découvrir le lieu exact du débarquement. À la nuit tombée, la troupe se réfugie à Mdina pour y passer la nuit, laissant des observateurs le long des côtes pour découvrir l'emplacement du mouillage turc.

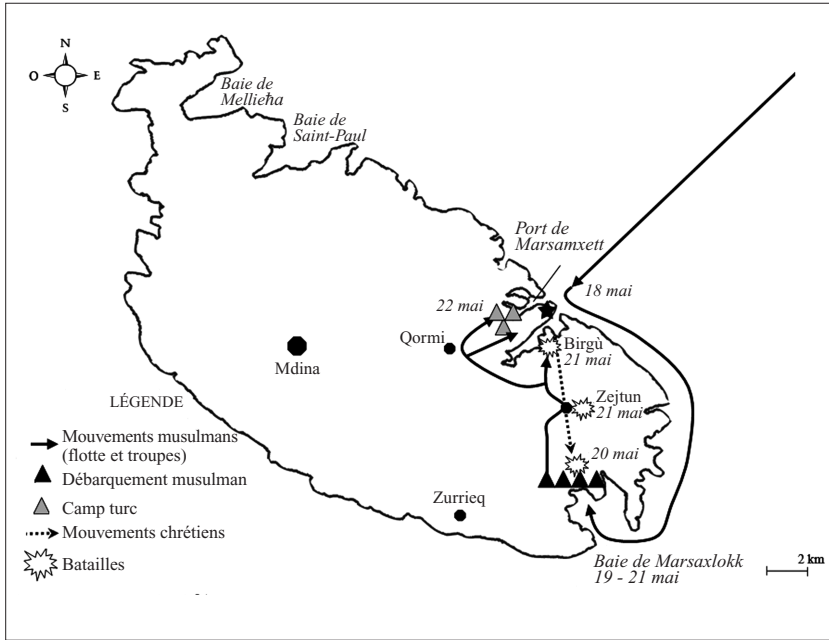
Dans la nuit du 18 au 19 mai, Piyalı Pacha part en reconnaissance avec une vingtaine de galères dans le port de Marsaxlokk, qui présente à ses yeux l'avantage de n'être éloigné que de cinq milles « de la nouvelle cité de Malte où s'est installée la Religion »¹¹⁷. La baie étant suffisamment vaste pour contenir l'ensemble de la flotte, le *qapıdan pacha* ordonne le débarquement des troupes au soir du 19 mai. Informé de tout par les observateurs et les cavaliers qui patrouillent non loin de l'armée ottomane, le Grand Maître charge le 20 mai une compagnie de 300 soldats, commandée par deux chevaliers espagnol et français, de lancer une attaque-éclair contre l'armée ennemie, au moment où celle-ci est en cours de débarquement, et donc moins apte à se défendre ; l'attaque est une réussite puisqu'elle cause la mort d'une soixantaine de Turcs et sème le trouble dans les rangs musulmans. Vendôme ricane en mettant en scène un Piyalı Pacha perdant de sa superbe et convaincu désormais de courir à sa perte en attaquant Malte : « ...mais Piali Bassa, Général sur mer... se lamentant du Grand Seigneur qui l'avait envoyé là, pour le faire perdre ; vu qu'il ne se trouvait point avoir plus de dix mille Janissaires et dix mille Spahis : et que tout le reste de l'armée (hors mis les mariniers) n'avait jamais vu de guerre : et pourtant ne voulait essayer aucune entreprise devant que Dragut fut arrivé, étant par eux attendu d'heure en heure... »¹¹⁸.

115. Balbi, p. 32r.

116. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 63r, 18 mai 1565.

117. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 70r, 21 mai 1565.

118. Vendôme, p. 11.



L'arrivée des Turcs et les premiers combats (18 mai-22 mai)

C'est aller un peu loin, car l'armée ottomane ces jours-là dévoile toute sa puissance aux espions du Grand Maître et il est hautement improbable que le *qapıdan pacha* ait douté un instant de ne pas venir à bout de la résistance de ce caillou mal protégé qu'est Malte, après que les Turcs étaient parvenus, en 1522, à enlever Rhodes, plus grande et mieux fortifiée, aux Hospitaliers. Jean de La Valette en est d'ailleurs persuadé, qui écrit à Philippe II que les Turcs sont venus à Malte « pensant la conquérir si vite qu'ils auraient le temps ensuite de se rendre à La Goulette »¹¹⁹. La force numérique ne peut qu'impressionner les observateurs et inquiéter l'Ordre : le 21 mai, ce sont près de 28 000 Turcs qui ont déjà débarqué et l'armée n'est pas complète, puisqu'elle attend la venue imminente de Dragut, à la tête de 30 à 35 navires, et celle d'Eulđj Ali conduisant 5 galères et 2 gros navires chargés de 4 000 quintaux de poudre. Les musulmans disposent en outre de réserves considérables, et les espions rapportent avec effroi la présence de tonneaux de victuailles garantissant quatre mois de combat au minimum, ainsi que 30 000 quintaux de poudre et plus de 40 000 balles et boulets de canons !¹²⁰ L'unique faiblesse de Marsaxlokk est le manque d'eau douce ; dès le

119. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 73r.

120. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 70v, 21 mai 1565.

débarquement, les chrétiens s'en réjouissent mais, par voie de conséquence, s'inquiètent pour la sécurité des villages alentours : celui de Sainte-Catherine (Zejtun), « peuplé de plus de cent maisons contenant chacune une citerne pleine », celui de Qormi, situé sur la route qui conduit à Birgù et qui groupe trente-cinq maisons, celui de Zurrieq enfin, composé de deux cents habitations. Le Grand Maître craint que les musulmans ne s'attaquent aux casaux pour ravitailler leur armée en eau¹²¹.

Les jours suivants, quelques escarmouches opposent les bataillons chrétiens à l'armée ottomane. Les Turcs conduisent notamment une offensive contre Birgù, qui est repoussée glorieusement par l'artillerie et par une sortie de soldats chrétiens conduits par quelques chevaliers, qui cause la mort d'une centaine de musulmans, contre seulement douze chrétiens. Ceux-ci rapportent à la cité nombre de têtes et de corps de Turcs tués, ainsi qu'une bannière prise à l'ennemi¹²². L'enseigne est placée en grande pompe dans l'église de Saint-Laurent, choisie par l'Ordre peu après 1530 comme église conventuelle¹²³. Au cours de l'assaut, qui a duré cinq heures, « les enfants et les femmes aidaient » à fourbir les armes des combattants et à porter des vivres et de l'eau aux soldats¹²⁴. Au cours de la bataille, un fait se produit qui scandalise et émeut profondément les auteurs chrétiens : un ancien renégat grec de Senglea, repent et réconcilié, désormais époux d'une Maltaise et père de plusieurs enfants, calfat sur les galères de l'Ordre depuis plusieurs années, abandonne soudain la cité, trahissant les chrétiens et gagnant les rangs de l'armée turque, pour abjurer de nouveau sa foi¹²⁵. L'anecdote n'est pas anodine car elle trahit la grande crainte des Hospitaliers, celle de se voir abandonnés par la population insulaire, comme ils l'avaient été en 1522 à Rhodes par les Grecs. Et la référence à l'origine dudit renégat n'est pas innocente, mais vise à montrer, aux yeux de Balbi da Correggio, soldat italien fidèle à Rome, que dans un combat contre la foi musulmane, il convient de se montrer prudent en ce qui concerne les catholiques grecs qui ont suivi l'Ordre en errance depuis Rhodes.

Quoiqu'il en soit, au soir du 21 mai, il est vraisemblable que les Turcs soient demeurés saisis par l'âpreté de la résistance portuaire. Une frégate sicilienne, venue prendre langue des événements qui se déroulent à Malte et rencontrant une galère de l'Ordre, rapporte à Don García de Toledo que les musulmans sont pour l'heure plutôt désorganisés et

121. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 62r, sans date.

122. Balbi, p. 34v.

123. Vendôme, p. 12.

124. Sâns, p. 24v.

125. Balbi, p. 34v.

hésitants quant aux lieux à attaquer, mais qu'ils ne vont pas tarder à se mettre en ordre de bataille¹²⁶. Le 22 mai, un détachement envoyé par Piyalı Pacha est en effet venu observer les remparts de Birgù et de Senglea, ce qui inquiète le Grand Maître, qui s'empresse de dépêcher une galère de l'Ordre à destination de la Sicile, pour en informer le vice-roi. Dès le lendemain, les forces musulmanes se déploient dans le port et les Turcs commencent à installer l'artillerie sur le Mont Sciberras¹²⁷ ; le Grand Maître, l'Ordre et tous les chrétiens comprennent que le siège de Malte débute, et que le premier objectif est le fort Saint-Elme.

126. CODOIN, XXIX, p. 173-174, 2 juin 1565.

127. Balbi, p. 35r.

CHAPITRE III
L'enjeu de Saint-Elme
(23 mai-23 juin)

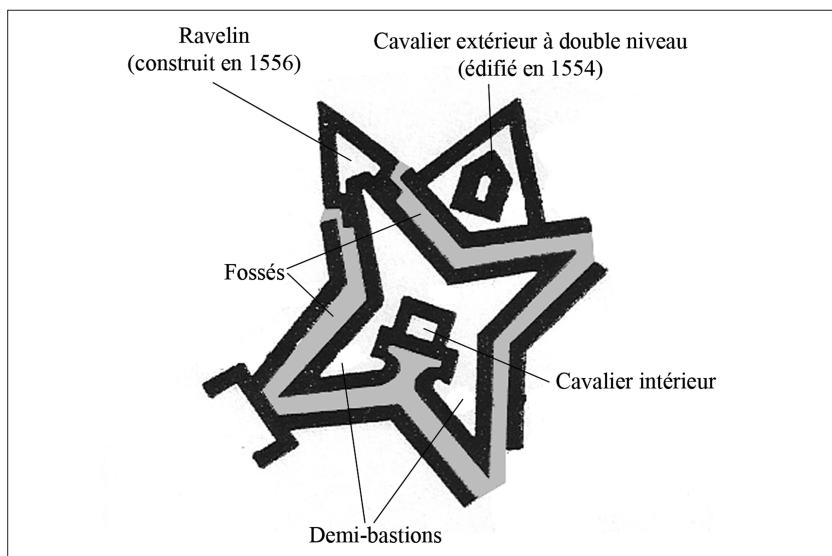
Les forces armées sur le Mont Sciberras

À la fin mai 1565, le fort Saint-Elme présente aux musulmans sa forme étoilée, consolidée par deux fortifications extérieures, un cavalier à double niveau ouvrant sur l'embouchure du port, et un ravelin qui regarde vers Marsamxett. Le plan en étoile est une forme très couramment employée au milieu du XVI^e siècle, c'est-à-dire au moment où le fort a été édifié, les architectes la réservant surtout aux constructions de moyennes dimensions. Séparé du Mont Sciberras par un fossé, Saint-Elme est donc constitué de quatre angles aigus bastionnés. Mais le fort n'a pas été conçu pour soutenir un long siège : à l'origine, aucune fortification extérieure n'a été prévue par les plans de l'ingénieur Prato, et c'est l'Ordre qui estime que le fort souffre d'un manque de protection, et qui réclame en 1554, sur demande du Grand Maître Claude de la Sengle, l'adjonction d'un cavalier triangulaire extérieur à double niveau, situé en avant du fort. Ce cavalier fait écho au cavalier intérieur et permet à la fois de soutenir la défense du fort en cas d'attaque, et de mieux surveiller l'embouchure portuaire et le mouvement des navires. Enfin, deux ans plus tard, en 1556, un ravelin a été ajouté sur le flanc occidental du fort, pour consolider le bastion et mieux contrôler l'entrée du port de Marsamxett.

Ravitailé par le Grand Maître en hommes, armes, vivres et munitions peu de temps avant le débarquement des Turcs, le fort présente à l'ennemi 700 soldats et 140 chevaliers¹. Dès l'installation des musulmans sur le Mont Sciberras, son gouvernement est confié au chevalier Juan de la Cerda. À cette date, l'espoir est grand, côté chrétien, en ce qui concerne la résistance que peut opposer Saint-Elme à l'armée musulmane : Jean de La Valette écrit au vice-roi de Sicile que « nous nous concentrons sur la défense de Saint-Elme, lequel se trouve bien pourvu de toutes les choses nécessaires, et nous plaçons notre espoir en Dieu, qui nous donne la force d'âme, permettant d'avoir la capacité physique de vaincre ses ennemis »².

1. CODOIN, XXIX, p. 382, 26 mai 1565.

2. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 82v, 29 mai 1565.



Le fort Saint-Elme au début du siège

Pourtant, la faiblesse du fort Saint-Elme tient à son éloignement des cités portuaires : l'unique possibilité de ravitaillement dépend de la libre circulation, dans le port, des barques affrétées par l'Ordre depuis Birgù. Si le fort venait à être isolé des cités, il se trouverait dans une situation fort difficile. Mais en cette fin mai, le Grand Maître et l'Ordre n'y songent pas : le fort est bien approvisionné, les défenseurs sont nombreux, les barques peuvent joindre régulièrement Saint-Elme, et surtout, le secours espagnol ne doit pas tarder. La Valette exprime d'ailleurs une légère perplexité, devant l'attention que les Turcs portent à la forteresse : « Saint-Elme est petit », écrit-il au vice-roi, moins pour souligner sa faiblesse que pour s'interroger sur l'intérêt de la prise, au moment où les musulmans installent une grande partie de leurs troupes à Marsamxett³, pour conduire plus aisément l'attaque du fort. La focalisation sur Saint-Elme laisse cependant toute latitude aux chevaliers, pour s'organiser dans les cités portuaires, et tout le temps à la flotte chrétienne de venir au secours de Malte. Par courrier, La Valette suggère le 26 mai à Don García de Toledo de ne pas mobiliser plus de 60 à 80 galères, qui doivent largement suffire à prendre l'armée ottomane à revers, et à l'écraser, répétant ainsi à Malte le scénario qui avait causé le désastre chrétien de Jerba, en 1560 !⁴

3. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 78v, 25 mai 1565.

4. CODOIN, XXIX, p. 382.

Quelques jours plus tard, la teneur et le ton des messages ont changé. La perplexité de départ cède le pas à la volonté déterminée de conserver Saint-Elme, tandis que l'assurance se mue en inquiétude. Comme s'il prenait brusquement conscience de la situation, le Grand Maître se considère désormais comme acculé « dans cette forteresse [Saint-Ange], avec quelques insulaires, sans soldat, ayant déjà réparti tous les autres, à raison de 200 à Birgù, 150 à Senglea, 100 à Gozo, et 500 à Saint-Elme » ; il a donc un besoin impérieux de renforts, au moins 1 000 hommes, car il lui est difficile de compter sur les Maltais, tant ruraux que citadins, « qui n'ont jamais fait la guerre », ou sur les gens de mer, qui font certes preuve de bonne volonté, mais sont incapables de défendre correctement le fort Saint-Elme, « qui est la clé de tout »⁵. Il est vrai que la forteresse constitue un enjeu réel : qui la tient, contrôle l'embouchure du port, c'est-à-dire l'ouverture même de Malte à l'extérieur. Si les Turcs s'emparent de Saint-Elme, le port se trouverait coupé de tout secours par voie maritime et serait bientôt aux mains des musulmans. De fait, l'exiguïté de la place, presque négligée jusqu'alors par les chevaliers, devient source d'appréhensions et de conséquences dramatiques. Les bombardements ennemis ont commencé, et rien que dans la matinée du 31 mai, le fort a essuyé 18 coups de canons qui ont déjà endommagé ses flancs, à tel point que l'on craint des effondrements : « dans peu de jours, les nôtres seront ensevelis sous les ruines, tant cette place est étroite », se lamente La Valette⁶. Surtout, en une nuit, les Turcs ont gagné la contrescarpe qui fait face à Marsamxett et parviennent au fossé. Dans ces conditions, l'Ordre ne peut garantir à la flotte chrétienne qu'un délai de trois semaines ; passé le 20 juin, les secours sont nécessaires, au risque de perdre Malte.

Les inquiétudes du Grand Maître portent leurs fruits. La chrétienté s'émeut et Don García de Toledo, alarmé, écrit à Philippe II que « si Malte n'est pas soutenue bientôt, je la tiens pour perdue... mieux vaut arriver avant, qu'après l'avoir perdue »⁷. Le vice-roi estime donc qu'il faut profiter de la désorganisation des Turcs, qui caractérise les jours suivant le débarquement, avant qu'ils ne se positionnent en ordre de bataille et n'entament véritablement le siège, pour mieux les attaquer à revers, grâce aux soixante galères dont la Sicile peut disposer rapidement⁸. Le duc de Toscane intervient également auprès du roi d'Espagne pour l'inciter à protéger l'île, qu'on ne peut laisser perdre ; pour autant,

5. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 85r, 1^{er} juin 1565.

6. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 85v.

7. CODOIN, XXIX, p.165-170, 31 mai 1565.

8. CODOIN, XXIX, p.173-174, 2 juin 1565.

il juge sévèrement les Hospitaliers, qu'il rend responsables de la faiblesse de leur fief. Si l'Ordre avait plus investi dans la protection de son île, il ne craindrait pas aujourd'hui sa chute ; car cela fait au moins deux ans que les Turcs menacent de s'en prendre à Malte, et si les chevaliers l'avaient munie correctement en munitions, armes, denrées et soldats, « on ne craindrait pas maintenant sa perte par la force ou par la faim ». Le duc estime qu'il convient de dépêcher un secours à Malte d'environ 2 000 hommes, envoyés en deux fois, mais pas toute la flotte chrétienne, car cela serait trop dangereux : mieux vaut conduire la flotte à l'assaut du Levant dépourvu de défense, et réaliser ce que craignaient certains conseillers de Soliman !⁹

Le vice-roi en convient à son tour, secourir Malte par un envoi de troupes fraîches est une nécessité : si la secrétairerie royale met des hommes à disposition, il s'engage à préparer le départ des soldats et même à contacter la République de Gênes pour solliciter des renforts. L'Espagne doit venir de toute urgence au secours d'une île dont, selon lui, la perte causerait « la totale destruction du roi, de ses royaumes, et de toute la chrétienté »¹⁰. Mais les pensées de Philippe II demeurent fixées sur La Goulette, et il fait savoir que, s'il comprend parfaitement les inquiétudes de son vice-roi et la nécessité de porter secours à Malte, les troupes espagnoles et italiennes de Lombardie, de Corse et de Naples (soient 4 000 hommes au minimum) doivent plutôt être envoyées en Afrique, pour soutenir la garnison du préside¹¹.

Durant toutes ces tergiversations, l'armée ottomane s'est positionnée sur le Mont Sciberras et a déjà entamé le siège du fort Saint-Elme. Depuis le 23 mai, les Turcs ont en effet commencé l'installation, sur la péninsule, d'une soixantaine de gros canons et de solides bombardes. Le transfert de l'artillerie s'est fait entre Marsaxlokk et Marsa, puis jusqu'au Mont Sciberras, avec beaucoup de difficultés, du fait d'un sol pierreux et très accidenté ; pour le transport des plus gros canons, les musulmans ont même dû rassembler des bêtes de somme que les Maltais en fuite avaient abandonnées¹². Sur les remparts du fort Saint-Ange, le Grand Maître peut observer les troupes déposer les nombreux sacs de poudre, quelque 50 000 boulets et tous les sacs de laine, de terre ou de tissus divers, qui doivent servir à l'édification des tranchées ou au comblement des fossés¹³. Deux des plus imposantes machines de guerre

9. CODOIN, XXIX, p. 235-236, 2 juin 1565.

10. CODOIN, XXIX, p. 176, 2 juin 1565.

11. CODOIN, XXIX, p. 177-178, 3 juin 1565.

12. Balbi, p. 36v-37r.

13. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 73r-73v.

ont été placées face à Birgù et Senglea, afin de les bombarder commodément. Les cités commencent donc à essuyer les tirs en même temps que le fort Saint-Elme, et en seulement deux jours, les habitants ont pu compter une trentaine de coups, qui n'ont pas endommagé les habitations des civils et n'ont touché que les enceintes, coulant une vieille galiote désarmée qui appartenait au Grand Maître¹⁴. On décide alors de faire appel à des petits enfants maltais, chargés de ramasser les boulets perdus qu'ils doivent rapporter aux chevaliers, au tarif d'un réal le boulet¹⁵. Les forçats des galères sont libérés de leurs chaînes et se voient remettre une arme chacun, pour qu'ils puissent aider à la défense¹⁶. Soucieux de préserver le sommeil de ses soldats, La Valette ordonne de faire tuer tous les chiens du port qui hurlent la nuit par peur des bombardements, et qui consomment en outre les vivres déjà rationnées des assiégés¹⁷.

C'est toutefois le fort Saint-Elme qui constitue l'objectif principal des musulmans : le 26 mai, les pièces d'artillerie sont toutes en position, et les Turcs entament le creusement de plusieurs tranchées, distantes d'environ 600 mètres du fossé qui sépare le fort Saint-Elme du Mont Sciberras¹⁸. Durant dix jours, l'armée ottomane travaille ainsi sans relâche, tourmentée par la soif : l'Ordre peut observer que les soldats vont en chercher aux environs du Mont Sciberras, mais l'eau n'étant pas potable, « ils ne peuvent que tomber malades et beaucoup vont mourir »¹⁹. Les auteurs chrétiens se réjouissent du fait, et Viperano affirme même – fait hautement improbable ! – que ce sont les chevaliers qui ont volontairement empoisonné l'eau douce, pour décimer l'armée ennemie²⁰. Quoi qu'il en soit, quelques jours plus tard, près de la moitié des chiourmes turques est effectivement alitée, tandis que les hommes qui sont encore sur pied sont employés, avec les soldats, au creusement des tranchées, et commencent eux aussi à manifester des signes de lassitude et de faiblesse²¹.

Durant ces préparatifs, débarquent enfin les Barbaresques tant attendus. Le 26 mai, les chrétiens du port entendent des tirs d'artillerie venus de Marsaxlokk²² : c'est Euldj Ali qui entre dans la baie, à la tête

14. Cirmi, p. 52r.

15. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 78r, 25 mai 1565.

16. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 85r.

17. Balbi, p. 39r.

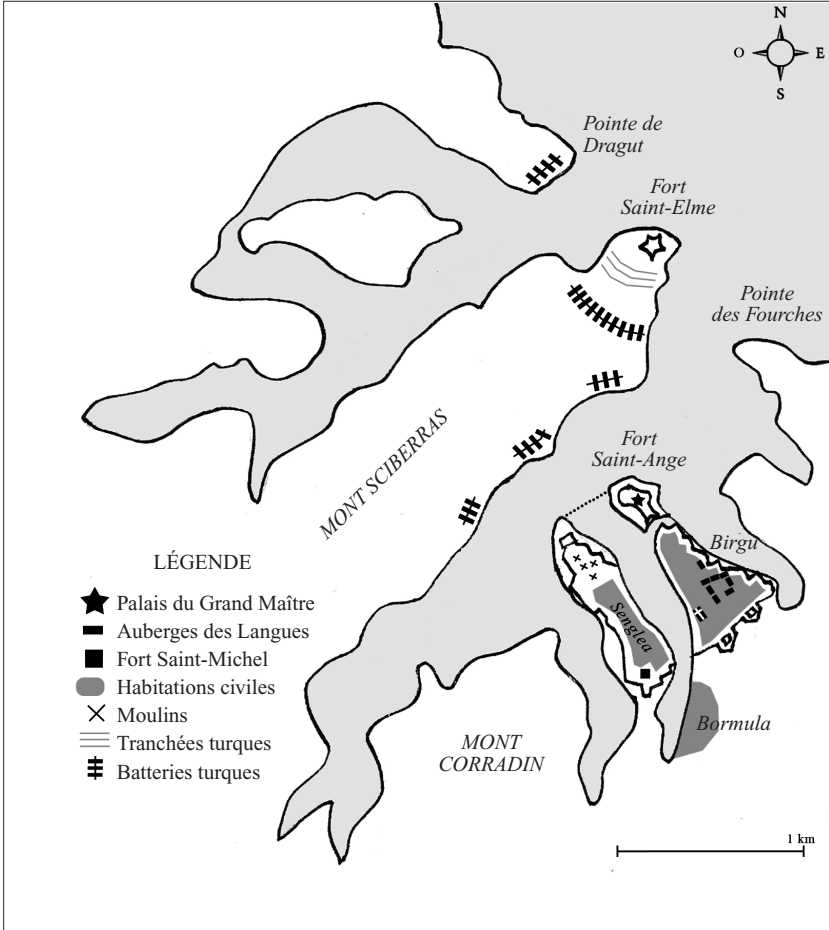
18. *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 139, 25 Shevval 972 / 26 mai 1565.

19. CODOIN, XXIX, p. 379.

20. Viperano, p. 193.

21. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 82v.

22. CODOIN, XXIX, p. 380.



Le port au moment du siège de Saint-Elme

de quatre à six galères (les récits se contredisent)²³. Dragut arrive un peu plus tard, le 2 juin, conduisant « treize galères qui portaient mille six cents hommes de guerre. Ce Dragut était tant estimé du Grand Turc qu'il avait commandé aux deux Pachas qu'ils ne fissent chose aucune sans son avis et conseil »²⁴. Aussitôt, l'état-major ottoman se réunit en conseil à Marsa, pour débattre des événements à suivre. Selon certains récits, les Turcs se seraient alors divisés quant au choix de l'attaque à mener, et Dragut aurait contesté la décision des pachas de centrer le premier effort de guerre sur le fort Saint-Elme, manifestant sa préférence pour une

23. Balbi, p. 38r ; Vendôme, p. 12.

24. Vendôme, p. 13.

attaque dirigée contre Gozo et Mdina, qui aurait permis de prendre le contrôle de toute l'île²⁵. Rien ne permet de confirmer ou d'infirmer ces allégations, sinon la certitude que les textes, ayant été écrits *a posteriori*, et par des auteurs qui savent pertinemment que Dragut perdit la vie au cours d'un des assauts contre Saint-Elme, ne peuvent qu'être maniés avec la plus extrême prudence. Il est tellement tentant en effet de mettre en scène d'éventuelles prémonitions du chef corsaire qui inquiétait tant les rivages chrétiens de l'époque ! Il y a donc tout lieu de penser qu'en réalité, les musulmans, tant turcs que barbaresques, se sont accordés pour centrer leurs efforts sur la fortification qui semble la plus fragile et la plus isolée, et qui doit, selon eux, être emportée aisément.

Les premiers assauts

Les deux premiers assauts qu'essuie et repousse la garnison de Saint-Elme ont été particulièrement sanglants. Au matin du 3 juin, après plusieurs jours de bombardement du cavalier extérieur, « les Janissaires et Sipahi... étant bien jusques au nombre de neuf mille, très bestialement émus de leur témérité, coururent à la conquête de ce fort, avec un terrible assaut en essayant, moyennant des échelles, d'entrer dedans, sur cette partie du fossé qui était près du Cavalier de la forteresse... »²⁶. L'assaut meurtrier dure plusieurs heures, jusqu'à midi passé²⁷, et les musulmans tentent en vain de conquérir le ravelin ; tous les soldats, janissaires et *sîpahî* tombés dans le fossé, entre la contrescarpe et le fort, succombent, décimés par les coups d'arquebuse des chrétiens postés sur le cavalier. « Tellement que ces pauvres blessés moururent là dedans comme bêtes (ainsi qu'ils méritaient) sans être secourus... », conclut Vendôme d'un ton sentencieux²⁸. À l'inverse des chevaliers, les Turcs disposent d'un nombre si important de soldats, qu'ils peuvent sans crainte les envoyer au massacre, et que les défenseurs éprouvent le sentiment de lutter contre des vagues incessantes d'assaillants ; « Pour un qui expirait, six s'avançaient » s'exalte Hipólito Sâns²⁹.

En fin de journée, le ravelin est toujours en possession des défenseurs de Saint-Elme, mais au prix de 500 morts dans le camp musulman et de 150 morts et blessés graves dans celui des chrétiens³⁰. Ce premier assaut

25. A. Berthelot, *Le siège de Malte par les Turcs en 1565...*, *op. cit.*, p. 38 ; Cirmi, p. 53r-53v ; Viperano, p. 194.

26. Vendôme, p. 15.

27. Cirmi, p. 53v.

28. Vendôme, p. 16.

29. Sâns, p. 42v.

30. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 89r, 3 juin 1565.

cause un choc indéniable à la garnison, jusqu'alors persuadée d'être, non pas en position de force, mais du moins apte à la résistance et suffisamment approvisionnée en hommes, armes et vivres. Le courrier du Grand Maître révèle cet état d'esprit : les hommes qu'il a dépêchés le soir même de l'attaque, en reconnaissance à Saint-Elme, Frà Rafael Salvago et le Capitaine Andres Miranda, qui étaient parvenus à gagner Malte depuis la Sicile le 2 juin³¹, lui rapportent qu'ils « tiennent [la forteresse] pour bientôt conquise, si Dieu n'apporte pas son soutien, tant les ennemis peuvent facilement regagner le ravelin extérieur dès qu'ils le voudront, parce qu'il est sans défense, et se rendre maîtres des fossés ».

Pire que tout, La Valette s'inquiète de ne pas disposer de contingent de réserve, malgré les 500 soldats que le vice-roi lui a octroyés le mois précédent, et de ne toujours pas voir revenir à Malte les deux galères de l'Ordre qui avaient gagné la Sicile avant le siège pour rapporter des hommes, des munitions et des vivres. Excédé par la lenteur des préparatifs espagnols, le Grand Maître remontre à Don García de Toledo que « si [Son] Excellence a l'intention de constituer une grande armée comme elle le souhaite, elle ne viendra pas à temps, car à son arrivée, des choses se seront produites auxquelles on ne pourra plus remédier..., mais si elle organisait le débarquement rapide de 10 000 à 12 000 hommes de pied, cela constituerait le moyen le plus sûr pour que [Son] Excellence vienne à bout de la flotte par voie de mer »³². Soucieux de hâter la venue de la flotte chrétienne, La Valette envisage d'expédier le chevalier Salvago en Sicile, pour informer de vive voix le vice-roi, porter les lettres et le presser d'organiser les secours promis. Dans le même temps, le capitaine Miranda, très aimé des troupes, se propose pour aider à la défense de Saint-Elme ; selon Viperano, c'est La Valette qui l'aurait instamment prié de s'y rendre et le capitaine, « expert dans l'art de la guerre, courageux et avide de gloire militaire, n'hésita point »³³. Avant de s'y rendre, il aurait demandé au Grand Maître le versement de la paye des soldats, afin d'éviter toute révolte, ainsi que la livraison de vin dans le fort ; pour cela et pour sa renommée, il est accueilli par les soldats de Saint-Elme comme un véritable héros³⁴.

Pendant les cinq jours qui suivent la première attaque, les Turcs poursuivent sans relâche le bombardement du fort, notamment à l'aide d'un canon énorme qui, en onze jours, a envoyé quelque 6 700 coups sur le cavalier et la forteresse. Puis le 8 juin, un second assaut est conduit,

31. Cirni, p. 55r.

32. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 89v.

33. Viperano, p. 197-198.

34. Balbi, p. 43v.

tout aussi violent que le précédent et qui, cette fois, offre aux musulmans la conquête du cavalier extérieur, ainsi que du ravelin et du fossé qui surplombent le port de Marsamxett. Emportés par l'élan, les Turcs ont même tenté l'escalade de la muraille, mais ont été repoussés vaillamment par les chevaliers, conduits par le capitaine Miranda qui s'illustra particulièrement lors de la bataille et galvanisa le courage des hommes. « Par sa présence et par son éloquence, il souleva admirablement l'âme des défenseurs, leur disant... qu'avec des soldats courageux, les paroles comptent moins que le désir de faire honneur à soi-même, que les cris sont le fait des barbares, mais que la vigilance et la vaillance sont les caractéristiques des vrais soldats..., qu'aucun lieu n'est plus privé de défense que celui-ci, mais mieux défendu par la valeur de ses hommes... »³⁵. Écho plus austère de l'exaltation littéraire de Viperano, le compte-rendu du chevalier Salvago au vice-roi de Sicile glorifie également Miranda, qui « possède l'âme, la valeur, la diligence et l'expérience, et se trouve digne d'être loué et reconnu par Sa Majesté »³⁶.

Au terme de la journée, plus de 700 Turcs ont trouvé la mort, ainsi que 220 chrétiens³⁷, ce qui est nettement supérieur aux chiffres donnés par les récits, toujours enclins à revoir à la baisse la mortalité chrétienne : Balbi dénombre seulement 40 chrétiens décédés, tandis que Vendôme évoque 45 tués³⁸. Du reste, l'Ordre lui-même n'apprend qu'assez tard le nombre exact des tués, de la bouche de Salvago, envoyé par La Valette dans le fort, avant de quitter l'île. Ayant traversé le port depuis Birgù, il s'approche des murailles du fort où il est accueilli par une salve de tirs, avant que Miranda ne le reconnaisse et ne le laisse débarquer. C'est par lui qu'il apprend qu'il n'est pas mort 43 chrétiens, dont seulement 7 chevaliers, comme les rumeurs le prétendaient à Birgù et Senglea, mais bien 220 hommes ; en deux assauts seulement, la garnison de Saint-Elme a donc perdu près de 370 hommes, sur un total de 840, soit presque la moitié de ses effectifs !

En peu de temps, la situation dans le fort s'est considérablement dégradée. Le ravitaillement est de plus en plus difficile : des frégates turques effectuent des rondes dans le port, pour interrompre les liaisons entre Birgù et le Mont Sciberras et empêcher l'approvisionnement de Saint-Elme en denrées et en armes. Dans la nuit du 7 au 8 juin, elles ont ainsi arraisonné une barque qui transportait des vivres et quatre soldats chrétiens venus en renfort. Depuis, les chrétiens leur font la chasse, et ont

35. Viperano, p. 197-198.

36. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 90r, 10 juin 1565.

37. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 90r.

38. Balbi, p. 45v. ; Vendôme, p. 16.

à leur tour capturé deux frégates au niveau de la Pointe des Fourches, à l'embouchure du port, abattant un marinier d'un coup d'arquebuse et capturant les autres hommes. Les assiégés ont encore suffisamment de réserves d'eau douce et de nourriture, mais pour peu de temps. Quant aux Turcs, ils semblent plus que jamais déterminés à s'emparer de Saint-Elme ; après l'assaut meurtrier du 8 juin, ils travaillent notamment au comblement du fossé situé entre le ravelin et la muraille du fort, grâce aux réserves de ballots de coton et de laine, et de sacs de terre, qui se trouvent sur les 47 barques qu'ils ont traînées par voie de terre, depuis Marsaxlokk jusqu'à Marsa³⁹.

Dans ce contexte difficile, les chevaliers de Saint-Elme et nombre de soldats estiment la résistance vaine et inutilement coûteuse en hommes. Ils rédigent par conséquent une lettre à Jean de La Valette, signée d'une cinquantaine de chevaliers, pour déclarer que le fort ne tiendra pas et qu'y demeurer est synonyme d'une mort certaine. Ils imploront le Grand Maître de leur permettre d'abandonner la forteresse, afin d'affronter les Turcs à champ découvert, plutôt que d'attendre la mort, ainsi enfermés ; ils demandent donc l'autorisation d'attaquer le ravelin et, en cas d'échec, ils proposent d'empoisonner l'eau des citernes et de faire sauter le fort avec le reste de l'artillerie⁴⁰. La lettre parvient au Grand Maître en même temps que le rapport sur l'état du fort et sur le nombre exact de morts ; très inquiet du fait que la missive ait été signée par tous les chevaliers, y compris par les capitaines⁴¹, et craignant sans doute de les voir quitter leur poste ou agir de manière inconsidérée, il leur fait savoir que, quoi qu'ils fassent – conduire une attaque ou subir le siège –, leur mort est évidente. Mais cette mort doit servir au salut de l'Ordre et de Malte : mieux vaut donc attendre la fin en tenant jusqu'au bout le fort Saint-Elme, pour le salut de l'Ordre auquel ils sont liés par vœux solennels⁴². Il exige toutefois une expertise rapide de l'état de la forteresse et de sa capacité à résister le plus longtemps possible, dans l'attente des secours chrétiens.

Tenir Saint-Elme : de l'éventualité au devoir

Sur ce sujet, il faut se résoudre à croire les récits, les archives étant muettes en ce qui concerne la visite de trois commissaires dans le fort Saint-Elme, après l'assaut du 8 juin. Si les auteurs s'accordent sur les faits en général, ils se contredisent en ce qui concerne les dates : Balbi

39. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 90v.

40. Balbi, p. 45r.

41. Cirni, p. 58r.

42. Balbi, p. 45v.

et Cirni placent l'expertise au soir du 8 juin, Viperano et Vendôme plutôt à la mi-juin⁴³. Sans se fier aveuglément à eux, car il publient tous au lendemain du siège et ont souvent largement réécrit leur texte, comme Balbi da Correggio en 1568, il faut convenir que leurs dires sont souvent corroborés par la réalité et que ces textes constituent un témoignage précieux et globalement correct des événements qui se sont déroulés à Malte pendant le siège. Il n'y a donc *a priori* pas lieu de douter de la véracité de l'anecdote qu'ils rapportent, et qui a le mérite de dévoiler le climat de tension qui devait régner au sein de l'Ordre en général, et au cœur de la forteresse assiégée, en particulier. Frustrés d'attendre des secours qui tardent à venir, effarés par la puissance de feu des Turcs et littéralement submergés par leur supériorité numérique, les chevaliers ne peuvent en effet que se diviser sur la conduite à tenir et les objectifs militaires à atteindre. Les jours passant, la question de la survie de Saint-Elme, bombardé de jour comme de nuit, ne peut que devenir cruciale.

La nuit du 8 au 9 juin paraît plus probable qu'une date ultérieure, en ce qui concerne l'envoi de commissaires à Saint-Elme. En effet, passée la mi-juin, la situation dans le fort se dégrade au point que le transport d'hommes par voie de mer, entre Birgù et le Mont Sciberras, devient bientôt impossible. Il semble donc qu'il vaille mieux faire confiance aux récits de Balbi et de Cirni : dans la nuit du 8 au 9 juin, La Valette ordonne que trois commissaires, Frà Francisco Ruyz de Medina, Espagnol, Frà Costantino Castriota de la Langue d'Italie et le Français Frà Antoine de Flotte de la Roche, traversent le port pour se rendre à Saint-Elme. Parvenus à la forteresse, ils sont chargés de vérifier les dires des chevaliers dans leur missive au Grand Maître, en circulant sur les remparts, en inspectant les murailles et en dressant le bilan des réserves d'artillerie et de poudre, puis ils doivent interroger certains soldats pour évaluer leur état d'esprit. Selon Cirni, les commissaires trouvent une garnison prête au départ, ayant déjà rassemblé vivres, armes et munitions, en prévision d'un rapatriement imminent sur Birgù, après avoir jeté des balles de fer dans certaines citernes d'eau douce, malgré l'opposition minoritaire d'un chevalier⁴⁴.

Avant de quitter le fort, devant les chevaliers réunis, les commissaires exposent leur sentiment : Medina émet des doutes quant à la possibilité de résister à l'ennemi, La Roche considère que le fort peut tenir encore un peu de temps, et Castriota annonce que la forteresse peut tenir sans souci, à condition de colmater correctement les brèches, de soutenir les

43. Vendôme, p. 26-30.

44. Cirni, p. 58r.

remparts et de mieux organiser la défense. L'affirmation du chevalier italien déchaîne les passions et la colère. Des chevaliers furieux auraient demandé aux commissaires de rester avec eux toute la nuit, afin de constater, cette fois à la lumière du jour, le mauvais état des murailles. Certains auraient déclaré qu'il n'y a aucun moyen de sauver Saint-Elme et d'autres auraient même réclaté que les trois commissaires demeurent dans le fort, pour assurer eux-mêmes la défense lors du prochain assaut musulman et montrer ainsi l'exemple à ceux qui se battent depuis plusieurs jours et qui, selon eux, ne savent pas comment s'y prendre⁴⁵.

À ces mots, le chevalier Castriota répond avec hauteur que les commissaires ne peuvent rester car ils sont en mission pour le service du Grand Maître. Un des défenseurs de Saint-Elme ferme la porte du fort et fait savoir d'une voix puissante que les commissaires resteront dans le fort, de gré ou de force, et assisteront à un combat pour pouvoir définir réellement si l'on peut ou pas résister longtemps à l'ennemi. Perdant leur assurance, les commissaires demandent alors la permission de quitter les lieux et promettent de faire savoir au Conseil de l'Ordre que le fort ne peut effectivement pas tenir et que les soldats doivent le quitter pour sauver leur vie ; furieux, les chevaliers répondent qu'ils ne craignent pas de mourir, mais de mourir en vain. La discussion vive et les éclats de voix attirant l'attention des soldats, un chevalier fait sonner l'alarme, pour que tous les assiégés retournent à leur poste et que les commissaires puissent quitter le fort sans être vus. De retour à Birgù vers Minuit, ils sont reçus par le Grand Maître et ses conseillers, à qui ils déclarent que l'état de Saint-Elme est bien mauvais, mais pas désespéré ; le chevalier Castriota se propose pour assurer en personne l'organisation de la défense et prouver que le fort peut être tenu longtemps.

Le lendemain, le Conseil est de nouveau réuni pour décider du sort de Saint-Elme. La question n'est plus tellement de savoir s'il peut tenir, mais s'il le doit. Entre-temps, un homme envoyé par la garnison du fort, est arrivé à la nage, porteur d'un message, faisant savoir au Conseil que tous les assiégés désirent quitter le fort et venir aider à la défense de Birgù et de Senglea. On imagine sans peine que les débats durent être houleux au sein du Conseil. Le chevalier Castriota répète plusieurs fois que, si le Conseil lui octroie 500 hommes, il est prêt à assurer personnellement la défense de Saint-Elme ; il réclame également que toute autorité lui soit conférée sur les assiégés, afin d'éviter l'insoumission et la sédition. Bien qu'extrêmement divisé, le Conseil vote l'envoi d'un secours au fort, commandé par Castriota. La Valette

45. Balbi, p. 46r.

donne l'autorisation au chevalier d'enrôler des hommes à Birgù, puis adresse un court message aux chevaliers pour les inciter à tenir, et un autre à Miranda pour qu'il exhorte tous les soldats au courage et à la résistance⁴⁶. La réponse parvient à Birgù, encore une fois transportée à la nage par un homme de la garnison : la lettre reproche au Grand Maître et au Conseil de ne pas autoriser l'abandon du fort, mais assure l'Ordre de la détermination des hommes qui, s'ils reçoivent des renforts, se déclarent prêts à résister jusqu'à la fin. En revanche, ayant appris que Castriota avait proposé de prendre en charge la défense du fort, les chevaliers informent le Conseil que sa venue serait vécue comme une grave offense pour tous, soldats compris, et qu'ils exigent la nomination d'un autre membre de l'Ordre au poste de gouverneur de Saint-Elme⁴⁷.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, le Grand Maître fait parvenir aux chevaliers un bref message par lequel, en référence à leur noblesse et à leur état, il rappelle sèchement que « lorsqu'ils ont pris l'habit, ils se sont engagés à se soumettre à tout péril nécessaire au service de Dieu et de la Religion, et qu'ils ne peuvent trouver meilleure occasion de s'illustrer, que celle-ci »⁴⁸. Pour adoucir le ton de sa missive, il évoque également la venue d'un secours de 200 hommes, recrutés dans les cités portuaires⁴⁹, la nomination comme gouverneur du fort du chevalier Melchior de Montferrat et prie le maître de camp Miranda d'exhorter les troupes à poursuivre le combat. Cirmi ne résiste pas au plaisir d'offrir lecture du discours qu'aurait prononcé Miranda devant toute la garnison assemblée : « Seigneurs chevaliers, soldats, à Dieu plaise que nous mourions pour son service, comme le veut également notre prince ; ayant ainsi une occasion si juste et si honnête, prenons la résolution de combattre valeureusement et de mourir en chevaliers et en soldats... »⁵⁰. Que les mots aient été dits ou pas, le fait n'importe guère ; il est vrai que Miranda jouit d'un prestige considérable auprès des soldats et qu'il est fort aimé, au point de pouvoir galvaniser le courage des combattants et de s'attacher des fidélités indéfectibles. Déjà rappelés à l'ordre par la missive du Grand Maître, les chevaliers ne peuvent que s'engager à résister ; quant aux soldats, ils témoignèrent eux aussi de leur courage, en restant solidaires de Miranda et des chevaliers, et en refusant à leur tour de quitter les lieux. Les hommes se confessent alors, puis entendent la messe et communient. Et au petit matin, Miranda envoie à Birgù un

46. Balbi, p. 47r.

47. Balbi, p. 46v.

48. Cirmi, p. 59r.

49. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 91v.

50. Cirmi, p. 59v.

ultime message, faisant connaître la résolution de tous les chrétiens de demeurer à Saint-Elme⁵¹.

Le Conseil et le Grand Maître ont donc tranché : Saint-Elme doit être défendu coûte que coûte, le plus longtemps possible, et jusqu'à sa chute. D'abord, l'Ordre n'a pas pour habitude d'abandonner une place forte, même si les événements l'y ont récemment contraint par deux fois, à Rhodes en 1522, puis à Tripoli en 1551 ; il convient donc de résister, pour l'honneur et pour montrer à l'ennemi qu'on n'est pas en situation de faiblesse⁵². Ensuite, la tenue de la forteresse assure le contrôle de l'embouchure portuaire et garantit la possibilité à la flotte espagnole d'entrer dans Malte. Enfin, tant que les Turcs concentrent leurs efforts sur le Mont Sciberras, ils offrent un certain répit à Birgù et à Senglea, qui en profitent pour organiser leur défense. Car le danger pour les cités est plus grand encore : là où Saint-Elme oppose à la puissance ottomane des hommes aguerris au combat, les cités regorgent de civils qui n'ont jamais fait la guerre et dont les plus faibles, femmes, enfants et vieillards, constituent plus une charge pour l'Ordre, qu'une aide véritable au moment des combats. L'Ordre a-t-il réellement pensé et cru que la forteresse était capable de résister ? Sans doute ; du moins, jusqu'à l'arrivée de la flotte espagnole qui, croit-on, doit se produire d'un jour à l'autre : « Ce qui m'a fait mettre toutes nos forces dans la défense de Saint-Elme a été la ferme espérance que j'avais d'être secouru, au moins par nos deux galères » écrit La Valette au vice-roi, à la fin du mois de juin⁵³. Chaque soir en effet, depuis le début du siège, le Grand Maître charge des chevaliers de veiller, afin de servir d'escorte éventuelle et de protection aux soldats qui débarqueraient des galères siciliennes, pour venir les aider⁵⁴.

Espoir sans cesse déçu, car en Sicile, les préparatifs n'avancent guère. Le chevalier Salvago, qui a finalement quitté Malte au petit matin du 10 juin, a pu observer de sa frégate, le ravitaillement de Saint-Elme en hommes et en vivres, à la lueur constante des bombardements⁵⁵. Il parvient peu de temps après à Messine, où il apprend qu'en réalité, les deux galères de l'Ordre ont bien tenté de gagner l'île, sans succès. En effet, depuis le début du mois de juin, plusieurs galères turques effectuent des patrouilles autour de Malte, empêchant tout navire d'approcher des côtes. Cette surveillance permanente rend évidemment difficile la venue

51. Cirmi, *ibid.*

52. Vendôme, p. 29-30.

53. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 95r, 25 juin 1565.

54. CODOIN, XXIX, p. 199-200, 12 juin 1565.

55 AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 91v.

d'un secours sicilien⁵⁶. Sollicité par le chevalier Salvago et par les missives de La Valette, le vice-roi établit un plan de campagne en trois phases, qu'il soumet au roi d'Espagne. Il convient d'abord d'expédier les 1 000 hommes que réclame le Grand Maître depuis plusieurs jours, et de les faire entrer dans Birgù et Senglea, qui sont pour l'instant les lieux les plus sûrs du port ; ensuite, une armée de soutien de 12 000 à 15 000 soldats pourra être débarquée, afin de combattre sur terre les musulmans ; enfin, toute la flotte chrétienne devra venir au secours de l'île, en vue d'un affrontement naval, cumulé aux assauts menés à terre⁵⁷. Mais pour ce faire, il faudrait que les chrétiens se mobilisent un peu mieux : en effet, Don García de Toledo se plaint de ce que, si la flotte musulmane à Malte croît régulièrement en nombre (on attend la venue d'environ 25 navires d'Alger), celle des chrétiens ne cesse de diminuer. Plus le temps passe et moins les navires lui paraissent disponibles pour une intervention !⁵⁸ C'est que le vice-roi s'inquiète : il n'est prêt à intervenir que s'il reçoit des renforts ; dans le cas contraire, il ne désire nullement « offenser ceux qui ont, sur la mer, des forces supérieures aux siennes »⁵⁹.

Philippe II répond enfin. Au Grand Maître, le roi parle de son attachement indéfectible à l'île de Malte et de la confiance absolue qu'il place en l'Ordre, incitant les chevaliers à la résistance⁶⁰ ; au vice-roi, il annonce que celui-ci a les mains libres pour organiser le secours promis, et lui suggère de recruter des Espagnols dans le royaume de Naples, notamment dans les cités de Naples, Gaeta et Otrante puis de faire appel au soutien du duc de Milan et de la République de Venise⁶¹. Les forces chrétiennes commencent mollement à se mobiliser. Le 10 juin, Gio Andrea Doria gagne Naples à la tête de 25 galères, transportant environ 1 800 soldats espagnols, mais ne rejoint pas la Sicile, à cause de la présence, dans les eaux corses, de navires musulmans qui troubleraient l'avancée de sa flotte⁶² ; quelques jours plus tard, on apprend que le roi de France Charles IX a refusé tout secours à l'Ordre et aux chevaliers français qui lui en ont fait la demande⁶³ ; enfin, le 21 juin, une lettre du vice-roi de Naples informe Don García de Toledo que le pape doit lui envoyer 600 soldats, sous le commandement de Pompeo Colonna⁶⁴... Ce n'est donc qu'à la fin

56. CODOIN, XXIX, p. 199-200, 12 juin 1565.

57. CODOIN, XXIX, p. 201-203, 12 juin 1565.

58. CODOIN, XXIX, p. 206.

59. CODOIN, XXIX, p. 195-196, 11 juin 1565.

60. CODOIN, XXIX, p. 215-216, 16 juin 1565.

61. CODOIN, XXIX, p. 217, 17 juin 1565 ; CODOIN, XXIX, p. 227-229, 18 juin 1565.

62. CODOIN, XXIX, p. 218, 17 juin 1565.

63. CODOIN, XXIX, p. 230-231, 19 juin 1565.

64. CODOIN, XXIX, p. 405-408, 21 juin 1565.

juin, qu'un petit secours de chevaliers, de gentilshommes volontaires et de soldats est enfin réuni à Messine, prêt à se rendre à Malte.

Mais pendant ce temps, à Saint-Elme, l'étau se resserre considérablement sur les assiégés. À la mi-juin, deux assauts violents ont été conduits contre le fort. Les Turcs dominent la forteresse depuis qu'ils ont rehaussé de plusieurs mètres le ravelin qu'ils avaient conquis, et de ce fait, peuvent bombarder et conduire plus facilement les offensives. Ils travaillent notamment à la construction d'un pont, constitué d'antennes de galères, entre le ravelin et la muraille du fort⁶⁵. Au soir du 15 juin, le gouverneur Montferrat envoie un message désespéré au Grand Maître, pour réclamer le soutien de l'artillerie de Birgù à la prochaine attaque qui, selon lui, doit avoir lieu le lendemain⁶⁶. En effet, le 16 juin, l'assaut, d'une durée de cinq heures, est encore plus meurtrier que le précédent. La lettre du Grand Maître au pape ne laisse aucun doute : quatre attaques se succèdent, « en chacune desquelles se sont toujours présentés hommes frais et reposés ; toutefois, ils ont été repoussés avec si grand meurtre des leurs que, comme m'a été assuré par d'aucuns turcs qui m'ont été amenés prisonniers et des chrétiens échappés de leurs mains, il y en est demeuré plus de six cents et autant de blessés »⁶⁷. L'attaque a donc coûté la vie à près d'un millier musulmans et à 150 chrétiens environ ; certains chevaliers blessés, dont Miranda, auraient même continué à se battre, pour encourager les soldats à ne pas abandonner la place. Les Turcs ont tenté de franchir le pont d'antennes et d'entrer dans le fort, où ils parviennent à planter deux étendards, avant d'être chassés par les chrétiens, qui réussissent à détruire le pont⁶⁸.

Durant l'assaut, le chevalier Montferrat « avait donné si grand courage aux Chevaliers et soldats du dedans, qu'ils combattaient par-dessus toute vaillance humaine », s'émeut Vendôme⁶⁹. Balbi da Correggio, alors en poste sur le fort Saint-Michel, déclare avoir suivi les phases du combat et constaté que tous les chrétiens, y compris les Maltais, les galiots et les forçats, se sont comportés avec bravoure⁷⁰. Décrivant l'assaut au pape, La Valette assure avec fougue la curie et la chrétienté que les chevaliers « feront tout devoir, avec la force de Votre sainte bénédiction, de résister aux ennemis, sans y épargner [leurs] propres vies »⁷¹. Mieux encore,

65 Croua, p. 6.

66. Balbi, p. 49v.

67. BNF Richelieu, Ms 15496, f. 104r, 19 juin 1565.

68. Croua, p. 7.

69. Vendôme, p. 20.

70. Balbi, p. 50r.

71. BNF Richelieu, Ms 15496, f. 104r.

cette victoire chèrement obtenue « les a tellement enhardis qu'ils ont encore espérance de pouvoir garder et défendre ladite forteresse jusques à l'arrivée de Son Excellence », écrit-il bravement à Don García de Toledo. Mais pour que le sacrifice courageux de ses hommes ne serve pas de prétexte au vice-roi pour retarder la constitution des secours, La Valette lui rappelle que, s'il était enfin « secouru de quelque nombre d'hommes, au moins avec nos deux galères, il aurait opinion de ne jamais perdre ladite forteresse... Car connaissant l'évident péril auquel nous pourrions trouver, pour le retardement de votre venue, vous ne faudriez nous secourir promptement de quelque nombre de soldats... »⁷². Le ton de la lettre reflète encore l'espoir du Grand Maître et sa confiance dans le soutien chrétien, mais laisse déjà percer l'angoisse atterrée de celui qui réalise brusquement que le secours pourrait ne pas arriver à temps pour sauver Saint-Elme.

Car la vie dans la forteresse est devenue insupportable : les murailles sont fragilisées par les 13 000 coups d'artillerie reçus et les hommes assourdis par la canonnade⁷³ ; l'eau et les vivres commencent à manquer et les soldats n'ont plus guère le temps d'organiser le transport par barque des blessés jusqu'à la Sacrée Infirmerie de Birgù, ou d'enterrer les morts, dont les corps demeurés en plein soleil pourrissent parfois au sein même du fort⁷⁴. Au soir du 16 juin, le Grand Maître a envoyé en toute hâte quelques barques, qui ont transporté 150 hommes, des armes et des vivres, et qui ont ramené à Birgù les membres de la garnison les plus gravement blessés. Lors de ce transfert, deux chevaliers de Saint-Elme auraient déclaré aux secours que les défenseurs encore indemnes ne tiennent plus même debout, tant ils sont épuisés, et qu'à leur avis, au prochain assaut, le fort tombera⁷⁵.

La forteresse ne subit pourtant plus d'attaque dans les jours qui suivent, et essuie juste la canonnade sous le regard impuissant de ceux qui, à Birgù et Senglea, assistent à la lente agonie, « qui effrayé, priant Dieu, qui lui adressant des vœux pleins d'espoir, qui doutant et s'exclamant, qui pleurant à chaudes larmes et déplorant une aussi grande misère et recommandant à saint Jean-Baptiste ces chevaliers et ces soldats »⁷⁶. Dans une lettre qu'il écrit à sa famille, le chevalier François de Juvara dénombre 19 000 coups de canon, et dit-il, « cela sais-je pour certain, car j'en ai

72. BNF Richelieu, Ms 15496, f. 105v, 17 juin 1565.

73. Vendôme, p. 21.

74. Raoul James Dunbar Cousin, *A Diary of the Siege of St Elmo : Malta (23rd may to 23rd june 1565)*, The Lux Press, Malte, 1955, p. 123.

75. Balbi, p. 50v.

76. Cirmi, p. 67v.

moi même tenu et écrit le compte »⁷⁷. Cette « pause » dans les combats s'explique par le nombre important de blessés et de tués du côté musulman, qu'il faut soigner pour les uns et honorer pour les autres, comme en témoigne le journal de campagne de Malte⁷⁸ ; pour chaque partie en effet, les morts de Saint-Elme sont des martyrs de la foi, qu'il convient de respecter et de glorifier. Et c'est durant ces canonnades que Dragut se trouve mortellement blessé ; tandis qu'il surveille les combats, sur une langue de terre située en face de Saint-Elme (appelée depuis « Pointe de Dragut »), un boulet tombe près de lui et de ses conseillers, arrachant de gros éclats de rocher, dont l'un d'entre eux heurte violemment le corsaire à la tempe et provoque son décès quelques jours plus tard, le 23 juin⁷⁹.

Devant la tournure que prennent les événements, le Grand Maître La Valette s'efforce de ne pas dévoiler ses émotions et de présenter à tous un visage aussi résolu et indifférent à la mauvaise fortune, qu'aux premiers jours du siège : « Le Grand Maître ayant pris un cœur de lion, se montrait invincible et de si bonne assurance qu'il ne s'épouvantait de rien : ainsi se donnait trop de peine et se hasardait trop aux dangers, en attendant secours et se lamentant quelquefois de l'infélicité des Princes Chrétiens quand il voyait... qu'il se perdait une tant belle occasion de ruiner l'ennemi de notre Foi Chrétienne »⁸⁰. Il vient de recevoir un billet laconique du capitaine Miranda, l'informant que « tous ceux qui sont dans Saint-Elme sont, de toute évidence, perdus » et qu'il y a désormais dans la place « plus de morts et de blessés que de vivants en bonne santé »⁸¹. À cette nouvelle, une dizaine de chevaliers de la Langue d'Italie se propose de rejoindre la forteresse pour aider à sa défense, mais La Valette le leur interdit, arguant qu'ils auront « d'autres occasions, bientôt, de perdre la vie en défendant Malte »⁸². Puis, le 18 juin, les Turcs achèvent le creusement des tranchées autour de Saint-Elme, qui l'isolent définitivement et le coupent de tout contact avec Birgù. La forteresse est perdue : si ses défenseurs ne périssent pas au combat, ils mourront inévitablement de faim et de soif.

77. Sovrano Militare Ordine di Malta (SMOM), *Copie de plusieurs missives écrites et envoyées de Malte par le Seigneur grand Maître, et autres chevaliers de Saint Jehan de Hierusalem, a nostre Saint Pere et autres Seigneurs, depuis le unzieme iusques au vint et deuzieme de Septembre : portant advis par le menu de la honteuse deparrie de l'armée Turquesque et de l'honorable victoire des fideles et chevalereux chrestiens*, Paris, Jean Dallier Libraire, 1565, f. 13r.

78. *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 177-199, 24 Zilkade 972 / 23 juin 1565, *passim*.

79. AGS, Estado Sicilia, f. 98v., 28 juin 1565.

80. Vendôme, p. 18.

81. Cirni, p. 69r.

82. Balbi, p. 51v.

Saint-Elme vaincu

Après des jours de bombardements continus, une nouvelle attaque turque est conduite le 22 juin contre Saint-Elme. Les assiégés manquent de réserves de poudre et sont contraints de vider les flasques des morts qui jonchent désormais le sol de la forteresse. Ce jour-là, les combats sont menés au corps à corps, à l'arme blanche autant qu'à l'arquebuse, les chrétiens détruisant eux-mêmes des pans de la muraille pour écraser l'adversaire. Le gouverneur Montferrat perd la vie⁸³, ainsi que plusieurs chevaliers qui commandent aux troupes ; quant aux survivants, ils sont presque tous blessés, assoiffés, torturés par la chaleur et le poids de l'armure, et sans plus aucun espoir de secours⁸⁴. Depuis Birgù, quelques chevaliers commandés par Romegas tentent à bord de barques chargées d'armes, de munitions et de nourriture, de s'approcher du lieu des combats, mais sont contraints, par l'artillerie ennemie, de rebrousser chemin. Dans Saint-Elme, la nuit tombe et chacun sait que c'est la dernière ; les hommes ne prennent toutefois aucun repos, profitant du répit pour rehausser les murailles et colmater les brèches, avant de se confesser mutuellement, de s'embrasser et de regagner leur poste de combat⁸⁵.

Le 23 juin, au petit jour, les Turcs emplissent rapidement le fossé de fagots de bois et de sacs de laine, puis jettent depuis le cavalier et par-dessus la muraille un nouveau pont d'antennes, semblable au précédent qui a été détruit, permettant aux soldats, et aux janissaires en premier, de pénétrer enfin dans la forteresse⁸⁶. Quatre heures durant, les soldats de Saint-Elme résistent avec la dernière énergie, « ... combattant continuellement (tous les qu'ils étaient) contre gens frais et renouvelés à chacune heure, et se portèrent si vaillamment sur cette extrémité que les pierres mêmes devaient s'émouvoir à compassion de leur mort : combien qu'il n'y soit mort aucun d'entre eux, qui ne soit très abondamment baigné dedans le sang de l'ennemi... »⁸⁷. De moins en moins nombreux, les derniers défenseurs se regroupent vers le centre du fort, autour de la chapelle, où ils sont tous tués. Un peu avant midi selon Balbi, à trois heures de l'après-midi selon Cirni, les garnisons de Senglea et Birgù voient soudain chuter l'étendard de l'Ordre, rouge à croix blanche, coupé par un soldat turc du nom de Mehmed ben Mustafa, bientôt récompensé par ses supérieurs pour cet acte de bravoure et pour celui qu'il avait

83. Croua, p. 8.

84. Balbi, p. 54r.

85. Balbi, p. 54v.

86. Croua, p. 9.

87. Vendôme, p. 30.

accompli au tout début du siège : alors que la flotte musulmane venait de débarquer et que des chevaliers avaient conduit une attaque contre les Turcs, Mehmed ben Mustafa s'était illustré en capturant un chevalier vivant⁸⁸, sans doute le frère Adrien de la Rivière évoqué par Balbi da Correggio⁸⁹.

« Des nôtres n'y resta quasi nul en vie : tant valeureusement se défendirent-ils tous jusques à la mort », résume sobrement Martin Croua⁹⁰. Quelques Maltais parviennent à prendre la fuite en se jetant à la mer depuis les murailles et en nageant jusqu'à Birgù, tandis que huit chevaliers en tout, à savoir quatre Espagnols (Don Lorenzo de Guzman, Don Juan de Aragón, Don Francisco Vique, Don Honorado Fernandez de Meza), trois Italiens (Pietro Guadagni, Francesco Lanfreducci, Baccio Carducci) et un Français (Frà Monlubech) survivent à l'assaut : blessés avant même le début du combat, ils gisaient en réalité au poste de garde, derrière l'église, et ont été découverts par des corsaires barbaresques qui les ont capturés afin d'en négocier le rachat⁹¹. Peut-être par dépit ou par colère d'avoir mis tant de jours à conquérir la place, certainement par désir d'impressionner les chrétiens de Birgù et de Senglea et de les inciter à se rendre, les musulmans profanent alors les corps des chevaliers morts, aisément reconnaissables parmi les cadavres, à leur habit rouge à croix blanche par-dessus l'armure.

Le lendemain de la chute du fort en effet, le Grand Maître et ses hommes aperçoivent, à l'aube, au sommet du Mont Sciberras, quatre piques sur lesquelles sont plantées les têtes de quatre chevaliers, dont celles du gouverneur Montferrat et du chevalier Miranda. Et l'émotion des Hospitaliers et des chrétiens atteint son comble lorsqu'ils découvrent, venant buter le long des rochers et des murailles de Birgù, plusieurs corps de chevaliers et de soldats, cloués à des croix de bois, certains décapités, d'autres auxquels manquent les mains ou les pieds, que le courant a portés pendant la nuit, depuis le fort Saint-Elme où les Turcs les ont jetés, jusqu'à la cité⁹². Seul Viperano n'évoque pas de corps crucifiés, mais plutôt des cadavres qui ont été découpés en croix au niveau de la poitrine et de l'abdomen, afin d'en sortir les viscères, avant d'être liés entre eux par les bras et les pieds et jetés à la mer⁹³.

88. *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 271, 17 Muharrem 973 / 14 août 1565.

89. Balbi, p. 33v.

90. Croua, p. 10.

91. Balbi, p. 55v ; Cirni, p. 70r.

92. Balbi, p. 58v.

93. Viperano, p. 206.

La fresque de Matteo Perez d'Aleccio, qui décore la Salle du Conseil de l'Ordre, dans le Palais du Grand Maître de La Valette, illustre cet épisode qui a fortement ému les assiégés (*cf.* illust. 1). La fresque représente les derniers instants de la résistance de Saint-Elme ; l'intensité dramatique est rendue par le dessin en contre-plongée de la forteresse submergée par les soldats ennemis, dont on reconnaît au premier plan des janissaires brandissant leur arquebuse dans les tranchées, près des soldats et des canons. Volontairement rapetissé, tant pour le respect de la perspective que pour la représentation symbolique de sa chute imminente, Saint-Elme semble étouffé, noyé sous la vague de l'attaque qui l'encerclé par voie de terre et par voie de mer. La résistance sans espoir est symbolisée par le faible nombre de soldats chrétiens et de chevaliers reconnaissables à leur bouclier rouge à croix blanche. Simultanément – alors que l'événement s'est produit plus tard – est représenté l'épisode de la profanation des cadavres, par six planches de bois flottant sur l'eau, sur lesquelles se trouvent les corps éviscérés et décapités des chevaliers. On aperçoit à côté quatre soldats maltais tentant de s'échapper à la nage et mis en joue par des soldats musulmans. En arrière-plan, trois barques de l'Ordre tentent de s'approcher, dans une tentative vaine de porter secours ou de recueillir les rescapés du massacre ; l'une d'entre elles quitte à peine les rives de Birgù, dont on distingue les habitations massées en arrière du fort Saint-Ange, surmonté de l'étendard des Hospitaliers.

Nombre de narrateurs chrétiens ont rapporté l'épisode de la profanation des corps chrétiens, qui apparaît, somme toute, comme une manifestation assez ordinaire de la violence guerrière de l'époque ; les récits présentent néanmoins la réponse, tout aussi féroce, du Grand Maître, comme une juste punition. En représailles, La Valette devient en effet « si fort animé contre les Turcs, que dès lors il ne voulut point que l'on en prit plus à prison, ainsi fussent tous mis au fil de l'épée, en sorte que ceux qui étaient déjà prisonniers, furent tous hachés en pièce, et leurs têtes jetées hors des murs du côté des ennemis », au moyen des canons⁹⁴.

Après ces provocations respectives, le décompte des morts peut débiter. Le siège de Saint-Elme a coûté extrêmement cher aux chrétiens, au point que le Grand Maître se désole de se retrouver « privé de 1 500 de ses meilleurs combattants, parmi lesquels 150 chevaliers »⁹⁵. La peine, l'amertume et la colère de La Valette se lisent dans la lettre qu'il adresse, le soir même du 23 juin, au chevalier Mezquita, gouverneur de

94. Vendôme, p. 33.

95. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 95r, 25 juin 1565.

Mdina, pour l'informer des événements. « Le grand malheur de la perte de Saint-Elme est advenu, lequel m'a causé dans le cœur une douleur telle que vous pouvez penser »⁹⁶. La perte est « pourtant acceptée comme venant de la très sainte main de Notre Seigneur Dieu, espérant qu'il n'abandonnera pas le reste des défenseurs »⁹⁷ ; car même si le Grand Maître savait pertinemment que le fort se trouvait dans une situation humainement impossible à défendre, il conservait espoir dans la vaillance des assiégés, qui avaient maintes fois repoussé les assauts. Grâce à eux, poursuit-il, l'Ordre a bénéficié d'un délai non négligeable de 37 jours, qui s'est avéré nécessaire à la préparation correcte de Birgù et de Senglea, mais qui aurait dû permettre, sinon à la flotte espagnole, du moins aux membres de l'Ordre, de secourir Malte.

Sans verser dans l'hagiographie, il est en effet difficile de ne pas admirer le courage des défenseurs de Saint-Elme ; la résistance du fort a permis au Couvent d'assurer entièrement ses défenses dans les cités portuaires, pour mieux soutenir les futurs assauts musulmans. Il est impossible d'affirmer véritablement que le siège aurait tourné au désavantage des chrétiens, si Saint-Elme était tombé plus tôt, mais il est certain que l'endurance des soldats qui défendaient le fort, a constitué un répit salutaire au Couvent et aux cités, qui, dans l'attente du secours sicilien promis, n'ont eu à subir réellement « que » deux mois et demi de siège véritable, entre la fin juin et les premiers jours de septembre. « Mais de tout, il convient de louer Dieu, de qui nous avons reçu le soutien jusqu'à présent, et en qui nous voulons uniquement espérer, sans se fier plus désormais en un secours humain... puisque nos lettres, nos demandes empressées, nos missives, nos avis, et nos ordres à ceux qui nous doivent obéissance, ont été quasiment vains jusqu'à ce jour et que maintenant, c'est trop tard »⁹⁸, écrit-il avec dépit. L'appel lancé par l'Ordre aux chevaliers des commanderies d'Europe remonte en effet à plusieurs mois, et n'a pour l'instant pas eu d'échos ; le Grand Maître condamne ainsi sans appel les Hospitaliers qui n'ont pas jugé bon de se rendre à Malte, alors qu'ils sont liés à leur ordre et à leur chef par vœu d'obéissance.

Sa rancune est surtout grande envers le vice-roi, qu'il juge responsable de la lenteur des préparatifs militaires et auquel il inflige un camouflet, en refusant de lui écrire personnellement : « Je n'ai pas le temps d'écrire à Son Excellence le Seigneur Don García de Toledo au sujet de cette catastrophe ; vous pourrez écrire à ma place pour les informer, lui et nos amis, que s'ils avaient fait ce que nous leur

96. BNF Richelieu, Ms 15496, f. 111v, 23 juin 1565.

97. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 93r, 23 juin 1565.

98. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 93v.

demandions, à savoir envoyer un petit secours de soldats, Saint-Elme ne serait pas tombé, et que, pour sa défense, nous nous sommes privés de ce que nous possédions de meilleur »⁹⁹. Le mépris délibérément affiché dans cette phrase, tant à l'égard du vice-roi que des « amis », que sont les chevaliers qui n'ont pas accouru, reflète bien la confusion des sentiments qu'a dû ressentir le Grand Maître, désabusé de constater que les secours ne sont pas venus en dépit des multiples promesses, bouleversé par la perte de ses hommes, pétri d'angoisse à l'idée que, si Malte est conquise comme Saint-Elme l'a été, l'Ordre perdra définitivement sa place en Méditerranée, et inévitablement inquiet du siège à venir des cités portuaires, peuplées de nombreux civils qui ne sont ni membres de l'Ordre, ni à son service, en lesquels il ignore s'il peut avoir une confiance absolue, et qui seront vraisemblablement décimés. En attendant, La Valette ordonne au chevalier Mezquita d'envoyer au port les capitaines des villages de Zejtun, Birkirkara, Bir-Miftuħ et Zurrieq avec leurs troupes, afin de remplacer ceux qui ont été envoyés à Saint-Elme et qui font désormais défaut à la défense de Birgħ et de Senglea.

Dans le camp musulman, au soir du 23 juin, le temps est aux festivités et aux feux de joie, allumés du côté de Marsa¹⁰⁰. Par courrier, les pachas informent Istanbul de la victoire chèrement obtenue, et de ce que la chute de Saint-Elme laisse augurer prochainement celle des cités portuaires ; devant ces assurances, le sultan Soliman envisage déjà que sa flotte hivernera dans Malte conquise, dès l'automne 1565. Dans les premiers jours de juillet, il ordonne à ses provinces, notamment à la Syrie et à la Morée, de mobiliser des navires et de les charger en armes et victuailles, en prévision d'un secours à expédier à Malte, car dans l'arsenal d'Istanbul, les 69 galères restantes sont au carénage et ne pourront prendre la mer que dans six mois¹⁰¹. L'allégresse des vainqueurs est cependant ternie par les lourdes pertes humaines que leur a coûté le siège depuis un mois : l'armée a perdu près de 4 000 hommes, dont au moins 2 000 pendant les assauts contre Saint-Elme !¹⁰²

Ils déplorent surtout le décès de Dragut, qualifié par Balbi da Correggio de « chien bâtard »¹⁰³. Le journal de campagne ottoman fait mention, à la date du 23 juin, qu'« avec l'aide de Dieu, la forteresse de Saint-Elme a été conquise, et peu de temps après, Dragut Bey est mort »¹⁰⁴. La disparition

99. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 93v.

100. Balbi, p. 55v.

101. CODOIN, XXIX, p. 449-451, 12 juillet 1565.

102. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 95r.

103. Balbi, p. 58v.

104. *Journal militaire de la campagne de Malte*, p. 177, 24 Zilkade 972 / 23 juin 1565.

du corsaire a fortement ému les musulmans, au point que le Grand Maître observe qu'ils ne manifestent plus aucune volonté de fortifier Saint-Elme, et ne montent plus la garde aussi sérieusement qu'auparavant¹⁰⁵. Les récits chrétiens s'exaltent devant l'abatement des Turcs, évoquant d'éventuelles hésitations de Mustafa Pacha, troublé par les pertes humaines et doutant désormais de conquérir Birgù. Cigni lui attribue ces paroles : « Par Allah, si le fils, qui est si petit, nous a tant coûté, que nous coûtera le père qui est plus grand ? »¹⁰⁶. À la lecture du courrier du sultan, il paraît fort improbable que les Turcs aient douté un seul instant, après la chute de Saint-Elme, de remporter la victoire sur les chrétiens. Ils se trouvent, fin juin, nettement en position de force ; la pause qu'ils observent dans les combats n'est donc nullement liée à leur hésitation, mais plutôt à l'hommage qu'ils souhaitent rendre au *beylerbey* Dragut, avant qu'Euldj Ali ne raccompagne son corps à Tripoli¹⁰⁷.

Un court moment, La Valette a osé espérer que cette pause résultait d'un affaiblissement de l'armée ennemie ; il vient d'apprendre que trois navires, chargés de froment, ont quitté Malte pour la Barbarie, afin d'y chercher des biscuits, preuve indéniable que les réserves s'amenuisent, et que si le vice-roi envoyait enfin 10 000 hommes au plus, le sort des Turcs serait scellé¹⁰⁸. Il doit bien vite déchanter : à peine quelques jours plus tard, les musulmans renforcent leurs batteries sur le Mont Sciberras et commencent à déplacer leurs troupes en direction de Birgù et de Senglea¹⁰⁹. De toute évidence, la chute de Saint-Elme ne marque pas une fin, mais bien le commencement d'un autre siège, celui des cités.

105. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 98v, 28 juin 1565.

106. Cigni, p. 70r.

107. Balbi, p. 58v.

108. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 98v.

109. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 97r, 29 juin 1565.

CHAPITRE IV

L'attaque du port Birgù et Senglea menacées

Saint-Elme tombé le 23 juin, c'est un été lourd de menaces qui débute pour les villes portuaires de Birgù et de Senglea. Soutenu quasi-simultanément par la venue de renforts (les galères d'Alger pour les musulmans, le « Petit Secours » pour les chrétiens), chaque camp se montre plus que jamais déterminé à combattre. Pour les Turcs, il faut transformer le succès obtenu sur le Mont Sciberras en une victoire définitive et complète, par la reddition de tout le port ; mais la résolution musulmane se heurte bientôt à une résistance plus ferme que prévue. Du côté chrétien, le temps est d'abord à l'inquiétude, l'Ordre ne sachant s'il peut réellement compter sur la fidélité absolue de ses vassaux, ainsi qu'à l'espérance de voir arriver le « Grand Secours » de la flotte chrétienne ; mais les jours passant, l'espoir s'amenuise en même temps que s'accroît la détermination des chevaliers et des insulaires à résister à tout prix. Dans la chaleur suffocante de l'été maltais, les assauts sanglants se succèdent le long des murailles des cités aux abois, ponctués de pauses tout aussi meurtrières, marquées par les bombardements permanents et les escarmouches.

Les forces musulmanes

Après la suspension des hostilités nécessaire au recueillement, afin de rendre hommage aux défunts en général, et au raïs Dragut en particulier, les musulmans ont déployé leurs forces avec célérité, le long des remparts de Birgù et de Senglea. Le 28 juin, ils cernent déjà entièrement les chrétiens : maîtres du Mont Sciberras depuis qu'ils ont conquis Saint-Elme, ils sont en train de s'établir en arc de cercle autour des cités portuaires, installant leurs batteries sur les monts qui surplombent les habitations¹. Pour ce faire, ils ont dû transporter une partie de leurs pièces d'artillerie depuis le Mont Sciberras et Marsamxett, par voie de terre, jusqu'à Marsa. Le jour suivant, une lettre du Grand Maître adressée au vice-roi de Sicile donne le détail des positions turques.

Sur le Mont Sciberras, quatre plateformes ont été bâties et supportent de gros canons et bombardes. L'une d'entre elles est stratégiquement

1. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 98r.

placée juste en face du fort Saint-Ange et bombarde en toute commodité le fort, puis de part et d'autre de celui-ci, la chaîne du port et l'enceinte de Birgù. Une deuxième plateforme se situe en face même du port, bombardant à la fois Birgù et Senglea, tandis que les deux dernières ont été placées plus avant vers Marsa, face à la muraille de Senglea. Les 26 et 27 juin, les Turcs ont pris position sur le Mont Corradin, où ils ont installé des plateformes portant plusieurs pièces d'artillerie permettant de bombarder Senglea en même temps que celles du Mont Sciberras, de sorte que lorsque toutes les batteries ouvrent le feu ensemble, les assiégés essuient les feux de front et des deux côtés². Sur le Mont du Sauveur (Mont Saint Salvatore), d'autres pièces d'artillerie, notamment des basilics³, ont été installées permettant de bombarder l'enceinte de Birgù depuis Saint-Ange jusqu'à l'anse de la Kalkara⁴ ; elles sont ensuite relayées par d'autres canons plus petits, positionnés au niveau du fossé de l'enceinte de Birgù et dans le faubourg de Bormula, abandonné dès le début du siècle par ses habitants et volontairement détruit par l'Ordre, pour éviter que le matériel ne puisse servir aux musulmans. En effet, le Grand Maître a donné ordre, au moment où les musulmans établissent leurs positions, de faire démolir en toute hâte les maisons du faubourg, afin d'en ramasser le bois, pouvant servir à consolider les murailles. Attaqués par les Turcs le 29 juin, les Maltais qui avaient été envoyés, n'ont pu récupérer la totalité des matériaux, et ont dû précipitamment rentrer à l'abri des murailles, protégés par l'artillerie chrétienne⁵.

Outre les canons disposés autour des cités, les musulmans s'affairent au creusement de tranchées à faible distance des murailles. Les pachas doivent bientôt inspecter les travaux : le 29 juin toujours, les chrétiens de Birgù observent que le Mont Sainte Marguerite s'est couvert de drapeaux et supposent que l'état-major ottoman et les janissaires doivent prochainement quitter Marsa pour s'établir en ce nouveau lieu, d'où il peuvent plus facilement surveiller les opérations militaires⁶. C'est à ce moment-là, en pleine démonstration de leur puissance, que les Turcs décident l'envoi d'un émissaire vers le camp chrétien, pour demander la reddition des cités portuaires. Nulle archive n'en fait mention ; quant aux récits, s'ils sont unanimes concernant une ambassade musulmane, ils diffèrent quant à sa destination, certains évoquant une délégation à Mdina, d'autres une ambassade auprès du Grand Maître à Birgù, voire

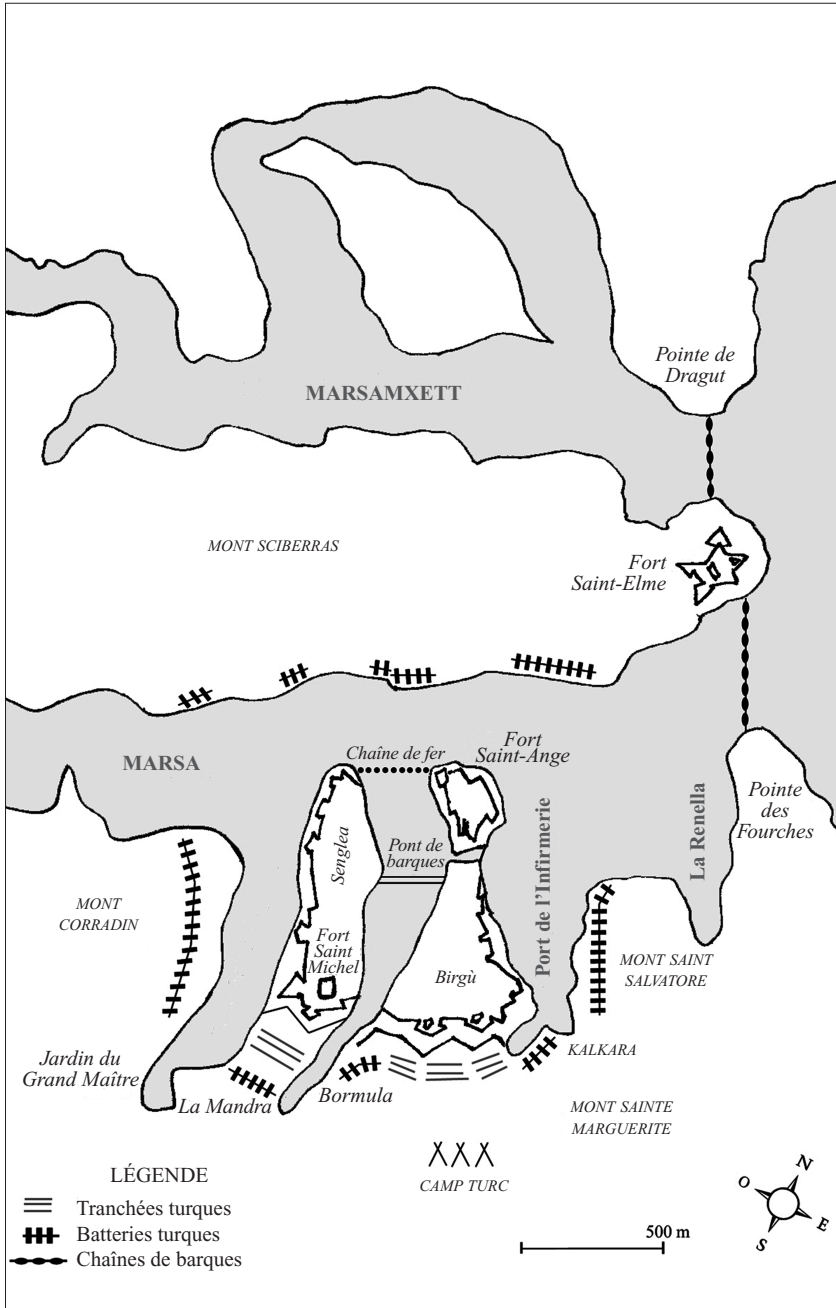
2. Balbi, p. 59r.

3. Cirmi, p. 78v.

4. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 97r-97v, 29 juin 1565.

5. Balbi, p. 59r.

6. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 97v.



Le port après la chute de Saint-Elme

une délégation dans chacune des deux cités. Rien ne permet de trancher, mais il paraît très probable que les Turcs aient désiré exercer une pression psychologique, soit sur les habitants du port qui viennent d'assister à la chute de Saint-Elme, soit sur ceux de Mdina, qui étant un peu à l'écart des combats ne peuvent être complètement informés de ce qui se passe et peuvent croire que ceux du port ont perdu. Quelle que soit la ville concernée (peut-être même les deux !), les récits concordent sur la réponse que firent les Hospitaliers aux envoyés musulmans.

Les soldats présents sur les remparts de Birgù auraient ainsi découvert, au matin du 29 juin, un émissaire escorté d'un esclave espagnol et d'une petite troupe, brandissant une bannière blanche. Seul l'esclave est introduit auprès de Jean de La Valette, et les chrétiens lui bandent les yeux avant de le faire entrer dans la cité. L'esclave annonce que l'émissaire est envoyé directement par les deux pachas, qui réclament la reddition de la place maltaise, et promettent en échange de laisser la vie sauve aux chevaliers et de leur permettre de quitter librement les lieux. En cas de refus cependant, les Turcs font savoir qu'ils ne témoigneront d'aucune pitié et feront subir aux chrétiens ce qu'ont déjà subi ceux de Saint-Elme⁷. C'est la simple répétition de la perte de Rhodes, qui a tant coûté à l'Ordre !... En décembre 1522 déjà, les Turcs avaient offert aux Hospitaliers, en échange de leurs possessions, de quitter vivants leur fief dans les dix jours, et d'emmener avec eux tous leurs biens et tous les Rhodiens désireux de les accompagner⁸. En cette fin juin 1565, les chevaliers revivent la défaite dont ils portent l'infamie depuis quarante ans, qui les a exclus de Méditerranée orientale pour la première fois de leur histoire, après plus de cinq siècles d'existence, et qui les a dépouillés, au Levant, de leur rôle traditionnel de défenseurs de la frontière chrétienne, leur ôtant par la même occasion toute raison d'être. Les archives de l'Ordre témoignent régulièrement du sentiment d'échec que tout chevalier porte en lui : en 1606, presque un siècle après la perte de Rhodes, un rapport à la République de Gênes, tente encore de disculper les Hospitaliers en soulignant « qu'ils n'ont rien perdu de leur honneur et de leur gloire quand ils ont perdu cette île » !⁹...

La Valette ne peut qu'avoir une conscience aiguë de tout cela, lui qui se trouvait au siège de Rhodes et qui a également vécu la perte de Tripoli en 1551. S'ajoutant à l'émotion qu'il ressent depuis la chute de Saint-

7. Balbi, p. 59v.

8. N. Vatin, « La conquête de Rhodes », in Gilles Veinstein (dir.), *Soliman le Magnifique et son temps*, La Documentation française, Paris, 1992, p. 439-440.

9. A. Brogini, *Malte, frontière de chrétienté...*, op. cit., p. 73.

Elme et à la colère qu'il éprouve devant l'absence des secours chrétiens, l'ambassade musulmane provoque chez lui une violente réaction, qui étonne les témoins, habitués à voir en lui un homme généralement impassible et maître de ses sentiments, y compris en des moments dramatiques. Le Grand Maître s'emporte donc brusquement et ordonne avec violence la mise à mort immédiate de l'esclave. Ce n'est que parce que l'esclave se serait jeté à ses pieds en le suppliant de l'épargner, que La Valette aurait retrouvé la maîtrise de soi et lui aurait rétorqué fermement que l'Ordre et Malte ne céderont pas¹⁰. Selon d'autres sources, c'est par respect envers le vieux chrétien qu'il ne le fait finalement pas occire, et qu'il lui « dit que s'il voulait demeurer, à la bonne heure, mais que s'il voulait retourner au camp des ennemis, se retirât à grande hâte et dit au Chaouch [l'envoyé turc] que, s'il ne se reculait bien tôt de la forteresse, on lui lâcherait incontinent force canonnades »¹¹.

Étonnamment, certains auteurs attribuent plutôt cette noble réponse au chevalier Mezquita, gouverneur de Mdina, qu'au Grand Maître. L'émissaire introduit à Mdina aurait tenté de soudoyer le gouverneur et la population maltaise, pour les convaincre de se rendre et isoler ainsi les cités portuaires. Le chevalier Mezquita aurait alors répondu avec superbe que « nul en cette cité n'a émis le désir de lier amitié avec le pacha, parce que tous ici, sont amis du Grand Maître et de la Religion, et sont leurs serviteurs et fidèles vassaux ». En représailles, les musulmans conduisent une attaque contre Rabat, faubourg de Mdina, décimant des paysans maltais, et le gouverneur de la cité aurait envoyé une escouade de cavaliers pour poursuivre les Turcs¹².

L'attaque turque dans l'intérieur de l'île est confirmée par ailleurs. Une soixantaine de ruraux, réfugiés dans une caverne non loin de Mdina, par crainte des musulmans, auraient été découverts par des Turcs qui en auraient tué un grand nombre et fait prisonniers plusieurs autres. La garnison de Mdina, ayant appris le fait, se rend à la grotte le 28 juin pour y tuer les musulmans et ramener les Maltais vivants en sécurité à Mdina¹³. La conjonction des récits incline à penser que des combats se sont certainement déroulés aux environs de Mdina, peu de temps après la chute de Saint-Elme, et pendant que l'armée turque est en partie occupée à l'organisation du siège des cités portuaires. Apparemment, la tactique musulmane doit permettre de couper le port de son arrière-pays, et il

10. Balbi, p. 59v.

11. Vendôme, p. 34.

12. Cirni, p. 74r.

13. Balbi, p. 59v.

n'apparaît pas improbable que deux ambassades aient été envoyées en même temps à Mdina et à Birgù¹⁴. Mais que la réponse à l'émissaire turc ait été faite par La Valette ou par Mezquita, voire par les deux, ne change rien ; le refus unanime de se rendre motive la détermination musulmane de conquérir définitivement l'île. Informé de tout, Mustafa pacha « devint d'ailleurs tant enragé qu'il disait publiquement qu'il voulait user de la plus grande cruauté qu'il pourrait contre les Chrétiens »¹⁵.

Les pachas ne peuvent qu'être confortés dans leur résolution par l'avancée rapide des préparatifs du siège et par l'arrivée le 12 juillet, de 25 galères commandées par Hasan Pacha, le *beylerbey* d'Alger¹⁶. Ces navires apportent tout ce qui manquait à l'armée, à savoir 2 000 à 2 500 hommes supplémentaires, ainsi que des armes et munitions, des vivres et des barils d'eau douce¹⁷. Dans le même temps, le creusement des tranchées se poursuit et à la mi-juillet, celles-ci sont hautes de 8 à 10 empans (1,60 mètre à 2 mètres environ), suffisamment proches des murailles pour permettre des attaques rapides, mais suffisamment éloignées pour être à l'abri des tirs chrétiens. Elles abritent près de 1 500 soldats, logés à l'intérieur, et encerclent désormais complètement les forces chrétiennes¹⁸.

L'étau autour de Malte s'est encore resserré depuis que le 30 juin, les Turcs ont fermé entièrement les deux ports par une chaîne de barques, accrochées les unes aux autres par des antennes, depuis la Pointe des Fourches jusqu'à la Pointe de Dragut¹⁹. La crainte du Grand Maître se trouve ainsi confirmée : en conquérant Saint-Elme, les musulmans se sont rendus maîtres de l'entrée du port, et il est désormais impossible à un éventuel secours d'y débarquer des hommes ou de prendre l'armée ottomane à revers. La solution pour les chrétiens consiste en la recherche d'autres lieux de mouillage, mais cela est rendu difficile par les rondes régulières que les galères turques effectuent nuit et jour autour de l'île, à partir du mois de juillet et jusqu'à la fin de la guerre²⁰. Par courrier, La Valette informe le vice-roi que les rondes de surveillance occupent chaque nuit douze galères, dont la moitié patrouille dans un sens et l'autre

14. Viperano, p. 209.

15. Vendôme, p. 34.

16. *Registre militaire de la campagne de Malte*, p. 223, 13 Zilhicce 972 / 12 juillet 1565. Les archives espagnoles évoquent quant à elles la date du 14 juillet et un nombre de 28 navires, dont 25 galères (CODOIN, XXIX, p. 278, 16 juillet 1565 ; p. 306, 26 juillet 1565).

17. Cirni, p. 82r ; Viperano, p. 214 ; CODOIN, XXIX, p. 298, 25 juillet 1565.

18. CODOIN, XXIX, p. 287-288, 16 juillet 1565.

19. Balbi, p. 61r.

20. CODOIN, XXIX, p. 297, 25 juillet 1565.

moitié dans l'autre ; en outre, chaque matin, Piyalı Pacha conduit 85 à 90 galères et galiotes au large de Malte, pour en surveiller les environs. Une telle vigilance ôte toute possibilité à une flotte chrétienne de se frayer un chemin jusqu'à l'île, et tout espoir aux assiégés d'être secourus²¹.

Pendant ce temps, les bombardements débutés fin juin, ont crû en intensité. Il n'y a guère que le 9 juillet où les musulmans marquent une pause, afin de célébrer la grande fête de *Kurban Bairam* (l'Aïd al-Kabir) : « Aujourd'hui, c'était *Kurban Bairam*. Piyalı Pacha, tous les *bey*s et les commandants se rendirent à la tente du vizir Mustafa Pacha et prièrent notre Padichah »²². Hormis cette courte accalmie, le feu musulman ne laisse aucun répit aux assiégés, au point que le Grand Maître écrit à Don García de Toledo que « nul ne peut demeurer sur les murailles, ni en aucun lieu à découvert »²³. Les tirs se succèdent jour et nuit, visant particulièrement les habitations de Birgù et de Senglea, et frappant nombre de civils, notamment des femmes et des enfants qui soutiennent les soldats, en leur apportant des vivres et des boissons, ou qui aident à colmater les brèches. Pour les protéger, La Valette ordonne qu'ils restent à l'abri des murailles et que les esclaves soient plutôt employés au ravitaillement des soldats en poste ou aux travaux de réfection. En une journée, il en serait morts près de 500 ; quant aux autres, effrayés par les bombardements ou épuisés par le travail, ils ne réagissent même plus au fouet et préfèrent être essorillés ou tués, plutôt que de continuer à circuler dans les rues exposées aux tirs d'artillerie²⁴. Deux jours plus tard, le 7 juillet, le bombardement s'intensifie encore et les villes essuient mille coups de canon en une seule journée ! Les pièces d'artillerie ottomanes propulsent alors des boulets de 70 livres pour les plus petites, et de 200 à 250 livres pour les plus grosses (les basilics), et la circonférence de certains d'entre eux fait près de sept pieds²⁵. Dans ces conditions, à la mi-juillet, un pan entier de la muraille médiévale du fort Saint-Ange s'est déjà écroulé, tandis que les remparts du fort Saint-Michel sont fortement endommagés²⁶ ; face à la menace qui se précise, les assiégés tentent d'organiser au mieux une défense de longue durée.

21. CODOIN, XXIX, p. 300, 25 juillet 1565.

22. *Registre militaire de la campagne de Malte*, p. 221, 10 Zilhicce 972 / 9 juillet 1565.

23. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 97v.

24. Balbi, p. 66v.

25. Viperano, p. 216.

26. Cirmi, p. 78v.

Les forces chrétiennes

L'organisation de la défense portuaire

Le principal problème des chrétiens tient évidemment au manque d'hommes. Au lendemain de la prise de Saint-Elme, qui a coûté la vie à 1 500 individus aptes au combat, le Grand Maître ne dispose plus que d'environ 200 chevaliers, et de 150 soldats, dont une bonne moitié est blessée, malade ou convalescente²⁷. On peut aussi compter sur des contingents de Maltais, recrutés en partie dans le port et pour une grande majorité, dans les campagnes ; le chevalier Mezquita avait d'ailleurs été chargé par le Grand Maître d'organiser le transfert vers le port des troupes de certains gros villages, tels que ceux de Zejtun, Birkirkara, Bir-Miftuh et Zurrieq²⁸.

Les chrétiens espèrent en de possibles désertions de renégats : une lettre du Grand Maître soulignait déjà, dans les premiers jours du siège, que « nous attendons et espérons les renégats », parce qu'ils peuvent renforcer les positions chrétiennes et révéler de précieux renseignements sur les ennemis²⁹. Quoique rares, les cas existent. Le 30 juin, un *sipahi* déserte soudain l'un des postes musulmans du Mont Sciberras, pour traverser le port à la nage et gagner Senglea. Repéré par les soldats turcs, il se fait tirer dessus et est sauvé d'une noyade certaine par trois marins chrétiens, qui se jettent à l'eau et l'aident à gagner le rivage. Grec d'origine, il déclare vouloir redevenir chrétien, avant de livrer à l'Ordre des informations sur l'état des forces turques et les plans de bataille de l'ennemi³⁰. Le journal de campagne ottoman confirme effectivement qu'à la même date, un certain « Mehmed Bin Davud est passé du côté des Infidèles, dans la forteresse de Malte [et que] son *timar* a été donné à Hasan, dans le même *sandjak* »³¹ ! Toutefois, le renforcement des troupes par les renégats constitue une réalité aussi pour les musulmans, et il apparaît qu'au final, tout au long du siège, un nombre nettement plus élevé de chrétiens que de musulmans a rejoint le camp adverse.

Cruellement conscients de leur infériorité numérique, les Hospitaliers remanient l'organisation des postes de défense dans les derniers jours de juin. La protection de l'enceinte de Birgù se partage entre plusieurs Langues de l'Ordre. Du fort Saint-Ange, où se trouve le palais du Grand Maître, jusqu'à la Sacrée Infirmerie, la muraille est exposée à un double danger : extérieur, du fait de la menace turque par voie de mer, et

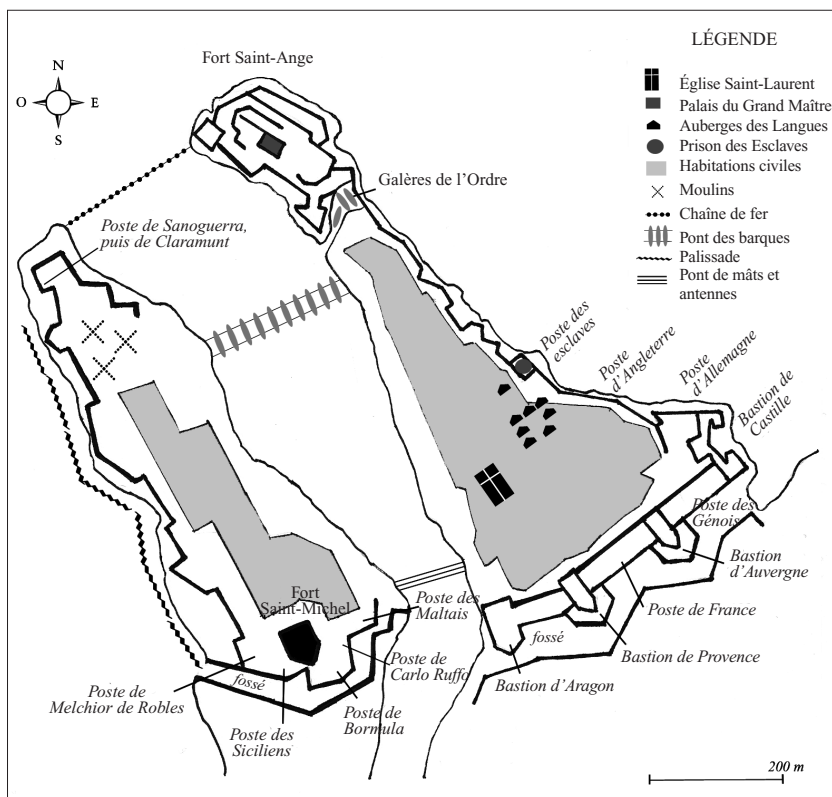
27. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 97v.

28. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 93v.

29. CODOIN, XXIX, p. 379-382, 26 mai 1565.

30. Balbi, p. 61v-62r.

31. *Journal ottoman de la campagne de Malte*, p. 209, 1 Zilhicce 972 / 30 juin 1565.



La défense de Birgù et de Senglea

intérieur, de par la présence en ce lieu de la Prison des Esclaves, qui renferme un bon millier de captifs musulmans, dont les chevaliers craignent une éventuelle rébellion durant le siège. Cette partie de l'enceinte est donc confiée à un chevalier de confiance, qui a fait ses preuves aussi bien sur terre que sur mer, Frà Mathurin d'Aux de Lescout, dit Romegas, commandant à la fois à des soldats et aux équipages des galères, qui lui sont entièrement dévoués. La suite du rempart, depuis l'Infirmierie jusqu'au bastion de Castille, est défendue par les Langues d'Angleterre et d'Allemagne ; la Langue d'Angleterre étant quasiment vide d'hommes, du fait de sa suppression en 1540 après l'adoption de l'anglicanisme par Henri VIII, elle est placée sous l'autorité d'un des rares chevaliers demeurés catholiques, Frà Oliver Estar, qui commande à quelques Anglais et surtout à un bataillon de Maltais et de Rhodiens (de ceux qui avaient suivi l'Ordre dans son errance après la perte de l'île, en 1522).

L'angle de la muraille, partie fragile, bien que renforcée par un bastion, est confié à la Langue de Castille ; puis, entre ce bastion et le poste de la Langue d'Auvergne, le rempart est sous la protection d'un patron de navire italien, Girolamo di Villavecchia, commandant à ses propres marins et soldats, et le lieu est communément désigné sous le nom de « poste des Génois ». Viennent ensuite, de part et d'autre de la porte d'entrée de la ville, le bastion de la Langue d'Auvergne, le poste de la Langue de France, le bastion de la Langue de Provence, et celui d'Aragon, situé face à Senglea³². Quant à la défense de la seconde cité, elle est presque entièrement confiée aux chevaliers de la Langue d'Italie, et à des soldats de nationalité italienne, exception faite de la porte, qui se trouve sous la garde du chef de la garnison maltaise du casal de Bir-Miftu, et du poste confié au chevalier Melchior de Robles, quand celui-ci arrive à Birgù début juillet³³. Mais en dépit de la mobilisation de tous les hommes valides, la faiblesse de la défense saute aux yeux et le Grand Maître, désabusé, peut écrire au vice-roi de Sicile que « s'il me restait des hommes pour garder nos faibles murailles, j'aurais espoir d'opposer quelque résistance, mais nous sommes si peu que nous ne pourrions résister longtemps... Nous ne pouvons que vous promettre de mourir »³⁴.

L'amertume de La Valette tient d'une part à l'absence du secours chrétien promis, qui lui fait encore écrire que, « si d'ici quinze à vingt jours, il n'arrive pas, Malte tombera certainement »³⁵, et d'autre part au nombre alarmant de civils au milieu des combats. Ce n'est pas tant pour eux que le Grand Maître s'inquiète, mais pour l'impact psychologique qu'auront inévitablement les nombreux décès sur la population assiégée ; car il a bien conscience que les Maltais ne sont que des vassaux étrangers à l'Ordre, qui n'ont de surcroît jamais réclamé son autorité, voire l'ont contestée dès 1530, par de biais de la noblesse insulaire, qui s'est délibérément retirée à Mdina ou en Sicile, pour marquer sa désapprobation quant à la décision de Charles Quint de donner Malte en fief aux Hospitaliers. Les chevaliers peuvent-ils faire confiance à des insulaires, dont la noblesse, considérée comme de peu d'importance, n'a jamais été admise au sein de l'Ordre, qui se refusera toujours à la création d'une Langue maltaise ? Les chevaliers n'ont nullement oublié la désaffection des Rhodiens lors du siège de 1522 ; en ira-t-il de même à Malte, maintenant que Saint-Elme est tombé, et que les boulets

32. Balbi, p. 28v-29r.

33. Viperano, p. 215-216.

34. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 95v, 25 juin 1565.

35. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 95v.

musulmans vont atteindre la population civile ? Et en cas de contestation populaire, comment l'Ordre peut-il envisager de soutenir le siège de l'île ?

Tels sont les questionnements, lourds de menaces, que dévoile la missive de Jean de La Valette à Don García de Toledo, le 29 juin. Les Maltais y sont froidement décrits comme « un mauvais peuple, de peu d'âme et portant peu d'amour à la Religion, comme un ingrat qu'il est, et qui, à peine les ennemis en vue et autour des remparts, s'est trouvé tout effrayé des arquebusades ; qu'en sera-t-il au moment des canonnades, qui tueront femmes et enfants, sans que l'on puisse les sauver en les mettant à l'abri, et quand l'eau viendra à manquer, ce qui ne saurait tarder, avec tout ce monde qui suffirait à assécher un fleuve, alors ne parlons pas de citernes ! [...] Je crains surtout une révolte, qui aurait pu se produire avant, sans l'espérance qu'incarne Votre Excellence, et qui commence à diminuer [...] Voilà donc où nous en sommes, avec des ennemis au-dedans et au-dehors, et si Dieu ne nous aide pas, par la venue rapide de Votre Excellence, comme tant de fois je l'ai demandé, nous sommes perdus, car lorsque le peuple tentera quelque chose, ce dont on ne peut douter..., nous sommes si peu nombreux, que nous ne pourrons résister »³⁶.

Le mépris aristocratique du Grand Maître, sa méfiance dédaigneuse à l'égard des insulaires témoignent de manière implacable de la césure franche qui existe alors entre l'Ordre et ses vassaux. Depuis 1530, aucune des deux parties n'a véritablement reconnu l'autre ; et la défiance des chevaliers envers les insulaires relève aussi bien du dédain nobiliaire pour de simples vassaux, que du sentiment d'étrangeté lié à une population certes catholique, mais extrêmement proche du monde arabe par sa langue. Pour le Grand Maître, comment être certain, dès lors, de la fidélité des Maltais ? Comment ne pas craindre qu'ils ne préfèrent s'associer à des ennemis dont ils sont si proches, par l'origine même de leur parler ? Toutefois, La Valette préjuge hâtivement, et avant même le début des combats contre les cités, de leur insoumission et de leur infidélité ! L'accusation est bien injuste, quand on sait que les Maltais enrôlés dans la défense de Saint-Elme ne se sont jamais révoltés contre leur sort, ou contre leurs chefs, mais ont, au contraire, soutenu le combat jusqu'à la fin. C'est d'ailleurs de la bouche de quelques insulaires survivants, que les Hospitaliers et les chrétiens ont appris le déroulement des dernières heures vécues par la garnison du fort. Mais pour La Valette, la différence est de taille entre des soldats aguerris et des civils effrayés par les bombardements, craignant pour leur famille et leur survie. Le souvenir obsédant de Rhodes lui fait craindre toute défaillance de la part

36. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 97v.

des insulaires, considérés comme des « ennemis » au même titre que les musulmans, parce que les deux parties ont le pouvoir de faire chuter la puissance de l'Ordre et de causer, par la perte de Malte, son éviction définitive de la Méditerranée.

Le « Petit Secours », un renfort insuffisant

L'insistance du ton de la lettre s'explique sans doute aussi par la volonté du Grand Maître de culpabiliser le vice-roi et d'obtenir le secours promis et attendu. Et cela fonctionne enfin ! Don García de Toledo pressant le roi d'Espagne de secourir Malte, sous peine de la perdre³⁷, il reçoit enfin une missive de Philippe II le 18 juin, l'autorisant à mettre sur pied les renforts nécessaires à l'aide de l'Ordre et de l'île assiégée³⁸. En attendant le rassemblement de la flotte, qui ne saurait tarder, un « Petit Secours » doit donc être expédié au plus vite, afin de pallier les pertes humaines qu'a coûté Saint-Elme. Le vice-roi de Sicile, qui est également chevalier de l'Ordre espagnol de Santiago, confie le commandement du secours militaire à un chevalier du même ordre, le frère Melchior de Robles, maître de camp de Sicile et gentilhomme de bouche de l'Empereur, ainsi qu'à Don Juan de Cardona, capitaine général des galères de Sicile³⁹. Près de 600 hommes sont rapidement réunis, qui sont composés d'une cinquantaine de chevaliers ayant répondu à l'appel du Grand Maître pour défendre Malte, d'une quarantaine de gentilshommes volontaires, d'environ 250 vétérans des présides espagnols d'Afrique et de 250 soldats recrutés dans les royaumes italiens⁴⁰.

Cependant, le secours n'est pas qu'espagnol. À Rome, le pape réunit la somme de 10 000 écus d'or d'Espagne, qu'il offre à l'ambassadeur de l'Ordre à la curie pour soutenir l'effort de guerre, et puise dans les réserves du fort Saint-Ange pour offrir des barils de poudre et de salpêtre⁴¹. Des troupes sont également levées pour porter assistance aux Hospitaliers et transporter vivres, argent, armes et munitions : dès la mi-juin, le pape a chargé Pompeo Colonna de recruter près de 600 hommes d'armes italiens, et de les conduire en Sicile pour participer au secours chrétien. La troupe est même suivie de « nombreux gentilshommes

37. CODOIN, XXIX, p. 260.

38. CODOIN, XXIX, p. 227-229, 18 juin 1565.

39. Martine Lambert-Gorges, « Santiago et la défense de la Méditerranée (notes sur le XVI^e siècle) », in *Las ordenes militares en el Mediterraneo occidental (siglos XIII-XVIII)*, Casa de Velázquez, Instituto de Estudios mancheros, Madrid, 1989, p. 216-217.

40. CODOIN, XXIX, p. 419-422, 5 juillet 1565.

41. Ulloa, p. 57r.

d'aventure au grand cœur, pour qui chaque heure semblait durer mille ans, tant ils avaient désir de s'illustrer dans ce juste combat »⁴². Les choses vont donc très vite, et le 21 juin, la troupe romaine fait déjà escale à Naples, où le vice-roi informe Don García de Toledo que Pompeo Colonna doit faire voile pour la Sicile⁴³. Le Grand Maître pourra se montrer pleinement satisfait : ce sont en effet près de 1 200 gens d'armes qui sont ainsi rassemblés et prêts au départ⁴⁴ ! Cela correspond d'ailleurs à ce que réclame La Valette aux princes, en la personne du chevalier Salvago qu'il a envoyé en ambassade en Sicile : le siège de Saint-Elme ayant coûté la vie à 1 500 chrétiens, le Grand Maître estime avoir besoin d'un bon millier d'hommes frais, pour conduire la défense du port⁴⁵.

Mais soudain, alors que tout semble s'agencer à la perfection en cette fin du mois de juin, seuls les 600 hommes conduits par Don Juan de Cardona et Melchior de Robles, embarquent sur trois galères et quittent la Sicile à destination de Malte⁴⁶. Fait incroyable, le vice-roi de Sicile n'a pas attendu les troupes pontificales pour dépêcher son « Petit Secours » ! Le souverain pontife lui en conservera d'ailleurs rancune et n'hésite pas à exprimer publiquement son courroux, lorsqu'il apprend que le secours est bien entré dans Malte, mais sans les soldats qu'il avait fait recruter⁴⁷. Arrivée trop tard, la troupe pontificale est en effet confinée dans le port de Syracuse, où 300 soldats demeureront jusqu'aux premiers jours du mois d'août dans l'attente vaine d'être autorisés à quitter la Sicile pour gagner Malte, ce qu'ils tenteront de faire illégalement, en s'embarquant sur les deux galères de l'Ordre, retenues elles aussi dans le port sicilien⁴⁸.

Les raisons pour lesquelles le vice-roi n'a pas attendu les troupes pontificales sont assez troubles. L'information a-t-elle mal circulé ? Don García de Toledo a-t-il craint que Pompeo Colonna n'arrive trop tard dans son royaume ? A-t-il voulu apparaître, aux yeux de Philippe II et de la chrétienté, comme l'unique autorité à qui l'Ordre et Malte devraient leur salut ? Plus plausible apparaît l'hypothèse d'une vive crainte des dirigeants espagnols à l'égard des deux possessions de la Couronne situées à proximité de Malte, La Goulette et la Sicile, qui sont à leurs yeux bien plus stratégiques. Depuis l'annonce de la venue des Turcs au

42. Ulloa, *ibid.*

43. CODOIN, XXIX, p. 405-408, 21 juin 1565.

44. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 106v, 15 juillet 1565.

45. CODOIN, XXIX, p. 265-268, 7 juillet 1565.

46. Balbi, p. 64v-66r ; Viperano, p. 212.

47. CODOIN, XXIX, p. 424, 1^{er} août 1565.

48. AGS, Leg. 1129, f. 111r, 6 août 1565.

Ponant, Don García de Toledo tremble en effet à l'idée que ceux-ci puissent se retourner contre son royaume, si d'aventure Malte tombe rapidement entre leurs mains, ou si elle leur résiste trop longtemps – ce qui les lasserait et les conduirait à s'intéresser à des territoires plus glorieux. L'inquiétude est grande également en ce qui concerne une éventuelle attaque de La Goulette, qui accompagnerait ou suivrait celle de Malte. Ces appréhensions ne peuvent que s'accroître à l'annonce de la chute de Saint-Elme le 23 juin, qui révèle soudain l'extrême fragilité de ses défenseurs, et esquisse l'éventualité d'une perte de l'île à plus ou moins brève échéance. L'armada qui l'assaille est si imposante, surtout qu'elle doit être renforcée en hommes et en navires par la flotte d'Alger !...

Don García de Toledo est informé de tout, par sa correspondance avec le Grand Maître ; il ne peut donc qu'être conscient de la menace qui s'accroît aux portes même de son royaume. Si Malte vient à tomber, elle peut servir de point d'appui pour conduire une attaque contre la Sicile ou La Goulette⁴⁹ ; telle est peut-être la raison pour laquelle le vice-roi maintient la moitié de la compagnie de Pompeo Colonna à Syracuse et garde, contre toute attente, les deux galères de l'Ordre dans le port – en dépit des nombreuses réclamations du Grand Maître, furieux de ne pas récupérer ses navires, ses hommes et ses munitions !⁵⁰ Non seulement ces troupes stationnées de force à Syracuse représentent une base sûre pour la constitution de la grande flotte chrétienne qui doit définitivement sauver Malte, mais en cas d'attaque imprévue du royaume par l'armada turque, elles peuvent assurer une défense immédiate des littoraux siciliens. C'est que si le pape soutient les Hospitaliers qui dépendent de lui, Don García de Toledo s'efforce de protéger au mieux les possessions espagnoles ; ce n'est pas tant la survie de l'Ordre qui lui importe que celle des territoires de la Monarchie Catholique, et en priorité ceux qui paraissent stratégiquement essentiels. Enfin, sans noircir plus que nécessaire le vice-roi, il est probable que celui-ci ait cru sincèrement à la mobilisation rapide d'un Grand Secours, et que les hommes retenus contre leur volonté à Syracuse ne tarderaient guère à faire voile, avec toute la flotte, à destination de Malte. Et dans l'attente de cette gloire prochaine, l'Ordre bénéficie déjà du renfort d'un « Petit Secours » qui doit permettre de parer aux dangers les plus immédiats.

Quelles qu'aient été les raisons, il n'empêche que ce ne sont bien que 600 hommes, soit la moitié seulement de ce qu'attend le Grand Maître, qui débarquent à Malte au début de l'été et entrent à Birgù peut-être dans

49. CODOIN, XXIX, p. 283-286, 16 juillet 1565.

50. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 98r, 28 juin 1565.

la nuit du 29 au 30 juin⁵¹. Les dates varient, car le « Petit Secours » a tourné plusieurs jours autour de l'île, avant de débarquer les hommes, et que ceux-ci ont mis quelques jours à traverser Malte, depuis Mdina jusqu'au port. La date du 30 juin est confirmée par une lettre publiée à Lyon, à la fin de l'année 1565, en laquelle on peut lire que « le XXX du mois passé étaient venus de la Cité [*Mdina*] au Bourg [*Birgù*] bien six cents soldats en escarmouchant tout au long du chemin contre les Turcs »⁵². Mais une autre missive de Rome, également publiée à Lyon, rapporte que l'arrivée des soldats « en la Cité fut le samedi XXX juin ; ils y furent ce jour là et le dimanche suivant ; le Lundi II juillet, ils en partirent sur la nuit » et sont enfin dans Birgù à l'aube du 3 juillet⁵³. D'une manière générale, les récits défendent plutôt cette chronologie, datant le débarquement à Malte de la fin juin, puis l'entrée dans Birgù au début de juillet⁵⁴. L'Ordre lui-même, lorsqu'il finance le peintre Matteo Perez d'Aleccio en 1574, pour réaliser la décoration de la Salle du Conseil du nouveau Palais Magistral, date l'arrivée du « Petit Secours » à Birgù du 5 juillet.

Le vice-roi a informé Jean de La Valette que le « Petit Secours » doit arriver par voie de mer et par conséquent, se présenter au-devant du port de Malte. Mais la chute de Saint-Elme complique les choses : la moitié du port, correspondant à l'anse de Marsamxett, étant désormais entièrement aux mains des musulmans, les galères devront attendre la nuit et le déclenchement d'un signal lumineux depuis Birgù pour entrer sans risque dans le port⁵⁵. Las ! Don García de Toledo ignore, au moment où il rédige sa missive, que les Turcs ont entièrement fermé l'embouchure portuaire par une chaîne de barques reliant la Pointe des Fourches à la Pointe de Dragut. Il est donc désormais impossible au « Petit Secours » d'entrer, comme convenu, par voie maritime !... C'est la raison pour laquelle les Hospitaliers n'allument pas le signal prévu à la fin juin, afin de ne pas attirer l'attention des musulmans sur la venue d'un secours et de ne pas mettre en péril les navires chrétiens.

De leur côté, les trois galères, stationnées à trente milles du port comme leur en avait donné consigne le vice-roi, guettent en vain la lueur

51. CODOIN, XXIX, p. 276, 14 juillet 1565.

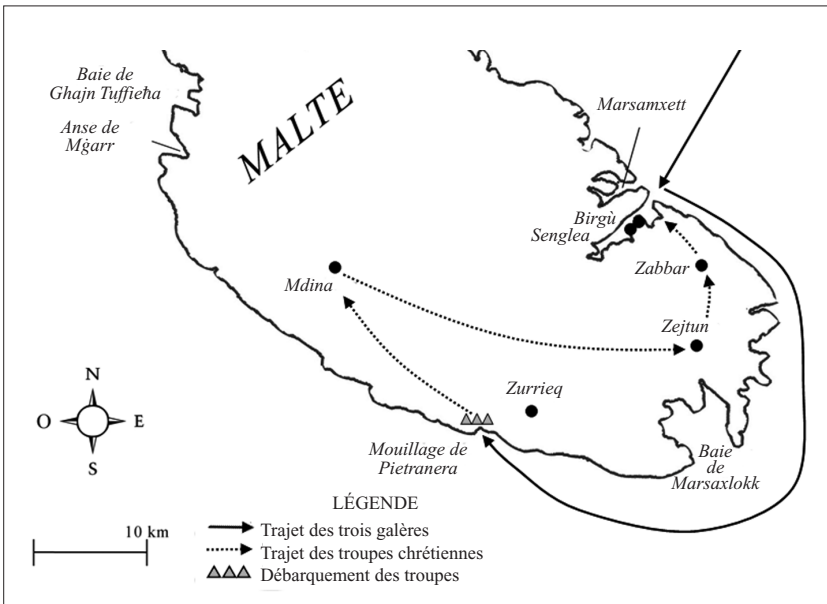
52. *Continuation du discours des Turcs arrivez en l'isle de Malte*, Lyon, 1565, p. 2v.

53. *Ce qui s'est passé à Malte depuis la prinse du chasteau S. Elmo par les Turcs...*, Lyon, 1565, p. 2r-2v.

54. Viperano, p. 214-215 (débarquement le 30 juin) ; Balbi, p. 63v-64r (entrée dans Birgù dans la nuit du 3 au 4 juillet) ; Cirni, p. 76v-77r (entrée dans Birgù le 3 juillet) ; Vendôme, p. 41 (entrée dans Birgù le 5 juillet) ; Ulloa, p. 67r (5 juillet également).

55. CODOIN, XXIX, p. 419-422, 5 juillet 1565.

des feux leur annonçant que la voie est libre. Elles se seraient même approchées de quatre milles de l'embouchure portuaire, mais l'absence de signal les contraint à regagner la haute mer ; elles patientent encore jusqu'à la nuit suivante où, de nouveau, aucun feu ne luit à Birgù⁵⁶. Elles prennent alors la décision de longer la côte maltaise jusqu'à l'anse de Pietra Nera, à proximité du casal de Zurrieq, où s'effectue finalement le débarquement. Don Juan de Cardona ayant reçu du vice-roi l'ordre de ne pas débarquer d'hommes dans le cas où le fort Saint-Elme serait tombé, il dépêche à terre le chevalier français de Quincy pour s'enquérir auprès des insulaires du déroulement du siège. Apprenant que Saint-Elme a été conquis depuis une semaine, et craignant que Don Juan de Cardona ne fasse faire demi-tour aux galères, ou bien que les soldats ne refusent de débarquer, celui-ci ordonne aux paysans de garder le secret et de soutenir, à quiconque se renseignerait, que le fort est toujours aux mains des chrétiens⁵⁷. De sorte que le débarquement des troupes a bien lieu et qu'au petit matin, sous le commandement de Don Juan de Cardona, les galères reprennent la route en direction de la Sicile, où elles parviennent sans encombre le 14 juillet⁵⁸.



L'arrivée du « Petit Secours »

56. CODOIN, XXIX, p. 280, 16 juillet 1565.

57. Balbi, p. 63v-64r.

58. CODOIN, XXIX, p. 276.

Une fois débarqués, les hommes se dirigent vers Mdina, où le gouverneur Mezquita leur donne un guide, afin de les conduire sans encombre jusqu'à Birgù et d'éviter ainsi les troupes et le camp musulmans⁵⁹. Dans le même temps, le gouverneur dépêche un messager en toute hâte à Birgù, pour informer le Grand Maître de l'arrivée des renforts. Ceux-ci, après avoir traversé le village de Zejtun, puis celui de Zabbar, situé non loin du port, poursuivent leur route à pied, pour éviter que le bruit des chevaux n'alerte les Turcs, jusqu'à l'anse de La Renella où les attendent des barques commandées par Romegas, leur permettant d'entrer en secret dans Birgù vers deux heures du matin⁶⁰. La fresque réalisée par le peintre Matteo Perez d'Aleccio, au service de l'Ordre, met en scène l'arrivée du « Petit Secours » dans l'anse de La Renella (cf. illust. 2). L'embarquement des troupes à bord de six barques se déroule sous la direction de Romegas, qui brandit l'étendard rouge à croix blanche de l'Ordre, et du chevalier Melchior de Robles portant l'étendard blanc, orné de la croix rouge en forme d'épée aux branches fleurdelisées, emblème de l'Ordre de Santiago. Les deux chevaliers, placés au centre de fresque, symbolisent la fraternité des deux ordres en lutte contre les Infidèles. Sur les barques, se pressent soldats et chevaliers, armés de piques, d'épée et d'arquebuses, certains arborant la soubreveste rouge des Hospitaliers et d'autres la croix de saint Jacques le Majeur par-dessus l'armure. En arrière-plan, sur une langue de terre, se distinguent les remparts de Birgù et le fort Saint-Ange sur lequel flotte le drapeau des Hospitaliers.

À leur entrée dans Birgù, les hommes du « Petit Secours » sont accueillis avec une joie manifeste : « Les pauvres chevaliers du Bourg ont été en grand doute et peur jusques à l'arrivée audit Bourg, des sept cents soldats qui étaient en la Cité, la venue desquels les a remplis d'allégresse »⁶¹. Il est également rapporté à Don García de Toledo que « l'allégresse du Grand Maître était telle [qu'il] embrassait les gens sans pouvoir leur parler »⁶². Mais passée l'exaltation de l'arrivée, chaque camp prend rapidement conscience de sa propre déception. En pénétrant dans la cité, les hommes du « Petit Secours » apprennent brusquement la vérité sur la chute de Saint-Elme et s'en désolent, soucieux de se trouver pris dans un combat où les musulmans ont incontestablement l'avantage, et qui semble presque perdu d'avance. Quant aux assiégés,

59. CODOIN, XXIX, p. 276, 14 juillet 1565.

60. Viperano, p. 215 ; *Ce qui s'est passé à Malte depuis la prinse du chasteau S. Elmo par les Turcs...*, op. cit., p. 2r-2v.

61. *Continuation du discours des Turcs arrivez en l'isle de Malte*, op. cit., p. 3v.

62. CODOIN, XXIX, p. 279.

s'ils manifestent ouvertement leur enthousiasme, ils constatent surtout qu'a débarqué seulement la moitié des hommes promis par la chrétienté. Le contingent représente à peine le tiers de ceux qui ont succombé en un mois à Saint-Elme ! Très amer, le Grand Maître le fait d'ailleurs remarquer au vice-roi, qui le rapporte plus tard à Philippe II : « le Grand Maître se trouve en un tel manque d'effectifs, depuis qu'il a perdu 1 500 hommes à Saint-Elme, que six cents hommes ne suffisent pas à assurer la défense de Birgù et de Saint-Michel »⁶³. Quels que soient ses sentiments, La Valette est bien obligé de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de ranimer le courage des défenseurs.

Il est cependant indéniable que l'effet psychologique du « Petit Secours » a dû jouer sur les membres de l'Ordre, ainsi que sur les soldats et la population civile, au point que l'organisation de la défense se poursuit avec une ardeur accrue. Ce n'est pas un hasard si l'Ordre a choisi de faire figurer cet épisode parmi les fresques qui illustrent le Palais du Grand Maître, dès les années 1570 ; bien que plus faible en effectifs que prévu, le « Petit Secours » est venu apporter la preuve reconfortante que la chrétienté n'a pas totalement abandonné Malte et qu'un secours plus fort encore est en train de se constituer, pour la sauver définitivement. Enfin, chacun a conscience que les membres du « Petit Secours » sont des combattants chevronnés, des spécialistes de l'art de la guerre qui ne risquent ni de s'insurger, ni d'abandonner les habitants à leur sort. Témoignant de la fougue propre à ceux qui n'ont pas encore combattu, les troupes fraîchement débarquées auraient d'ailleurs immédiatement demandé à être placées dans les lieux les plus exposés, et notamment « à la défense de la forteresse de Saint-Michel. Ce que Monseigneur le Grand Maître, connaissant le cœur d'iceux être si bien délibéré, eut pour agréable en leur accordant cette requête, sans toutefois ôter ceux qui se trouvaient en la forteresse »⁶⁴. Et lorsque, durant les premiers jours de juillet, un civil d'origine grecque entreprend de désertir, pour informer le camp turc de l'arrivée d'un secours chrétien dans les cités, le Grand Maître se montre inflexible. Arrêté par des sentinelles au moment où il s'apprête à franchir les lignes chrétiennes, le déserteur est conduit devant La Valette qui le condamne froidement à être écartelé en public, afin que tous comprennent que le combat sera conduit jusqu'à l'arrivée du « Grand Secours » et qu'il sera sans merci⁶⁵.

63. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 106v, 15 juillet 1565.

64. Vendôme, p. 41.

65. Cirni, p. 76v ; Balbi, p. 64r.

La tension monte

Sous le feu des bombardements qui s'intensifient, les deux premières semaines de juillet sont donc occupées par un renforcement général des positions. Le Grand Maître ordonne au personnel de l'arsenal de réaliser en toute hâte, puis de distribuer aux troupes, des fagots, à partir de vieux câbles effilés et de grands écheveaux de fils, empâtés de terre mouillée. Les esclaves infirmes, enfermés à l'arsenal, sont employés nuit et jour à fabriquer des mèches de fusils et de pistolets ; sont également forgés divers ustensiles de fer, des clous, des pièces pour l'artillerie et des balles pour les arquebuses. Le 8 juillet, alors que les tirs ennemis pilonnent sans relâche les remparts, La Valette suggère que soient dressées des barricades de pierres sèches dans les rues de Birgù, pour protéger les habitants. Il demande enfin que toutes les maisons situées entre le bastion de Castille et le bastion d'Allemagne soient démolies, afin de dégager un large espace de près de 200 pas, sorte de contre-fossé, où tomberont les boulets sans atteindre les civils. En dépit de la canonnade persistante depuis la plateforme de San Salvatore, les dommages sont moindres qu'auparavant, grâce à ces mesures⁶⁶. En parallèle, un pont de barques attachées entre elles par des antennes de galères et des poutres, est édifié en toute hâte pour relier Birgù à Senglea et faciliter les échanges entre les cités assiégées, notamment le transport des denrées, des armes, des soldats et des blessés jusqu'à la Sacrée Infirmerie. Le pont est placé au voisinage du fort Saint-Ange, en un rare lieu qui se trouve à l'abri des canons ennemis : les tirs depuis le Mont Sciberras sont en effet trop courts, de même que ceux des pièces d'artillerie installées autour des deux cités⁶⁷.

Dans le même temps, depuis le 7 juillet, les chrétiens de Senglea peuvent observer le positionnement de plusieurs barques au fond de l'anse de Marsa ; trois jours plus tard, ce sont près de soixante navires, qui s'agglutinent au large de la cité⁶⁸, puis quatre-vingts environ quelques jours plus tard⁶⁹. La crainte gagne la population, car la présence de ces bâtiments à Marsa est la preuve éclatante de la puissance turque : en effet, le port ayant été fermé au niveau de Saint-Elme par une chaîne de barques, le déplacement des navires depuis l'anse de Marsamxett n'a pu se faire que par voie de terre et par halage ! En sept jours seulement, reproduisant le coup d'éclat réalisé par Dragut à Jerba en 1550, les Turcs font traverser la péninsule Sciberras, au niveau de Marsa, à plus d'une

66. Balbi, p. 66v-67r.

67. Balbi, p. 70r.

68. Balbi, p. 69r.

69. Balbi, p. 69r ; Vendôme, p. 46.

soixantaine de barques, tirées par des hommes peut-être aidés par du bétail. De quoi susciter une inquiétude sourde du côté des chrétiens... De toute évidence, un dangereux assaut par voie de mer s'organise, auquel les assiégés doivent se préparer.

Pensant que l'attaque prendra pour cible Senglea, le Grand Maître s'empresse de concentrer la défense sur le petit fort Saint-Michel et réclame de bâtir un obstacle, destiné à gêner l'attaque maritime turque. Tout au long du flanc occidental de Senglea, on édifie donc rapidement une palissade ; solidement plantée au fond de la mer, à une dizaine de pas de la plage, elle est constituée de grosses poutres, séparées de quinze pas chacune, et attachées ensemble par le bas, le milieu et le haut, avec de grosses chaînes de fer. D'autres chaînes sont encore rajoutées, dans le but d'empêcher les embarcations d'approcher de trop près et contraignant les hommes à entrer dans l'eau pour gagner le rivage, c'est-à-dire à se présenter à découvert sous les remparts de la cité : ainsi alourdis et empêchés dans leurs mouvements par des vêtements mouillés d'eau de mer, les musulmans avanceront plus lentement, devenant, au moment de l'attaque, des cibles plus aisées pour les défenseurs, car ils seront tenus plus longtemps en joue⁷⁰.

Les Turcs saisissent immédiatement le danger que représente la palissade. Le 11 juillet, des musulmans sont chargés d'empêcher la poursuite de la construction : parmi eux, un certain Salih ben Mahmud œuvre si bien à la destruction des poteaux de bois qu'il est remarqué par ses supérieurs et que, pour son exploit courageux, « il est décidé de lui confier un poste de responsable de navigation »⁷¹. Les récits chrétiens, muets sur le sujet, se montrent exclusivement louangeurs à l'égard des Maltais qui sont intervenus pour chasser les musulmans et protéger la construction. Quatre insulaires se seraient jetés à l'eau spontanément, pour attaquer les Turcs avec une telle vigueur que ceux-ci auraient fini par se retirer à la nage, poursuivis par les Maltais qui nagent parfaitement et parviennent même à occire un ennemi⁷². L'anecdote est révélatrice de l'adhésion des insulaires au combat de l'Ordre. Le Grand Maître les avait mal jugés ; dès lors que le danger s'est précisé à l'encontre de leurs cités, voire de leur île, puisque des ruraux ont été appelés pour défendre Birgù et Senglea et que des escarmouches ont eu lieu aux alentours de Mdina, la fidélité aux Hospitaliers s'est manifestée de manière explicite.

70. Balbi, p. 68r.

71. *Journal ottoman de la campagne de Malte*, p. 223, 12 Zilhicce 972 / 11 juillet 1565.

72. Balbi, p. 68v ; Vendôme, p. 46-47 ; BMA, Ms 1090, p. 18.

« Pourtant peu experts en l'art de la guerre, peu habitués aux armes, et de nature timide, [les Maltais] désormais conscients du danger et de ce qu'ils ne pouvaient attendre nulle clémence des ennemis, remplirent avec zèle leur rôle... , ayant toujours en mémoire les tourments et la mort [qu'avaient subis ceux du fort Saint-Elme] »⁷³. De fait, aussi bien les hommes que les femmes ou les enfants contribuent à la défense du port, soutenant la résistance des chevaliers et des soldats, taillant le bois, œuvrant à aplanir les terrains, élevant les terre-pleins et les palissades, transportant la paille, les matériaux, les pierres, obéissant aux ordres de ceux qui surveillent et dirigent les opérations. C'est que les Maltais résistent avec le même acharnement que leurs suzerains ; profondément catholiques, ils ne se battent pas uniquement pour leur vie, mais pour leur foi, et jamais au cours du siège, ils ne devront manifester un quelconque désir de se soumettre à une autorité musulmane.

Un mois de juillet meurtrier

Le terrible assaut du 15 juillet

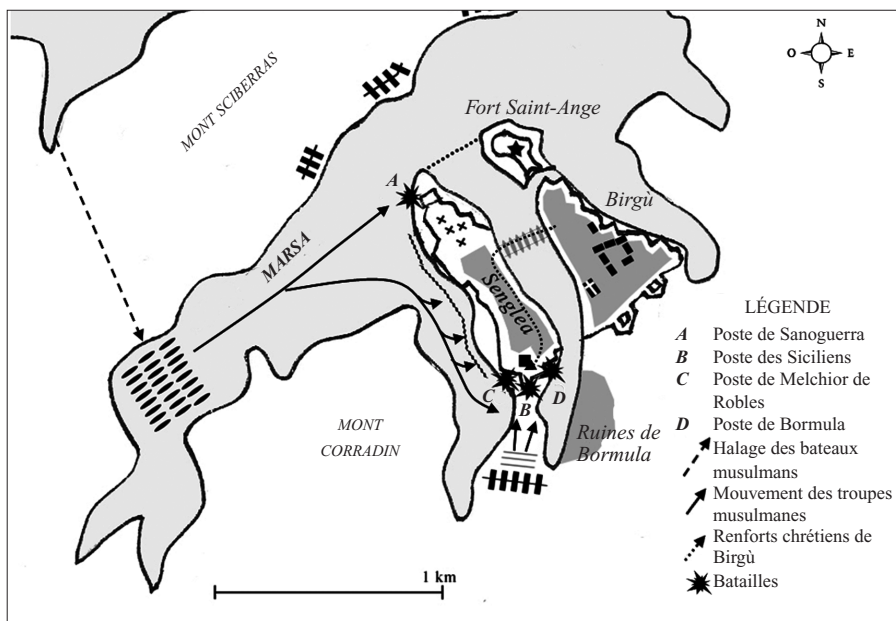
Le 14 juillet, le bombardement a encore augmenté en intensité. Ce soir-là, des chants, de la musique, des cris et des prières résonnent dans le camp musulman ; les assiégés comprennent que l'offensive est pour le lendemain. Le 15 juillet, se déroule en effet un assaut extrêmement violent, conduit à la fois par voie de terre et par voie de mer, contre Senglea. Ce sont près de 8 000 combattants qui s'élancent à l'assaut des murailles, dirigés sur terre par Mustafa Pacha et sur mer, par Euldj Ali. Aux premières lueurs de l'aube, « la rumeur court : *Alerte ! Alerte ! Aux armes ! Aux armes !* dès que [les chrétiens] voient surgir les barques ennemies qui s'avancent »⁷⁴. Venant du fond du port, environ 80 navires émergent, démâtés, de la brume matinale, guidés par des corsaires algérois aux ordres d'Euldj Ali, transportant environ 2 000 hommes, « dont une bonne partie d'entre eux ne savent pas nager, afin qu'ils n'aient aucun espoir de retour en arrière et qu'ils soient déterminés à combattre pour vaincre »⁷⁵. Au même moment, le fort Saint-Michel, les postes et les bastions situés autour de la porte de Senglea découvrent l'irruption de plus de 6 000 soldats musulmans, dont au moins 3 000 janissaires, aisément reconnaissables à leurs riches atours, à leurs soieries pourpres et dorées, à leurs turbans colorés et à leur cimenterre⁷⁶.

73. Viperano, p. 209-210.

74. Cirni, p. 82v.

75. Cirni, p. 82v.

76. Balbi, p. 70r.



Le déroulement de l'assaut

L'attaque débute par la mer, les navires se séparant pour se diriger d'une part contre le poste des Siciliens, et d'autre part contre le poste du chevalier Francisco de Sanoguerra et de son neveu Don Juan. Mais les chaînes et la palissade remplissent leur rôle et les soldats turcs sont contraints de se jeter à l'eau et de nager jusqu'au pied des remparts, où ils sont décimés par le feu chrétien. Pour défendre le bastion placé sous son autorité, le chevalier Sanoguerra ne dispose que d'une soixantaine de soldats ; il s'illustre particulièrement durant le combat, se battant au pistolet et à l'épée, encourageant ses hommes, sautant sur un parapet pour empêcher les musulmans d'escalader la muraille. C'est pendant qu'il se bat à découvert sur ce parapet qu'il est tué d'un coup d'arquebuse à l'aine et Balbi da Correggio, placé juste derrière lui, récupère son corps pour le mettre à couvert et empêcher qu'il ne soit pris par les ennemis⁷⁷. Quant à l'offensive par voie de terre, elle se centre sur le poste du chevalier Melchior de Robles et celui de Bormula, mais les tirs croisés des deux bastions causent de véritables ravages au sein des musulmans ; au moment où le combat paraît plus incertain, des renforts sont envoyés par le Grand Maître, en la personne de plusieurs chevaliers, dont Romegas, qui sont passés de Birgù à Senglea, inaugurant ainsi le

77. Balbi, p. 71v-72r.

pont entre les cités. Du côté maritime, les chevaliers ordonnent de concentrer les tirs sur les navires, afin de couler le plus d'embarcations possible et de noyer les soldats musulmans⁷⁸.

Reffet fidèle et épique des grands moments du siège, les fresques de Matteo Perez d'Aleccio illustrent l'épisode marquant de l'assaut du 15 juillet (*cf.* illust. 3). Le peintre a choisi d'observer la scène, et de nous la faire observer, depuis les batteries musulmanes vraisemblablement postées sur le Mont Corradin et bombardant Senglea. Le combat est déjà largement engagé et tourne en faveur des chrétiens : spectateur médusé, un musulman du premier plan écarte d'ailleurs les bras avec effroi, devant les barques chavirées des Turcs, le désastre de l'assaut maritime et les nombreux corps de soldats tombant dans la mer. Sur la langue de terre, se trouvent les moulins à vent de *L-Isla* et devant les remparts, une offensive chrétienne conduite par des chevaliers repousse les navires musulmans. À l'arrière-plan, le fort Saint-Ange soutient le combat des assiégés en bombardant les barques, et on aperçoit le pont qui joint les deux cités, emprunté par des hommes de Birgù venus prêter main forte à ceux de Senglea.

Sur son navire, Euldj Ali exhorte constamment les musulmans à poursuivre l'attaque, mais devant la débâcle qui se profile, il est le premier à ramener les navires en arrière, pour éviter des pertes humaines et matérielles trop lourdes, puis à faire cesser combat. Cinq heures durant, la bataille a été si violente, que « résonnaient dans l'air, tout ensemble, les cris et le grondement de l'artillerie et des armes, tandis que les flammes et les fumées des arquebusades permanentes et des tirs de boulets et de pierres faisaient songer à une tourmente, quand se déchaînent les éclairs, la grêle et les brumes portées par les vents tempétueux », narre Cirmi, emporté par son lyrisme⁷⁹.

Lorsque tout s'achève, les survivants peuvent mesurer l'étendue du désastre : les Turcs ont perdu près de 1 400 hommes, pour la plupart venus avec le secours d'Alger⁸⁰, peut-être plus encore⁸¹, dont les corps jonchent le sol un peu partout. « Ce jour-là, le spectacle des barques, des armes, des hommes fut horrible à voir ; certaines barques étaient brisées, d'autres coulées, d'autres encore conduites à coups de rame de ci, de là, dans la plus grande confusion. Partout, on voyait flotter, au gré des vagues, des boucliers, des arcs, des turbans, des tuniques de diverses

78. Balbi, p. 73r.

79. Cirmi, p. 82v.

80. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 111r, 6 août 1565 ; Viperano, p. 219 ; Cirmi, p. 83r.

81. 2 000 morts selon Vendôme (p. 47), 4 000 selon Balbi (p. 73v).

couleurs, de la vaisselle, des débris de bois. Des Turcs se cachaient dans les embarcations, certains se tenaient la main, d'autres nageaient le temps qu'il leur restait à vivre, d'autres encore émergeaient des flots ou coulaient, s'effondraient sur les rives où ils gisaient à moitié morts... »⁸². Les Maltais, généralement bons nageurs, sont chargés par le Grand Maître d'aller récupérer les vivres, les barils d'eau potable, les armes et les munitions dans les embarcations⁸³. Une dizaine de bateaux a été coulée par l'artillerie chrétienne et six bannières ont été enlevées à l'ennemi, qui sont déposées solennellement par le Grand Maître dans l'église de Saint-Laurent, en même temps qu'est fait chanter un *Te Deum* en remerciement de la victoire obtenue⁸⁴. Mais en dépit de la joie générale, le camp chrétien panse lui aussi ses plaies : la bataille a coûté la vie à plus de 200 soldats et à 64 membres de l'Ordre, dont 55 chevaliers, parmi lesquels le chevalier Sanoguerra et son neveu, ainsi que le jeune fils du vice-roi de Sicile, Don Federigo de Toledo⁸⁵.

Un quotidien sous les bombardements

L'échec de l'offensive ne décourage pas pour autant les musulmans, qui étouffent un peu plus les cités, au point d'empêcher désormais tout départ de courrier à destination de Mdina ou de la Sicile. À la date du 10 août, Don Sancho de Leiva, capitaine du vice-roi chargé de la mobilisation des contingents militaires du royaume, s'inquiète d'ailleurs de ce que personne n'a plus reçu aucune missive du Grand Maître depuis mi-juillet⁸⁶ et se demande si Malte tient encore, et surtout « comment faire pour les secourir, que Dieu leur vienne en aide et leur apporte une solution »⁸⁷. Dès le 16 juillet en effet, les bombardements ont repris avec plus de force encore, essentiellement centrés sur le fort Saint-Michel, dont les merlons sont détruits et tombent dans le fossé, découvrant les canons chrétiens désormais exposés au feu ennemi. Le chevalier Melchior de Robles supervise hâtivement la construction de remparts de fortune avec tous les matériaux possibles (bois, pierres, sacs de terre) ; à Saint-Michel comme ailleurs, les assiégés s'épuisent chaque jour à renforcer les murailles et à colmater les brèches⁸⁸. Sous le commandement de Jean de La Valette, les chrétiens démantèlent plusieurs coques

82. Viperano, p. 219.

83. Balbi, p. 74v. ; Cirmi, p. 83r.

84. Balbi, p. 74v.

85. Vendôme, p. 47 ; Balbi, p. 75r.

86. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 112r, 10 août 1565.

87. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 113r, 10 août 1565.

88. Balbi, p. 75v.

de navires pour en récupérer le bois ; avec la toile des voiles, les habits des esclaves morts, les réserves en coton des citadins, ils cousent de grands sacs qu'ils emplissent de terre pour servir de protection aux soldats et combler les trous des murailles. Tout au long de ces journées, le Grand Maître est présent sur les lieux des combats, s'interdisant le repos et refusant de demeurer dans son palais du fort Saint-Ange : « constamment vigilant, énergique, intrépide, il ne manifeste aucun signe de peur ou d'abatement. Sa présence ranime le courage de ses soldats et chevaliers »⁸⁹.

Outre le fort Saint-Michel, les Turcs concentrent également leur attention sur le point le plus fragile de la muraille de Birgù, à savoir le bastion de Castille, qui peut être attaqué à la fois par voie maritime et terrestre. Le 21 juillet, une nouvelle plateforme est érigée sur le Mont San Salvatore pour y disposer plusieurs canons, destinés à bombarder le bastion de Castille ; inquiet de ces préparatifs, le Grand Maître ordonne de couler plusieurs petits navires non loin du rivage, pour jouer, au niveau du bastion, le rôle de la palissade de Senglea et empêcher une attaque par mer de la muraille. En même temps, il réclame la démolition des habitations sises à proximité du rempart afin d'utiliser les pierres comme projectiles contre les musulmans⁹⁰. Mais la batterie turque de San Salvatore, désormais pourvue de 30 canons, tournés contre les bastions de Castille, d'Allemagne, d'Auvergne, et contre le fort Saint-Ange, n'est pas la seule à être renforcée ; il en va de même pour celle du Mont Sainte Marguerite, où sont positionnés à présent 14 canons, dont six bombardent le fort Saint-Michel, six autres la Mandra et deux l'espace correspondant au « jardin du Grand Maître ». La batterie du Mont Corradin vise quant à elle Saint-Michel, et les postes de Melchior de Robles et de Bormula, mais peut également atteindre également les maisons de Birgù ; enfin, celle du Mont Sciberras bombarde l'ancien poste du chevalier de Sanoguerra, dorénavant confié au chevalier de Claramunt⁹¹.

Lorsque les canons tirent tous en même temps, nul dans les cités n'est à l'abri des boulets ; c'est ce qui se produit le 22 juillet, jour du bombardement le plus intense, qui cause l'étourdissement et l'affolement des assiégés, tant des civils que des hommes d'armes. « Les canons grondaient de manière si terrible et continue aux oreilles, que cela en était incroyable et épouvantable ; ils faisaient non seulement trembler

89. Balbi, p. 77v.

90. Balbi, p. 77r.

91. Balbi, p. 79r.

Birgù et Senglea, mais on pouvait entendre résonner la rumeur dans l'air jusqu'aux rivages de la Sicile, tandis qu'ils dégageaient une large fumée blanche, du fait de la finesse de la poudre, qui faisait comme des nuages masquant la lumière du soleil »⁹². Cirni n'exagère nullement : une lettre partie de Sicile le 6 août, confirme en effet qu'à la fin juillet, les habitants ont entendu « au Cap Passaro tant d'artillerie depuis Malte, qu'ils n'en avaient jamais autant entendu en même temps, et ils ignorent ce qu'il s'est passé »⁹³ !

Dans ce quotidien difficile, les civils continuent d'aider comme ils le peuvent. « Les Maltais qui, au début, n'étaient pas habitués à de telles attaques militaires, et qui ne voyaient pas grand péril, rechignaient à travailler à la réfection des murailles, et nombre d'entre eux demeuraient cachés dans leurs maisons ; mais quand ils virent et entendirent la tempête de tirs et la destruction des murailles, les hommes, les femmes, les enfants, les jeunes et les vieillards, avec leurs faibles forces, se mirent avec une vivacité remarquable au travail, aidant partout où c'était nécessaire »⁹⁴. Réquisitionnés par les Hospitaliers, ils sont notamment employés à la constitution des réserves de munitions, de boulets de canons, de balles d'arquebuses, de grenades et des fameux « sachets de coton », présentés comme une invention géniale du Grand Maître. Il s'agit de petits sacs de coton remplis de poudre et recouverts de poix : en brûlant, la poix devient liquide et, mettant le feu à la poudre, le petit sac explose. Extrêmement rapides et simples à confectionner, ces « sachets » font de véritables ravages dans les rangs ennemis⁹⁵.

Pour autant, la vie dans les cités devient bientôt insupportable. Malgré les dispositions prises par les chevaliers, de nombreux civils continuent de périr sous les bombardements, tandis que les réserves de vivres et d'eau diminuent de manière inquiétante, au point que La Valette écrit au vice-roi pour réclamer un secours, sinon pour l'Ordre, du moins pour les civils inutilement exposés et qui consomment l'eau douce, essentielle à la survie des combattants exposés au feu ennemi et à la chaleur de l'été maltais. Le 25 juillet, Don García de Toledo transmet la missive à la secrétairerie du roi d'Espagne, accompagnée d'une lettre dans laquelle il critique ouvertement l'Ordre, estimant que la faute incombe entièrement à La Valette : il lui reproche notamment d'avoir laissé s'accroître la population laïque dans le port, jusqu'à près de 15 000 personnes, non

92. Cirni, p. 85r-85v.

93. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 111r, 6 août 1565.

94. Cirni, p. 85v.

95. Balbi, p. 77v.

seulement natives des cités, mais également originaires des campagnes avoisinantes, qui s'étaient réfugiées à Birgù et Senglea dès le début du siège. Le vice-roi souligne qu'il avait fourni à l'Ordre les patentes permettant aux civils inaptes au combat de quitter Malte et d'être accueillis dans les ports de Sicile, le temps de la guerre ; le Grand Maître avait promis de le faire, mais n'a finalement pas respecté son engagement. Et Don García de conclure : « Que Votre Majesté soit sûre que, malgré la sagesse de certaines personnes, il arrive parfois qu'elles se trompent »⁹⁶.

Voilà un jugement bien sévère et immérité ! La Valette a tenté, dès le mois de janvier, de faire recenser les civils inaptes au combat ; de même, vers la mi-avril, il a ordonné que ceux-ci soient envoyés en Sicile. Mais l'Ordre est, à ce moment-là, bien plus occupé à la mise en défense du port qu'à l'organisation du départ des femmes, des enfants et des vieillards. Conduire des insulaires en Sicile, cela signifie, outre le départ dangereux de navires et d'hommes, la crainte de ne plus les voir revenir et de souffrir de leur absence en cas d'assaut. C'est d'ailleurs exactement ce qui se produit avec les deux galères de l'Ordre, retenues en Sicile durant le siège et qui se trouvent, après le débarquement des Turcs, dans l'incapacité de regagner Malte. On se doute bien alors que pour le Grand Maître, le choix est vite fait : plutôt garder des civils inutiles dans le port, au risque de les exposer au feu ennemi et de les voir épuiser les réserves de vivres, que de se priver, même pour quelques jours, des chevaliers, des soldats et des navires qui sont nécessaires au transport de la population vers le royaume de Sicile. Enfin, la visite de Don García de Toledo, le 10 avril, a plutôt desservi que véritablement aidé les Hospitaliers : car bien que le vice-roi ait laissé, sur demande insistante du Grand Maître, 500 salmes de froment et un contingent de 250 soldats, il décrit par courrier à Philippe II un port de Malte suffisamment bien fortifié pour soutenir un siège éventuel et qui, par conséquent, n'a guère besoin de soutien.

En réalité, la lettre de Don García de Toledo met en évidence le fossé qui existe entre ceux qui vivent le siège au quotidien et ceux qui n'en ont que des échos lointains, entre un Grand Maître aux prises directes avec les faits militaires, et une chrétienté peu pressée de porter secours à une île qui, au fond, ne représente pas grand-chose à ses yeux. Le vice-roi n'est en effet pas le seul à présenter La Valette comme un homme vieillissant et inconséquent, obsédé par la venue des secours ; depuis Rome, le cardinal Pacheco relate à Philippe II que l'on partage le même point de vue à la curie. Rapportant que le Grand Maître a osé écrire au pape « qu'il n'attend plus le secours que Sa Majesté *[i. e. le roi*

96. CODOIN, XXIX, p. 305-306, 25 juillet 1565.

d'Espagne] veut bien lui envoyer et dont le sort de la chrétienté dépend », il souligne aigrement que tous commencent à s'interroger sur les sautes d'humeur de Jean de La Valette, dont « on ne peut penser que du mal »⁹⁷. Certes, tout le temps qu'a duré le siège, et excepté au moment où les liaisons entre Malte et la Sicile sont interrompues, le Grand Maître a dû harceler ses correspondants par ses nombreuses missives. Mais il est vrai aussi qu'après la chute de Saint-Elme, la vie quotidienne dans les cités n'a pu que se dégrader au fil des jours, ce qui explique en grande partie la tension perceptible dans les écrits de La Valette.

En effet, outre le bombardement continu, les Turcs, reproduisant ce qu'ils avaient réalisé à Saint-Elme, ont entamé la construction d'un pont en jetant par-dessus le fossé quatre à cinq grosses poutres en bois pour pouvoir accéder à la muraille du bastion de Senglea, commandé par le chevalier Martelli⁹⁸. Le Grand Maître ayant ordonné sa destruction, une petite troupe, commandée par le chevalier Henri Parisot de La Valette, se porte volontaire le 18 juillet pour attacher une corde au pont et le faire basculer. Trop bruyants ou mal dissimulés, les hommes sont découverts par les musulmans et le jeune La Valette est tué d'un coup d'arquebuse⁹⁹. Le décès est rapporté au Grand Maître avec prudence, chacun connaissant l'attachement qu'il porte à son jeune neveu, mais celui-ci, impavide, « ne montra aucune émotion [et] répondit que tous les chevaliers de Malte lui étaient aussi chers qu'Henri, dont la mort ne l'affligeait pas plus que celle des autres »¹⁰⁰. Un soldat propose alors de mettre feu au pont au moyen d'un mélange de son invention, composé de poix, de naphte et de soufre, mais la tentative manque tourner au drame : au lieu de tomber sur le pont, la mixture enflammée jetée du haut du parapet met le feu au poste des chrétiens, contraints d'éteindre l'incendie à grands renforts d'eau¹⁰¹.

La manière dont le pont est finalement détruit diffère selon des récits. Apparemment désireux de se mettre en scène, Balbi da Correggio soutient que le chevalier Martelli confie à une petite troupe, dont il fait partie, la tâche d'aller brûler le pont de nuit, ce qui se déroule avec succès¹⁰². Vendôme et Viperano affirment pour leur part que le pont a été brisé par l'artillerie chrétienne¹⁰³, tandis que Cirmi raconte que le pont,

97. CODOIN, XXIX, p. 423, 1^{er} août 1565.

98. CODOIN, XXIX, p. 306, 26 juillet 1565.

99. Balbi, p. 76r ; Cirmi, p. 84r.

100. Viperano, p. 220.

101. Cirmi, p. 84r.

102. Balbi, p. 76v.

103. Viperano, p. 220; Vendôme, p. 50.

déjà fortement endommagé par les boulets de canon, a été finalement détruit par des hommes qui ont achevé de le démanteler à la main, mais ont été tués par les Turcs, une fois leur besogne accomplie¹⁰⁴. Selon Bosio, qui écrit certes bien tard dans le siècle, mais qui a peut être eu accès à des documents de l'Ordre aujourd'hui disparus, le Grand Maître aurait confié la responsabilité de détruire le pont aux deux principaux ingénieurs de l'Ordre, le Napolitain Evangelista Menga et son assistant, le jeune Maltais Girolamo Cassar. Protégé d'une sorte d'armure, faite de terre et de laine, Cassar s'est fait descendre par une poulie, le long des remparts, sur les lieux criblés par les balles, afin de prendre les mesures des tirs d'artillerie à effectuer depuis Birgù et Senglea, pour bombarder correctement le pont musulman¹⁰⁵.

Puis le 25 juillet, une rumeur circule soudain le long des remparts, s'amplifie, gagne la population civile de Birgù et de Senglea : l'arrivée du secours chrétien est prévue ce jour même et doit se produire sous peu¹⁰⁶ ! Cependant, la journée se passe dans l'attente vaine des renforts ; et le soir venu, le Grand Maître, effondré, prononce un discours dans lequel il admet qu'après avoir assuré tant de fois la population de la venue imminente de la flotte espagnole, il lui faut désormais annoncer que Malte ne doit plus attendre de secours que de Dieu. Il poursuit en avouant sa propre impuissance et qu'il ne peut rien ajouter d'autre, sinon que tous les chrétiens se battent désormais pour leur vie et leur foi, et que nul ne peut espérer la clémence de l'ennemi. Rapporté de bouche en bouche, de poste de combat en poste de combat, le discours est entendu de chacun ; tous les assiégés, chevaliers, soldats et Maltais, se seraient alors déclarés prêts à résister jusqu'au bout¹⁰⁷. Il est évidemment impossible de connaître les termes du discours, impossible de confirmer si le Grand Maître a même réellement prononcé un discours à Birgù, en ce 25 juillet, mais l'anecdote fait écho de manière troublante aux dires du cardinal Pacheco, relatant outré, au roi d'Espagne, que dans une ultime missive datée de la fin juillet, Jean de La Valette aurait écrit au pape qu'il n'attendait plus de secours chrétien¹⁰⁸.

Le mois de juillet marque bien un nouveau tournant dans le siège de Malte, aussi important, si ce n'est plus, que celui de Saint-Elme, tant pour les musulmans que pour les chrétiens, au-delà duquel les deux camps paraissent emportés de manière inéluctable. Face au péril, une

104. Cirmi, p. 84v.

105. Bosio, III, p. 611.

106. Balbi, p. 81r ; Cirmi, p. 86r ; Sáns, p. 113r.

107. Balbi, p. 81r-81v.

108. CODOIN, XXIX, p. 306, 26 juillet 1565.

union sacrée transcendant toute nationalité et tout statut social, se constitue peu à peu entre les chrétiens, particulièrement entre les chevaliers et les Maltais, ouvertement solidaires du combat de leurs suzerains. À l'unique offensive turque et au temps de flottement chrétien, marqué par l'attente inquiète du secours, succèdent alors les multiples assauts du mois d'août, destinés à achever la conquête ottomane, et la froide détermination des assiégés, désormais persuadés de ne plus pouvoir compter que sur eux-mêmes.

Les offensives répétées du mois d'août

Les derniers jours de juillet constituent pour les assiégés une sorte de parenthèse d'angoisse et de tension forte ; tout laisse à penser qu'un nouvel assaut se prépare, qui sera au moins aussi rude que celui du 15 juillet. Le 28 juillet, une offensive surprise a été conduite contre le poste de Melchior de Robles, mais a tourné court immédiatement ; en revanche, les bombardements se poursuivent inlassablement, de jour comme de nuit, et les musulmans concentrent les tirs sur les habitations de Birgù, tuant de nombreux habitants, notamment plusieurs femmes et enfants occupés à la réfection des murailles ou au ravitaillement des soldats. Soucieux d'éviter une surmortalité des civils, due à l'effondrement des habitations, le Grand Maître ordonne d'installer d'office les femmes et leurs enfants au pied des remparts, ou dans des refuges creusés à même la roche¹⁰⁹. L'anxiété de La Valette se mue progressivement en angoisse ; non seulement l'Ordre ne reçoit plus aucune nouvelle de Sicile et de Mdina, mais depuis plusieurs jours, les musulmans viennent inspecter les positions, sans jamais se lancer à l'attaque. Désireux sans doute de défendre Don García de Toledo, qui a été largement critiqué *a posteriori* pour la lenteur de ses préparatifs, Cirni soutient que « le vice-roi avise en permanence le Grand Maître de ce qui se passe en Sicile » ; l'assertion paraît très invraisemblable, car au même moment, Espagnols et Siciliens se plaignent plutôt de l'absence de nouvelle de Malte et de l'impossibilité, en laquelle ils se trouvent, d'approcher des rives de l'archipel¹¹⁰.

Le 30 juillet, des soldats chargés d'inspecter le fossé de Senglea, découvrent que les Turcs ont profité du bruit causé par les bombardements, pour creuser un tunnel qui aboutit sous le poste de Melchior de Robles, et qui aurait permis de faire sauter les remparts et de pénétrer dans la place. Le tunnel est muré en toute hâte, mais la crainte est grande

109. Balbi, p. 82v-84r.

110. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 112r, 10 août 1565 et f. 115r, 22 août 1565.

de ne pas parvenir à soutenir le prochain assaut¹¹¹. Après des jours d'attente et de bombardements, celui-ci se déroule enfin le 2 août. Conduite par Mustafa Pacha assez tard dans la journée malgré la chaleur, dirigée encore une fois contre Senglea, l'attaque se centre sur les postes commandés par les chevaliers Melchior de Robles et Carlo Ruffo, qui trouve la mort au cours du combat¹¹². Quatre heures durant, les combats sont acharnés et les Turcs sur le point de l'emporter : au plus fort de l'attaque, une trentaine d'assaillants parviennent même au sommet du poste de Robles, tandis que celui-ci, suivi de trois arquebusiers, se bat pour les faire reculer. Court mais meurtrier, l'assaut causé la mort de 300 à 600 Turcs et d'une cinquantaine de chevaliers et de soldats chrétiens¹¹³.

Après l'attaque, l'attente reprend de part et d'autre, martelée par la poursuite incessante des bombardements. Le Grand Maître s'inquiète surtout de n'avoir aucune nouvelle de Mdina et d'être par conséquent privé de tout renseignement sur le camp ennemi et les stratégies ottomanes ; il fait savoir aux assiégés que toute personne qui capturera un Turc vivant recevra une somme de 50 écus, le prisonnier pouvant révéler des informations capitales sur les desseins de l'armée ennemie. Le 3 août, Romegas tente de forcer l'embouchure du port avec une barque, afin de gagner la Sicile, mais le navire est attaqué par les musulmans et les hommes sont contraints de regagner Birgù à la nage ; plus tard, Romegas organise une nouvelle tentative, cette fois par voie de terre, à destination de Mdina, mais de nouveau, les chrétiens sont contraints de rebrousser chemin¹¹⁴. Le 4 août, un autre chevalier, Frà Juan Vázquez de Aviles sollicite du Grand Maître l'autorisation de tenter une nouvelle sortie ; étonnamment présentée comme un succès par Cirmi, l'entreprise tourne en réalité à la débâcle, ce qui explique le « déplaisir » qu'en ressentit La Valette. À la tête d'une soixantaine de soldats, Aviles mène de nuit une attaque surprise contre le corps de garde musulman qui se trouve sur le rivage, non loin du bastion de Castille. Abandonné par une partie de ses hommes, qui rebroussent chemin vers les remparts, et encerclé par les soldats ennemis, Aviles est fait prisonnier en compagnie d'un autre chevalier et de six soldats¹¹⁵.

La capture des chevaliers fait craindre que les Turcs ne soient informés de l'état des forces chrétiennes et de la vulnérabilité réelle des assiégés ; mais le lendemain, à l'aube, les chrétiens découvrent, plantées sur des

111. Cirmi, p. 94r ; Balbi, p. 84r.

112. Vendôme, p. 50 ; Balbi, p. 85v ; Cirmi, p. 95v ; Viperano, p. 223.

113. Vendôme, p. 50 ; Balbi, p. 85v.

114. Balbi, p. 86r.

115. Cirmi, p. 96r.

piques en haut du Mont Sainte Marguerite, les têtes des prisonniers, preuve que ces derniers n'ont rien révélé à l'ennemi. En hommage aux défunts, mais aussi par bravade, pour montrer qu'ils ne sont nullement impressionnés par les repréailles musulmanes, les soldats chrétiens font tirer tous les canons ensemble, au point que « les Turcs crurent que cette salve fut faite à cause que l'armée chrétienne fut en chemin »¹¹⁶. Selon Balbi c'est plutôt le Grand Maître qui ordonne de faire feu, afin de répondre aux musulmans qui tirent régulièrement des coups de fusil destinés à effrayer les assiégés, et à leur démontrer qu'ils ont suffisamment de munitions pour conduire le siège jusqu'à son terme ; La Valette ne supporte pas l'idée d'être en infériorité par rapport à l'ennemi et ne veut pas que celui-ci s'imagine que les chrétiens sont abattus, ou en faible nombre¹¹⁷.

L'assaut du 7 août

Après ces quelques jours de provocations mutuelles, de bombardements et d'escarmouches sans lendemain, les combats reprennent brutalement au matin du 7 août, par un assaut visant Senglea et Birgù ensemble. Une heure avant le lever du soleil, « tout en un temps et heure même, assaillirent le Bourg, sur le quartier de Castille, et Saint Michel avec tel nombre de Turcs, qu'ils couvraient toute la terre, et avec telle impétuosité et force, que c'était chose merveilleuse »¹¹⁸. L'attaque mobilise près de 12 000 musulmans conduits par Mustafa Pacha, dont 8 000 se lancent à l'assaut de la muraille de Senglea et 4 000 environ se battent au niveau du bastion de Castille¹¹⁹. Comme en juillet, la violence exceptionnelle des combats et le nombre élevé de décès marquent les esprits : « on voyait partout tomber les nôtres, qui sans tête, qui sans bras et sans jambes, qui entièrement brûlé, qui aux membres écartelés, tous atteints par l'artillerie qui frappait de tous côtés »¹²⁰. Tous observent avec effroi la confusion du champ de bataille, devenu un gigantesque brasier où se mêlent les cris des blessés, les coups de canons, les tirs d'arquebuses et la fumée en gros nuages blancs. « L'artillerie, l'arquebuserie, les armes et les cris des deux côtés, faisaient tel bruit qu'il semblait que toute chose dût s'abîmer »¹²¹.

116. Vendôme, p. 51.

117. Balbi, p. 88v.

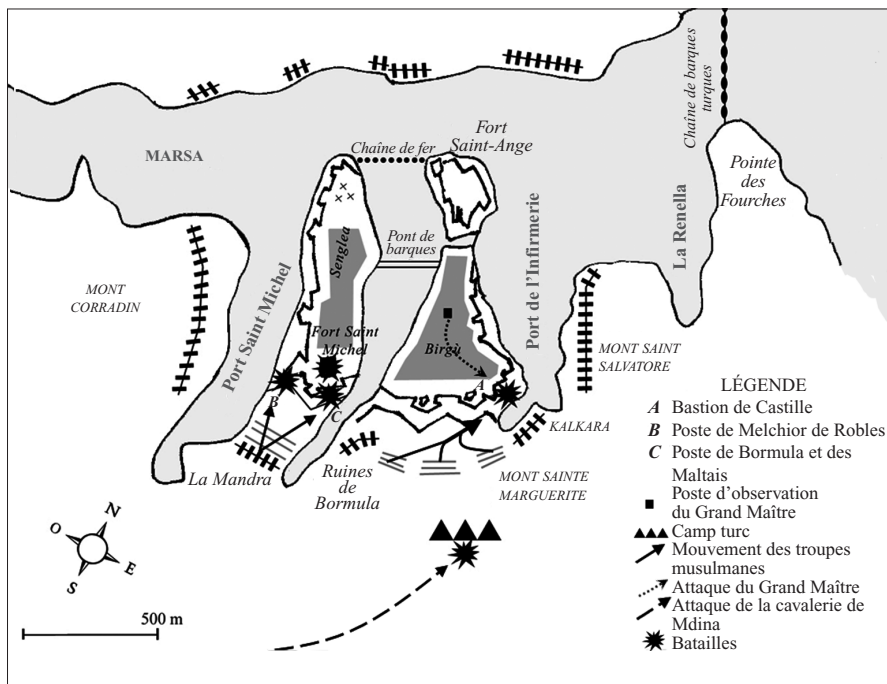
118. Vendôme, p. 52.

119. Balbi, p. 90r ; Cirni, p. 96v.

120. Cirni, p. 96v.

121. Vendôme, p. 52.

Au cœur de la mêlée, la participation des assiégés, quel que soit le sexe, la condition ou la nationalité, est unanime : « On voyait alors comme jamais auparavant, non seulement chez les chevaliers et les soldats, mais chez tout le peuple une volonté farouche de combattre jusqu’au bout pour sa sauvegarde ; sous le déluge des projectiles, ils repoussaient et même attaquaient les Turcs ; moines, prêtres, femmes, vieillards, enfants, tous en groupes allaient aux murailles, et chacun s’illustrait, qui jetant des pierres, qui éteignant les débuts d’incendie provoqués par les multiples sachets de poudre tirés par les Turcs, qui jetant de la poix brûlante sur les ennemis, qui transportant aux soldats les armes, les munitions et les sachets incendiaires, selon que le Prieur de Hongrie, le Maître de camp Melchior de Robles et les autres officiers leur en intimaient l’ordre »¹²². Le choc a en effet été brutal au niveau du poste du maître de camp Melchior de Robles, et au niveau des bastions situés de part et d’autre de la porte de Senglea : les murailles ont été tellement bombardées depuis un mois et durant cette journée, qu’elles sont au soir de la bataille largement aplanies et dans l’incapacité d’opposer une vraie résistance.



L'attaque du 7 août

122. Cigni, p. 97r.

Mais c'est assurément contre le bastion de Castille, à Birgù, qu'a été conduit l'assaut le plus périlleux, au point que le Grand Maître en personne est intervenu pendant le combat. Balbi da Corregio et Cirmi rapportent tous deux l'anecdote, mais ne s'accordent pas sur la date où elle se déroula, l'un la situant lors de cet assaut, tandis que l'autre la date de l'offensive des 20-21 août. Il est impossible de trancher, mais la date importe moins que le fait en soi, narré de manière identique par les deux auteurs, qui rivalisent d'intensité dramatique. La situation se dégradant rapidement sur le bastion de Castille, les musulmans parviennent à percer la défense et à planter l'une de leurs bannières au sommet de la fortification. La panique s'empare des assiégés et un chevalier est envoyé quérir La Valette, qui se trouve sur la place centrale de Birgù, d'où il domine les combats, la cité épousant la topographie de la langue de terre. Il faut imaginer, sous le soleil de plomb de l'été méditerranéen, ce chevalier tout en armes, épuisé, couvert de poussière et baignant de sueur, gravissant en toute hâte les nombreux escaliers qui conduisent du bastion à la place centrale, hurlant au Grand Maître, avant de s'effondrer, presque évanoui : « Monseigneur, nous sommes perdus ! Les Turcs sont dans Castille ! »¹²³.

Fidèle à son caractère posé, La Valette aurait calmement saisi son casque et sa pique des mains de ses pages, puis aurait déclaré « Chevaliers, allons mourir, c'est notre jour ! », avant de s'élancer vers le bastion, suivi de tous les hommes de réserve, et malgré ses conseillers qui veulent l'en empêcher. Encadré par quatre de ses fidèles les plus proches, dont Romegas, qui l'entourent et protègent sa marche, il parvient aux premiers retranchements, où ses conseillers le supplient en vain de demeurer ; sans les écouter, il se dirige jusqu'à la pointe du bastion attaqué, s'exposant entièrement au feu ennemi. Parvenu aux batteries, il aperçoit le poste du chevalier Buenenseña (situé entre celui de Castille et celui d'Allemagne) en passe d'être conquis par les musulmans ; se saisissant d'une arquebuse, qu'il ôte des mains d'un soldat, il met en joue les ennemis en criant : « Par ici, mes enfants, par ici ! ». L'arrivée inattendue du Grand Maître, sa participation au combat, son cri de ralliement raniment alors le courage des assiégés en passe de perdre le bastion ; tous dirigent leurs tirs contre les Turcs, lançant désespérément les projectiles (pierres, poutres, sacs...) qu'ils peuvent ramasser. Peu à peu, la vague musulmane reflue et les chrétiens parviennent à demeurer maîtres du bastion. Quand les conseillers s'aperçoivent que la situation s'améliore, ils incitent La Valette à se

123. Balbi, p. 90v ; Cirmi, p. 102v-103r.

mettre à couvert et à quitter le rempart où il se tient, qui se trouve déjà jonché d'une vingtaine de cadavres étendus à ses pieds. Il aurait alors accepté car « en bon capitaine, il sait bien qu'après Dieu, c'est de sa personne que dépend le salut ». Blessé à la jambe durant l'assaut, le Grand Maître refuse qu'on le transporte à l'Infirmierie et exige qu'on le soigne sur place, afin qu'il puisse demeurer aux côtés des combattants, pour leur montrer qu'il ne les abandonne pas à leur sort et ne les laisse pas mourir seuls¹²⁴.

Et puis soudain, après plusieurs heures de combat acharné et alors qu'ils sont incontestablement en position de force, les musulmans lèvent le siège. Un court moment, les chrétiens s'en demandent la raison, avant de découvrir que c'est la cavalerie de Mdina, escortée d'une centaine d'hommes de pied, qui sème le trouble dans les rangs ennemis. La bataille dans le port faisait en effet tellement rage et les flammes de l'artillerie s'élevaient si haut dans le ciel, que la garnison de Mdina a cru que le port était tombé aux mains des Turcs. Très inquiet, le gouverneur Mezquita ordonne alors aux chevaliers et aux soldats de la cité de gagner Marsa, pour s'informer du déroulement des combats. Au moment où ceux-ci approchent du camp musulman, ils aperçoivent au loin une voile de navire, qui provoque chez les Turcs un mouvement de panique, ceux-ci croyant que la flotte chrétienne arrive à Malte. Pris d'une inspiration subite, les 200 chrétiens s'élancent au milieu du camp, peuplé essentiellement de blessés et de malades, qu'ils tuent aux cris de « Victoire ! Le secours est là ! », semant ainsi la plus grande confusion. Les soldats musulmans qui se trouvent à Saint-Elme abandonnent immédiatement leurs positions pour aller à leur rencontre ; ce que voyant, les musulmans qui attaquaient Birgù et Senglea cessent à leur tour le combat¹²⁵.

Il est incontestable que la survie des cités est due, ce jour-là, à l'intervention et à la ruse de la garnison de Mdina, même si l'interruption des combats témoigne d'un certain épuisement des forces musulmanes. Au terme de la journée, les pertes humaines sont en effet extrêmement lourdes et les Ottomans ont perdu de 1 500 à 2 000 hommes, sans compter les blessés¹²⁶. Du côté chrétien, les décès doivent aussi être très nombreux, bien que les récits ne mentionnent que les 69 membres de l'Ordre, parmi lesquels 51 chevaliers, dont le second neveu du Grand Maître, Frà François Parisot de La Valette. Le chevalier

124. Balbi, p. 91r.

125. Viperano, p. 224-225 ; Cirni, p. 97v ; Balbi, p. 91v ; Vendôme, p. 52-53.

126. Vendôme, p. 53 ; Balbi, p. 92v.

Melchior de Robles se serait jeté à genoux pour rendre grâces à Dieu de cette victoire inespérée et aurait mandé un message au Grand Maître pour réclamer un *Te Deum*. Celui-ci l'a déjà fait chanter et organise même une procession, à laquelle participent des Maltais en larmes et manifestant leur dévotion¹²⁷. Cependant, après cet assaut, les dégâts matériels sont considérables, notamment à Birgù : la partie la plus basse du bastion de Castille, en direction du poste d'Allemagne, est entièrement détruite et doit être reconstituée grossièrement, à base d'un mortier de fortune, proche du torchis, pour combler les plus larges trous et offrir un semblant de protection aux défenseurs¹²⁸.

Répits et escarmouches

Les jours qui suivent offrent un léger répit aux soldats des deux camps. Les bombardements ont repris mollement et les Turcs ne se montrent guère ; il semble qu'une campagne de représailles ait été menée contre Mdina par des troupes musulmanes, décimant une grande partie de l'infanterie de la cité¹²⁹. Puis, le 11 août, tandis qu'il se penche à découvert et sans casque pour observer les tranchées turques, le chevalier Melchior de Robles est blessé d'un coup d'arquebuse à la tête¹³⁰. Il décède le lendemain matin, causant une grande peine à ses soldats, qui refusèrent de voir sa dépouille, par crainte d'être envahis par l'angoisse et le désespoir. L'anecdote a le mérite de dévoiler l'état d'esprit des assiégés, en ce milieu du mois d'août : l'épuisement physique se double évidemment de la crainte tenace de mourir bientôt et de celle de ne jamais être secourus par la flotte chrétienne. Le premier qui s'abandonne au chagrin risque alors de démobiliser les troupes et d'ôter tout courage aux combattants. Pleuré par ses confrères, le chevalier de Robles est enterré avec les honneurs dans l'église Saint-Laurent, et remplacé par le Bailli d'Aquila, conseiller et proche du Grand Maître, qui sera lui aussi atteint d'un coup d'arquebuse dans le courant du mois d'août¹³¹.

Les bombardements qui se poursuivent de manière épisodique ont quand même fini par raser les habitations de Senglea, au point que Balbi souligne plaisamment que les Turcs s'activent en vain, attendu qu'il ne reste plus rien à bombarder, le terrain étant déjà parfaitement aplani ! Mais l'affaiblissement de l'artillerie ne diminue nullement la tension des assiégés, car elle signifie le renouveau du travail de sape.

127. Balbi, p. 93v-94r.

128. Cirmi, p. 98r.

129. Balbi, p. 95r ; Viperano, p. 228.

130. Viperano, p. 229 ; Cirmi, p. 101r ; Vendôme, p. 58.

131. Balbi, p. 96r.

Les sapeurs musulmans cherchent en effet à repousser plus avant leurs galeries et poursuivent le creusement de tunnels, destinés à les conduire jusqu'aux bases des murailles ennemies. Du haut des remparts ou contre les murs, les assiégés sont constamment à l'affût du travail de mine, afin de faire crouler les galeries sur ceux qui les creusent. Les musulmans travaillent également à l'édification d'un cavalier, juste en face du bastion de Castille, en prévision d'un futur assaut. Le Grand Maître ordonne que soit hâtivement bâti un mur au sommet du bastion, d'une hauteur supérieure à celle d'un homme, afin de constituer un ultime obstacle entre les chrétiens et le fossé, qui est aux mains des musulmans. Mais le 15 août, le cavalier est construit et offre aux Turcs la possibilité de tirer par-dessus les cavaliers chrétiens et d'atteindre les défenseurs. Il faut donc encore rehausser les murailles, par des pierres, des pans de torchis et des sacs de terre en équilibre précaire¹³².

Dans la chaleur accablante, le quotidien des assiégés n'est plus qu'une pénible succession de journées scandées par le bruit irrégulier des canons, par la surveillance éprouvante des tranchées ennemies, par la nécessité de demeurer constamment sur le qui-vive, les musulmans multipliant les escarmouches en divers lieux des remparts. Malgré l'épuisement général, le Grand Maître interdit formellement aux soldats de prendre tout repos, inquiet de cette longue accalmie, qui ne peut qu'être annonciatrice d'une prochaine offensive. Toujours sur la brèche, il donne lui-même l'exemple, dormant quand il le peut et souvent aux côtés même des soldats, buvant peu pour économiser les réserves d'eau, inspectant de jour comme de nuit, et pendant plusieurs heures, les postes de combat, se souciant des trous dans les murailles, surveillant les positions musulmanes, n'hésitant jamais à se montrer dans les lieux les plus exposés au feu ennemi¹³³. Pour pallier le manque d'hommes, la liste des tués s'allongeant de jour en jour, les Hospitaliers réquisitionnent désormais tous les Maltais, des enfants aux vieillards, et confient aux femmes le soin de s'occuper des malades, de panser les blessés et d'enterrer au plus vite les dépouilles en décomposition de tous ceux qui ne sont pas membres de l'Ordre¹³⁴.

Du côté musulman, les troupes sont tout autant harassées et lasses du siège qui s'éternise. Des dissensions se font jour au sein de l'état major : Mustafa pacha aurait manifesté ses craintes quant à la possible arrivée de la flotte chrétienne et souhaité sauver l'armée ottomane en abandonnant

132. Balbi, p. 97r-98r.

133. Balbi, p. 98v.

134. P. Cassar, « Psychological and medical aspects of the siege of 1565 », *Melita Historica*, vol. 1, 1952-1955, p. 134.

le combat. Les autres dirigeants, et notamment les Barbaresques, ne sont pas de cet avis : « Euldj Ali le Calabrais lui demande pour quelle raison il veut partir, car en ce qui le concerne, il n'a pas encore vu apparaître les vaisseaux ennemis ». Après délibération, les pachas décident donc que, si les chrétiens approchent, les Turcs abandonneront le combat à terre pour affronter l'ennemi sur mer, leur flotte étant plus importante que celle du roi d'Espagne¹³⁵. Mais c'est surtout le manque de nourriture et d'eau douce qui est la cause de tensions : à la fin juillet, il ne reste plus guère qu'une vingtaine de jours de réserve et il devient urgent d'approvisionner l'armée. La moitié de la flotte quitte donc Malte, sous le commandement de Piyalı Pacha, pour gagner la Barbarie et faire provision de vivres et de nombreux tonneaux d'eau potable¹³⁶. Le 15 août, elle est de retour à Marsamxett ; la distribution d'aliments frais et de boissons ranime vraisemblablement l'ardeur des combattants, au point que les bombardements reprennent de plus belle à partir du 18 août, aussi bien contre Senglea que contre Birgù. Le retour du *qapıdan pacha*, absent lors de l'offensive du 7 août, permet d'envisager l'organisation d'un nouvel assaut général, conduit cette fois par les deux pachas, assistés des chefs barbaresques¹³⁷. Ordre est donné aux troupes d'attaquer le 19 août, mais la tentative avorte pour cause d'insoumission ; las des combats inutilement coûteux en hommes, des janissaires auraient refusé de se battre, arguant qu'il est vain d'assiéger plus longtemps une place, où les nombreux échecs essuyés jusqu'à présent commencent à ternir l'honneur du sultan¹³⁸.

L'attaque des 20-21 août

Qu'ils aient ou non contesté la décision de leurs dirigeants le 19 août, les janissaires, comme tous les autres soldats de l'armée turque, se sont cependant illustrés avec détermination les deux jours suivants, lors du grand assaut des 20-21 août. Les pachas se partagent le combat, Mustafa guidant l'offensive contre la porte de Senglea, et Piyalı contre Birgù ; peut-être aiguillonné par le mécontentement général des troupes, l'état-major est résolu à enlever définitivement les places fortes chrétiennes durant la bataille et à mettre un terme au siège de Malte. Le 20 août, deux assauts d'une rare violence se succèdent, le premier de nuit, qui débute au lever de la lune et se poursuit cinq à six heures durant, jusqu'à l'aube, le second, qui se déroule l'après-midi mais ne dure que deux

135. Cirmi, p. 93v ; Vendôme, p. 59.

136. CODOIN, XXIX, p. 296 et p. 306, 25 juillet 1565.

137. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 115r, 22 août 1565.

138. Balbi, p. 98v.

heures, compte tenu de la chaleur suffocante¹³⁹. Cette fois encore, l'attaque musulmane se concentre sur le bastion de Castille, nettement fragilisé depuis le 7 août dernier, et les assaillants parviennent à percer la ligne de défense chrétienne et à planter, au sommet du rempart, une bannière ottomane. Un prêtre espagnol est envoyé quérir le Grand Maître, qui suit les opérations depuis la place centrale de Birgù ; courant et levant les mains au ciel, il crie que « tout est perdu, que trois ou quatre enseignes des ennemis sont déjà entrées dedans le Bourg ». Après s'être emparé de son casque, de sa pique et de son épée, La Valette surgit au milieu des assiégés, ranimant leur courage et ne quittant le bastion que lorsque les Turcs se retirent¹⁴⁰. Les chrétiens « pour ce jour firent plus de prouesses que jamais, voire jusques aux jeunes garçons de quinze ans, à cause qu'ils voyaient, devant eux, le Grand Maître tout armé, avec une pique ès mains, combattre sur tous autres des plus vaillants et courageux, et avec telle preuve de soi, qu'il donnait cœur et hardiesse à ses gens, et même jusques aux femmes, qui combattaient comme furies, en jetant de grosses pierres sur les ennemis »¹⁴¹.

À Saint-Michel, l'affrontement est tout aussi meurtrier ; les chevaliers qui commandent aux postes de combat sont tués les uns après les autres, tandis que les défenseurs chrétiens, parmi lesquels se trouvent bon nombre de Maltais peu ou mal formés au combat, sont littéralement décimés par l'artillerie. Anxieux, conscient que le manque d'hommes à Birgù empêche l'envoi de renforts à Senglea, le Grand Maître « craint pour la tenue de la place qui est désormais si abîmée et ouverte aux ennemis »¹⁴². Mais la place en question se défend avec rage, et, les munitions venant parfois à manquer, les combattants expérimentent toutes sortes de moyens de défense, dont le plus efficace est celui des cerceaux enflammés : les hommes attachent entre eux des bâtons de bois qu'ils enduisent de poix, de résine et de soufre, et auxquels ils mettent le feu. Tenus par des piques, ces cerceaux sont jetés du haut des murailles et embrasent les vêtements des soldats, et tout particulièrement les soieries des janissaires et des *sipahi*, qui périssent brûlés vifs¹⁴³. À la fin de l'assaut, un court message est envoyé à La Valette, pour l'informer que Saint-Michel a vaillamment résisté et s'avère suffisamment solide pour tenir au moins encore plusieurs jours¹⁴⁴. Une nouvelle fois, les

139. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 115r.

140. Balbi, p. 99r-99v ; Cirmi, p. 102v-103r ;

141. Vendôme, p. 59.

142. Balbi, p. 99v.

143. Viperano, p. 230 ; Cirmi, p. 103r-103v.

144. Balbi, p. 99v.

pertes sont lourdes, tant chez les musulmans que chez les chrétiens, au point que Vendôme peut écrire que « plus de deux cents de nos gens y moururent et des ennemis, y en mourut un nombre infini »¹⁴⁵.

Les Ottomans ne se démobilisent pas pour autant et, après une nuit plutôt calme, où chaque camp panse ses plaies, la bataille reprend de plus belle aux premières lueurs du jour. Aux mêmes postes que la veille, les soldats s'affrontent de nouveau pendant quatre à cinq heures d'affilée. Le poste de Castille, sur le point d'être conquis, ne doit sa sauvegarde qu'au courage de quelques Maltais qui font exploser plusieurs barils de poudre, qui abattent les assaillants et les font reculer. Le Grand Maître, toujours présent au cœur des combats, continue de soutenir les forces chrétiennes. L'attaque est si forte que la garnison de Mdina peut voir de loin s'élever les flammes des artilleries, « de sorte qu'il [lui] a semblé que tout s'embrasait et flambait jusqu'à onze heures du matin », rapporte le chevalier Mezquita au vice-roi de Sicile. Le gouverneur de la cité, inquiet du sort des chrétiens, envoie sa garnison prendre langue du déroulement des combats : par la capture de quelques musulmans aux abords de Marsa, il apprend que les pertes humaines ont été très importantes durant ces deux journées, mais qu'une nouvelle offensive doit encore être conduite le 22 août, les Ottomans étant déterminés « à donner encore au moins cinq assauts et à continuer jusqu'à l'épuisement des nôtres ». Au soir du 21 août, Mezquita et ses hommes sont rassurés par le grand feu qu'ils voient s'allumer à Birgù, signe que les chrétiens ont de nouveau résisté, mais que les forces s'épuisent. À en croire les prisonniers musulmans, l'Ordre n'aurait plus alors à son service que 400 soldats vivants, mais le gouverneur précise que, n'ayant plus eu de missives du Grand Maître depuis près d'un mois, il ne peut certifier que cela soit exact ; cependant, il apparaît que le secours espagnol est désormais une question vitale¹⁴⁶.

De guerre lasse...

Après deux jours de combat acharné, un silence précaire tombe soudain sur le port ; une semaine durant, les musulmans interrompent les bombardements, certainement pour soigner les blessés, enterrer les morts, et constituer de nouveaux plans de bataille. Du côté des assiégés, on s'active de la même façon, et plusieurs fois, des petites troupes de soldats vont, de nuit, à l'assaut de certains campements turcs pour y tuer quelques hommes et surtout dérober des vivres, des armes et des

145. Vendôme, p. 62.

146. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 115r.

munitions. De part et d'autres, on multiplie les provocations sans lendemain, les hommes s'insultent, lancent des pierres ou des carcasses d'animaux, tirent des coups de fusil isolés. Le 25 août, un Turc est tué d'un coup d'arquebuse et son corps est abandonné par les musulmans, qui craignent d'affronter le feu ennemi pour aller le chercher ; deux chevaliers, accompagnés de quelques soldats maltais, vont jusqu'au corps, le décapitent et rapportent la tête à Senglea, qu'ils plantent sur une pique, fichée au sommet de la muraille non loin de la porte de la cité¹⁴⁷. Ce même jour, le temps fraîchit enfin et tourne brutalement à l'orage ; quelques jours durant, des pluies violentes inondent les tranchées et détrempe les soldats. Le Grand Maître fait distribuer aux hommes de garde de larges capotes, pour les protéger durant les veilles et les travaux de réfection des murailles.

Le long de certaines tranchées et sur les murailles, Turcs et chrétiens se trouvent désormais si proches, qu'ils peuvent s'entendre et se parler sans crier, voire en certains endroits se toucher la main. Dans ce contexte nouveau, d'étranges solidarités se manifestent, indissociables d'une forme de guerre psychologique : à Senglea, des Turcs entendant les assiégés se plaindre de la faim, leur ont fait passer des fruits frais et des melons. Ceux-ci les remercient et, en retour, leur offrent du pain blanc et du fromage. Plus que de la sympathie, il s'agit, de part et d'autre, de montrer à l'ennemi que les forces sont encore vaillantes et que la guerre ne cessera pas de sitôt. À la vue du pain, les musulmans seraient demeurés saisis, car ils pensaient que les assiégés n'avaient plus de réserves et que cela les inciterait à abandonner rapidement le combat¹⁴⁸. Mais ces contacts le long des tranchées inquiètent les chevaliers, qui finissent par interdire aux hommes de discuter avec les adversaires, leur remontrant que « la courtoisie de l'ennemi doit toujours être suspectée, et qu'on ne peut croire en la sincérité de ceux qui commettent des actes hostiles »¹⁴⁹.

Puis le 28 août au matin, le bombardement reprend et referme la parenthèse de l'attente silencieuse ; il dure la journée et la nuit suivante, et les assiégés comprennent qu'une offensive est pour bientôt. Elle se déroule effectivement le 29 août, mais au moment le plus fort de la bataille, une tempête contraint les Turcs à se retirer et à reprendre l'attaque le lendemain dans l'après-midi. Cette fois encore, le combat se révèle vain, les positions chrétiennes ne bougent pas et les musulmans sont « contraints de se retirer, avec perte de plus de cinq cens

147. Balbi, p. 100v-101v.

148. Cirni, p. 114r ; Balbi, p. 102v.

149. Viperano, p. 235.

hommes »¹⁵⁰. En parallèle, ces derniers jours d'août, la cavalerie de Mdina a multiplié les incursions dans le camp de Marsa, tuant les blessés et les malades¹⁵¹. Du côté musulman, la lassitude est telle désormais que la surveillance s'est considérablement relâchée et que l'ardeur au combat est amoindrie. Un Maltais capturé par les Turcs serait ainsi parvenu à s'enfuir et à regagner sans encombre Birgù, où il fait savoir que le campement ennemi se trouve en grand désordre, peuplé de soldats épuisés, de blessés et de malades presque exclusivement occupés à honorer les défunts ; en manque de provisions, d'armes et de munitions, les hommes ne manifestent plus aucun désir de se battre et sont au bord de la mutinerie¹⁵². Il est vrai que les pertes sont lourdes : aux premiers jours de septembre, les janissaires ne seraient plus que 1 500, sur les 5 000 ou 6 000 qui s'étaient embarqués à Istanbul, cependant que « ceux de Tripoli et d'Alger sont presque tous morts »¹⁵³. Enfin, dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, un homme dépêché par le gouverneur Mezquita, parvient pour la première fois depuis un mois à passer les lignes ennemies et à gagner Birgù, où il apporte à La Valette des nouvelles de Mdina et les dernières missives du vice-roi de Sicile, qui annoncent l'arrivée imminente d'une flotte de secours¹⁵⁴.

« L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme »¹⁵⁵. Le célèbre vers de Victor Hugo illustre parfaitement le basculement qui s'opère en cette extrême fin du mois d'août et durant les premiers jours de septembre. Enhardis par les manifestations de la faiblesse musulmane, ragaillardis par le soudain rétablissement des contacts avec l'extérieur, les assiégés passent à leur tour à l'offensive ; dès le 1^{er} septembre, les attaques sont désormais chrétiennes, et les journées sont marquées par des incursions-éclair conduites par des chevaliers et des Maltais dans les campements ennemis, qui causent peu de morts, mais leur apportent la preuve que « les ennemis ne voulaient plus combattre »¹⁵⁶. Le 5 septembre toutefois, le bombardement reprend contre le bastion de Castille et cette nouvelle activité turque fait craindre la reprise de la guerre et l'allongement imprévu du siège. Puis, le 7 septembre au matin,

150. Vendôme, p. 65.

151. Cirmi, p. 114r.

152. Cirmi, p. 114r ; Balbi, p. 102v.

153. Anonyme, *Dernières nouvelles de Malte contenant l'arrivée de l'armée chrestienne en icelle isle, ensemble le choc qu'ilz se sont donnez, auquel les Turcs qui estoient en terre, ont esté desconfitz, et autres choses mémorables*, Lyon, Benoist Rigaud, 1565, p. 4r.

154. Vendôme, p. 65 ; Balbi, p. 102v.

155. V. Hugo, *Les Châtiments*, 1853.

156. Vendôme, p. 66.

l'armée musulmane semble prête à conduire un nouvel assaut important contre les cités. Déjà, janissaires et *sipahi* sont en position dans les tranchées, prêts à effectuer leur sortie. L'attaque est imminente ; elle avorte pourtant. Depuis les remparts, les chrétiens peuvent observer la discorde qui règne soudain dans les rangs ennemis et qui pousse les soldats à abandonner leurs positions pour s'en retourner auprès des pachas¹⁵⁷. Cette confusion inquiète d'abord les chrétiens, avant de les rasséréner définitivement. Un coup de canon, tiré depuis Saint-Elme, annonce le retrait des troupes et fait comprendre aux assiégés que le secours chrétien est enfin là.

157. Balbi, p. 104r.

Le « Grand Secours » et la fin du siège

Après trois mois et demi d'attente vaine, de guets inutiles, d'espoirs déçus, au moment où les musulmans exténués cessent d'eux-mêmes le combat et que les chrétiens l'ont presque emporté seuls, la flotte espagnole débarque ses hommes et annonce son arrivée au port, quand personne ne l'attend plus. L'organisation de ce « Grand Secours » n'a pas été rapide, pour le moins ! Déjà, celle du « Petit Secours », à la fin juin, avait exigé beaucoup de temps et de discussions, bien qu'elle n'ait concerné que la mobilisation de trois navires et de 600 hommes environ. Et sa préparation avait largement mécontenté le pape, qui reprochait à Don García de Toledo de n'avoir pas expédié à Malte les soldats que la curie avait confiés à Pompeo Colonna, pour le soutien exclusif de l'Ordre. Cette lenteur déjà notable pour la constitution d'un petit secours ne peut que se reproduire lors de la mobilisation d'une centaine de navires et d'une dizaine de milliers de soldats. Et les raisons cette fois en sont triples : les hésitations espagnoles, les retards accumulés au fil des jours dans tous les préparatifs et les aléas climatiques qui ont contrarié *in fine* l'avancée maritime de la flotte.

Atermoiements et péripéties : l'arrivée tant attendue de la flotte chrétienne

De lents préparatifs

Les tergiversations des autorités tiennent essentiellement à deux décisions que l'on a du mal à prendre : après l'envoi du petit secours qui a offert un répit aux Hospitaliers, doit-on, oui ou non, déployer tous les efforts nécessaires pour sauver Malte ? Et si oui, doit-on envisager d'affronter l'ennemi par la terre, c'est-à-dire dans l'île même, ou sur la mer ?¹ En ce qui concerne le premier questionnement, les hésitations sont nombreuses et concernent autant le roi d'Espagne que le vice-roi de Sicile. Certes, « si on perd Malte, on perd quelque chose d'important, et tout doit être tenté pour la défendre » souligne Don García de Toledo à Philippe II le 5 juillet, mais le principal souci demeure plus la conservation des présides que celle de l'archipel, au point que c'est à La Goulette que l'on

1. CODOIN, XXIX, p. 247-255, 5 juillet 1565.

expédie les 400 soldats disponibles². Le roi partage la même inquiétude et s'il conseille, par retour de courrier, de « faire tout ce qui convient pour le service de Dieu, le bien de la chrétienté et la conservation de ses États », il considère qu'il vaut mieux ne pas agir précipitamment et conserver ses forces pour une éventuelle défense des présides, notamment celui de La Goulette qui ne se trouve qu'à quelques centaines de kilomètres de l'archipel maltais³. Le roi ordonne toutefois à son vice-roi d'envisager l'organisation du secours et l'informe que les galères espagnoles ont, dans ce but, déjà quitté Carthagène le 28 juin et qu'elles doivent gagner Barcelone⁴. Don García de Toledo entame donc les préparatifs et au 16 juillet, il a fait acheter et livrer à Messine 500 quintaux d'artillerie et de nombreuses réserves de biscuits⁵. Las ! En définitive, ces provisions ne sont pas destinées à l'île assiégée. Le 17 juillet, le roi d'Espagne demande au vice-roi d'expédier 1 000 salmes de froment et plusieurs caisses d'arquebuses, de balles et de poudre à La Goulette ; il lui fait même savoir qu'il a été expressément demandé au vice-roi de Naples de mettre à la disposition du préside toutes ses forces militaires disponibles !⁶ Ces hésitations successives supposent évidemment de nombreux retards dans le rassemblement des forces chrétiennes.

Et la détermination des autorités espagnoles à secourir Malte, déjà faible, s'amointrit encore quand elles apprennent que non seulement le royaume de France n'apporte aucun soutien aux chevaliers⁷, mais que Venise, toujours si prompte à mobiliser la chrétienté lorsque elle-même est en danger et à soutenir l'idée de Sainte Ligue, se refuse à soutenir financièrement ou militairement la flotte chrétienne. Le cardinal Pacheco s'en plaint d'ailleurs avec aigreur à Philippe II, lui remontrant que « toute l'Italie a participé au secours, sauf les Vénitiens, haïs car ils laissent mourir Malte, pour ne pas aider Votre Majesté avec 50 galères et laissent ainsi perdre toute la chrétienté pour préserver leurs propres intérêts »⁸. Quant aux autres puissances italiennes, leur aide n'est pas toujours à la hauteur de celle espérée avant le commencement du siège.

Bien qu'en appelant avec énergie, dans ses lettres, à un secours espagnol de Malte, le duc de Toscane se montre plus réticent quand il s'agit de prêter ses hommes ; le 5 juillet, le vice-roi est d'ailleurs

2. CODOIN, XXIX, p. 260-264, 5 juillet 1565.

3. CODOIN, XXIX, p. 266, 7 juillet 1565.

4. CODOIN, XXIX, p. 272, 8 juillet 1565.

5. CODOIN, XXIX, p. 281, 16 juillet 1565.

6. CODOIN, XXIX, p. 289, 17 juillet 1565.

7. CODOIN, XXIX, p. 230-231, 19 juin 1565.

8. CODOIN, XXIX, p. 474, 2 septembre 1565.

contraint de lui demander de mettre au service de la flotte chrétienne 4 000 hommes de pied, et dans les plus brefs délais, pour qu'ils puissent rejoindre Messine dans les 8 jours⁹. De même, alors que Philippe II a réclamé six galères à la République de Gênes au mois de mars, celle-ci lui en fait parvenir seulement deux à la mi-juillet, auxquelles s'ajoutent cependant trois galères qui sont la propriété de nobles, dont l'une appartient à Gio Andrea Doria. De sorte qu'à ce moment-là, sont disponibles à Messine 40 galères armées et 4 100 soldats espagnols et italiens¹⁰ ; le vice-roi peut mobiliser pour sa part douze galères, mais il faut attendre le retour de cinq d'entre elles, qui ont été envoyées à La Goulette avec les 400 soldats et les salmes de froment, ainsi que l'a exigé le roi d'Espagne¹¹. À la date du 25 juillet, Don García de Toledo a donc rassemblé 52 galères, ce qui correspond seulement au quart de la flotte ottomane stationnée à Malte, et qui vient juste d'être renforcée par l'arrivée de 25 galères algéroises, ce qui augmente le nombre total de navires à 212 !¹² Dans ces conditions, il est tout simplement impossible d'envisager un départ.

Fort heureusement, dans les jours qui suivent, on apprend que les 40 galères espagnoles sont enfin parvenues à Naples, transportant 3 829 soldats ; mais le vice-roi de Naples fait savoir qu'il attend l'arrivée des 4 000 soldats promis par le duc d'Urbin, avant d'envoyer tous les navires rejoindre la flotte réunie à Messine¹³. En même temps, Philippe II envoie un courrier officiel pour ordonner l'organisation de la flotte chrétienne et son départ rapide à destination de l'archipel, même s'il l'on n'a toujours pas tranché la question de savoir si le secours se ferait par voie maritime ou terrestre¹⁴. Surtout, à cette date, une grave question occupe les esprits : les nouvelles de Malte étant toutes plus mauvaises les unes que les autres, comment savoir si l'île tient encore et s'il est vraiment nécessaire de la secourir ? Ne vaut-il pas mieux, alors, envisager une reconquête ultérieure de Malte ? C'est ce que pensent le roi et le vice-roi tout au long du mois de juillet : dès le 7 juillet, face au ton angoissé des missives du Grand Maître, Philippe II imagine pour la première fois la possibilité qu'« à Dieu ne plaise, les Turcs prennent Malte »¹⁵. Une semaine plus tard, le 16 juillet, Don García de Toledo en est désormais

9. CODOIN, XXIX, p. 264, 5 juillet 1565.

10. CODOIN, XXIX, p. 292, 18 juillet 1565.

11. CODOIN, XXIX, p. 301, 25 juillet 1565.

12. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 111r, 6 août 1565.

13. CODOIN, XXIX, p. 319-321, 30 juillet 1565.

14. CODOIN, XXIX, p. 308-316, 27 juillet 1565.

15. CODOIN, XXIX, p. 266, 7 juillet 1565.

certain ; la venue des troupes d'Alger laisse en effet craindre le pire et le vice-roi estime qu'il faut mettre en œuvre une tactique de combat pour récupérer Malte au plus tôt, afin d'empêcher que les Turcs ne demeurent trop longtemps à proximité de son royaume¹⁶.

Dans ce climat d'interrogations tendues, le ressentiment grandit à l'encontre de l'Ordre en général, et du Grand Maître en particulier. Le 25 juillet, Don García de Toledo reçoit un billet de La Valette, le remerciant sobrement des vivres que la Sicile lui a fait parvenir, qui lui assurent seulement « un espoir de six jours », compte tenu du nombre de gens enfermés dans les deux cités assiégées¹⁷. C'en est trop pour le vice-roi ! Excédé, il écrit à Philippe II que le Grand Maître ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il y a trop de civils dans le port, parce qu'il n'a pas organisé leur départ avant le débarquement des Turcs ; bien qu'étant considéré comme un homme de sagesse, La Valette n'en a donc guère fait preuve ces derniers temps¹⁸. Et nous avons déjà vu que la critique de Don García de Toledo rejoint celle du Cardinal Pacheco, évoquant la lassitude de la curie, face aux sautes d'humeur du Grand Maître¹⁹. À cette époque, les responsables espagnols et des royaumes italiens peinent tellement à mobiliser les troupes et manifestent si peu d'empressement à secourir Malte, qu'ils ne peuvent qu'en ressentir une culpabilité latente, dont ils tentent de se débarrasser en incriminant l'Ordre ; après tout, les Hospitaliers, soldats du Christ par excellence et élite de la noblesse européenne, ont bien été placés à Malte par Charles Quint, pour mener la croisade au nom de leur suzerain espagnol²⁰. Qu'ils accomplissent donc leur tâche, et cette fois, mieux qu'ils ne l'ont fait par le passé, en 1522 et 1551 ! Quant au Grand Maître, si chacun considère comme normal qu'il réclame de l'aide, le ton pressant, voire autoritaire, qu'il emploie dans ses missives, commence sérieusement à déplaire.

Cependant, au moment précis où les politiques expriment leur irritation, les nouvelles de Malte se tarissent brutalement. Les Turcs encerclant entièrement le port et empêchant le passage de tout messenger, une partie de la chrétienté s'interroge et s'inquiète, durant tout le mois d'août, sur la suite à donner à l'opération de secours. Le noble Gonzalo Perez, responsable militaire des *tercios* de Sicile, confie à Don García de Toledo qu'il « voit mal comment faire pour secourir [*les chevaliers*], que

16. CODOIN, XXIX, p. 283-286, 16 juillet 1565.

17. CODOIN, XXIX, p. 301, 25 juillet 1565.

18. CODOIN, XXIX, p. 305-306, 25 juillet 1565.

19. CODOIN, XXIX, p. 423, 1^{er} août 1565.

20. M. Fontenay, « Charles Quint, Malte et la défense de la Méditerranée », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 50-4, octobre-décembre 2003, p. 7-28.

Dieu leur vienne en aide et leur apporte une solution »²¹. Sans information précise, comment savoir s'il est possible de débarquer dans l'île assiégée, et surtout en quels lieux ? Car depuis quelques jours, la décision, longtemps débattue, a enfin été prise : la flotte chrétienne débarquera les hommes à terre, plutôt que d'affronter sur mer les Ottomans plus nombreux. Déjà, début juillet, le vice-roi posait la question à Philippe II et penchait plutôt pour une attaque terrestre, à condition de disposer d'environ 12 000 hommes, les musulmans étant presque trois fois plus nombreux²². La venue des galères algéroises au milieu du mois le conforte encore dans son idée, mais l'annonce, à la fin juillet, de l'établissement de rondes de surveillance turques tout autour de Malte l'inquiète au plus haut point. Le 27 juillet, Philippe II lui-même souligne que le secours est impossible par voie de mer comme par voie de terre²³.

À Syracuse, certains trépignent d'impatience et d'inquiétude face à ces attermolements constants : les deux galères de l'Ordre, retenues en Sicile par la volonté du vice-roi, transportant à leur bord une cinquantaine de chevaliers venus d'Europe à l'appel de La Valette, et trois cents soldats de la compagnie qui avait été envoyée par le pape pour assurer le « Petit Secours » de Malte, quittent le port contre l'avis de Don Sancho de Leiva. Celui-ci s'en plaint au vice-roi, arguant qu'il « considère comme impossible d'entrer [dans Malte] et qu'il est certain qu'ils vont se perdre, s'ils tentent de le faire ». Don García de Toledo comprend les réticences de son capitaine, mais souligne qu'il est impossible de les retenir plus longtemps, le Grand Maître ayant maintes fois réclamé leur retour²⁴. Le départ illicite n'apporte pourtant pas l'aide espérée : tandis que les deux galères arrivent au large de Gozo, elles apprennent que plusieurs galères musulmanes sont postées en embuscade. De crainte d'être découvertes, elles font demi-tour et regagnent la Sicile. « Cela me fut raconté par plusieurs personnes, rapporte Cirmi, et notamment par le chevalier Frà Giulio Bravi, lequel se trouvait à bord et qui, ne pouvant être débarqué, se lamentait de ce qu'après être demeuré tant d'années au service du Couvent, il se trouvait au loin, au moment où celui-ci avait le plus besoin de lui »²⁵.

En Sicile, les préparatifs se poursuivent cependant et le 6 août, les autorités siciliennes établissent le plan de campagne et définissent, le

21. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 113r, 10 août 1565.

22. CODOIN, XXIX, p. 247-255, 5 juillet 1565.

23. CODOIN, XXIX, p. 308-316, 27 juillet 1565.

24. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 111r.

25. Cirmi, p. 98v-99r.

long des côtes maltaises toutes constituées de roches et de falaises, les éventuels lieux de mouillage. Trois d'entre eux paraissent sûrs, à condition d'effectuer le débarquement des hommes, des vivres, des armes et des munitions en six heures au maximum, ce qui correspond au temps que mettent les galères musulmanes à effectuer le tour de l'île. La baie de Marsaxlokk est d'office écartée, parce que située à trop grande proximité de Marsamxett, où sont mouillés les navires ennemis : le risque d'y être découvert par les Turcs à terre et d'être attaqué apparaît trop élevé. Le mouillage de Mġarr est bon, à peu de distance de Mdina, mais bien trop étroit pour permettre à une flotte entière de séjourner quelques heures et d'y débarquer 10 000 hommes ; cette fois, les chrétiens courent le risque d'être découverts par les patrouilles maritimes. Enfin, les lieux-dits de Freo et des salines (qui correspondent à la baie de Mellieħa) sont si larges, qu'ils permettraient un débarquement en trois heures seulement ; de l'eau douce s'y trouve en grande quantité, ce qui offrirait aux soldats des réserves supplémentaires ; l'unique inconvénient est sa distance du port, qui fait craindre que les Turcs ne viennent à la rencontre de l'armée chrétienne²⁶.

C'est finalement Mellieħa qui emporte l'adhésion des autorités siciliennes ; c'est là que mouilleront les navires chrétiens. Un moment, la question d'emmener la cavalerie est débattue, puis abandonnée. L'embarquement de deux chevaux par galère conférerait une supériorité indéniable sur l'armée musulmane, mais le choix de Mellieħa exclut l'éventualité : en effet, les chevaux ne peuvent cheminer aisément le long des routes rocailleuses de Malte, et exigent le transport de réserves d'eau encore plus importantes²⁷. Un peu plus tard dans le mois, le vice-roi apprend que les Turcs ont encore resserré leur surveillance maritime, notamment aux abords des deux baies de Mġarr et Ghajjn Tuffieħa, ainsi qu'au large de Pietra Nera ; Don García s'inquiète, préférant différer le départ de la flotte pour plus de sécurité, mais se rassure en constatant que les musulmans ne semblent pas imaginer que la flotte chrétienne puisse débarquer des hommes en un lieu aussi éloigné de Birgù et de Senglea que la baie de Mellieħa²⁸. Un message hâtif est envoyé à Mdina, pour tester la sécurité du lieu de débarquement et pour réclamer au chevalier Mezquita de faire allumer, la nuit, des feux destinés à guider la flotte. Des chevaliers sont envoyés par le gouverneur à Mġarr et aux environs de Mellieħa pour préparer les feux, de même qu'à Gozo, pour plus de sécurité²⁹.

26. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 111v.

27. CODOIN, XXIX, p. 447-448, 16 août 1565.

28. CODOIN, XXIX, p. 453-454, 19 août 1565.

29. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 115v, 22 août 1565.

Les tribulations de la flotte

Enfin, le 24 août, la flotte composée de 95 galères est prête au départ³⁰. Toute la journée, on procède à l'embarquement des vivres et à la répartition sur les navires des 9 000 hommes, pour la plupart espagnols ; le soir, l'escadre se met en branle et quitte Messine, sous le commandement de Don García de Toledo. Appréhendant d'être aperçu par les patrouilles maritimes musulmanes, qui élargissent souvent leurs explorations jusqu'à près de six milles des côtes siciliennes, le vice-roi a demandé la veille à Gio Andrea Doria de partir en reconnaissance avec deux galères, et de gagner Gozo, pour à la fois prévenir les insulaires de l'arrivée des secours et s'informer de la présence des galères turques³¹. Le lendemain, 25 août, la flotte double Syracuse³² ; le 26 août, elle franchit le Cap Passaro, au large duquel elle croise et arraisonne un navire barbaresque transportant 5 000 quintaux de biscuits et 60 Turcs, que le vice-roi fait escorter à Syracuse pour en récupérer la cargaison et réduire l'équipage en captivité³³.

La flotte doit normalement se diriger vers Linosa, avant de faire voile en droiture jusqu'à Malte, quand elle essuie soudain une tempête telle « qu'on n'en a jamais vue de semblable »³⁴, celle-là même qui, deux jours plus tard, a interrompu l'assaut musulman contre les cités portuaires. Cirmi, qui participe au secours, raconte que les bourrasques sont si violentes que l'on dut attacher les navires entre eux, pour éviter de les perdre, cependant que « les hommes, trempés, glacés, certains d'être perdus, se lamentaient, priaient et s'en remettaient à Dieu, se plaignant de Don García qui, au lieu de les conduire à Malte, les laissait affronter des éléments contre lesquels on ne peut se défendre ». Au plus fort de la tempête, marins et soldats voient brusquement luire des feux de Saint-Elme aux mâts de plusieurs navires, ce qui inquiète et rassure à la fois, Cirmi précisant que ceux-ci annoncent que la tempête doit s'apaiser bientôt³⁵. Durant toute la journée, les vents déportent la flotte vers Favignana, qui se situe à l'opposé de sa destination, au large de la côte occidentale de Sicile ; enfin à l'abri, la flotte constate que plusieurs galères ont l'éperon endommagé, et des bois de coque brisés, mais ne déplore aucune perte de navires. On débarque les hommes à qui on laisse quartier libre un jour entier, pour se détendre et se remettre de leurs

30. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 111v.

31. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 118r-118v.

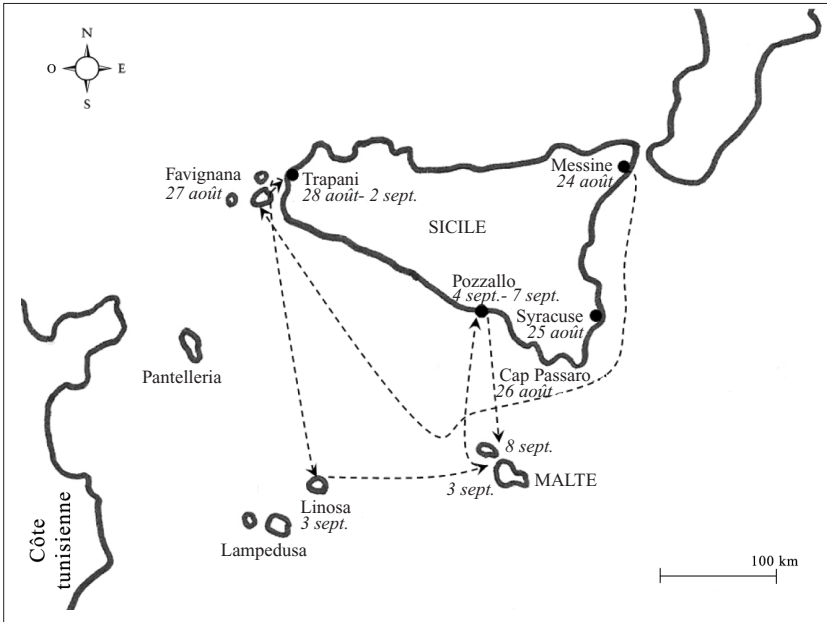
32. CODOIN, XXIX, p. 465.

33. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 121r.

34. CODOIN, XXIX, p. 470, 30 août 1565.

35. Cirmi, p. 111r.

émotions³⁶. La flotte se dirige ensuite vers Trapani, où le vice-roi prend le temps d'informer Philippe II des mésaventures vécues, et le 2 septembre au matin, elle fait voile vers l'île de Linosa, pour rejoindre Gio Andrea Doria qui l'y attend. Mais en arrivant, les chrétiens ne découvrent que trois soldats qui les guettaient et leur remettent un message de la part de Doria³⁷.



Le trajet de Don García de Toledo (24 août-8 septembre)

En effet, ce dernier a connu, comme le reste de la flotte, quelques déboires en mer entre le moment où le vice-roi l'a chargé de se rendre à Gozo et celui où il rejoint enfin la flotte chrétienne. Arrivé au large des rives de Gozo, dans le canal de Malte, Gio Andrea Doria fait affaler les voiles, pour ne pas être aperçu et envoie une frégate en reconnaissance. Il ne dispose guère que d'un délai de quatre à six heures, peut-être moins, avant d'être découvert par la patrouille turque ; ses navires se trouvent alors si près des côtes que chacun « peut entendre aboyer les chiens ». Voyant que les hommes ne reviennent pas, craignant qu'ils n'aient été capturés par les Turcs, et surtout commençant à manquer de réserves

36. Cirni, p. 111v.

37. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 124r, 3 septembre 1565.

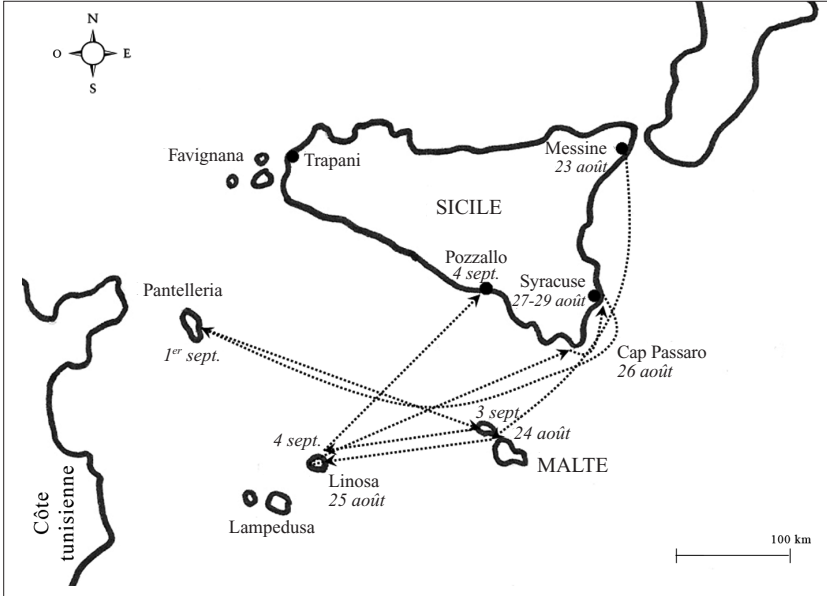
d'eau douce, il finit par lever l'ancre le 25 août, pour faire voile vers Linosa, où il se ravitaille en eau³⁸ et où il décide de laisser trois hommes avec un message, pour attendre la venue de la flotte chrétienne qui doit faire escale dans l'île. À la tête de ses navires, il regagne la Sicile où, parvenu au Cap Passaro, il apprend qu'il vient juste de manquer le passage de la flotte et que celle-ci a été déportée jusqu'à Favignana, où Doria estime inutile d'aller la rejoindre. Après avoir constitué des réserves d'eau et de biscuits et être demeuré deux jours à Syracuse, il reprend le chemin de Linosa, pour y attendre Don García de Toledo.

Le 1^{er} septembre, il oblique sa trajectoire vers Pantelleria pour se ravitailler en eau, et débusque soudain deux brigantins musulmans. Craignant qu'une flotte entière ne se trouve présente dans l'île, il envoie la frégate en reconnaissance le long des rivages ; devant l'absence de danger, les deux galères et la frégate mouillent dans la baie de Santa Maria. Et tandis que les hommes, au nombre de soixante environ, se trouvent à terre pour s'approvisionner en eau, ils sont attaqués par une quarantaine de musulmans. Un combat se déroule, durant lequel les Barbaresques témoignent de leur supériorité, blessant 42 rameurs des chiourmes chrétiennes, ainsi qu'une trentaine de marins et de soldats, causant même le décès de deux d'entre eux³⁹. Doria parvient finalement à leur échapper, avec ses navires, et se dirige de nouveau vers Malte, décidant d'attendre Don García de Toledo à proximité du canal de Malte.

Las ! À cette date, les péripéties rocambolesques de la flotte chrétiennes sont encore loin d'être achevées. Après une escale à Linosa, Don García de Toledo remet un message aux trois hommes de Doria et laisse dans l'île une partie de sa flotte, leur conseillant d'attendre Doria, puis la flotte se dirige vers Malte où elle arrive dans la nuit du 3 au 4 septembre. Parvenue à trois milles environ des côtes, elle guette, comme convenu, l'apparition des feux à Gozo et Mellieħa censés l'informer que la voie est libre et la guider dans le canal de Malte. Pour éviter de s'égarer dans le noir, les galères ont dû allumer plusieurs fois leurs lanternes, au risque d'être découvertes par les ennemis. Mais les navires ont beau attendre, ils n'aperçoivent aucun signal lumineux. Errant à proximité des côtes, cherchant sans la trouver la baie de Mellieħa, les chrétiens s'affolent à l'idée de la venue prochaine de la patrouille turque, et le vice-roi finit par donner l'ordre de rebrousser chemin et de mouiller à Pozzallo, en Sicile !

38. Cirni, p. 111v.

39. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 123r-123v, 1^{er} septembre 1565.



Le trajet de Gio Andrea Doria (23 août-4 septembre) MALTE

Lampedusa

Dans la longue lettre qu'il adresse au roi d'Espagne, Don García de Toledo se justifie en disant que « les signaux n'ont pas été faits au moment où nous y étions », tout en avouant que Doria, pour sa part, a bien aperçu les feux, mais qu'il ne s'est pas approché, puisqu'il cherchait la flotte⁴⁰. De son côté, Doria, ayant attendu en vain toute la nuit et ne pouvant demeurer au large de Malte en plein jour, retourne à Linosa, où il pense retrouver la flotte qui a pris du retard. Il n'y trouve en réalité que ses trois hommes et quelques navires chrétiens, qui lui remettent le billet du vice-roi lui enjoignant de regagner la Sicile s'il ne trouvait pas le reste de la flotte. Obéissant, Doria embarque ses hommes et conduit tous les bateaux à Syracuse ; sur le trajet, il retrouve enfin Don García de Toledo à Pozzallo. En ce 4 septembre, les chrétiens débarqués à Pozzallo n'ont plus aucune nouvelle de Malte et commencent sérieusement à douter de l'intérêt d'un secours, persuadés désormais que l'île est aux mains des Turcs, et chagrinés à l'idée que l'Ordre soit définitivement perdu. Certains soldats commencent même à murmurer contre le vice-roi, mécontents de ces tergiversations, qu'ils considèrent comme la preuve d'un manque de décision politique et de volonté de porter secours à Malte⁴¹.

40. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 124v.

41. Cirmi, p. 117r.

Puis, après deux jours de questionnements divers, au matin du 7 septembre, les chrétiens quittent enfin Pozzallo et reprennent la route à destination de Malte ; bénéficiant cette fois d'un temps idéal pour la navigation, ils parviennent en une journée au canal de Malte, où ils trouvent les feux allumés, qui indiquent que la patrouille maritime musulmane vient à peine d'effectuer sa ronde. À bord de sa galère capitane, surveillant de loin les opérations, Don García de Toledo décrit à Philippe II le débarquement des 9 600 soldats, de toutes les victuailles, des tonneaux de poudre, de mèches et de plomb, des caisses de balles, d'arquebuses et de piques, ainsi que des réserves de biscuits assurant près d'un mois et demi de nourriture aux soldats. Le vice-roi a fait parvenir un message au gouverneur de Mdina, qui lui garantit la mobilisation et le soutien immédiat de 1 200 hommes environ, dont un millier de ruraux maltais correctement entraînés, ainsi qu'une centaine de montures, si besoin est. Dans le port, le vice-roi estime les forces à près de 3 000 hommes, en comptant à la fois les chevaliers, les soldats et les civils aptes au combat. Le débarquement achevé, Don Garcia repart à la tête de la flotte et prend la direction du port : il lui semble en effet que son apparition au large de Birgù et Senglea est nécessaire « pour encourager le peuple et ceux qui luttent dans les cités ». Non loin de l'embouchure portuaire, il ordonne de faire tirer une salve d'artillerie destinée à les prévenir et à les encourager⁴². Mais les assiégés ont déjà compris quand le fort Saint-Elme a donné l'alerte aux musulmans ; dans une explosion de joie et de soulagement, en réponse à la salve d'artillerie, ils font entendre à leur tour les canons et arquebuses avec le peu de poudre qu'il leur reste⁴³. Le siège est en train de s'achever.

Le dénouement

Le 8 septembre au matin, jour éminemment symbolique pour les chrétiens puisqu'il correspond à la Nativité de la Vierge, les cloches de Birgù et de Senglea sonnent à toute volée ; pour la première fois depuis quatre mois, elles n'annoncent pas une attaque ou un danger imminent, mais bien la fin des combats et la victoire maltaise. « Je crois qu'aucune musique ne nous a jamais autant réconfortés que le carillon de nos cloches en ce 8 septembre, jour de la Naissance de la Vierge » narre avec émotion Balbi da Correggio⁴⁴. Toute la matinée durant, elles continuent de sonner, annonçant la célébration de la messe, dite en l'honneur de la

42. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 127r-128v, 7 septembre 1565.

43. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 131v, 8 septembre 1565.

44. Balbi, p. 105r.

Vierge et de Dieu, pour les remercier du soutien apporté aux chrétiens au cours des assauts. Elles sonnent encore, lorsque la flotte de Don García de Toledo déploie ses 95 galères à l'embouchure du port, toutes décorées de leurs bannières brillant au soleil. Et tandis que les navires s'avancent, à la suite de la galère du vice-roi, des coups de feu retentissent le long des bastions, couvrant le son des cloches et saluant leur entrée officielle dans Malte, tandis que les galères répondent par des tirs réguliers de canons.

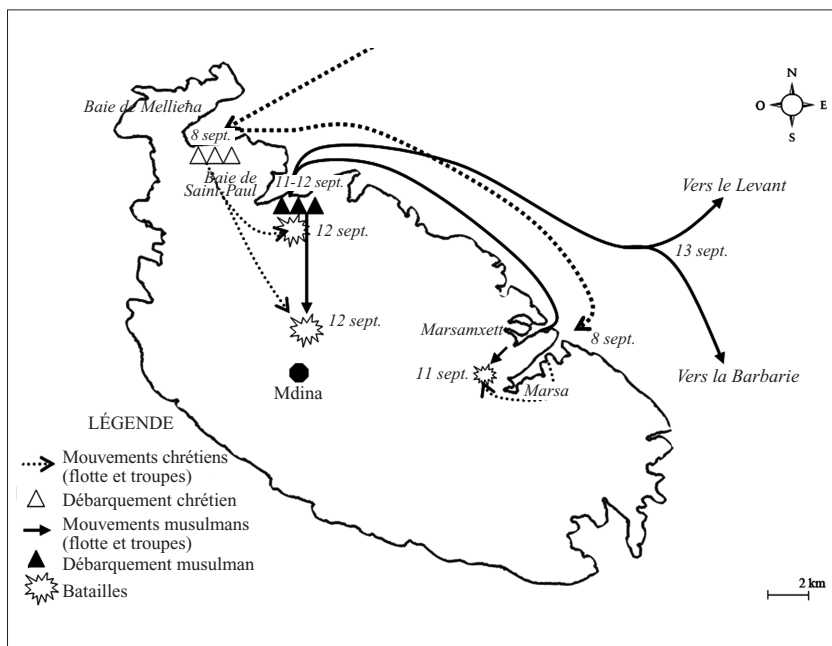
Très droit dans son armure recouverte de la soubreveste rouge à croix blanche, le vieux Grand Maître quitte à pied son palais du fort Saint-Ange pour venir à la rencontre du vice-roi et des chefs chrétiens, escorté de ses conseillers et suivi en ordre par ses chevaliers hâves, certains blessés, tous sales, tâchés de sang et en guenilles, mais arborant la soubreveste par-dessus l'armure. Sur les remparts détruits, se dressent les soldats et les civils enrôlés, tandis que dans les rues de Birgù se pressent en rangs serrés femmes, vieillards, malades, blessés et enfants. Consternés, les hommes de la flotte découvrent alors les visages émaciés et les corps amaigris des trop rares survivants qui les acclament. Leur faiblesse est si manifeste, que le vice-roi ému s'empressera d'écrire à ceux qui sont demeurés en Sicile « qu'il y a ici tant de gens et si peu de chère, que je vous supplie de faire venir, sans perdre de temps et du mieux que vous le pourrez, des navires chargés de pain »⁴⁵.

Debout sur le débarcadère du port des galères, un peu en avant des membres de l'Ordre, La Valette regarde descendre Don García de Toledo ; à cet instant, les galères saluent de nouveau et les assiégés répondent depuis les bastions. « Les deux hommes s'embrassent avec affection » ; le Grand Maître accueille ensuite Gio Andrea Doria et les autres chefs chrétiens de la flotte, avant de saluer tous les Hospitaliers venus avec le grand secours⁴⁶. Les chefs chrétiens et les chevaliers sont officiellement invités à un banquet au Palais Magistral. Don García et ses hommes, à la suite du Grand Maître, s'avancent alors entre deux rangées de chevaliers qui ont soutenu le siège, dont les habits maculés et les visages creusés de fatigue sont un rappel volontaire et culpabilisant de l'absence de secours dont ont pâti l'Ordre et les Maltais durant quatre longs mois. Ultime satisfaction pour Jean de La Valette, le banquet donné dans son palais est uniquement composé des provisions transportées depuis Mdina par le gouverneur Mezquita. En revanche, les rations de nourriture distribuées aux assiégés, qui mangent à leur faim pour la

45. CODOIN, XXIX, p. 528, 15 septembre 1565.

46. Balbi, p. 122r.

première fois depuis longtemps, sont prises sur les réserves de la flotte chrétienne⁴⁷. Inévitablement honteux, le vice-roi finit par écrire le 8 septembre à Philippe II qu'« on aurait pu anticiper tout cela d'un mois et demi et éviter de grandes dépenses et tant de décès de chevaliers et de personnes à Malte »⁴⁸.



Les derniers combats et le départ des Turcs (8-13 septembre)

Pour autant, les combats ne sont pas terminés. Dans les tranchées, la confusion règne dans les rangs musulmans, et les pachas s'interrogent sur la suite à donner aux opérations. Bien que les récits chrétiens se concentrent plutôt sur ce qu'il se passe désormais au sein du port, et tendent à narrer plus hâtivement les derniers affrontements qui se sont déroulés dans l'île entre le 8 et le 12 septembre, la guerre n'est pas encore achevée dans l'île et même aux environs du port. Depuis les remparts, les assiégés peuvent voir leurs ennemis se rassembler, apparemment irrésolus quant à la conduite à tenir ; la rupture est désormais consommée entre Mustafa pacha et le *Qapıdan* Piyalı, qui

47. Balbi, p. 122v.

48. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 131v.

s'étaient déjà opposés violemment au début du mois d'août, quant à la conduite du siège. Selon Alfonso de Ulloa, Mustafa aurait exhorté ses fantassins à se battre jusqu'au dernier, faisant valoir que la conquête de Malte doit déboucher sur celle de la péninsule italienne, et soulignant que « mieux vaut mourir glorieusement au combat que survivre à cet échec infâmant et rentrer honteusement chez soi »⁴⁹. De son côté, Piyali pacha se montre extrêmement inquiet des avis qu'il aurait reçus concernant le débarquement de la flotte chrétienne et de ce que ce « grand secours » ne serait en réalité que l'avant-garde d'une formidable armada qui doit encore arriver. Appréhendant que les navires ottomans ne se trouvent définitivement bloqués dans l'anse du port, et craignant pour sa propre vie si la flotte turque se trouvait prisonnière, le *Qapıdan pacha* s'oppose au vizir et aux officiers d'infanterie et fait le choix du réembarquement immédiat des hommes, donnant ordre aux troupes de marine de lever le camp pour inciter les fantassins à les suivre⁵⁰. De sorte que les soldats rassemblent leurs affaires en toute hâte et lèvent le camp, tuant le bétail pour empêcher les chrétiens de se nourrir, brûlant tout, ne laissant aucune arme ou munition⁵¹, « excepté un canon royal qui tirait des boulets de fer du poids de cent vingt livres » installé à Bormula et certainement trop pesant pour être emporté rapidement⁵². Cette précipitation suscite évidemment les moqueries *a posteriori* des auteurs chrétiens, qui, à la manière d'Ulloa, peuvent écrire avec jubilation que « ceux qui se prenaient pour des lions furent comme des lapins..., embarquant leur artillerie et courant à leur bastions pour y mettre furieusement le feu »⁵³, afin de ne rien laisser derrière eux.

Les Turcs se dirigent à pied vers Marsamxett où s'effectue l'embarquement des troupes. Malgré la levée manifeste du siège, le Grand Maître ordonne à tous les chrétiens de ne quitter leur poste de combat sous aucun prétexte, sous peine de mort⁵⁴. Depuis le 7 septembre, les garnisons ont même été renforcées par l'entrée triomphale dans Birgù de la cavalerie de Mdina, qui transporte des cargaisons de vivres et d'eau et vient se placer au service de La Valette. On continue donc de surveiller avec attention les mouvements des troupes ennemies, constatant que celles-ci manquent de réserves d'eau douce. Les Turcs ne peuvent que se rendre à Marsa, pour y puiser de l'eau ; un conseil de guerre est immédiatement réuni à Birgù,

49. Ulloa, p. 83r.

50. Vertot, IV, p. 73-74.

51. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 144r, 11 septembre 1565.

52. Vendôme, p. 69.

53. Ulloa, p. 83v.

54. Balbi, p. 116v.

auquel participe Don García de Toledo⁵⁵, pour décider si les chrétiens doivent ou non les en empêcher et conduire en même temps une ultime offensive contre les musulmans en déroute, destinée à retarder leur départ de Marsamxett et à laisser le temps au « Grand Secours », qui traverse Malte à pied, de les prendre à revers. Nombre de chevaliers y sont hostiles, mais la décision est finalement prise d'envoyer le 11 septembre une troupe commandée par Don Ascaño de la Corña et Don Alvaro de Sande. La petite attaque est une réussite, qui cause le décès de quelques musulmans et surtout leur ferme l'accès à Marsa, riche en eau potable, mais les chrétiens sont tout autant épuisés et peu combatifs que les musulmans ; la journée étant alors extrêmement chaude, les hommes souffrent au point que quatre d'entre eux périssent étouffés dans leur armure !⁵⁶ Ne pouvant plus accéder à Marsa, les Turcs se hâtent de quitter l'anse de Marsamxett et décident de faire voile vers la baie de Saint-Paul, pour y faire escale le temps de s'approvisionner en eau, et peut-être également dans le but d'aller à la rencontre de l'armée chrétienne⁵⁷.

À cette date, celle-ci a quitté Mellieħa depuis trois jours et s'avance péniblement dans l'intérieur de l'île, brisée par la chaleur et par l'irrégularité du terrain maltais, pierreux et sec. Les hommes finissent par approcher de Mdina, où ils sont informés par un message de La Valette, que les musulmans ont pris la direction de la baie de Saint-Paul et risquent de les attaquer. En effet, ayant appris que l'armée chrétienne ne compte guère plus de 9 500 hommes, alors qu'ils craignent depuis presque un mois la venue d'une flotte plus importante (en témoignent les différends qui opposent à ce sujet plusieurs fois les pachas !), les musulmans envisagent désormais de conduire une attaque-éclair contre le camp chrétien. Parvenues dans la baie de Saint-Paul, les galères turques ont donc débarqué 8 000 à 9 000 soldats, qui se dirigent rapidement vers Mdina⁵⁸, tandis que les troupes chrétiennes marchent à leur rencontre. Une bataille se déroule au cœur même de l'île, non loin de la cité intérieure, au cours de laquelle sont tués 1 300 à 1 500 Turcs⁵⁹. Devant cette nouvelle défaite, les musulmans semblent renoncer définitivement à la lutte. Traqués par les soldats chrétiens, qui poursuivent le massacre des hommes blessés ou trop faibles pour cheminer vite⁶⁰, ils se pressent de regagner sains et saufs leurs navires mouillés à Saint-Paul et de quitter Malte.

55. Balbi, p. 122v.

56. Balbi, p. 119v-120r.

57. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 144r ; Viperano, p. 244.

58. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 139v, 13 septembre 1565.

59. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 146r, 16 septembre 1565.

60. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 139v.

Un spectacle désolant les attend cependant à Saint-Paul. En même temps que le « grand secours » se dirigeait vers les troupes ennemies, les responsables chrétiens ont en effet envoyé en reconnaissance dans la baie une troupe de 400 arquebusiers, sous le commandement de quatre gentilshommes espagnols. Découvrant que les musulmans à terre ne sont guère plus de 500 à 600, pour la plupart désarmés et fort occupés à constituer les réserves d'eau douce, ils ont conduit une attaque-éclair, tuant un grand nombre d'hommes, avant de briser et de jeter à la mer près de mille tonneaux d'eau, contraignant les galères à prendre le large⁶¹, avant de mouiller de nouveau, pour permettre l'embarquement, le 12 septembre, des derniers soldats musulmans. Enfin, le 13 septembre⁶², les chrétiens peuvent observer la flotte ottomane quitter l'île, toutes voiles dehors, puis se scinder en deux groupes de navires, dont l'un, plus important, prend la direction du Levant et l'autre, celle de la côte africaine⁶³.

À cette nouvelle, Don García de Toledo ordonne l'embarquement immédiat de 80 à 100 soldats par galère, recrutés parmi les *tercios* de Naples, de Corse et de Sardaigne, dans le but de quitter au plus vite le port. Officiellement, il s'agit de donner la chasse aux galères ottomanes, et de s'assurer qu'elles s'éloignent bien des eaux de Méditerranée centrale⁶⁴. Officieusement, le vice-roi trouve peut-être là l'excuse idéale de quitter Malte en combattant. En effet, que ferait une armée entière dans une île dévastée, dépourvue de vivres, et où les combats étaient déjà presque terminés à l'arrivée du « grand secours » ? Prête au départ dans la journée du 14 septembre, la flotte chrétienne est cependant bloquée par le gros temps à l'embouchure portuaire, et ne peut laisser Malte derrière elle qu'au matin du 15 septembre, faisant voile vers l'est⁶⁵. En réalité, le mauvais temps contraint rapidement les chrétiens à rebrousser chemin et le 16 septembre, le vice-roi informe Philippe II qu'il envisage de regagner Naples, pour y débarquer les soldats, puis la Sicile, où les troupes corses et sardes passeront l'automne avant d'être renvoyées chez elles⁶⁶. Finalement, le 6 novembre, l'armada chrétienne est de retour à Messine⁶⁷.

De son côté, la flotte turque poursuit sa route sans encombre, franchissant les Dardanelles le 22 octobre 1565⁶⁸, et gagnant Istanbul à la

61. CODOIN, XXIX, p. 523-524, 14 septembre 1565.

62. *Journal ottoman de la campagne de Malte*, p. 295.

63. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 139v.

64. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 146r.

65. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 144r, 15 septembre 1565.

66. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 146r.

67. CODOIN, XXX, p. 7.

68. *Journal ottoman de la campagne de Malte*, p. 319.

fin du mois ; 41 galères sont immédiatement mises au carénage dans l'arsenal impérial et le reste des navires est entièrement désarmé le 10 novembre. Selon un informateur sicilien, le bruit aurait couru que Soliman le Magnifique, furieux, voulait faire couper la tête aux deux pachas ; il n'en fut rien cependant, car, toujours selon l'informateur chrétien, « le pape écrivit au sultan pour lui dire que ce n'était pas leur faute, mais la volonté de Dieu qui n'avait pas voulu que Malte soit conquise ». De sorte que le 17 novembre, Mustafa pacha et Piyalı pacha sont ressortis de Topkapi tout souriants. Dans le même temps, une rumeur circule dans Istanbul, au sujet des galères de Don García de Toledo qui, ayant suivi les navires turcs jusqu'à Candie, se trouveraient actuellement dans les parages de Rhodes. Le sultan donne ordre d'envoyer aussitôt une centaine de galères au large de Rhodes, pour vérifier le bien-fondé de cette rumeur et chasser au besoin la flotte chrétienne des eaux ottomanes⁶⁹.

Le bilan du siège

Tandis que les musulmans désertent l'île, le Grand Maître prépare son accueil aux troupes chrétiennes qui arrivent de Saint-Paul et de Mdina ; le 10 septembre, il ordonne à Romegas de se rendre, en compagnie de quelques soldats, sur le Mont Sciberras, pour replacer les étendards de l'Ordre sur les ruines du fort Saint-Elme, afin qu'ils flottent au vent quand celles-ci entreront officiellement dans le port⁷⁰, ce qui se produit le 13 septembre.

Comme les chefs de la flotte avant eux, les soldats arrivés par voie de terre demeurent saisis, à la vue des cités ravagées⁷¹. À leur arrivée, ils découvrent un spectacle de désolation : « l'île est détruite, ruinée, brûlée »⁷². Tout autour des murailles, là où les batteries turques se trouvaient, ne restent plus au sol que des débris d'armes, des vêtements déchirés, des piques brisées, des tonneaux éventrés ; le terrain a été entièrement bouleversé par les remblais et les creusements de tranchées, dont certaines ont été détruites par les Turcs eux-mêmes au moment du départ ; la terre est brûlée et des carcasses d'animaux jonchent le sol, pourrissant au soleil. Franchissant les enceintes urbaines, les soldats constatent ensuite que « les brèches du Bourg [*Birgù*] et du fort saint Michel sont si grandes, si basses et tellement esplanées que les chariots chargés y peuvent entrer »⁷³. Les remparts de Birgù sont à ce point endommagés par les

69. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 164r-164v, 27 novembre 1565.

70. Cirmi, p. 120r ; Ulloa, p. 84r.

71. Balbi, p. 121v.

72. Vendôme, p. 70.

73. SMOM, *Copie de plusieurs missives écrites et envoyées de Malte...*, op. cit., f. 15v, 19 septembre 1565.

bombardements, que l'Ordre lui-même reconnaît qu'il est difficile de les rebâtir tels qu'ils étaient, et que le vice-roi admet « qu'il n'est pas resté une seule pierre sur une autre dans ces murs, dont la réparation coûterait plus cher qu'une nouvelle édification »⁷⁴. Enfin, dans les cités, « les maisons [sont] toutes brisées de l'épouvantable et horrible artillerie, les coups de laquelle montèrent jusques au nombre de septante huit mille »⁷⁵, cependant que les forces de l'Ordre sont considérablement amenuisées et que son artillerie est désormais tout usée et inutilisable⁷⁶.

Outre ces dégâts matériels considérables, le siège a coûté cher en vies humaines, tant chrétiennes que musulmanes. En définitive, rares sont les récits qui livrent des estimations sur les pertes turques et barbaresques, et le *Journal ottoman de la campagne de Malte* lui-même ne dresse aucun état général des morts, ne faisant mention, pour raison administrative, que des 260 *sandjakbey* tués au combat, dont les territoires vacants doivent être attribués à d'autres⁷⁷. Quant aux estimations des textes chrétiens, elles oscillent entre 11 500 morts, pour l'évaluation la plus basse⁷⁸ et 26 000, pour la plus haute⁷⁹. Cirmi décompte pour sa part près de 20 000 morts, mais fait entrer dans cette estimation tous les décès, y compris ceux qui résultent de maladies et ceux qui sont survenus parmi les chiourmes ; de ce fait, il ne retient guère que 12 000 soldats tués au combat⁸⁰. Viperano évoque pour sa part 23 000 morts, dont 15 000 soldats⁸¹, chiffre finalement repris par Bosio⁸². Il semble donc que les Turcs aient perdu près de la moitié de leur armée en quatre mois.

En ce qui concerne les chrétiens, les estimations ne sont pas plus nombreuses et témoignent d'une ponction humaine toute aussi importante. L'Ordre a payé un lourd tribut, perdant plus de la moitié de ses membres : sur les 582 Hospitaliers qui se trouvaient à Malte en mai 1565, tant chevaliers que chapelains ou servants d'armes, 294 ont trouvé la mort pendant le siège, soit une proportion de 50,5% de pertes, auxquels doivent s'ajouter ceux qui sont venus avec le petit secours et

74. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 151r, 1^{er} octobre 1565.

75. Vendôme, p. 70.

76. AOM 430, f. 278v, 15 janvier 1566.

77. *Journal ottoman de la campagne de Malte*, p. 373-378.

78. SMOM, *Lettre du chevalier François de Juvara à sa famille*, 13 septembre 1565, f. 11v.

79. V. Laurenza, « Il Grande Assedio di Malta in un Manoscritto cassinese del Cinquecento », art. cit., p. 9.

80. Cirmi, p. 121r.

81. Viperano, p. 248.

82. Bosio, III, p. 711.

dont certains ont été tués, ce qui explique peut-être le chiffre de 317 Hospitaliers morts, donné par Viperano⁸³. La proportion est sensiblement la même pour les chevaliers : au nombre de 471 au début des combats, ils ne sont plus que 236 quand la flotte ottomane quitte l'île⁸⁴. Aux membres de l'Ordre s'ajoutent les soldats décédés, que les textes évaluent à 2 500, toutes nationalités confondues. Cirni rapporte qu'à l'arrivée du secours, il ne reste plus au Grand Maître que 600 hommes valides et maîtrisant l'art de la guerre, le reste étant uniquement composé de civils inaptes au combat, pour la plupart trop faibles désormais pour aider en quoi que ce soit⁸⁵.

Enfin, les Maltais ont chèrement payé leur résistance. On évalue le nombre de civils tués à près de 7 000, pour la plupart décimés par les coups d'artillerie, l'écroulement des murs et des maisons, le manque d'eau ou de nourriture, les blessures et les maladies⁸⁶. La mort de 7 000 Maltais rapportée à l'estimation des 25 000 habitants de l'île, correspond alors à une proportion de 28% de la population qui aurait péri pendant le siège. Cette proportion est même peut-être plus faible que la réalité : une statistique datée de 1568, comptabilise seulement 10 120 habitants à Malte⁸⁷, ce qui tendrait à montrer que la moitié de la population environ serait morte du fait des combats et, durant les mois qui suivirent, de famine et de maladie ! Tout au long du siège, les exemples de la vaillance des insulaires ne manquent pas, reconnues officiellement par les Hospitaliers. Après la guerre, le Grand Maître rédige d'ailleurs plusieurs attestations de bravoure, pour des Maltais qui se sont illustrés par leur endurance ou leur vaillance, à l'exemple de Masi Bertolo, citoyen de Birgù, qui s'est courageusement battu quatre mois durant, ou bien de Biasio Ramondo, natif du casal de Naxxar, qui a quitté son village pour s'engager dans la compagnie de Birgù et se battre aux côtés des habitants du port. Pas un insulaire n'a déserté Saint-Elme avant sa chute ; c'est un bataillon de Maltais qui a sauvé le pont reliant Birgù à Senglea, et c'est également grâce à l'ingéniosité et à la bravoure d'un ingénieur maltais,

83. Viperano, p. 248.

84. Balbi da Correggio Francesco, *Diario dell'Assedio di Malta (18 maggio-8 settembre 1565)*, Fratelli Palombi Editori, Rome, 1965 (traduction et édition italienne), p. 141-156.

85. Cirni, p. 121r.

86. Balbi, p. 109v (dans la version de 1567 uniquement) ; Viperano, p. 248 ; Cirni, p. 121r.

87. Stanley Fiorini, « Demographic growth and the Urbanization of the Maltese Countryside to 1798 », in Victor Mallia Millanes (dir.), *Hospitaller Malta (1530-1798). Studies on Early Modern Malta and the Order of St John of Jerusalem*, Mireva Publications, Malta, 1993, p. 302.

Girolamo Cassar, que les chrétiens ont pu bombarder le pont musulman en construction dans le port...

Aux Maltais qui se sont illustrés dans la défense de leur île, payant bien souvent cet investissement de leur vie, s'ajoutent également de nombreux chrétiens, venus de toute l'Europe. En témoignent les attestations qu'octroie La Valette durant les mois de septembre et octobre 1565, à plusieurs hommes qui ont combattu dans le port⁸⁸ : certains sont originaires de péninsule italienne, comme Francesco Lo Grugno, venu par ses propres moyens à Malte le 14 mai, ou bien Scipione di Sangro de Naples, arrivé le même mois, ou encore Pietro Gambigallo de Modica (Sicile), simple soldat venu au début du siège pour aider à la défense chrétienne ; d'autres viennent de péninsule ibérique, à l'instar de Don Diego de Castille ; d'autres encore sont natifs d'Allemagne, comme Henri de Lorcher, simple soldat qui se rend dans l'île avec une compagnie de soldats avant le début du siège et se bat courageusement durant les quatre mois ; d'autres enfin sont français, à l'image d'Antoine Embun, arrivé à Malte le 7 mai pour soutenir l'Ordre...

Au terme des combats, les pertes chrétiennes s'élèvent donc à près de 10 000 morts, dont une grande majorité d'insulaire, aussi bien résidents du port que ruraux, qui ont été enrôlés et conduits sur les lieux des combats, ou tués dans l'île même, lors d'escarmouches contre les musulmans. Sur les 15 000 âmes que contenait le port au début du siège, ne restent plus que 5 000 personnes faméliques pour accueillir la flotte chrétienne, au début du mois de septembre. Malte et les Hospitaliers sont exsangues. Mais de même que la flotte ottomane se reconstitue à grande vitesse dans les multiples arsenaux du Levant, l'île et l'Ordre sont pris, au lendemain du siège, dans un puissant élan de reconstruction, destiné à symboliser, aux yeux d'une chrétienté culpabilisée, la renaissance d'un ordre militaire et religieux, celle d'une île rebâtie et remodelée par ses suzerains, et celle enfin d'une Méditerranée occidentale, où se dessine une nouvelle géostratégie.

88. AOM 430, ff. 269v-272r, 25 septembre-3 octobre 1565 ; ff. 274v-275r, 9 octobre-24 octobre 1565.

CHAPITRE VI

Les incidences du siège

En cette fin d'année 1565, la nouvelle est sur toutes les lèvres et se diffuse partout en Europe : chevaliers et Maltais ont résisté, les Turcs ont perdu ! L'événement, qui est en passe d'être désigné comme le « Grand Siège » de Malte, interrompt brutalement le vaste élan musulman au Ponant et modifie les anciens rapports entre chaque protagoniste. Tandis que les Espagnols y puisent un regain d'assurance militaire et que les Hospitaliers se trouvent auréolés d'une gloire éclatante, les Ottomans semblent abandonner leurs velléités de conquêtes en Occident et les Barbaresques se replier vers le sud, concentrant leurs forces et leurs combats sur le littoral africain, d'où ils veulent achever l'expulsion des chrétiens. Mais le repositionnement des puissances et la redéfinition de l'équilibre maritime se trouvent également liés à l'émergence soudaine d'un nouvel acteur, jusqu'alors considéré comme négligeable : assaillie mais victorieuse, Malte change de nature et, modelée en partie par ses suzerains, émerge comme un nouveau pôle stratégique de la Méditerranée moderne.

Vers un nouvel équilibre maritime

On a beaucoup glosé, à l'époque et de nos jours encore, au sujet des retards considérables de la flotte chrétienne, de ses infortunes et errances maritimes, ainsi que de son capitaine général, Don García de Toledo, devenu immédiatement la cible des quolibets. L'image de Philippe II lui-même se trouve ternie par le peu d'empressement manifesté par l'Espagne pour mobiliser une flotte. Le roi s'attire d'ailleurs la rancune du pape Pie IV, au point que le cardinal Pacheco rapporte qu'au lendemain de la victoire, il a reçu du pontife une audience extrêmement désagréable. Mieux encore, en public, le pape est parvenu à parler de la victoire de Malte sans mentionner une seule fois ni le roi d'Espagne, ni le vice-roi, ni les troupes espagnoles !¹ Récits et manuscrits épousent eux aussi les querelles de chaque camp, attribuant pour certains le mérite aux seuls chevaliers, pour d'autres aux seuls Italiens, pour d'autres encore aux Espagnols uniquement. C'est le cas d'un *Mémoire* anonyme

1. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 325.

de 1567 qui fait la part belle au secours chrétien, lui octroyant plus de lignes qu'au siège lui-même et attribuant à Philippe II le mérite entier du triomphe militaire sur les musulmans ; selon l'auteur, les tribulations appartenaient à un plan préconçu, la flotte se cachant volontairement des musulmans plusieurs jours durant, afin de tromper leur vigilance et de mieux les attaquer par la suite. De sorte que, grâce à cela, « les Turcs s'en furent avec le Diable et Malte fut libérée »².

Cependant, au-delà de ces moqueries et querelles, l'Espagne a bel et bien mobilisé ses troupes pour la sauvegarde de l'île assiégée ; mieux encore, dans l'éventualité où le secours arriverait trop tard, le vice-roi de Sicile a déjà envisagé de reconquérir Malte³. Cinq ans après le désastre de Jerba, c'est une flotte d'envergure que la Monarchie Catholique peut envoyer à Malte ; ce redressement militaire, soudain stimulé en 1565, a en réalité débuté dès après la défaite de Jerba, au cours des années 1561-1564, durant lesquelles les Ottomans laissent un répit aux chrétiens d'Occident et l'Espagne concentre plutôt ses forces armées contre les corsaires barbaresques. De sorte que, même si la victoire de Malte a dû peu de choses à la flotte espagnole, elle apparaît comme une étape essentielle du relèvement de la péninsule et de l'effort de guerre que celle-ci a entrepris depuis quelques années, et qui n'est pas destiné à s'interrompre dès après la victoire de septembre 1565. Car la certitude est grande, en cet hiver 1565-1566, de voir revenir la flotte turque achever ce qu'elle a presque réussi à effectuer, à savoir la conquête de l'île. La menace ottomane n'a même jamais paru aussi forte qu'en cette époque-là, où les espions rapportent que Soliman envisage une double avancée militaire, l'une dirigée contre l'Europe, notamment contre Buda, qui mobiliserait près de 200 000 hommes, et l'autre dirigée contre la Méditerranée occidentale, l'Espagne et particulièrement Malte, affaiblie par le siège précédent⁴. Et les chrétiens sont persuadés que l'ambition impériale vers l'Europe n'est qu'une tromperie, destinée à masquer les véritables destinations militaires de la flotte, que sont en toute vraisemblance Malte, les Pouilles, ou la Sicile⁵.

Face au péril, Philippe II a une conscience aiguë de la nécessité de constituer et de renforcer un glacis territorial face à l'ennemi. Pour ce faire, il finance largement la fortification de La Goulette, de la Sicile et surtout de Malte, offrant sans se faire prier des milliers de ducats ou d'écus au Grand Maître et à ses chevaliers, afin qu'ils édifient une

2. BN Madrid, Ms 9175, f. 185v.

3. CODOIN, XXIX, p. 447-448, 16 août 1565.

4. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 170r-170v, 15 décembre 1565.

5. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 326.

forteresse imprenable. « Si on ne leur enlève pas l'opportunité d'offenser, depuis Malte et à travers elle, la Sicile et les autres parties de l'Italie et des îles, les Turcs reviendront », assène-t-on dans l'entourage de Don García de Toledo⁶. En effet, au mois de mars 1566, la flotte turque, entièrement reconstituée, quitte Istanbul. Toutefois, elle s'attarde au Levant, l'enjeu étant plutôt la récupération de Chio, l'une des dernières possessions latines de Méditerranée orientale ; l'île est conquise sans combat, les Ottomans se contentant d'en chasser les familles génoises. Puis la flotte fait voile vers l'Adriatique, où elle effectue une tournée faiblement agressive ; du côté chrétien, Venise est sur ses gardes, mais les autorités espagnoles demeurent simplement figées dans l'attente d'une campagne militaire d'importance, qui ne se déroule finalement pas. Quant aux Hospitaliers, ils soupirent de soulagement à l'idée que tout danger paraît dorénavant bien éloigné de leur fief⁷...

L'absence même de pénétration turque au Ponant, en cet hiver 1566, témoigne de la nouvelle géopolitique qui se dessine en Méditerranée et d'un basculement du centre d'intérêt des Ottomans vers le Levant, où depuis le début du XVI^e siècle, ils s'efforcent patiemment d'éliminer les dernières traces de la présence latine. Malte n'est pas tombée en 1565 ? Peu importe, c'est Chio qui est l'objet d'une conquête l'année suivante, avant que Chypre ne devienne à son tour un enjeu militaire et ne soit reprise aux Vénitiens en 1570. Certes, la conquête de cette dernière a pour conséquence la constitution d'une seconde Sainte Ligue, liant Venise et le Saint-Siège à une Espagne militairement revigorée ; certes aussi, la Sainte Ligue l'emporte à Lépante le 7 octobre 1571, infligeant une mémorable défaite aux Turcs. Mais à cette date, le Levant est presque intégralement aux mains des Ottomans : ne demeure latine que la Crète vénitienne, moins gênante pour l'empire car située plus à l'ouest, mais qu'il finira de toutes manières par reconquérir en 1669. Dans ces conditions, y aurait-il eu Lépante sans la victoire de Malte, six ans plus tôt ? La grande bataille navale de 1571, qui met aux prises les deux flottes impériales, ne se déroule en effet plus au Ponant, mais bien sur les côtes grecques, et vient achever ce que le siège de Malte a amorcé : les prémices d'un reflux maritime turc et son cantonnement à l'espace oriental, du fait d'un renouveau espagnol et d'un changement des préoccupations des Ottomans, désireux de renouer avec leur politique d'unification du Levant et de conquêtes militaires en Europe. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs, si Soliman le Magnifique meurt en territoire

6. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, ff. 151r-151v, 1^{er} octobre 1565.

7. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 336.

hongrois, dans la nuit du 6 au 7 septembre 1566. Le vieux sultan, qui n'a plus fait la guerre depuis près de dix ans, a choisi de conduire ses troupes en Europe, quittant Istanbul le 1^{er} mai, alors qu'il n'avait nullement exprimé, en 1565, un quelconque désir de s'embarquer à la tête de sa flotte et d'aller attaquer Malte.

Le siège de 1565 n'est donc pas un simple revers après une série de victoires ottomanes ; et même s'il ne désigne pas réellement de vainqueur entre les empires et ne met nullement un terme au conflit des civilisations en Méditerranée, il rompt la dynamique offensive turque et annonce un temps de lassitude commune des deux empires. Après cette date, il apparaît pour les musulmans difficile, voire impossible, et surtout totalement vain, d'espérer sérieusement reculer les frontières espagnoles de la Méditerranée occidentale, qui sont en cours de stabilisation et de fortification. Alors que le contrôle des présides s'avère souvent une impasse pour la Monarchie catholique, la consolidation du front chrétien au Ponant, qui passe par la mise en défense des littoraux chrétiens, semble définitive, contraignant les Barbaresques à centrer leurs efforts de guerre plutôt sur le littoral africain. Et ce retranchement musulman sur le Maghreb ne constitue pas une défaite pour les Barbaresques, mais plutôt un renforcement, pour des territoires qui puisent un bénéfice militaire et économique évident de leur vassalité à la Sublime Porte.

En janvier 1570, Euldj Ali, *beylerbey* d'Alger depuis deux ans, s'empare de Tunis et en chasse le dernier chef hafside, Mulay Hamida, qui trouve refuge dans le préside espagnol de La Goulette. La victoire militaire du chef corsaire est bien acceptée par la population tunisoise, et Euldj Ali regagne rapidement Alger, non sans laisser à Tunis une garnison tenue par un de ses fidèles. Cette conquête rapide met fin à la domination indirecte des Espagnols, par le biais de la dynastie hafside. Elle justifie par ricochet la mise sur pied immédiate d'une armada chrétienne, qui conquiert Tunis en 1573 ; mais la victoire est de bien courte durée, et l'année suivante, une flotte turque, venue soutenir les Barbaresques, récupère Tunis et, dans la foulée, enlève le préside de La Goulette, mettant un terme aux ambitions espagnoles sur la Tunisie et transformant celle-ci en Régence barbaresque vassale de la Porte. À cette date, la bataille des présides touche à sa fin, tandis que l'Afrique du Nord est devenue la propriété quasi exclusive des musulmans, et qu'en Méditerranée occidentale, la frontière entre les empires s'enracine dans le chapelet d'îles qui la partagent en deux et qui dépendent presque toutes de l'Espagne.

Dans le nouveau contexte qui se profile, les véritables bénéficiaires de la bataille qui s'est jouée en 1565 sont donc incontestablement les acteurs jusqu'alors considérés comme « secondaires », que sont les Hospitaliers

et l'île de Malte. Celle-ci acquiert en effet une envergure nouvelle, consécutive de la victoire et indissociable de son emplacement stratégique, dont profitent sans vergogne ses suzerains. Ce rocher plat et stérile, battu par les vents d'hiver et grillé par le soleil d'été, devient soudain un des nœuds essentiels de la frontière maritime du Ponant, reconnu à la fois par les Hospitaliers et les Barbaresques, par les Espagnols et les Ottomans. Profitant de l'opportunité que leur offre la culpabilité de la chrétienté, recréant à travers Malte leur ancienne splendeur, les Hospitaliers guidés par leur Grand Maître affermi par la victoire, puisent dans leur île un nouveau souffle, renouant brillamment avec leur mythe de croisés et de rempart contre l'Islam. Et tandis que son identité d'ordre religieux, militaire et hospitalier reste immuable, les images et les représentations de l'Ordre se transforment et se modernisent au lendemain du siège, tant pour lui-même que pour ses contemporains.

L'Ordre revalorisé

La renommée de Jean de La Valette

La mue de l'Ordre commence d'abord par celle de Jean de La Valette. Insistant, parfois même autoritaire dans ses lettres, réclamant inlassablement le soutien de la chrétienté, le Grand Maître avait fini par être considéré à Messine, à Madrid et même à Rome, comme un barbon fâcheux et inconséquent, auquel incombaient uniquement la responsabilité de l'incertitude qui planait sur le devenir de Malte. Mais la victoire éclatante qui s'ensuit, après tant d'hésitations politiques, tant de jours perdus par la flotte de secours et au final, si peu d'aide extérieure, change radicalement la vision que l'on avait du vieux La Valette. Ce dernier contribue d'ailleurs à la modification de son image, par les lettres qu'il adresse à toute la chrétienté, dès que la flotte de secours pénètre dans le port et que la victoire paraît définitive.

Le 11 septembre, il l'annonce en personne au roi d'Espagne, soulignant que l'Ordre a dû, pour vaincre, affronter « la plus grande armée jamais pourvue qui ait été mise en branle en ces temps, qui est arrivée ici le 18 mai et qui y est demeurée jusqu'à ce jour, déployant toutes les forces que l'on pouvait humainement rassembler sur terre »⁸. Une semaine plus tard, il enfonce le clou : « l'armée turque est venue cette année avec tant de diligence, que bien que les espions que j'avais à Constantinople m'eussent avisé de tout, comme j'en ai toujours référé à Sa Majesté, elle m'est apparue formidable à son arrivée, et il est certain que jamais à notre époque, n'a été constituée une flotte semblable, ni

8. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 139r, 11 septembre 1565.

aussi puissante, ni aussi bien équipée... »⁹. En soulignant que des espions à son service l'ont instruit de tout, et que lui-même a relayé l'information auprès des autorités espagnoles, La Valette balaie dans cette lettre tous les reproches exprimés par le vice-roi de Sicile concernant ses maladresses et son manque d'organisation avant le siège, et ainsi déplace la culpabilité dans le camp de la chrétienté. Tous savaient, personne n'est venu ! Et l'Ordre, commandé et soutenu par son Grand Maître, s'est dressé seul face à l'une des plus considérables flottes méditerranéennes du XVI^e siècle. Le Cardinal Pacheco peut bien, depuis Rome, féliciter Philippe II de la mobilisation de ses troupes et de l'investissement de son vice-roi¹⁰, la victoire est plus maltaise que chrétienne, et le héros dont tout le monde parle désormais est bien La Valette et non pas Don García de Toledo.

La nouvelle de la victoire se répand comme une traînée de poudre et les explosions de joie, ainsi que les félicitations ne tardent guère. Le 12 septembre, l'information parvient à Naples, le 19 septembre à Rome où le pape, qui ne pardonne pas au roi d'Espagne et au vice-roi la lenteur des secours, attribue la victoire uniquement à Dieu et à l'Ordre¹¹ ; il fait organiser des festivités à Rome, et ordonne que l'on fasse crier partout « Victoire ! Victoire ! » puis, que la nuit venue, les rues soient illuminées pour commémorer la sauvegarde de la chrétienté¹². Le 10 octobre, il envoie un bref à La Valette pour le féliciter de sa victoire sur les Turcs¹³. Le lendemain, un courrier du secrétaire de Philippe II informe l'Ordre que Madrid est également en fête et qu'une procession solennelle est organisée pour commémorer la victoire de Malte¹⁴. La nouvelle arrive en France un peu plus tard, par la bouche du chevalier de la Roche, dépêché expressément par le Grand Maître comme ambassadeur auprès de Charles IX, qui a refusé d'apporter son soutien à l'Ordre, au nom des liens qui unissent son royaume à la Sublime Porte. Rejoignant la cour à Tours, le chevalier est reçu « avec allégresse quand il donna les nouvelles de la victoire de Malte » ; prié de faire le récit du siège, il tient tout le monde en haleine, au point que « leurs Majestés demeurèrent ravies d'admiration de la valeur et sage conduite de Monsieur le grand maître »¹⁵.

9. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 147r, 18 septembre 1565.

10. CODOIN, XXIX, p. 536-537, 19 septembre 1565.

11. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 325.

12. CODOIN, XXIX, p. 537.

13. AOM 91, f. 157v, 10 octobre 1565.

14. CODOIN, XXIX, p. 541, 11 octobre 1565.

15. Brantôme, V, p. 217.

Un débat s'en serait alors suivi, afin de définir lequel, du siège de Rhodes ou de celui de Malte, l'emporte en gloire et honneur ; après débat, « Monsieur le connétable en oyant discourir le chevalier de La Roche au roi, dit celui de Malte emporter l'autre », et ce, pour diverses raisons. D'abord, « la place n'était nullement égale à celle de Rhodes, qui de tout temps avait été toujours bonne et forte, et encore mieux rhabillée et fortifiée de messieurs les chevaliers, depuis qu'ils la prirent et la gardèrent deux cens quatorze ans » ; ensuite, l'artillerie musulmane a été plus offensive à Malte qu'à Rhodes, puisque « fut tiré à Malte soixante-dix mille tant de coups de canons » ; car l'armée qui est venue à Malte était plus puissante, puisque renforcée par des troupes aguerries et surtout par « les renégats d'Alger, que Dragut emmena à Malte, qu'on disait paraître par-dessus tous les autres en valeur et en bonnes armes ». Enfin, Brantôme évoque la supériorité de Jean de La Valette sur le Grand Maître Villiers de l'Isle-Adam, qui soutint le siège de Rhodes et qui, contrairement à son successeur, avait appris « plus de trois mois avant qu'il serait assiégé » et par un courrier du sultan, qui plus est ! La prééminence de Jean de La Valette est d'ailleurs prouvée par l'hommage que lui rend Dragut, à son arrivée à Malte, qui aurait déclaré tenir le Grand Maître de l'Ordre « pour le plus grand capitaine avec qui jamais les Turcs avaient eu affaire ; et certes il disait vrai »¹⁶.

Comme la perception qu'a la chrétienté de La Valette a changé dans les mois qui suivent le siège ! Il incarne désormais la sauvegarde du monde chrétien, celui qui a su déployer l'habileté et les vertus nécessaires à l'obtention de la victoire, après quatre longs mois de résistance. Le 14 décembre, le roi de France finit par lui adresser un courrier personnel pour le féliciter, puis c'est au tour de l'Empereur Maximilien II, le 30 décembre, du roi d'Espagne le 3 mars 1566 et du roi du Portugal le 3 avril¹⁷. En récompense de sa bravoure et de son génie militaire, « le pape Pie V, après sa victoire, le voulut honorer du chapeau de cardinal, mais [le Grand Maître] le refusa tout à trac, disant que la croix blanche ne seyait pas bien sur le rouge comme sur le noir. Aussi n'était-ce pas un habit bien convenant à un grand capitaine fraîchement victorieux, qui était coutumier de braver, s'enorgueillir et triompher de son grand honneur acquis... Envers le monde, il faut manifester superbement sa gloire, comme faisaient ces braves empereurs romains, qui, tournant de leurs belles victoires, n'entraient en triomphe en habits de pontife, mais

16. Brantôme, V, p. 226-229.

17. AOM 91, f. 167r, 14 décembre 1565 ; f. 166v, 30 décembre 1565 ; f. 167v, 3 mars 1566 ; f. 172r, 3 avril 1566.

en glorieux empereurs qui venaient de tuer, tirer sang et conquérir. Ainsi donc refusa M. le grand maître la robe cardinale, et se contenta de la sienne et de ses belles armes qu'il avait porté sur son corps, et avait encore espérance de porter »¹⁸.

Quelle leçon de noblesse donnée par La Valette et remarquablement mise en scène par Brantôme, fidèle admirateur du Grand Maître ! Le vocabulaire, employé à dessein, vise à définir et illustrer les vertus intrinsèques à l'état des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et qui sont indissociables de la maîtrise de l'art militaire : « gloire », « triomphe », « honneur », « conquérir », « armes »... La conception médiévale de la noblesse, qui prévaut encore au milieu du XVI^e siècle en France, et plus généralement en Europe, est en effet définie par ces vertus guerrières ; pour être noble, il faut se battre, et témoigner de qualités qui ne sont l'apanage que de certains individus¹⁹. La noblesse est conçue comme une fonction qui consiste à agir conformément à cette « vertu », c'est-à-dire conformément à des valeurs associées à l'idée de noblesse, telles que le courage, la vaillance au combat, la droiture, l'oubli de soi en présence des pauvres ou des faibles qu'il faut défendre, la fidélité envers le chef militaire, le respect de la morale²⁰. Et seul un comportement au combat parfaitement conforme à cette « noblesse » fait le héros : c'est bien ainsi que se présente La Valette à toute la chrétienté et que ses contemporains le considèrent désormais, certains très volontiers, d'autres à contrecœur, soit comme une personnalité incarnant un idéal de perfection, symbole de pure noblesse.

C'est une réalité que le siège de Malte a permis à sa forte personnalité de s'exprimer complètement ; au cours de ces quatre mois, et notamment aux moments cruciaux, comme lors de la chute de Saint-Elme ou durant les assauts meurtriers contre le bastion de Castille, il s'est montré d'une force de caractère peu commune et d'une aptitude certaine, louée à l'unisson par les textes, à remobiliser chevaliers, soldats et civils de toutes origines et nationalités. C'est bien lui qui soutient le courage de l'ensemble des assiégés, les exhortant à s'unir dans la défense de leur foi et de leur terre, les guidant lui-même au combat, où il est blessé par deux fois sur les remparts de Birgù. Les manifestations de sa bravoure ne manquent pas, dans toutes les histoires rédigées au lendemain du siège, relayées par des auteurs postérieurs qui ne craignent pas de placer dans

18. Brantôme, V, p. 230.

19. Ellery Schalk, *L'épée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500 - vers 1650)*, Champ Vallon, 1996, p. 13-14.

20. E. Schalk, *L'épée et le sang...*, p. 25.

la bouche du Grand Maître les mots même qui définissent l'identité chevaleresque. Ainsi, Antonio Pugliese rapporte que lorsque l'ambassadeur du camp musulman s'est présenté sous les remparts de Birgù pour proposer aux chevaliers de se retirer sains et saufs et de laisser l'île aux mains des Ottomans, le Grand Maître a refusé avec superbe, témoignant de la fermeté propre à tout chevalier sans peur et sans reproche : « Ô mon cher Bassano [*nom de l'envoyé turc*] n'as-tu pas entendu dire / Qu'une belle mort dans l'action honore la vie ? / Mais de cette ambassade, je n'ai pas besoin / Mieux vaut mourir que vivre dans la honte »²¹. Qu'il adhère sincèrement à l'idée, ou en use sciemment, peu importe ; La Valette édifie et laisse édifier une image de lui correspondant à celle du chevalier parfait, bras armé du Christ. À Brantôme, il révèle d'ailleurs avec une certaine exaltation qu'il a conçu le projet de réunir les princes chrétiens et de les inciter à se croiser contre les Turcs ; il pense même savoir comment déstabiliser la Porte, en favorisant une rébellion en territoire grec !²²

Le Grand Maître a donc sagement utilisé la culpabilité chrétienne pour restaurer sa propre image et celle de son Ordre en même temps. Arme redoutable entre ses mains, la plume qu'il utilise pour écrire aux princes d'Europe et au pape reflète la nouvelle assurance qu'il a puisée dans la victoire, tandis que son refus orgueilleux d'honneurs qu'il sait parfaitement mériter révèle qu'il attend autre chose des princes, et témoigne de l'intensité de la peur qu'il a pu ressentir, tout au long du siège, quant au devenir du Couvent et de l'Ordre qu'il dirige. Sa morgue n'est pas uniquement liée à sa condition, mais aussi et surtout à son désir de réparation à l'égard de l'Hôpital, souillé par ses échecs militaires précédents et en partie déconsidéré depuis 1522 aux yeux de la chrétienté ; à l'inverse de Villiers de l'Isle-Adam, La Valette ne vient pas aux puissants en mendiant, mais en conquérant possédant le droit de réclamer son dû.

Évidemment, cette arrogance n'est pas pour plaire à tout le monde et Don García de Toledo en prend sérieusement ombrage, reprochant au Grand Maître d'écrire partout et à tous, que le mérite de la victoire revient à lui seul et à ses chevaliers. « Le Grand Maître ne s'est pas contenté de ce qui lui revenait et, en bon Français qu'il est, il a voulu tirer à lui toute la gloire, sans se rappeler que c'est grâce aux forces de Sa Majesté qu'on lui a octroyé mille hommes en deux fois, et qu'en troisième lieu, on lui a donné une grande somme d'argent et l'armada

21. NL Malte, Ms 9, p. 508.

22. Brantôme, V, p. 230.

pour le secourir. Il a envoyé une lettre à Rome, dans laquelle il n'a pas mentionné le secours que Votre Majesté lui a envoyé tant de fois, comme si c'était chose que l'on pût cacher... », se plaint le vice-roi à Philippe II. Rancunier, il poursuit en se déclarant même persuadé que La Valette a agi par pure malice, pour s'attribuer la gloire et en priver les Espagnols : « c'était de la méchanceté, à ce que je vois à présent ; le fait de ne pas laisser marcher les soldats et de leur demander de ne pas bouger, c'était pour qu'ils ne remportent pas une victoire totale »²³. Don García de Toledo critique la décision qu'aurait prise le Grand Maître, d'interdire à certains soldats du secours, venus dans le port avec la flotte, de poursuivre les musulmans dans Malte.

Pour autant, Philippe II ne peut pas éviter de récompenser La Valette. En 1566, « en gage de sa gratitude, il lui fait don d'une épée et d'un poignard aux poignées en or massif, et d'une ceinture également en or, décorée de pièces de grande valeur et d'un prix très élevé »²⁴. Mais La Valette fait savoir qu'il les refuse pour lui-même et les accepte seulement au nom de l'Ordre ; les trésors sont donc rangés parmi les biens les plus précieux du Couvent, comme témoignages de la grande victoire du siège et de la bonté du roi d'Espagne²⁵. De nouveau, la grandeur des princes se trouve souffletée par la modestie dédaigneuse du Grand Maître, jouant son rôle de guerrier satisfait d'avoir accompli son devoir, mais aussi de chef s'effaçant volontairement derrière ses troupes. Car plus que de sa propre image, La Valette se soucie de celle de l'Hôpital, qu'en politique, il entend restaurer de manière sûre et définitive. La dimension du chevalier est alors dépassée par celle du prince idéal, dévoué au Bien Commun, plus attaché au devenir de son Ordre qu'à sa propre fortune. Brantôme ne s'y trompe pas, qui écrit avec emphase : « Je le puis bien appeler prince, car j'ai vu des rois et princes n'être pas si honorés de leurs sujets comme ce grand maître l'était de ses chevaliers de toutes nations chrétiennes, autant pour son grade que pour sa valeur et vertu »²⁶.

Il est aisé d'apporter un bémol à l'exaltation de Brantôme ; la lettre que Don García de Toledo adresse à Philippe II en octobre 1565 révèle que les chevaliers ne sont pas tous, loin s'en faut, en accord avec leur Grand Maître et que nombre d'entre eux désapprouvent son attitude. « Votre Majesté ne doit pas considérer les fautes et les ingratitude d'une seule personne, même si elle est parmi les plus nobles, parce que tous les Religieux le contestent violemment, en ce qu'ils sont pour leur part très

23. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 156v, 19 octobre 1565.

24. NL Malte, Ms 17, p. 252-253.

25. NL Malte, Ms 17, p. 254.

26. Brantôme, V, p. 230.

reconnaissants de la grâce qu'ils ont reçue et qu'ils ont bien méritée »²⁷. En effet, les membres des Langues espagnoles goûtent assez peu le manque de reconnaissance de La Valette envers Philippe II et Don García de Toledo, et l'atmosphère au sein de l'Ordre se dégrade, en une époque où s'édifie l'avenir de l'Hôpital et de son fief. En 1567, des libelles mettant en cause l'autorité et la personne même de La Valette, sont rédigés par plusieurs chevaliers espagnols, qui sont condamnés à la perte de l'habit ; pour certains, le châtiment sera finalement commué en une peine de dix années d'emprisonnement à Gozo²⁸.

En dépit de ces tensions épisodiques, tout semble mis en place, au lendemain du siège, pour que la vie du Grand Maître prenne une dimension hagiographique. Les récits de la fin du XVI^e siècle se montrent unanimes à décrire la fin glorieuse du « grand homme »²⁹ : bien que décédé chrétiennement dans son lit à Malte en 1568, il fait « une mort de saint »³⁰, ce qui signifie une mort noble, trouvée sur le champ de bataille, particulièrement au cours d'une lutte menée au nom de Dieu³¹. En 1596, le récit de Giacomo Bosio est le plus révélateur : « le Ciel ne manqua pas de donner présage d'une telle perte [*c.a.d. de la mort du Grand Maître*]. Peu de temps avant qu'il ne mourût, on entendit dans l'air un affreux vacarme, presque semblable à un grand tir d'arquebuses... ». Comme le Grand Maître s'inquiète de ce bruit et pense qu'il provient de la nouvelle cité de La Valette, en construction, il mande un chevalier pour se renseigner, mais il apparaît finalement que « ce n'était pas sur terre, mais bien dans l'air que cette rumeur s'était produite »³². Le décès de La Valette se trouve transfigurée en belle mort, puisqu'il entend, avant de succomber, un « tir d'arquebuses » : après les hommes et leurs récits, Dieu devait à son tour reconnaître et accueillir son croisé et lui offrir la mort propre aux chevaliers. Enfin, l'héroïsation de La Valette est définitivement entérinée par l'adéquation entre sa personne et la nouvelle cité fortifiée dont il ordonna la construction sur le Mont Sciberras et qui porte son nom. « L'on fabrique une nouvelle cité appelée La Valette, du nom de famille de ce très valeureux Grand Maître et Prince qui lui donna naissance... qu'il garde la cité et que la

27. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 156v.

28. AOM 92, f. 35r, 3 octobre 1567 ; f. 49r, 19 décembre 1567 ; f. 55r, 21 janvier 1568.

29. BNF Richelieu, Ms 20335, f. 5r.

30. BM Aix-en-Provence, Ms 1094, p. 5.

31. Hélène Germa-Roman, *Du « bel mourir » au « bien mourir »*. *Le sentiment de la mort chez les gentilshommes français (1515-1643)*, Droz, 2001, p. 25.

32. Bosio, III, p. 819.

cité le garde »³³. Pareil aux héros fondateurs de l'époque antique, La Valette a fondé une ville, placée sous sa protection semi divine, destinée à conserver à jamais sa mémoire et à servir de résidence aux Hospitaliers, rétablis à leur tour dans leur ancienne réputation de croisés.

La croisade réinvestie

Car tout autant que le Grand Maître, c'est l'Hôpital dans son ensemble qui bénéficie de « lendemains qui chantent »³⁴, juste après le siège. Si La Valette incarne désormais le héros, le noble parfait, tous les chevaliers jouissent également de l'œuvre de glorification. Par un savant mélange de récits connus ou anonymes, et d'une mise en scène consciemment orchestrée par l'Ordre lui-même, les Hospitaliers reconquièrent aux yeux du monde leur identité de soldats du Christ, combattant contre l'Infidèle. L'éclatante victoire de 1565 leur offre le moyen de renouer avec leur origine et leur ancien mythe. Ils en prennent conscience extrêmement vite, relayés par des témoins qui, à l'instar de Brantôme, baignent dans cet état d'esprit, et leur garantissent le succès auprès de publics de plus en plus larges. C'est ainsi que Brantôme comprend et narre, dans ses *Œuvres*, le déroulement de la Fête-Dieu organisée par l'Ordre dans le port de Malte, au printemps 1566.

Issu d'une vieille famille de la noblesse française, natif du Périgord, Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, est né sous le règne de François I^{er} ; sincère catholique, homme de guerre et d'épée, soldat, aventurier, voyageur, il a parcouru l'Europe et approché les chefs militaires les plus prestigieux comme Guise, Navarre et La Valette. Il est incontestablement un représentant typique d'une noblesse fière de son lignage, attachée à ses privilèges et à un idéal chevaleresque hérité de la féodalité médiévale. Il se trouve à la cour de France, lorsque le chevalier de La Roche, envoyé par le Grand Maître, vient rencontrer Charles IX, à la fin novembre 1565 ; le siège est terminé depuis déjà deux mois, mais la menace turque semble toujours aussi grande et des informations circulent à Istanbul, concernant de nouveaux préparatifs turcs devant permettre de mener une nouvelle entreprise contre Malte au printemps 1566³⁵. Le Grand Maître s'est déjà assuré le soutien du roi d'Espagne, mais sollicite d'autres princes, dont le roi de France ; or, si le récit du chevalier de La Roche séduit toute la cour, le roi se refuse encore une fois

33. BM Aix-en-Provence, Ms 1094, p. 25.

34. Annette Wieworka, « Conclusion. Le lendemain des lendemains... », in F. Pernot, V. Toureille, *Lendemains de guerre...*, p. 457-467.

35. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 170v, 15 décembre 1565.

à soutenir militairement l'Hôpital contre les Ottomans. Seul demeure alors pour l'Ordre l'espoir de recruter des gentilshommes volontaires pour se placer à son service et renforcer son Couvent en cas de nouvelle guerre contre les musulmans. Pour Brantôme, l'occasion est trop belle pour être manquée : avec une trentaine de gentilshommes, il constitue une compagnie décidée à recruter une armée afin de gagner Malte.

Finalement composée de 300 nobles et 800 soldats environ, la petite troupe quitte la France pour gagner l'Italie, passant par Milan, où elle se ravitaille en armes et munitions, puis gagnant Rome, où les gentilshommes sont invités par l'ambassadeur de France à présenter leur révérence au pape, qui les reçoit avec émotion. Suivant les routes jusqu'à Naples, les « croisés » demeurent dans le port une huitaine de jours, attendant qu'une flottille de frégates les emporte à Messine. De là, ils gagnent Catane et Syracuse, où les attendent les galères de l'Ordre venues à leur rencontre. L'arrivée à Malte est triomphale ; les Français sont accueillis par des salves d'artillerie et d'arquebuses et par la population du port qui se presse pour les voir entrer. Mais les rêves de gloire de Brantôme s'évaporent très vite. Bien qu'attendant et espérant durant plus de trois mois un éventuel débarquement ottoman, les chrétiens doivent bientôt se rendre à l'évidence : les Turcs ne reviennent pas à Malte. Ils ne reviendront d'ailleurs pas avant 1614, où ils tenteront sans conviction un débarquement qu'ils interrompent très vite, sachant désormais pertinemment que toute tentative contre l'île est inutile.

Hôtes du Grand Maître, qui leur offre une hospitalité somptueuse, les gentilshommes se familiarisent dans le port avec les plaisirs et les attentes de la vie de garnison, ponctuée de discussions sans fin entre nobles d'Europe sur les multiples stratégies militaires, sur la pratique des duels et sur divers points d'honneur, sans oublier les inévitables descriptions et comparaisons entre les sièges de Rhodes et de Malte, ou l'évocation des grands chefs de guerre chrétiens et musulmans³⁶. Cette vie séduit à ce point Brantôme, qu'il envisage même d'intégrer l'Ordre. C'est durant son séjour qu'il assiste à la fameuse Fête-Dieu qui l'impressionne considérablement, dans sa mise en scène des symboles de la croisade. Une procession est organisée, « à laquelle tout le monde ne faillit de s'y trouver » ; quand la procession passe sur le port, les navires font tonner leurs canons et les soldats tirent avec leur arquebuse. Les festivités sont immenses, car le Grand Maître a absolument tenu à organiser une journée mémorable, en commémoration du siège et en

36. Madeleine Lazard, *Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, Fayard, Paris, 1995, p. 97-100.

remplacement de la Fête-Dieu de l'année précédente qui n'avait pu être célébrée, à cause du siège. La procession rend hommage à La Valette et à Dieu, qui a soutenu les Hospitaliers et l'ensemble des chrétiens dans leur victoire.

Pour l'occasion, l'église conventuelle de Birgù a été décorée de plusieurs tapisseries luxueuses et de portraits de tous les Grands Maîtres de l'Ordre vêtus, pour la plupart d'entre eux, de leur robe noire à croix blanche. Seuls quelques uns sont représentés en habit de guerre, rouge à croix blanche ; comme Brantôme s'en étonne et en demande la raison à un chevalier, celui-ci répond qu'il s'agit de ceux qui « avaient fait pour leur Religion des prouesses plus hautes, plus grandes et plus signalées, et mieux combattu et bataillé que les autres » ; il y a notamment le Grand Maître qui a conquis Rhodes et tous ceux qui ont soutenu des sièges, dont évidemment le portrait de Jean de La Valette, bien en évidence parmi les autres. À la fin de la journée, Brantôme peut écrire avec émotion : « et pour quant à moi, je dis que c'était la plus belle fête que je vis jamais, car elle était accompagnée de dévotion et de guerre tout ensemble, et d'une très belle et grande noblesse »³⁷. En une seule phrase, les trois termes-clés (« dévotion », « guerre », « noblesse ») sont employés pour définir la croisade, cette guerre supérieure menée, non pas au nom d'un prince, mais au nom de Dieu, et où les nobles ne sont plus de simples guerriers, mais le bras armé du Christ.

L'organisation de la Fête-Dieu en 1566 obéit à une volonté délibérée de l'Ordre de diffuser le message, lisible par tous, que les chevaliers sont, depuis leur victoire, redevenus les croisés par excellence et le bouclier humain de toute la chrétienté. La lettre que Jean de La Valette écrit au pape, peu avant sa mort en 1568, est dans le même esprit, et poursuit patiemment l'édification de la légende de l'Ordre. Avec l'assurance propre à ceux qui ont un honneur sans tâche, il rappelle à la curie les exploits mémorables accomplis lors du siège : « Nous sommes encore de ceux qui n'ont pas abandonné les anciennes valeurs, et qui avons, avec l'aide de Dieu, défendu cette île quand cela paraissait humainement impossible, sourds à tous les appels à se résigner et confiants en notre honneur, réduits à la plus extrême nécessité, après avoir donné tout ce qui était humainement possible et peut-être même davantage... Mais notre détermination était plus passionnée que rationnelle, car nous préférons tout perdre et mourir, plutôt que de laisser progresser l'ennemi de la chrétienté... de sorte que Dieu mettant fin aux disgrâces passées, qui avaient terni l'éclat de notre milice, nous

37. Brantôme, V, p. 231.

sommes redevenus les premiers, soit dit sans vaine gloire, à repousser les ténèbres et à rabaisser l'orgueil des Turcs, qui avaient jusqu'alors si aisément triomphé dans tout ce qu'ils entreprenaient contre les forces chrétiennes, et qui les tenaient en si piètre estime que depuis, ils ont honte et craignent de ne plus pouvoir triompher... et en même temps que nous avons été renforcés par cette victoire exemplaire, eux ont été affaiblis, alors que s'ils l'avaient emporté, ils auraient causé des dommages irréparables à la chrétienté »³⁸. Et le Grand Maître de conclure avec superbe : « Mais quelle joie pour nous tous... que ce sang qui a baigné en abondance ces murailles et ces rues... »³⁹. Sans esprit de sacrifice, la guerre est simple fait d'armes ; c'est la joie de mourir pour sa foi qui lui confère sa dimension de croisade.

Dans la lignée de cette histoire réinterprétée aux yeux du monde, les auteurs contemporains ou postérieurs au siège se lancent eux aussi dans l'écriture d'une nouvelle geste de croisade, narrée et chaque fois embellie, incluant dans un même processus de glorification les Hospitaliers et leur fief. Balbi da Correggio par exemple n'hésite pas à revoir entièrement la version initiale de son journal du siège de Malte, édité en 1567, modifiant de manière flagrante la description des dernières heures vécues par les défenseurs du fort Saint-Elme. Alors que la première version met sobrement en scène des hommes inquiets, préoccupés surtout de colmater les brèches les plus larges et d'œuvrer toute la nuit à l'organisation de la résistance ultime⁴⁰, la version de 1568, largement réécrite, valorise désormais la « noblesse » des chevaliers, qui s'exhortent sereinement à mourir pour leur foi et se félicitent avec joie de donner leur vie pour la gloire du Christ !⁴¹ Nul récit n'échappe à la tradition littéraire, qui veut que les décès musulmans soient toujours plus nombreux que ceux des chrétiens, et que la vie d'un seul chevalier se paie de celles de plusieurs Turcs et Barbaresques. Telle relation évoque que lors d'un assaut, « les ennemis ont été repoussés et ont perdu beaucoup d'hommes ; parmi les chrétiens, ne moururent qu'un chevalier et sept ou huit soldats »⁴². Telle lettre d'un chevalier à sa famille souligne que « l'artillerie seule a tué la plupart de nos gens de guerre, car au combat de main à main, un des nôtres vaut bien quatre Turcs »⁴³. Tel autre récit encore évoque, lors d'une bataille, « la mort de plus de 500

38. BM Aix-en-Provence, Ms 1095, p. 6-7.

39. BM Aix-en-Provence, Ms 1095, p. 7.

40. Balbi, 1567, p. 46v.

41. Balbi, 1568, p. 54v.

42. BM Aix-en-Provence, Ms 1090, p. 9.

43. SMOM, *Copie de plusieurs missives...*, f. 11r.

ennemis, sans que l'on déplore la mort d'un seul chrétien »⁴⁴. Lorsqu'ils se battent, les chevaliers recherchent la « belle mort » qui les fait mépriser le danger et exposer fièrement leur vie, au point que l'abbé de Vertot peut écrire qu'ils sont « plus que des hommes, par un généreux mépris de la mort »⁴⁵. Ils deviennent les nouveaux héros des chansons de geste, « semblables à ce que l'on peut voir chez ceux qui racontent les histoires »⁴⁶.

Mais ces prouesses sont indissociables d'un appui céleste : la théophanie et la certitude du soutien divin constituent les thèmes récurrents des récits guerriers de la seconde moitié du XVI^e siècle et par conséquent, des premières histoires de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Déjà, Balbi da Correggio, qui a vécu directement le siège et les combats, écrit dans son journal que toutes les victoires obtenues l'ont été « plus du fait du secours divin que des forces humaines »⁴⁷. Par la suite, deux théophanies explicites sont décrites dans les récits de Cirmi et Viperano, toutes datées du mois d'août, mois extrêmement symbolique puisque le 15 août est l'Assomption de la Vierge. Lors d'un assaut contre un bastion de Birgù, un capucin maltais, trop faible pour aider aux combats et soutenant donc les assiégés par ses prières, voit soudain apparaître devant lui Jésus Christ et la Vierge, accompagnés de saint Jean-Baptiste, saint Paul (patron de Malte) et saint François (patron des Capucins, branche de l'ordre des Franciscains) ; selon Viperano, seul Jean-Baptiste, saint patron de l'Ordre, se trouve aux côtés du Christ et de la Vierge. Les personnages divins auraient alors rassuré le religieux et l'aurait chargé d'un message à transmettre au Grand Maître, pour lui faire savoir que « Malte ne sera pas perdue » et « qu'il conserve courage en son âme, parce qu'après que les chevaliers auront purgé leurs erreurs et seront revenus aux vertus passées, il ne leur arriverait plus rien de pire désormais »⁴⁸.

Les Hospitaliers adhèrent également au principe de la théophanie, preuve définitive de leur identité de croisés, au point de désirer en conserver la trace et la mémoire. C'est ainsi que, pour décorer la salle du Conseil du Palais du Grand Maître construit dans la nouvelle cité La Valette, ils commandent au peintre italien Matteo Perez d'Aleccio une série de douze fresques représentant les épisodes marquants du siège, et que l'une d'entre elles (la deuxième) représente le moment de l'apparition divine. Né à Alezio en 1547, Matteo Perez s'est établi à

44. BM Aix-en-Provence, Ms 1090, p. 24.

45. Vertot, IV, p. 522.

46. BM Aix-en-Provence, Ms 1094, p. 12.

47. Balbi, p. 91v.

48. Cirmi, p. 113v ; Viperano, p. 230.

Rome en 1566 et travaille au service du Saint-Siège depuis 1573. Lorsque l'Ordre demande au pape un peintre pour décorer le Palais magistral, Grégoire XIII leur recommande et leur dépêche Matteo Perez d'Aleccio ; celui-ci débarque à Malte en 1576 et y demeure jusqu'en 1581⁴⁹. Durant les cinq années de son séjour, il se charge de la décoration de trois salles du Palais magistral. La salle des Pages et celle des Ambassadeurs sont ornées de fresques rappelant divers épisodes de la vie des Hospitaliers en Terre Sainte et à Rhodes. Quant à la salle du Conseil, la décoration est composée de fresques représentant les étapes du siège, et encadrées chacune de deux figures allégoriques féminines représentant les vertus des chevaliers (la Religion, l'Espérance, la Foi, la Tempérance, la Fortune, la Justice, la Prudence, la Gloire, la Victoire, la Vertu, la Patience, la Noblesse...).

La deuxième fresque illustre donc l'arrivée des troupes musulmanes dans le port, le 20 mai 1565 et l'attaque que subit le casal Zejtun (Sainte-Catherine). La différence est forte entre les forces chrétiennes, faiblement concentrées dans les cités et le fort Saint-Elme, et l'imposante flotte musulmane, dont les navires, visibles à l'arrière-plan, n'ont pas encore débarqué tous leurs combattants (*cf.* illust. 4). Le principal intérêt de la scène tient à l'ouverture du ciel dans le coin supérieur gauche, qui dévoile la présence de six personnages. Au centre, Dieu ; à sa droite, le Christ tenant un globe surmonté d'une croix ; autour du couple divin, agenouillés, se tiennent les quatre intercesseurs en faveur des chrétiens. Les protecteurs de l'Ordre sont d'une part saint Jean-Baptiste, dont le bras gauche désigne la mauvaise fortune des chevaliers, et d'autre part saint Pierre, qui se tient les bras en croix en signe de prière et qui symbolise le soutien apporté par le Saint-Siège à tous les croisés et à l'Ordre en particulier (le pape ayant en effet participé aux deux secours). Aux pieds du Christ, la Vierge et sainte Catherine intercèdent en faveur de tous les chrétiens menacés, sainte Catherine symbolisant le casal Zejtun qui vient d'être attaqué par l'armée musulmane.

Le siège a ainsi redonné leur pleine dimension de croisés aux Hospitaliers, tant à leurs propres yeux qu'à ceux de toute la chrétienté. « [L'Ordre] est l'image de la croisade vivante, nostalgie et espérance quand même, et il a gardé à la fin du monde moderne la puissance, que nulle autre "société" n'a pu garder comme lui, d'une communication de tradition vivante » peut écrire Alphonse Dupront⁵⁰. Les chevaliers sont

49. AOM 439, f. 273r.

50. A. Dupront, *Le mythe de croisade*, p. 681 (cité par M. Fontenay, « Charles Quint, Malte et la Méditerranée », art. cit., p. 27).

redevenus le bouclier humain de l'Europe, tels qu'ils l'étaient au Moyen Âge, comme tous les ordres militaires religieux, et avant leurs échecs successifs de Rhodes et de Tripoli. Cependant, la réappropriation de leurs valeurs par la victoire et par la réputation qui en résulte, est indissociable du lieu même dans lequel ils ont combattu. Comme l'a écrit le Grand Maître au pape, le sang des chevaliers a imbibé les remparts des cités portuaires ; en retour, l'île ne peut qu'être anoblie par ce sacrifice, au point que Malte et l'Ordre, encensés de concert par les contemporains, constituent désormais un tout indissociable. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs, si à ce moment-là, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui a longtemps continué après 1522 à se faire appeler Ordre de Rhodes, prend son nouveau nom officiel d'« Ordre de Malte ». Car après 1565, il n'y a plus rien de honteux à tenir Malte, support de son renouveau : non seulement la victoire finale, mais la bravoure et la fidélité des Maltais, ainsi que leur détermination à se battre au nom de leur foi, constituent un honneur que les Hospitaliers revendiquent au point d'accoler leur nom à celui de l'île. Ils avaient hérité d'un archipel par donation ; ils le conquièrent par le triomphe qu'ils ont obtenu de concert avec ses habitants.

Le siège constitue donc l'élément déterminant de la reconnaissance mutuelle des Hospitaliers et des Maltais, ainsi que du long processus d'appropriation de l'île par l'Ordre. Plus que la donation de l'Empereur en 1530, plus que la perte de Tripoli en 1551 qui les retranche sur leur dernière possession, c'est la victoire de 1565 qui unit les chevaliers à leurs vassaux, et rien désormais ne peut plus déterminer l'Ordre à quitter Malte. D'ailleurs, lorsque certains suggèrent au Grand Maître de retirer le Couvent en Sicile, car Malte ne pourrait être défendue correctement contre un nouvel assaut, celui-ci « excité par la gloire qu'il venait d'acquérir dans Malte, résolu de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de l'abandonner »⁵¹. En réalité, l'Ordre n'a jamais envisagé le moins du monde de quitter Malte après le siège, mais use de l'argument comme d'un moyen de pression auprès de toute la chrétienté. Par un courrier adressé au pape, La Valette fait valoir l'incapacité matérielle en laquelle se trouve l'Ordre de défendre une nouvelle fois Malte, si les Turcs doivent revenir au printemps 1566, et l'informe que, devant les menaces qui se précisent, le Couvent envisage d'abandonner l'île, pour s'établir en Sicile. La menace porte ses fruits et le 22 mars 1566, le pape expédie un bref à l'Ordre pour le féliciter encore une fois de la victoire, et l'enjoindre à ne pas quitter Malte, lui promettant les subsides nécessaires à la construction d'une nouvelle cité militaire. Le même jour, le pape

51. Vertot, tome V, p. 115.

envoie également une lettre au roi d'Espagne pour lui demander de prêter assistance aux chevaliers, afin de les empêcher de quitter leur île⁵². Philippe II ne peut ignorer la demande du pontife : déjà, en novembre 1565, son vice-roi, Don García de Toledo, l'avait informé qu'il serait nécessaire d'octroyer 30 000 écus à l'Ordre, rien que pour l'aider à rebâtir la forteresse de Saint-Elme⁵³.

Mais avant même de prendre en charge la reconstruction du port, ravagé par les quatre mois de guerre, l'Ordre témoigne officiellement de sa réappropriation de Malte en renommant les cités qui ont résisté. En hommage à la vaillance de leurs habitants et en mémoire de la victoire obtenue, les chevaliers rebaptisent symboliquement Birgù « Vittoriosa » (la Victorieuse) et Senglea, « Città Invicta » (la Cité Invaincue). Pour tous, insulaires, chrétiens et Hospitaliers, Malte acquiert la dimension de terre sanctifiée par sa résistance aux Infidèles. L'Ordre, bouclier humain de la chrétienté, prend appui sur un support terrestre, Malte, son reflet, son double, qui devient le rempart concret des chrétiens menacés. Comme cela s'était produit à Rhodes, l'union se concrétise enfin entre les Hospitaliers et leur territoire, à la fois repère tangible et barrière physique contre l'avancée musulmane. Qui s'empare de Malte se rend dorénavant maître de l'ensemble des terres chrétiennes : l'île est bien devenue le « préside de la Sicile, le rempart de l'Italie et la frontière de toute la chrétienté »⁵⁴. Et cette transformation se fonde sur un gigantesque chantier de fortifications, destiné à rebâtir les cités détruites et surtout à édifier, sur le Mont Sciberras, une cité neuve devant porter témoignage de la nouvelle envergure acquise à la fois par l'Ordre et par Malte.

Le port reconstruit

La mise en chantier de La Valette

Dès la fin du siège, les Hospitaliers manifestent en effet le désir d'aménager le Mont Sciberras. La leçon du siège a été amère mais profitable : l'Ordre est conscient que si la péninsule avait été protégée par des remparts ou tout simplement habitée, les musulmans n'auraient pas pu s'y établir si aisément et le fort Saint-Elme ne serait peut-être pas tombé. Déjà pressenti avant 1565, l'intérêt stratégique du Mont Sciberras apparaît désormais évident, en ce qui concerne le contrôle du port : en effet, non seulement il permet de surveiller l'embouchure portuaire, mais il offre la perspective de tenir le port de Marsamxett, où la flotte turque

52. Sebastiano Paoli, *Codice Diplomatico del Sacro Militare Ordine Gerosolomitano oggi di Malta*, Lucques, 1737, p. 222-224.

53. CODOIN, XXIX, p. 572, 5 novembre 1565.

54. Viperano, *De Bello Melitense Historia*, Pérouse, 1567, p. 4.

est demeurée quatre mois durant. Cela fait longtemps pourtant que des architectes ont conseillé aux chevaliers de ne pas laisser le Mont Sciberras sans protection ; déjà, en 1541, l'ingénieur militaire Ferramolino avait déploré l'absence de cité sur le Mont et avait proposé d'en édifier une, afin de tenir l'embouchure du port⁵⁵. Puis, l'attaque musulmane de 1551 soulevant de nouveau la question de la protection du Mont Sciberras, le Grand Maître Juan de Homedès ordonne la construction du fort Saint-Elme, tout en concentrant les efforts militaires sur les cités de Birgù et Senglea.

C'est sous le magistère de Jean de La Valette que resurgit l'idée de fonder une cité sur le Mont Sciberras. Le 17 juin 1558, le Conseil et le Grand Maître prennent pour la première fois la décision de faire « édifier une nouvelle cité sur le Mont Saint-Elme ». En même temps, l'Ordre réclame au duc d'Urbin la venue d'un ingénieur, Bartolomeo Genga, pour prendre en charge les travaux portuaires et concevoir les plans de la future cité⁵⁶ ; l'ingénieur soumet effectivement au Grand Maître le projet d'une ville ceinte de remparts, couvrant entièrement le Mont, et séparée du fort Saint-Elme par un espace vierge. Le plan est accepté en décembre 1558 par le Conseil, mais le soudain décès de l'ingénieur interrompt l'initiative⁵⁷. La Valette n'abandonne pas pour autant son projet et en 1561, l'Ordre exprime de nouveau sa volonté « d'édifier une nouvelle ville sur le mont Saint-Elme, site inexpugnable et fort qui permettrait de résister à toute entreprise des musulmans »⁵⁸. Sollicité, le pape accepte l'année suivante d'accorder de l'argent pour entamer les travaux⁵⁹ tandis que le Grand Maître réclame au duc de Toscane la venue d'un ingénieur, Baldassare Lanci, qui débarque dans l'île en mars 1562, confirme à l'Ordre que le Mont Sciberras constitue le lieu idéal pour abriter la résidence du Couvent et dresse de nouveaux plans de construction, assez similaires à ceux de son prédécesseur. Mais encore une fois, les travaux sont pas entrepris, car les rumeurs de la venue d'une flotte turque et la menace des Barbaresques s'intensifiant en Méditerranée occidentale, les Hospitaliers abandonnent l'idée de construire une nouvelle ville, pour se consacrer exclusivement à la sécurité des cités portuaires et des forts déjà bâtis. Ce n'est donc qu'à la fin du siège que le projet de construction redevient d'actualité.

55. Bosio, III, p. 198-199.

56. AOM 90, f. 19v, 17 juin 1558 ; f. 13v, 17 juin 1558.

57. AOM 90, f. 39r, 3 décembre 1558 ; Roger de Giorgio, *A City by an Order*, Progress Press Co. Ltd, Malta, 1998, p. 49-51.

58. AOM 429, f. 240v, 10 juillet 1561.

59. AOM 91, f. 85r, 18 novembre 1562.

Plutôt qu'au roi d'Espagne, c'est au pape, son chef spirituel, que le Grand Maître s'adresse pour réclamer au plus vite la venue d'un ingénieur militaire, chargé d'organiser les lourds travaux de reconstruction du port et de dresser les plans d'une nouvelle cité⁶⁰. Cet ingénieur, c'est Francesco Laparelli, originaire de Toscane, qui a d'abord été au service de Côme de Médicis, avant de passer à celui du pape en 1560. À Rome, il était l'assistant de Michel Ange et s'est notamment illustré dans la réfection du fort Saint-Ange. Comme ses travaux sont achevés en 1565, il accepte de partir pour Malte et de prendre en charge la construction de la nouvelle capitale de l'Ordre. Quittant Rome en novembre 1565, il parvient dans l'île le 28 décembre et visite le site prévu pour la construction, en compagnie du Grand Maître, des commissaires et des deux ingénieurs officiels de l'Ordre, Evangelista Menga et Girolamo Cassar, qui se illustrés durant le siège⁶¹.

Dans le rapport qu'il présente au Conseil en janvier 1566, Laparelli prévoit un chantier de trois mois environ, pour la reconstruction de Birgù et de Senglea et pour l'édification de l'enceinte de la future ville, à condition de disposer d'une main d'œuvre de 4 600 hommes, soient 3 600 sapeurs assistés d'un millier de maçons et d'ouvriers, travaillant jour et nuit, ainsi que de 3 000 soldats pour protéger le chantier⁶². L'énormité du projet et son coût exorbitant de 235 000 écus pour la seule construction des remparts, effraye tant les chevaliers, qu'ils délibèrent deux mois durant, sur la possibilité ou non, de le mener à terme. Pour sa part, le vice-roi de Sicile en doute fortement et ne se prive pas de le dire : « plusieurs mois de travaux ne suffiront pas à fortifier le port selon les désirs du Grand Maître, de manière à résister aux Turcs, s'ils décident de revenir attaquer l'île »⁶³. La confusion est telle, que l'Ordre finit par recourir à Don García de Toledo, qui expédie son propre ingénieur, Gabrio Serbelloni⁶⁴, qui fut un temps le patron de Laparelli et l'introduisit auprès du pape. Dès son arrivée à Malte, l'ingénieur approuve le plan de son ancien assistant et incite l'Ordre à accepter le projet de construction.

Mettant alors à profit la culpabilité des princes et refusant les autres honneurs qu'on lui offre, le Grand Maître entame un véritable combat épistolaire, pour obtenir d'eux, ainsi que du pape, les financements et le personnel nécessaires à la fortification du port et à l'édification de la

60. AOM 430, f. 279v, 15 janvier 1566.

61. AOM 430, f. 267v, 28 décembre 1565 ; NLM, Ms 91, f. 151r.

62. AOM 430, f. 279v, 15 janvier 1566.

63. CODOIN, XXX, p. 11, 26 novembre 1565.

64. CODOIN, XXX, p. 73, 18 janvier 1565.

future cité. Pour ce faire, il dispose et use d'un argument imparable : la menace de quitter définitivement Malte, si nul ne soutient l'Ordre dans la mise en défense de son fief. Déjà, à la fin novembre 1565, Don García de Toledo commence à s'inquiéter de cette éventualité. Une rumeur circule d'abord, qui prétend que Jean de La Valette a émis le souhait d'abandonner le Couvent et de se retirer à Syracuse ; puis, les autorités espagnoles apprennent que le Grand Maître néglige la fortification de l'île et se montre extrêmement hésitant quant au devenir de Malte, envisageant désormais un transfert de tout le Couvent à Syracuse⁶⁵. L'inquiétude se répand dans le royaume et le vice-roi multiplie les missives à Philippe II, pour le prévenir qu'il est impératif d'œuvrer de concert au renforcement de Malte et de La Goulette, afin de mieux protéger les territoires espagnols de la menace ottomane. Au milieu de cette correspondance soucieuse, l'annonce du départ d'un ingénieur du pape à destination de Malte rassure un peu : « Dieu veuille qu'il possède le savoir-faire qui fera aboutir les projets, et que tout ce temps perdu ne nous soit pas préjudiciable »⁶⁶. La crainte, unanimement partagée par les autorités espagnoles, est qu'une insuffisance de la défense maltaise puisse inciter la flotte ottomane à faire voile vers La Goulette : « si l'armée du Turc venait et ne trouvait pas de résistance à Malte, il est évident qu'elle marcherait alors sur La Goulette »⁶⁷. Désireux de hâter les choses, le vice-roi expédie fin décembre à l'Ordre 3 000 soldats espagnols et allemands, déjà d'un certain âge, afin de surveiller les futurs travaux, ainsi que 2 000 ducats offerts par le roi d'Espagne pour faire provision d'aliments nécessaires aux soldats et aux maçons bientôt employés sur le chantier⁶⁸.

Peu après la présentation du projet de Laparelli, le 15 janvier, deux chevaliers sont dépêchés en toute hâte auprès de Philippe II et de Don García de Toledo, pour les informer du risque que la flotte ottomane fait de nouveau peser « non seulement sur Malte mais aussi sur La Goulette » et du danger en lequel se trouve l'Ordre, si son île n'est pas reconstruite⁶⁹. Le Grand Maître réclame par conséquent la possibilité d'embaucher en Sicile les sapeurs et les soldats nécessaires à l'architecte, ainsi que l'octroi du privilège, pendant toute la durée des travaux, de ne payer que deux tari l'embarquement d'une salme de froment, au lieu des six tari ordinaires. En cas de refus espagnol, le ton se durcit et la menace est de nouveau brandie : « l'ennemi viendrait si puissant, comme la

65. CODOIN, XXX, p. 15, 26 novembre 1565.

66. CODOIN, XXX, p. 23, 30 novembre 1565.

67. CODOIN, XXX, p. 97, 26 janvier 1566.

68. CODOIN, XXX, p. 47-48, 30 décembre 1565 ; p. 52-53, 31 décembre 1565.

69. AOM 91, f. 159r ; AOM 430, f. 279r.

rumeur s'en propage partout, que si nous ne pouvions disposer de toutes les choses nécessaires aux travaux, nous serions contraints de nous perdre, ou bien de nous retirer d'ici, pour notre propre salut »⁷⁰.

Des missives similaires sont expédiées au pape, aux rois de France et du Portugal, au vice-roi de Naples. Toutes ou presque sont suivies instantanément de dons : Charles IX débourse la somme non négligeable de 120 000 livres tournois et Philippe II expédie 60 000 ducats par l'intermédiaire du vice-roi de Sicile, à raison de 35 000 ducats pour les travaux eux-mêmes et de 25 000 ducats destinés à l'achat des outils, des munitions et des cargaisons de nourriture⁷¹. En mai 1566, 30 000 écus d'or sont encore offerts par le pape et les vice-rois, suivis d'une nouvelle somme du même montant, versée par le pape en 1569, pour aider l'Ordre à terminer les travaux sur le Mont Sciberras⁷². Puis à la fin février 1566, Don García de Toledo autorise le recrutement de 300 soldats et maçons siciliens, qui doit être suivi d'autres embauches, à partir d'avril, tandis que le vice-roi de Naples expédie également des hommes à l'Ordre, dès le mois de mars⁷³. Inquiet toutefois de la possible désaffection de l'Ordre, le vice-roi dépêche à Malte un représentant, le comte de Vicary, au mois de février, pour y rencontrer La Valette et s'assurer que l'Ordre envisage bien de demeurer dans l'île, une fois qu'y résideront 12 000 soldats, 1 000 sapeurs et 200 nouveaux chevaliers. Reçu par le conseil, conduit sur le Mont Sciberras en compagnie de La Valette et de Laparelli, le comte est informé de tout et son compte-rendu apaise bientôt les esprits : « le Grand Maître a promis, s'il recevait les soldats réclamés, de défendre Malte en cas d'attaque et de ne l'abandonner qu'après le décès sur place de tous ses défenseurs »⁷⁴.

Les deux mois d'« hésitations » des chevaliers ont donc été largement profitables ! Pour se racheter une vertu, la chrétienté se montre dispensieuse ; du reste, elle le sera durablement avec l'Ordre, devenant presque excessivement tolérante à l'égard de ses éventuels abus. Incontestablement en position de force, le 14 mars 1566, l'Ordre adopte officiellement la proposition de Laparelli, et le 28 mars, la première pierre est posée par le Grand Maître, en présence de tous les membres de l'Ordre⁷⁵. Des années durant, l'Ordre aura toute latitude pour embaucher du personnel dans les

70. AOM 430, f. 280r.

71. CODOIN, XXX, p. 65, 16 janvier 1565.

72. AOM 431, ff. 232v-233r, 6 mai 1566 ; AOM 92, f. 169r, 10 septembre 1569.

73. AOM 430, f. 283v, 22 février 1566 ; AOM 431, f. 232r, 8 avril 1566 ; AOM 430, f. 284v, 6 mars 1566.

74. CODOIN, XXX, p. 127-128, 8 février 1566 ; p. 128-133, rapport du comte de Vicary.

75. AOM 91, f. 164r.

royaumes de Naples et de Sicile : 900 soldats et maçons en 1567, pour hâter la construction et remplacer les malades et blessés ; 300 soldats supplémentaires en 1570, afin de surveiller le site ; 2 500 hommes en 1573, pour achever les dernières constructions⁷⁶...

Dans ces conditions, les ambitions de Laparelli sont largement comblées, et au milieu de l'été 1566, la ceinture de remparts encercle le Mont Sciberras. Dès l'automne, les travaux concernent le creusement de citernes dans la cité, puis l'édification de la première église de l'Ordre, Notre-Dame de la Victoire, ainsi que des bâtiments principaux du Couvent (la Sacrée Infirmerie et le Palais du Grand Maître, situé au centre de la cité)⁷⁷. Au cours de l'hiver 1567, des commissaires sont chargés de distribuer les terrains du Mont Sciberras aux futurs propriétaires religieux et laïcs qui vont habiter la nouvelle capitale⁷⁸. La construction des édifices urbains étant déjà bien entamée, le Conseil décide à ce moment-là de baptiser la nouvelle cité « La Valette », en hommage au Grand Maître, et d'adjoindre à son nom le qualificatif d'« Humilissima » (Très Humble)⁷⁹.

Les travaux se poursuivent sous les ordres de Laparelli jusqu'en 1568, date de son retour en péninsule italienne, puis la direction des travaux est confiée à l'ingénieur maltais, Girolamo Cassar, qui a assisté Laparelli pendant tout son séjour à Malte. Cette même année, Jean de La Valette meurt le 21 août, et le nouveau Grand Maître, Pietro del Monte, élu une semaine plus tard, souhaite hâter l'édification des Auberges, pour transférer au plus vite le Couvent dans sa nouvelle capitale⁸⁰. En récompense pour services rendus pendant le siège, le Grand Maître élève en 1569 Girolamo Cassar à la dignité de servant d'armes de la Langue d'Italie, et lui permet de « se rendre à Rome, Naples et dans plusieurs autres cités de la péninsule, dans le but de se familiariser avec les parfaites beautés des édifices italiens, dignes d'être imités à La Valette »⁸¹. Au retour de l'ingénieur à la fin de 1569, les travaux reprennent, avec la construction des Auberges qui débute en 1570 et occupe presque trois années consécutives. Puis en 1571, tandis que la construction de toutes les Auberges est en cours, le Conseil et le Grand Maître prennent la décision de transférer officiellement le Couvent dans sa nouvelle résidence⁸².

76. AOM 431, ff. 41r-41v, 11 décembre 1567 ; AOM 432, ff. 268v-269r, 24 janvier 1570 ; AOM 434, f. 257v, 24 avril 1573.

77. AOM 91, f. 174r, 18 septembre 1566.

78. AOM 91, f. 179v, 30 décembre 1566 ; AOM 91, f. 181r, 5 février 1567.

79. AOM 91, f. 181r, 14 février 1567.

80. AOM 92, f. 91r, 21 août 1568.

81. AOM 432, ff. 250r-250v, 23 avril 1569.

82. AOM 93, ff. 6v-7r, 18 mars 1571.

Les premiers mois de vie à La Valette, alors que la cité est encore un vaste chantier, s'apparentent à un campement semblable à celui que l'Ordre a déjà connu, au moment de son arrivée en Birgù en 1530. Les chevaliers ne logent pas dans leur Auberge en construction, mais s'abritent sous des toiles tendues entre quelques piquets⁸³ ; la vie religieuse du Couvent s'organise autour de l'église Notre-Dame de la Victoire, la construction de l'église conventuelle, au centre de la ville et à proximité du Palais Magistral, qui débute en avril 1572, n'est achevée qu'en 1577 et inaugurée l'année suivante par le délégué du pape⁸⁴. La construction de La Valette s'achève donc vraisemblablement au milieu de la décennie 1570. En 1576, les Auberges sont toutes entièrement bâties, et Girolamo Cassar dirige désormais le creusement d'un Grand Fossé, destiné à isoler la capitale du reste du Mont Sciberras, afin de garantir une protection maximale⁸⁵. Les travaux de construction de La Valette ont duré une décennie, au cours de laquelle la ville est devenue aux yeux des Maltais, des chevaliers et de tous les chrétiens d'Europe, plus qu'une ville, le symbole de la résistance inexpugnable aux Infidèles.

La cité invincible

Dès son édification, La Valette est réputée imprenable. C'est à cette fin qu'elle a été bâtie, dans cette dimension qu'elle a été pensée ; conséquence d'un siège qui a failli provoquer l'éviction des Hospitaliers de la Méditerranée, elle est voulue et conçue comme l'origine d'un nouveau temps, dans lequel il est désormais impossible de déloger l'Ordre de son fief, et d'un nouvel espace, où Malte ancre définitivement au Ponant la frontière entre les empires et la limite maximale de l'aire d'expansion musulmane. L'érection de la cité s'accompagne donc immédiatement d'un travail de construction imaginaire, qui contribue à en faire le symbole de la ville idéale. Construite *ex-nihilo*, cette cité militaire portant le nom de son prince illustre non seulement les utopies urbanistiques de la Renaissance, mais également la matérialisation urbaine de la croisade chrétienne et de la victoire obtenue par l'Ordre sur les Ottomans en 1565. Dorénavant, en deçà de La Valette, on est en chrétienté, au-delà, s'étend le monde de l'Islam.

La Valette témoigne d'un désir commun des chevaliers et des ingénieurs de faire correspondre dans la nouvelle capitale, un idéal architectural avec une perfection militaire. Le choix du plan, comme celui de l'introduction

83. Bosio, III, p. 871.

84. AOM 93, f. 56r, 14 avril 1572 ; AOM 95, ff. 132r-132v, 17 février 1579.

85. AOM 94, f. 107v, 7 avril 1576.

des dernières innovations techniques de construction militaire, fondées sur l'utilisation du bastion, reflète la synthèse entre des conceptions « idéales » d'urbanisme et de construction guerrière, héritées de la Renaissance italienne. La redécouverte de l'Antiquité offre aux architectes italiens la possibilité de renouer avec deux modèles de construction urbaine, les plans radioconcentrique et orthogonal. Puisant ses racines dans le principe de la cité platonicienne, le plan radioconcentrique est conçu par l'architecte Filarète dans son *Traité d'Architecture* (1465), où il esquisse le tracé de Sforzinda, cité idéale possédant la forme d'un polygone à seize côtés, pourvu de seize rues rayonnantes convergeant vers une place centrale. Désormais, pour les hommes de la Renaissance, la conception urbanistique et le tracé d'un beau plan constituent une fin en soi, source d'idéal ; quant à la structure centralisée, elle reflète l'autorité et les ambitions artistiques et intellectuelles du prince mécène. La cité Sforzinda porte d'ailleurs le nom du prince, le duc de Sforza, auquel l'a dédiée son concepteur. Longtemps, le plan radioconcentrique a constitué pour les architectes, la perfection même de la cité militaire, parce que la défense y est plus performante : depuis la place centrale, il est en effet possible de bombarder toutes les rues rayonnantes, avec un déplacement minimal des pièces d'artillerie.

Moins utilisé, mais tout aussi idéal, est le tracé orthogonal (dit aussi « en damier »), qui rappelle le modèle des cités romaines. Employé dans un but essentiellement pratique par les Anciens, il découlait pourtant d'une conception religieuse : la détermination de deux grands axes (est/ouest et nord/sud), se coupant perpendiculairement et dictant toute l'urbanisation, était un moyen d'intégrer la ville à l'ordre général de l'univers. Aux yeux des ingénieurs du XVI^e siècle, la dimension pratique de ce modèle n'empêche nullement la quête de la beauté architecturale et urbaine, grâce aux trois atouts que représentent la clarté des rues larges, la discipline des lignes droites et la symétrie des voies et des bâtiments. Et c'est précisément le plan orthogonal que choisit Laparelli pour édifier La Valette. Deux raisons ont motivé le choix de l'ingénieur. D'abord, les contraintes physiques du site empêchent d'envisager l'édification d'une cité polygonale : éperon rocheux long d'un kilomètre et large de 750 mètres environ, le Mont Sciberras surplombe la mer d'une soixantaine de mètres à son sommet, et d'une vingtaine sur ses marges. Ensuite, le tracé orthogonal bénéficie dans l'Europe des années 1550 d'une revalorisation générale, notamment en ce qui concerne les cités militaires ; Laparelli a donc à la fois obéi à la topographie de Malte et à la « mode » de son temps.

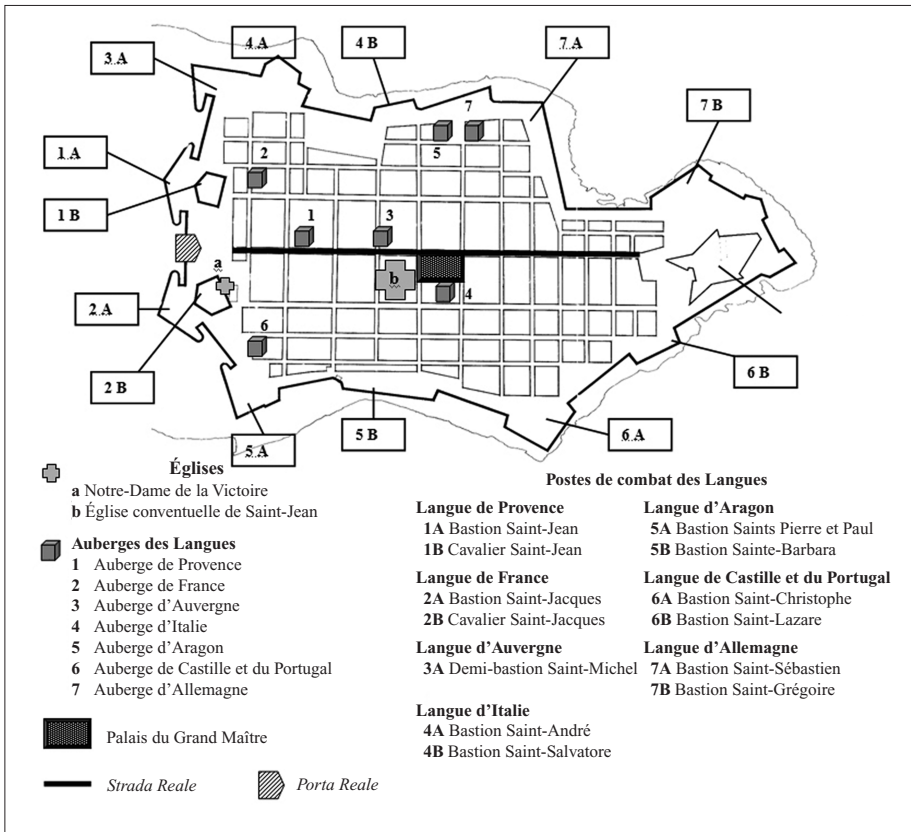
La Valette offre au visiteur l'aspect d'une ville aux rues droites et larges, organisées autour d'une place centrale, située à la croisée des deux voies

principales, et sur laquelle sont édifiés deux des principaux bâtiments de la vie de l'Hôpital, que sont le palais du Grand Maître et l'église conventuelle de Saint-Jean. L'organisation de la nouvelle ville est inspirée de l'idéal d'esthétique urbaine de la Renaissance, qui s'appuie sur certaines règles de construction : la beauté des façades et des bâtiments, la définition d'un axe structurant la symétrie de toute la composition urbaine, l'absolue rectitude des rues et leur convergence vers un édifice ou une place centrale, ainsi que le respect de la perspective monumentale, qui suppose le recours à un monument placé à l'extrémité d'une rue, comme terme ou point d'appui visuel et emblématique.

Dès le XVI^e siècle, le lien est devenu automatique entre une rue droite importante et un édifice terminal ou initial, qui peut être au choix une porte, une statue, une église ou un bâtiment. À La Valette, la rue principale, qui organise tout le plan urbain et se trouve ponctuée d'édifices symboliques, est la *Strada Reale* (Rue Royale) : elle prend naissance à la Porte de la cité (*Porta Reale*), puis conduit à la place centrale, où se trouve le Palais Magistral attenant à l'église conventuelle, avant de déboucher sur le fort Saint-Elme, situé à l'extrême pointe de la cité. La puissance des représentations est ici maximale : pénétrant par l'unique porte de la ville, flanquée de bastions protecteurs, le visiteur peut apercevoir au loin le cœur de la ville, où se dresse le symbole de la puissance politique et religieuse de l'Ordre ; une fois parvenu au pied de ces bâtiments, son regard plonge alors vers la mer, et vers le fort Saint-Elme, lieu du sacrifice des chevaliers pendant le siège.

Esthétiquement parfaite, La Valette est aussi la cité militaire par excellence, comme le rappelle son apparence massive et fortifiée, incarnée par des remparts hauts d'une quarantaine de mètres, soutenus par douze bastions, dont deux sont renforcés par des cavaliers, les bastions Saint-Jacques et Saint-Jean, flanqués chacun d'un cavalier du même nom et assurant la protection de la Porte royale. La hauteur impressionnante des remparts, accusée sur le flanc occidental de la ville par le creusement du Grand Fossé, offre, outre une protection efficace, le témoignage de l'aspect désormais imprenable de la forteresse chrétienne. Et l'impression de puissance est encore accentuée par la population essentiellement militaire, constituée de membres de l'Ordre et de soldats à leur service. Pour garantir une protection rapide et performante, les Auberges des chevaliers ont été bâties à proximité des bastions et des murailles, qui sont placés sous la responsabilité de chaque Langue. Le temps de mobilité des soldats et des chevaliers étant par conséquent réduit en cas d'attaque, ils gagnent aisément leur lieu de combat respectif. Toutefois, cette nouvelle disposition des Auberges, qui

résulte de la dimension militaire de la nouvelle cité, est une nouveauté pour l'Hôpital qui, depuis Rhodes, a pour habitude de résider au sein d'un *Collachium*, isolant matériellement (par un mur à Rhodes) ou symboliquement (par des signets de pierre à Birgù) les religieux de la population insulaire et laïque.



La Valette

À La Valette donc, le *Collachium* disparaît, au profit de l'édification des Auberges au voisinage immédiat des murailles. Originellement pourtant, le *Collachium* était prévu : en 1569, le Conseil décide de la création d'un « *Collachium* pour les Religieux », groupant les lieux nécessaires à la vie de l'Ordre, à savoir l'église conventuelle, la Sacrée Infirmerie, le palais du Grand Maître, la Chancellerie, les Fours et les Auberges des Langues⁸⁶. Mais les préoccupations militaires, à un

86. AOM 92, f. 141r, 12 mai 1569.

moment où le péril turc est en recrudescence, à la veille de la bataille de Lépante, l'emportent bientôt sur l'organisation traditionnelle du Couvent, et les Auberges, dont la construction débute en 1570, sont finalement édifiées en divers lieux stratégiques de la nouvelle cité. L'éclatement du *Collachium* a dès lors pour conséquence une omniprésence de l'Ordre dans sa ville. Chevaliers et soldats ne sont plus seulement concentrés dans un quartier spécifique (hormis l'exception du fort Saint-Elme, à l'extrémité de la cité), mais disséminés un peu partout, et ils assurent la défense de quartiers d'habitations placés sous leur autorité, dont les citoyens peuvent, en cas de danger, se réfugier ou se placer au service de la Langue et du bastion dont ils dépendent. Et autour des murailles tenues par chaque Langue, se développe progressivement une vie militaire, où les membres de l'Ordre côtoient des soldats d'origine maltaise ou étrangère, au sein de tavernes et d'auberges fréquentées également par la population interlope et marginale des cités maritimes.

Devant l'ampleur des travaux, puis l'harmonie finale qui s'en dégage, l'admiration des contemporains est unanime. Un envoyé pontifical, Gio Battista Leoni, en visite à Malte en 1572, considère que la ville est composée de « constructions et bâtiments merveilleux »⁸⁷; dix ans plus tard, en 1582, un autre envoyé du pape s'extasie devant la cité « bâtie merveilleusement, voisine de la perfection »⁸⁸; Bosio estime d'ailleurs que l'éclat de La Valette « ne le cède en rien aux plus belles cités d'Italie »⁸⁹, tandis qu'un auteur maltais du milieu du XVII^e siècle exalte les « magnifiques bâtiments, tant privés que publics »⁹⁰ dont la cité regorge. En réalité, comme il est de tradition dans les cités militaires, les bâtiments de La Valette sont surtout fonctionnels et les façades généralement sobres et décorées dans un style uniforme (utilisation de la pierre jaune maltaise, et des moulures pour décorer les fenêtres et les encadrements de portes). Toutefois, dès la fin du XVI^e siècle, l'habitude se répand chez les chevaliers, de faire édifier leur propre habitation et de ne plus résider dans les Auberges que de manière épisodique. De même, la nouvelle capitale de l'île attire inévitablement les catégories supérieures

87. Gio Battista Leoni, *Relazione dell'isola di Malta e dei suoi Cavalieri con la elezione del loro Gran Maestro, del Signor Gio Battista Leoni*, édité par Pompeo Falcone, « Una Relazione di Malta sulla fine del Cinquecento », *Archivio Storico di Malta*, Anno IV, Vol. 4, Fasc. 1, 1933, p. 32.

88. NL Malte, Ms 23, f. 264r.

89. Bosio, III, p.872.

90. Gio Francesco Abela, *Della Descrizione di Malta*, Malta, Paolo Bonacota, 1647, p. 11.

de la population maltaise, qui y élisent résidence et y font bâtir des hôtels particuliers. Dans tous ses quartiers, La Valette offre ainsi au visiteur la beauté austère mais monumentale de ses nombreux palais et demeures de pierre, gage de son statut de cité utopique et de capitale. Outre l'éclat architectural, les contemporains encensent sa puissance militaire : La Valette est ainsi décrite comme « imprenable »⁹¹, voire « la plus inexpugnable forteresse du monde »⁹², « cité très puissante »⁹³ et même « invincible »⁹⁴. Ville militaire idéale, dominée par des hommes de guerre, construite par eux et pour eux, La Valette semble non seulement apte à défendre Malte et l'ensemble du monde chrétien, mais paraît avoir été bâtie dans le but de conserver impérissable le souvenir de la victoire sur les Turcs, et de l'union entre l'Ordre et son île.

Deux décisions importantes, prises par les chevaliers au moment de la construction de l'enceinte, témoignent de la dimension mémorielle que revêt la ville : l'insertion du fort Saint-Elme dans l'enceinte urbaine, puis l'édification de l'église Notre-Dame de la Victoire. Les chevaliers ont délibéré un temps pour savoir si les remparts de La Valette devaient ou non inclure le fort Saint-Elme ; le fort est en effet séparé du Mont Sciberras par un fossé protecteur, comme l'est le fort Saint-Ange de Vittoriosa. Finalement, l'Ordre prend la décision d'intégrer le fort au rempart, dans un désir d'appropriation du lieu imbibé par le sang chrétien et de placer, au sein même de la cité, le témoignage du martyr des Hospitaliers et des chrétiens. La seconde décision concerne la construction d'une petite église, Notre-Dame de la Victoire, accolée au flanc du cavalier Saint-Jacques, qui surveille la Porte royale. L'église, qui commémore la victoire sur les musulmans, est entièrement intégrée à la ligne de fortification urbaine : par sa portée emblématique, comme par son emplacement stratégique, elle est l'incarnation de la croisade.

Et le travail de matérialisation urbaine de la guerre sainte suppose non seulement que La Valette soit la mémoire de l'événement, mais qu'elle n'en soit pas dissociée. Dans les représentations de la cité, qui surgissent au moment même de sa construction, La Valette est assimilée entièrement au siège, au point de lui être contemporaine. La confusion quasiment immédiate entre l'événement et son souvenir est le fait de l'Ordre lui-même : en mars 1566, lorsque le Grand Maître pose la première pierre de la cité, il fait en même temps frapper une médaille à

91. Pietro Dusina, *Discorso di Malta*, édité par Andrew Paul Vella, « La missione di Pietro Dusina a Malta nel 1574 », *Melita Historica*, vol. V, n°2, 1969, p.182.

92. Bosio, III, p. 872.

93. Abela, p.11.

94. G. B. Leoni, *Relazione dell'isola di Malta...*, p. 32.

son effigie, destinée à commémorer le baptême de la cité nouvellement nommée La Valette. L'avvers de la médaille représente le profil de Jean de La Valette ; le revers porte les remparts de la nouvelle ville, entourés d'une inscription, *Turcicæ obsidionis perpetuo propugnaculo* (« rempart perpétuel contre le siège des Turcs »), accompagnée d'une légende, *DEO IVV* (*Deo Iuvante*, « Dieu aide »)⁹⁵. Or, La Valette n'a jamais subi le siège ; seules les cités de Birgù et de Senglea ont résisté à la guerre et ont constitué le rempart physique contre l'avancée musulmane !

L'Ordre opère lui-même le basculement, dans l'imaginaire chrétien, de la cité mémoire à la cité frontière ayant vécu concrètement le siège, et contribue à l'« invention » d'un passé guerrier de sa ville. De fait, dans une gravure anonyme intitulée *Nuovo et verissimo ritratto del isola di Malta*, imprimée à Rome en 1565, le Mont Sciberras est pourvu de l'enceinte de La Valette au moment de l'arrivée de la flotte ennemie. Une autre gravure imprimée à Lyon en novembre 1565, réalisée par Pierre Woeiriot de Bouzey, présente de nouveau les remparts de La Valette alors que la flotte turque s'apprête à débarquer dans le port de Malte⁹⁶. De même, en 1568, Balbi da Correggio ajoute à la nouvelle édition remaniée de son journal du siège, une carte de Malte et de son port, dans lequel sont dessinés les remparts de La Valette. Ces représentations ne résultent pas d'erreurs, mais bien d'une assimilation délibérée : la ville est présentée avec l'événement qu'elle commémore, qu'elle incarne, qu'elle symbolise. Il ne peut exister de hiatus entre le siège soutenu par l'Ordre et la cité qui en rappelle le souvenir : avenir de la croisade, La Valette en est également son passé. Par conséquent, elle est la croisade dans toute son histoire (passé, présent, avenir).

Sanctifiée par une histoire réelle et « inventée », La Valette se transforme en référence urbaine. Elle n'est pas seulement la capitale maltaise, mais devient celle de toute la chrétienté. « Rempart du christianisme »⁹⁷, elle n'est plus l'œuvre des hommes, même d'hommes supérieurs que sont les Hospitaliers, mais bien le « produit de la Grâce divine »⁹⁸, qui ancre définitivement dans le sol insulaire la césure entre l'Islam et la chrétienté. Une relation anonyme est encore plus explicite et souligne que l'« on a plutôt vu naître, que construire cette cité »⁹⁹. Surgie de la terre maltaise par la volonté divine, mémoire de la

95. Albert Ganado, *Valletta, città nuova. A Map History (1566-1600)*, Published Enterprises Group Ltd, Malta, 2003, p. 146.

96. A. Ganado, *Valletta, città nuova...*, p. 487-489.

97. Abela, p. 11.

98. Bosio, III, p. 872.

99. NLM, Ms 23, f. 264v.

chrétienté, la cité nouvellement sanctifiée devient immédiatement l'objet d'une profonde affection, traditionnellement réservée aux villes de pèlerinage. Des Européens de toutes nationalités viennent la visiter, la découvrir, l'admirer : un Espagnol en 1588, un Allemand l'année suivante, un Napolitain et deux Siciliens en 1605, deux Pisans et un Calabrais en 1609 et 1610¹⁰⁰... Elle acquiert surtout la dimension d'escale obligée sur le pèlerinage conduisant en Terre Sainte, et dès la fin du XVI^e siècle, la route empruntée par les pèlerins s'embarquant à Marseille comporte désormais une halte à Malte. En 1591, un ecclésiastique de Paris fait escale à Malte sur le chemin le conduisant au Saint Sépulcre ; en 1595, c'est un laïc français qui effectue un séjour dans l'île ; en 1624, un Vénitien fait un détour par la Valette avant de gagner Jérusalem¹⁰¹. Certains ajoutent à la visite de La Valette, un pèlerinage à la grotte de saint Paul de Rabat, faubourg de l'ancienne capitale Mdina¹⁰² ; d'autres enfin profitent d'un plus long séjour, pour associer au pèlerinage à La Valette et à saint Paul la visite des principales églises de l'île¹⁰³.

Ultime escale chrétienne du Ponant, symbole du passage vers l'Orient et du fil invisible, mais toujours solide, qui relie l'Europe à la croisade et aux Lieux Saints, Malte a acquis au lendemain du siège une envergure nouvelle. Elle devient un « lieu », partie intégrante désormais du nouvel équilibre qui se dessine entre les puissances de la Méditerranée occidentale.

Malte et la Méditerranée

L'île frontière

Avant 1565, Malte ne possédait en effet guère d'envergure, ni dans la réalité de la Méditerranée occidentale, ni dans l'imaginaire des hommes du XVI^e siècle. Les lettres de Philippe II et de Don García de Toledo sont sur ce point très explicites. Avant même l'arrivée de la flotte au Ponant, le vice-roi écrit, sans aucune hésitation, qu'il « tient pour certain qu'elle se dirigera vers La Goulette, parce qu'[il] ne considère pas Malte comme un objectif final de bataille »¹⁰⁴. Début juin, alors que les batteries

100. NAM, *Magna Curia Castellania, Registro Revelationis Mancipiorum*, Volumen unico 133 (1588-1617), f. 4v, 24 novembre 1588 ; f. 18v, 1^{er} avril 1589 ; f. 64v, 25 juin 1605 ; f. 62v, 10 janvier 1605 ; f. 64v, 25 juin 1605 ; f. 81r, 31 octobre 1609 ; f. 81v, 8 avril 1610.

101. AOM 446, f. 209v, 18 novembre 1591 ; AOM 449, f. 254r, 30 avril 1595 ; AOM 461, f. 300v, 6 mars 1624.

102. AOM 453, ff. 301v-302r, 16 juin 1601.

103. AOM 454, f. 262r, 22 mai 1602 ; AOM 456, f. 274v, 2 avril 1608.

104. CODOIN, XXIX, p. 87, 11 avril 1565.

turques sont solidement installées dans le port et que le siège de Saint-Elme a déjà débuté, Philippe II n'est pour sa part, toujours pas persuadé que les musulmans veuillent demeurer dans l'île, et ses craintes sont vives encore, concernant la sécurité de La Goulette ! Le 3 juin, il écrit d'ailleurs au vice-roi pour l'assurer du souci qu'il a de l'avenir de Malte, mais pour lui demander surtout d'expédier des soldats dans le préside, et non pas dans l'île assiégée¹⁰⁵. Ce n'est qu'une semaine plus tard, et après moult avis reçus d'un peu partout, que le roi admet enfin que les Ottomans ont bien Malte comme but militaire¹⁰⁶, ce qui paraît le déconcerter quelque peu. Au fil des jours pourtant, le désir de sauver l'île s'affermi et il confie au vice-roi de Sicile la charge d'organiser son secours, au nom de la « sûreté de nos États et pour le bien de toute la chrétienté »¹⁰⁷.

C'est qu'aux yeux des autorités espagnoles, l'intérêt de Malte est vite pesé : hormis un port magnifique, assez profond pour assurer le mouillage de navires de fort tirant d'eau, hormis une position en Méditerranée indéniablement intéressante depuis que les Barbaresques tiennent l'Afrique du Nord, l'archipel sans rayonnement demeure un croupion du royaume de Sicile, dont il assure une protection dérisoire. Comment songer dès lors à risquer la flotte de la chrétienté, pour le conserver ? Car si le secours de Malte se soldait par une défaite espagnole, similaire à celle de Jerba, cinq ans auparavant, qu'advierait-il de la Monarchie Catholique ? Le Grand Maître lui-même en convient, dans une missive qu'il adresse à Don García de Toledo : la défaite possible de la flotte signifierait la ruine de la chrétienté, alors que dans le même temps, l'Ordre serait inutilement sauvé. Pour autant, La Valette « ne demande pas que la chrétienté se perde pour [le] défendre », mais qu'elle lui apporte son soutien, au moins pour garantir la survie des « âmes innocentes placées sous [sa] responsabilité et qui sont en train de périr »¹⁰⁸. Cependant, les appels pressants du Grand Maître ne suscitent guère de résonance, et pour cause ! Jusqu'en 1565, le véritable enjeu des conflits entre l'Espagne et la Barbarie demeure indiscutablement les présides. Placés sur le littoral africain, ils remplissent un rôle de surveillance des échanges musulmans entre Ponant et Levant, et de protection lointaine des royaumes espagnols de péninsule italienne, exposés au péril barbaresque. Échos de la Terre

105. CODOIN, XXIX, p. 177-178.

106. CODOIN, XXIX, p. 184, 10 juin 1565.

107. CODOIN, XXIX, p. 227-229, 18 juin 1565.

108. AGS, Estado Sicilia, Leg. 1129, f. 98v, 28 juin 1565.

Sainte, ce sont eux qui constituent le support, réel et fantasmé, de la croisade jamais achevée et toujours offensive, qui permet aux chrétiens de constituer de nouveaux États latins en terre musulmane. Plus que la mer, plus que les littoraux ou que les îles, ce sont les présides qui incarnent le rempart par excellence des chrétiens et la preuve concrète, inscrite dans le territoire infidèle, de la permanence de la guerre sainte.

On comprend alors que si les Espagnols envisagent de risquer leur flotte pour sauver La Goulette, ils puissent se montrer bien moins empressés à défendre une île sans envergure. Et si les secours se mobilisent quand même, ce n'est pas pour répondre aux appels pressants de Jean de La Valette, ni dans le but de sauver des Hospitaliers en perdition ou des insulaires comptant pour quantité négligeable ; c'est la proximité géographique de Malte avec la Sicile qui incite finalement les autorités à venir à la rescousse de l'île assiégée. Car la conquête de Malte par les musulmans constituerait une menace directe contre les littoraux des royaumes espagnols de l'Italie du sud, et notamment une gêne considérable pour le commerce céréalier de Sicile. Dans ce contexte globalement en défaveur de Malte, la portée du siège a été considérable, bouleversant soudain la perception que les contemporains avaient de l'île et modifiant son positionnement en Méditerranée.

Deux mois après la fin du siège, en novembre, Don García de Toledo appréhende désormais que l'Ordre n'abandonne Malte, « parce que l'ennemi s'en emparerait immédiatement et s'y implanterait, tirant grand profit de ses ports sûrs et bons, situés à proximité de nos terres, et s'en servirait de base, soit pour nous attaquer, soit pour se renforcer, car l'île est au carrefour entre la Barbarie et le Levant, et connaissant la grande puissance qu'ont les musulmans de nos jours, ils se rendraient totalement maîtres de l'Afrique du Nord et attaqueraient les royaumes de Naples et de Sicile, devenant un danger pour toute la chrétienté ; de sorte que je n'abandonnerai pas ce lieu »¹⁰⁹. Quel changement radical ! Quelle envergure a désormais conquis Malte, aux yeux des autorités espagnoles, et particulièrement à ceux du vice-roi, qui jurait six mois auparavant que jamais l'île ne saurait constituer une destination militaire !

Au lendemain du siège, la situation stratégique de Malte, qui était déjà une réalité pour Charles Quint quand il en avait fait donation aux Hospitaliers, acquiert donc pour Don García de Toledo une dimension plurielle en Méditerranée, typique d'un carrefour. L'île se situe tout d'abord au cœur des relations entre le Nord et le Sud du Ponant : désormais, de son contrôle dépend le maintien de toutes les possessions

109. CODOIN, XXX, p. 34, 8 novembre 1565.

espagnoles, tant celles du Maghreb, que sont les présides – essentiellement celui de La Goulette – que celles d'Europe, à savoir les royaumes de Naples et de Sicile. Frontière de l'Espagne et support de sa conquête des rives méditerranéennes, Malte devient précisément pour la Monarchie Catholique ce qu'étaient jusqu'alors les présides. À tel point qu'en 1582, l'envoyé du pape Gio Battista Leoni peut écrire qu'il est « arrivé en Barbarie, dans l'île de Malte »¹¹⁰ ! Après 1565, l'île a tout du préside : son apparence fortifiée, surtout depuis la construction de la nouvelle cité de La Valette, son peuplement essentiellement militaire et son rôle stratégique pour les Espagnols. Le siège a constitué un moment déterminant dans la lente rétractation de la frontière chrétienne, qui se traduit au Ponant par la reconquête des présides par les Barbaresques, puis par leur poussée militaire et corsaire vers le Nord. L'abandon de la frontière conquérante au profit d'une frontière stabilisée s'enracine à Malte, que les Hospitaliers transforment en bastion à l'instar des autres espaces insulaires et littoraux du Ponant qui se « hérissent de forteresses »¹¹¹ à la même époque, afin d'incarner matériellement et symboliquement la césure définitive entre la chrétienté et l'Islam.

Cependant, Malte est plus qu'un préside, sa nature insulaire en faisant un outil beaucoup plus efficace. Si les présides sont les supports espagnols de la croisade, ils ne sont économiquement pas viables ; hors du ravitaillement de la métropole, ils dépérissent, faute du soutien d'un arrière-pays de religion différente, demeurant inévitablement étranger et hostile. Malte en revanche, bien que propriété indirecte de l'Espagne, peut espérer, en tant qu'île acquérant un rôle méditerranéen, élargir son bassin d'approvisionnement à d'autres espaces commerciaux que la Sicile, et par conséquent survivre par elle-même. Surtout, depuis 1565 et depuis la construction de La Valette, Malte est reconnue par l'ensemble des chrétiens, leur « appartenant », en tant que référent identitaire et nouveau support du mythe de croisade. Quand les présides sont la frontière espagnole, Malte est celle de toute la chrétienté. Son catholicisme fervent, la razzia de ses habitants en 1551, et surtout l'héroïque résistance de son peuple durant le siège, solidaire de l'Ordre en dépit du nombre important de tués, en font une référence religieuse.

Car depuis le Moyen Âge, Malte a conscience d'être l'une des premières îles *in frontiera Barbarorum*¹¹² et son identité se fonde en

110. P. Falcone, « Una relazione di Malta sulla fine del Cinquecento », *Archivio Storico di Malta*, Fascicolo I, 1933, p. 28.

111. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, p. 172.

112. H. Bresc, « Sicile, Malte et monde musulman », in *Malta. A Case Study in International Cross-Currents*, Malta University Publications, Malta, 1991, p. 64.

grande partie sur ce mélange étonnant entre une lange mixte et un catholicisme radical. Si au ^{xv}^e siècle, des musulmans et des juifs vivaient encore dans l'archipel, les premiers étaient le plus souvent esclaves ou vilains, tandis que les juifs ont été résolument chassés ou contraints à la conversion dès le mois de septembre 1492, lorsque Malte et Gozo, dans la foulée de l'Espagne, de la Sicile et de Pantelleria, expulsent leurs communautés hébraïques. Le début de l'époque moderne inaugure donc à Malte le temps d'un catholicisme d'intransigeance et d'exclusion, et quand les Hospitaliers en héritent en 1530, l'archipel offre l'image d'un monde déjà exclusivement catholique, duquel tous les juifs ont disparu, la plupart ayant pris le chemin de l'exil et les autres ayant choisi la conversion, et où les musulmans, fort peu nombreux, ne plus présents qu'en tant qu'esclaves ruraux. L'absence de communautés non chrétiennes et la domination absolue des catholiques au niveau humain, économique et social ont contribué à repousser au-delà du territoire la frontière avec l'Islam et à incruster durablement celle-ci dans la conscience même des habitants. De sorte qu'au lendemain du siège, Hospitaliers et chrétiens reconnaissent et exaltent cette pureté religieuse d'une île jusqu'alors ignorée, qui devient, grâce à la propagande et à l'œuvre de l'Ordre de Malte un modèle de croyance et de pratiques pour l'Europe de la Réforme catholique. Dès la fin du ^{xvi}^e siècle d'ailleurs, pèlerins et visiteurs ne se contentent plus de venir admirer les murailles de La Valette : ils visitent les églises maltaises, tant celles du port et que celles des campagnes, et se rendent à Rabat pour y honorer saint Paul. Sanctifiée par le siège, Malte devient espace de rédemption dès lors que le pape décrète en 1608 qu'un pèlerinage à la grotte de saint Paul de Rabat garantit l'indulgence plénière¹¹³.

Au-delà de cette nouvelle envergure religieuse, Malte apparaît également comme un nœud essentiel des liaisons entre les bassins occidentaux et orientaux, entre le Ponant et le Levant ; et si, comme le craint Don García de Toledo, elle peut constituer pour les musulmans un point d'appui dans leur reconquête de la Barbarie, elle incarne surtout pour les chrétiens, grâce à un imaginaire savamment réanimé par les Hospitaliers, le lien indissoluble entre la chrétienté et la Terre Sainte, avant de devenir celui qui joint économiquement les ports d'Europe aux Échelles ottomanes. Indiscutablement, le siège a transformé Malte en « lieu » de la Méditerranée, c'est-à-dire qu'elle existe dorénavant en soi et pour autrui. « Les lieux n'ont aucun sens en eux-mêmes, ils n'ont que celui qu'on leur donne »¹¹⁴ ; c'est ce qui ce produit avec l'île, qui, investie non seulement

113. Abela, p. 352.

114. Roger Brunet (sous dir.), *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Reclus, La Documentation Française, Paris, 1992, notice « Lieu », p. 274.

par les Hospitaliers, mais aussi par les chrétiens et par les musulmans, acquiert au lendemain de la victoire un sens nouveau, qui s'enrichit encore de par les changements qui affectent la Méditerranée occidentale de la fin du XVI^e siècle. Après Malte, seules deux grandes batailles (Lépante en 1571, Tunis en 1574) opposent encore une fois les flottes des empires, avant que la trêve ne soit effective en 1577. Au Ponant, la frontière se stabilise autour de points fortifiés que l'on ne songe plus à attaquer, sinon par des raids corsaires sans risques, essentiellement destinés à razzier une population littorale ; ni les Turcs, ni les Barbaresques ne reviendront plus à Malte, qui s'érige en ligne de défense imprenable.

L'entreprise tentée par les Turcs en 1614 cherche d'ailleurs moins à s'emparer de l'île qu'à punir le déchaînement de la course maltaise, qui œuvre à l'effacement naval musulman et à la nouvelle suprématie de la rive chrétienne, grâce à la protection des progrès marchands occidentaux en Méditerranée. À cette date en effet, la course est devenue l'activité principale de l'île et de l'Ordre, et affecte aussi bien les littoraux africains que le Levant. Au mois de juillet 1614, un navire maltais informe donc le Conseil et le Grand Maître de la venue d'une flotte turque composée de 80 galères, dans le but de « punir et d'attaquer les corsaires maltais ». Deux jours plus tard, les galères accostent dans la baie voisine de Marsaskala¹¹⁵. L'Ordre décrète Malte en état de siège et les garnisons des forts Saint-Elme, Saint-Ange et Saint-Michel sont ravitaillées d'urgence en soldats, armes et munitions, pendant que des commissaires sont chargés d'enregistrer les étrangers présents à Malte et de fournir des armes pour la défense du port à ceux qui sont aptes à leur maniement. Pendant ce temps, l'armée ottomane s'est déjà dirigée vers le casal Sainte-Catherine (Zejtun), brûlant les récoltes, tuant le bétail, incendiant l'église Sainte-Catherine et provoquant la panique des habitants. La cavalerie de l'Ordre, envoyée par le Grand Maître, attaque de front l'infanterie turque et ne tarde pas à la mettre en fuite. Finalement, le 8 juillet, les soldats turcs sont tous embarqués sur les galères et la flotte quitte Marsaskala. Elle demeure toute la journée à l'embouchure du port de Malte, à portée de canon, faisant mine de vouloir attaquer de nouveau, puis à la tombée du jour, prend la direction de la Sicile et regagne le Levant¹¹⁶. L'échec même de cette attaque témoigne de la puissance de Malte, protégée par ses remparts et par les Hospitaliers désormais indélogeables. Pour les musulmans, attaquer l'île

115. AOM 105, ff. 67r-67v, 4 et 6 juillet 1614.

116. AOM 105, ff. 67v-69r, 7, 8, 9 juillet 1614.

est non seulement vain mais ne représente plus un enjeu dans la Méditerranée de cette époque ; au Ponant, le temps n'est définitivement plus au mouvement de la frontière terrestre, mais bien à l'insécurité de l'espace maritime, terrain de chasse de tous les corsaires.

L'île carrefour

Moins risquée et moins coûteuse en hommes et en finances, apparaît en effet la guerre de course, qui supplante la guerre d'escadres, quand celle-ci cesse brusquement en 1577. La trêve, considérée d'abord comme temporaire, finit par durer, au point que de nouveaux rapports de force s'équilibrent en Méditerranée, au sein desquels Malte joue désormais un rôle essentiel. Car la course déjà pratiquée par les Hospitaliers depuis Rhodes, devient rapidement la spécialité militaire des chevaliers quand la « grande guerre » n'est plus d'actualité. À l'achèvement de l'édification de La Valette, dont la date coïncide avec la fin des conflits directs entre les empires, Malte se transforme en île corsaire vivant économiquement et socialement de la course, au même titre que les ports barbaresques depuis le milieu du siècle. Cela signifie qu'outre son arrière-pays européen traditionnel (les royaumes espagnols d'Italie du Sud pour la plupart des denrées alimentaires, les commanderies européennes de l'Ordre pour presque tout le reste), le marché insulaire se trouve ravitaillé par un « espace d'approvisionnement » très particulier, défini par le vol plutôt que par la fabrication des produits, correspondant aux zones de déploiement de la course maltaise, menée tant par les membres de l'Ordre, que par des particuliers arborant le pavillon rouge à croix blanche de Saint-Jean. Cet espace correspond aux littoraux musulmans, depuis la Régence de Tunis jusqu'au Levant, avec des lieux d'embuscades réguliers le long de la côte africaine (Cap-Bon, Jerba, Cap Misurata, Cap Bon André, Alexandrie et Damiette), de la côte levantine (de Jaffa à Alexandrette) et turque (environs de Castellorizo, Rhodes), ainsi que dans l'Archipel (du Dodécanèse au détroit des Dardanelles).

La course permettant la saisie à peu de frais de navires chargés de biens et la capture d'esclaves, elle se présente comme une activité extrêmement rentable, qui non seulement complète l'approvisionnement d'un marché insulaire en équilibre alimentaire précaire, mais dégage des profits substantiels pour l'Ordre et pour quiconque la pratique. Les instructions du Grand Maître aux chevaliers en partance établissent à l'avance le devenir des prises, selon une stricte hiérarchie qui dicte le fonctionnement de la course insulaire dès la fin du XVI^e siècle et pour au moins tout le siècle suivant. Les produits utiles et consommables, notamment la nourriture (froment, riz), doivent être rapportés à Malte,

de préférence à bord du navire arraisonné, qui pourra être revendu ou utilisé par l'Ordre. Les marchandises de faible coût (verroterie, cuirs, cotonnades...) sont vendues lors de la première escale, en terre chrétienne ou musulmane, au meilleur prix. Les marchandises de grande valeur (pièces d'artillerie, bois, fers) sont placées dans les navires de course, afin de pouvoir les vendre en route ou les rapporter à Malte. Les produits précieux (or, argent, bijoux, étoffes rares, épices) doivent être rapportés intacts, pour contribuer à l'enrichissement de l'île. Enfin, en ce qui concerne les prises humaines, les corsaires ont pour consigne de vendre au meilleur prix femmes et enfants au Levant ou en Sicile, ainsi que certains captifs riches qui peuvent se racheter immédiatement, et de ne ramener dans l'archipel que des hommes dont on peut utiliser la force de travail¹¹⁷.

Le trafic corsaire exige par conséquent la fréquentation régulière par les Hospitaliers et les Maltais de plusieurs ports de revente, sur le trajet reconduisant les navires à Malte. Hormis Messine, incontournable pour l'écoulement des butins, les corsaires font surtout escale dans les ports de Méditerranée orientale, chrétiens (Crète vénitienne jusqu'en 1669, date de sa conquête par les Ottomans) comme musulmans (Saint-Jean d'Acre, Jaffa, Tripoli de Syrie, Chypre). Plus rarement, butins et captifs peuvent aussi être vendus dans certains ports barbaresques, comme ceux de Tunis, Jerba ou Tripoli. Mais la principale place d'écoulement des butins au Ponant est bien Malte, qui, en tant qu'île corsaire, devient dès le début du XVII^e siècle l'un des plus importants marchés d'esclaves non chrétiens – au point de concurrencer Messine – et l'une des places essentielles du rassemblement des sommes de rachat, pour les captifs chrétiens détenus en terre d'Islam. Commerce lucratif, puisqu'un captif se revend toujours plus cher qu'il n'a été acquis, le trafic de l'homme garantit des bénéfices considérables lorsque les esclaves n'ont pas été achetés, mais razzisés : telle est évidemment la principale motivation de la course, aussi bien pour les particuliers, que pour l'Ordre qui est à Malte le plus gros possesseur d'esclaves capturés sans frais. Entre 1620 et 1635, le rachat de 118 captifs rapporte la coquette somme de 42 747 écus, soit un revenu moyen de 362 écus par esclave racheté. À cette époque, le Couvent revend en moyenne 9 à 10 esclaves par an, ce qui suppose un gain financier annuel de plus de 3 000 écus, soit le tiers du prix d'achat d'une galère entièrement armée et munie de sa chiourme ! Enfin, Malte est le lieu symbolique où sont déposés les captifs chrétiens libérés, et où se dirigent tous ceux, catholiques ou protestants, voire

117. AOM 456, f. 276v, 3 septembre 1608.

orthodoxes, qui fuient la terre musulmane et veulent regagner l'Europe. Le Grand Maître n'a de cesse, dès la fin du XVI^e siècle, de délivrer aux anciens captifs des saufs conduits attestant qu'ils ont fui de leur propre chef les ports musulmans, et leur permettant de s'embarquer librement sur le premier navire de passage dans le port faisant voile vers la chrétienté, leur garantissant toute liberté de mouvement jusqu'à leur retour chez eux.

Le profit financier, matériel et humain que représente l'activité corsaire pour une île qui souffre de déficits alimentaires sévères et d'un manque notable de matières premières explique que la course apparaît vite comme un palliatif commode de toutes les insuffisances de l'Ordre ou Malte, et comme une source intarissable de butins, qui font paraître dérisoires les risques encourus par les hommes. Activité lucrative, elle profite à tous, au niveau public (le Couvent, le port) comme au niveau privé (les corsaires), et s'alimente elle-même par le réinvestissement permanent d'une partie de ses butins. De sorte qu'en quelques années seulement, la plupart des Maltais du port pratiquent la course et représentent la moitié des départs privés en 1615, s'acquittant de la patente de départ et versant, au retour de voyage, la dîme au Trésor de l'Ordre, c'est-à-dire le dixième, en numéraire ou en nature, du butin constitué. Ils sont en outre renforcés par de nombreux ruraux qui abandonnent les campagnes, pour migrer dans le port entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle et être embauchés par l'Ordre, dans toutes sortes d'activités maritimes. La course attire enfin des étrangers, qui s'établissent à leur tour dans le port : essentiellement des Provençaux, des Siciliens et des Grecs, mais aussi, en moindre importance, des hommes venus de Raguse, d'Espagne, de Venise ou de Gênes, d'Angleterre ou des Pays-Bas... Tous catholiques ou presque, l'Ordre refusant absolument de laisser résider longtemps dans son fief les représentants d'autres religions que la sienne. Les exceptions concernent les marchands de passage, et surtout les intermédiaires de rachat d'esclaves juifs et musulmans, venant à Malte prendre contact avec leurs coreligionnaires et organiser leur rachat.

Car la nécessité d'écouler les prises, et surtout d'éviter une trop forte concentration d'esclaves musulmans dans le port, est à l'origine de l'établissement de relations avec les intermédiaires de l'autre rive, au point que des échanges pacifiques se généralisent à Malte, au fil du XVII^e siècle, entre Hospitaliers, Maltais et musulmans, et que le marché insulaire se trouve peu à peu fréquenté par des marchands non chrétiens, puis ravitaillé par un véritable commerce de denrées qui se structure avec les ports musulmans. Le commerce corsaire des esclaves débouche

inévitablement sur celui des marchandises, qui font d'autant plus défaut à l'île que celle-ci devient un espace d'immigration forte et d'accroissement démographique soudain. En un siècle en effet, entre la fin du siècle et l'année 1662, la population maltaise a plus que doublé, passant de 20 000 âmes environ à près de 45 000, tandis que celle du port est multipliée par deux entre 1590 et 1670 : peuplées à la fin du XVI^e siècle d'environ 11 500 personnes, les quatre cités de Vittoriosa, Senglea, Bormula et La Valette en groupent plus de 22 000, moins d'un siècle plus tard¹¹⁸.

La dynamique commerciale de Malte s'appuie alors sur l'établissement de relations de confiance entre les acteurs économiques des deux rives. Les Maltais de souche s'illustrent progressivement dans le commerce des esclaves avec l'Afrique du Nord, surtout avec la Régence de Tunis si proche, ou dans celui des marchandises barbaresques, cependant que les étrangers, notamment les Provençaux installés durablement à Malte, dominant plutôt le commerce de longue durée en relation avec les Échelles. De sorte que de la Barbarie, les intermédiaires de rachat et les marchands chrétiens ou musulmans rapportent des produits bruts (cuirs, peaux de caprins, cire, laine, savon...) et des denrées diverses (huile d'olive, froment et semoule de blé, fèves ou pois chiches, poissons frais et séchés), tandis que du Levant, notamment d'Alexandrie, de Smyrne et d'Istanbul, sont rapportés des produits alimentaires (sucre, riz, prunes sèches) et des marchandises de luxe, comme des tissus en soie, en lin et en velours, des tapis orientaux, du tabac, de l'encens et des épices.

Déjà considérée comme une escale de pèlerinage et une destination religieuse en soi, Malte s'ouvre de plus en plus aux navires marchands, prenant l'envergure d'une escale commerciale. Sa fréquentation par les bâtiments européens, faisant route vers la Barbarie ou vers le Levant, triple durant les deux premières décennies du XVII^e siècle et pose à l'Ordre la question de l'aménagement de son port et de sa sécurité sanitaire. Des espaces de stockage sont progressivement délimités : aux anciens entrepôts situés au niveau de Senglea et de Bormula, s'ajoutent après le transfert du Couvent à La Valette en 1571, de nouveaux aménagements portuaires le long des remparts de la capitale, puis le long du Mont Sciberras progressivement peuplé et urbanisé au milieu du XVII^e siècle grâce à l'édification d'une autre cité, Floriana. Débutés sous le Grand Maître Lascaris (1636-1657), les travaux concernent la construction d'entrepôts et de magasins le long du rempart port, avant de se poursuivre par le creusement d'un débarcadère joignant les remparts

118. A. Brogini, *Malte, frontière de chrétienté...*, p. 622-623.

de La Valette à ceux de Floriana, qui est baptisé « Quai Lascaris » en l'honneur du Grand-Maître. Tous les Grands Maîtres suivants, du second XVII^e siècle au début du XVIII^e siècle ont poursuivi l'entreprise de leur prédécesseur, édifiant une centaine d'entrepôts de grains et de denrées diverses, auxquels s'ajoutent des habitations adjacentes¹¹⁹.

Ces aménagements vont de pair avec la construction d'un lazaret moderne fondé en 1642 sur l'île Manoel, située dans le port de Marsamxett, réputé dans toute la Méditerranée et fréquenté en plus en plus par les bâtiments chrétiens, entérinant de manière définitive pour le port sa fonction d'entrepôt et de relais. La sûreté des quarantaines, cumulée à l'accueil dans la Sacrée Infirmerie de La Valette des pèlerins venus se recueillir dans une l'île sainte, permet non seulement à l'Ordre de renouer avec son vœu d'hospitalité, mais consolide de manière définitive le rôle stratégique de Malte aux yeux des marchands européens, surtout français et nordiques, qui l'utilisent comme entrepôt des produits barbaresques ou levantins, l'inscrivant au cœur des réseaux de la Méditerranée moderne. « L'émergence des réseaux est loin de rendre caduque la catégorie d'espace... un réseau géographique comprend des lieux et des chemins qui les relie »¹²⁰. Lieu d'un Ponant où s'organise un nouvel équilibre corsaire et commercial, qui se fonde notamment sur l'émergence de ces pôles que sont les ports barbaresques, Livourne ou Malte, le fief des Hospitaliers a définitivement gagné la dimension de carrefour entre Nord et Sud, entre Est et Ouest, qu'avait pressentie par Don García de Toledo au lendemain du siège.

Après 1565, à brève ou longue échéance, la Méditerranée ne cesse évidemment pas d'être un espace de tensions et d'échanges entre des civilisations à la fois antagonistes et partenaires ; la différence tient à la soudaine présence de Malte, au sein d'un bassin maritime dont elle faisait jusqu'alors partie, sans en être un acteur. En possession d'une situation stratégique depuis le Moyen Âge, qui vit l'expansion de l'Islam, elle n'a pu acquérir sa pleine mesure au XVI^e siècle que par la concordance de plusieurs faits : le contexte général d'affrontement des rives chrétienne et musulmane, l'opposition vive entre les Barbaresques et les Hospitaliers, vassaux chacun d'un empire et chargés de le défendre par la guerre et la course, la focalisation des Ottomans sur elle et surtout l'absence de secours par la chrétienté. Relativement négligée par l'Espagne dont elle dépend, Malte est devenue enjeu de bataille

119. John Debono, *Trade and Port Activities in Malta (1750-1800)*, P.E.G. Ltd, Malte, 2000, p. 6.

120. R. Brunet, *Les mots de la géographie...*, notice « Réseau », p. 388-389.

essentiellement grâce aux musulmans et à l'intérêt subit qu'ils lui portent. Désireux de la conquérir pour en faire un point d'appui militaire au voisinage de la Sicile, comme les Espagnols possédaient les présides sur le littoral africain, ils lui ont conféré une importance qu'elle ne possédait pas aux yeux des chrétiens.

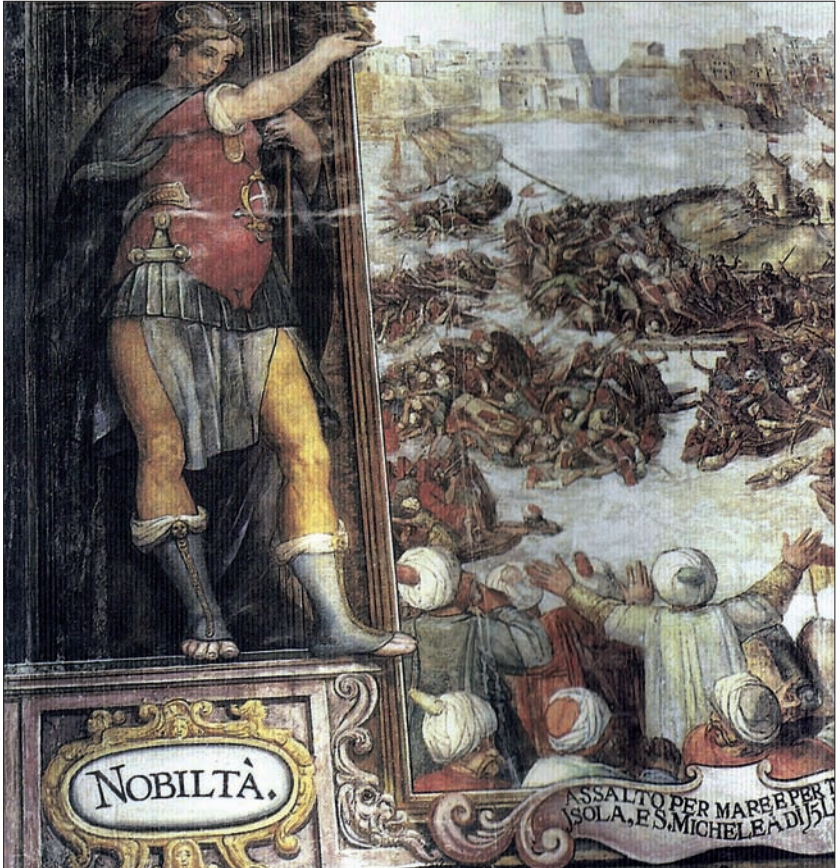
Et cette importance s'est trouvée encore renforcée par le manque d'assistance dont elle a pâti ; la résistance opiniâtre des chevaliers et celle, plus silencieuse mais tout aussi déterminée, du peuple maltais décimé, la culpabilité vaguement honteuse des chrétiens qui avaient déjà presque entériné la chute d'une île qui ne leur était rien, achèvent la consécration de Malte en tant que lieu, à la fois frontière entre l'Islam et la chrétienté, et nœud émergeant au sein des réseaux économiques anciens et modernes qui relient les rives entre elles, modifiant l'équilibre géostratégique de la Méditerranée. Telle est bien la différence entre Malte et ses voisines, Pantelleria, Linosa, Lampedusa, ces autres petites îles placées au voisinage des royaumes espagnols du sud de la péninsule italienne : dorénavant, les vellétés de conquêtes d'une rive ou de l'autre paraissent indissociables de la maîtrise de Malte, tête de pont de l'Europe et magnifique observatoire maritime. En témoigne la rivalité entre Français et Anglais à la fin du XVIII^e siècle, pour le contrôle de l'espace méditerranéen et de ses liaisons entre l'Europe et le Levant, qui s'achève par la prise de Malte en 1798 par Bonaparte, puis sa reconquête par Nelson en 1800. Et quand l'Ordre de Malte quitte l'île à l'entrée des Français, mettant un terme à sa longue histoire maritime d'ordre religieux-militaire, son ancien fief lui survit sans difficulté aucune ; bien que façonnée dans sa nouvelle envergure par ses suzerains au lendemain du siège, puis consolidée durant plus de deux siècles, Malte les transcende par sa dimension même de lieu, leur étant d'autant plus indifférente que l'Hôpital n'a jamais accepté la création d'une Langue maltaise en son sein. Étranger en définitive, il a, pour un temps seulement, brillamment contribué à magnifier la dimension stratégique d'une île, devenue et demeurée, de nos jours encore, frontière et carrefour de la Méditerranée.



1. La chute de Saint-Elme
Matteo Perez d'Aleccio, *La presa di Sant Elmo a di 23 giugno 1565*,
Salle du Conseil, Palais du Grand Maître, La Valette, Malte.



2. Le passage du « Petit Secours » vers Birgù
Matteo Perez d'Aleccio, *Il soccorso piccolo al Borgo di notte tempo,*
a di 5 luglio 1565, Salle du Conseil, Palais du Grand Maître, La Valette, Malte.



3. L'assaut par voie de terre et par voie de mer (15 juillet)
Matteo Perez d'Aleccio, *Assalto per mare e per terra al Isola e San Michele a di 15 luglio 1565*, Salle du Conseil, Palais du Grand Maître, La Valette, Malte.



4. Le soutien divin pendant le siège
Matteo Perez d'Aleccio, *La smontata dell'armata à Marsascirocco e come riconosce le fortezze di Borgo e Isola à di 20 maggio 1565*, Salle du Conseil, Palais du Grand Maître, La Valette, Malte.

Conclusion

1565, un événement

« Verdun du XVI^e siècle »¹, « Stalingrad de l'époque »², « Grand Siègle »... Les expressions imagées et symboliques n'ont pas manqué pour désigner le siège de 1565 et illustrer l'importance qu'il a revêtue pour l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour Malte et pour la Méditerranée. En effet, rien n'est plus connu et méconnu à la fois que ce siège, épisode du grand duel entre les empires espagnol et ottoman, rapidement occulté par la célèbre bataille de Lépante, qui se déroule six ans plus tard et connaît une profusion d'images, de commémorations et de glorifications diverses dans toute la chrétienté ; il faut dire que Lépante a exigé la constitution d'une Sainte Ligue groupant Venise, le Saint-Siège et l'Espagne. Rien de tel pour Malte, où Venise et la France ont refusé d'intervenir et où le pape et le roi d'Espagne ont réagi lentement. De sorte que, si de nos jours encore, rares sont les grandes villes d'Europe à ne pas posséder une « rue Lépante », il paraît vain de se mettre en quête d'une « rue du siège de Malte ». Et pourtant, dans la Méditerranée du milieu du XVI^e siècle, la bataille qui s'est déroulée quatre mois durant dans l'archipel maltais s'avère de toute importance. Il ne s'agit pas d'un simple fait d'armes, comme il y en eut tant dans le Ponant de cette époque ; il ne s'agit pas non plus d'un affrontement sans lendemain entre des corsaires vassaux chacun d'un empire, que sont les Barbaresques d'un côté et les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem de l'autre. Bien plus que cela, Malte en 1565 appartient de manière incontestable aux « très grands événements du siècle »³, comme le soulignait Braudel lui-même, pourtant peu favorable à l'histoire événementielle.

Depuis plusieurs années, le « retour de l'événement »⁴ est effectif dans l'historiographie, de même que l'on observe un récent regain d'intérêt pour l'histoire-bataille. Considérés comme le « comble de l'événement » par Hervé Drévillon, les combats constituent en effet « le paradigme

1. Jacques Godechot, *Histoire de Malte*, PUF, Paris, 1962, p. 45.

2. M. Fontenay, « Le développement urbain du port de Malte du XVI^e au XVIII^e siècle », in *Le carrefour maltais*, REMMM, 71, 1994 / 1, p. 96.

3. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen...*, II, p. 319.

4. Pierre Nora, « Le retour de l'événement », in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, tome I, *Nouveaux problèmes*, Gallimard, Paris, 1974.

d'une écriture de l'histoire scandée par le surgissement d'hommes et de faits exceptionnels »⁵, puisqu'ils sont très souvent relayés par des récits mêlant la science (ou quête de la vérité) et la fiction (soit la reconstruction par les témoins, ou par tous ceux qui relaient le récit sans même avoir vécu la bataille). L'histoire actuelle renoue donc largement avec l'étude de l'événement, appréhendé à la fois en lui-même et dans ses lendemains⁶, par l'étude de l'« après », ce temps indéfini plus ou moins élastique, où s'érige dans les consciences l'idée que quelque chose de différent a émergé, qui a profondément modifié un ancien état des choses. Car l'événement relève bien d'un « faire, d'une fabrique », comme le souligne François Dosse, et l'essentiel de sa substance réside dans la trace qu'il laisse et dans les échos qu'il suscite parfois longtemps après-coup⁷. Individuellement ou collectivement, l'événement est en effet ce qui crée un nouveau présent ; il apparaît par conséquent indissociable de la mémoire et de l'écriture, selon une conception parfois téléologique, qui interprète l'événement comme un facteur explicatif ou un acte fondateur d'un renouveau. Intensité, imprévisibilité, retentissement, conséquences, telles sont les quatre variables rappelées par Michel Winock pour définir l'événement historique⁸ ; et toutes se trouvent parfaitement imbriquées dans la réalité maltaise de 1565.

La dimension remarquable du siège a surtout tenu à la puissance qu'y déploierent les Turcs. Quand la flotte ottomane était composée de 83 bâtiments pour la bataille de Jerba en 1560, ce sont en 1565 plus de 200 navires qui ont été mobilisés, parmi lesquels une cinquantaine de galères barbaresques, soit un nombre de bateaux à peine inférieur à celui qu'a rassemblé la Porte pour la bataille de Lépante en 1571 ! Malte a supposé la réunion d'une armée d'une puissance considérable, telle que les chrétiens n'en avaient pas l'habitude. Et cette force de frappe impressionne grandement les contemporains, d'autant plus abasourdis de constater l'intensité de l'attaque que celle-ci leur paraît inversement proportionnelle à l'intérêt stratégique de l'île concernée. C'est là qu'a résidé en grande partie l'imprévisibilité même de l'assaut. Car y a-t-il réellement eu surprise

5. Hervé Drévilion, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Seuil, Paris, 2007, p. 10-11.

6. F. Pernet et V. Toureille, *Lendemain de guerre... De l'Antiquité au monde contemporain : les hommes, l'espace et le récit, l'économie et le politique*, Peter Lang, Bruxelles, 2010.

7. François Dosse, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, PUF, Paris, 2010.

8. Michel Winock, « Qu'est-ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, 268, 2002, p. 30-35 ; Mireille Prestini-Christophe, « Une nouvelle grille de lecture : l'événement », *Pensée plurielle*, 2006/3, n°13, p. 86.

en ce début du mois de mai 1565, lorsque la gigantesque flotte, commandée par le vizir Mustafa pacha, assisté du *qapıdan* Piyalı pacha et des chefs barbaresques de Tripoli et d'Alger, déploie ses voiles à l'entrée du port de Malte ? Depuis près de six mois que les arsenaux ottomans sont en activité, les espions à la solde des puissances européennes, ou les représentants légaux des États ont largement eu le temps d'informer la chrétienté de l'orage qui gronde et qui ne doit pas tarder à éclater au Ponant. En Méditerranée occidentale, on est prévenu et on attend avec certitude la venue imminente de la flotte, bien que personne n'ose l'imaginer aussi importante, en nombre de navires et de soldats.

Pourtant, malgré les avis, il y a bien eu surprise, à plus d'un titre. Outre la puissance militaire sous-estimée, c'est la destination même de l'attaque qui déconcerte. Non seulement les musulmans ont conservé tardivement le secret de la destination finale de l'assaut, mais les chrétiens eux-mêmes n'ont pu se résoudre à trancher entre les deux objectifs, que sont Malte ou La Goulette. Ni le pape, ni Philippe II d'Espagne, ni son vice-roi de Sicile, Don García de Toledo, ni l'Ordre lui-même au fond – quoiqu'il en dise plus tard –, personne en bref, n'a songé sincèrement que Malte puisse être un enjeu militaire sérieux. Les présides en terre africaine sont tellement plus importants pour la chrétienté, et disputés depuis si longtemps par les Barbaresques aux Espagnols, que nul ne peut s'empêcher de penser que la flotte turque doit se diriger plutôt vers la côte africaine ; car La Goulette, aux mains des Espagnols depuis 1535, constitue un obstacle réel à la transformation du royaume de Tunis, alors faiblement tenu par la dynastie hafside, en une Régence barbaresque vassale de la Porte, comme le sont déjà celles d'Alger et de Tripoli.

En outre, les îles de Méditerranée occidentale ne sont pas à ce moment-là de réels enjeux de bataille, comme elles peuvent l'être au Levant, où les Turcs souhaitent effacer les reliquats de la présence latine médiévale (Rhodes, Chio, Chypre, respectivement conquises par les Turcs en 1522, 1566, 1570). Globalement faibles et dépourvues d'envergure économique, les îles du Ponant sont plutôt l'objet de razzias brutales, d'attaques corsaires rapides, de larcins et de rapt de populations, c'est-à-dire de faits militaires à la hauteur de ce qu'elles paraissent être, « insignifiants ». La seule exception notable est la Sicile, grenier à blé de l'Espagne et de l'Europe occidentale, jusqu'à la crise frumentaire de 1590 qui affecte durablement son économie ; riche en grains, militairement puissante et stratégiquement située au cœur de la Méditerranée, elle peut au milieu du XVI^e siècle représenter un enjeu militaire réel, et son vice-roi le craint d'ailleurs. Mais ce n'est pas le cas de Malte, sa minuscule voisine, qui vivote à l'écart des routes maritimes et ne survit que par un petit commerce

avec la Sicile, où les exportations de coton maltais, qui constituaient la principale contrepartie des importations du blé sicilien à la fin du Moyen Âge, pèsent désormais d'un poids de plus en plus réduit.

Déjà saisie par la puissance guerrière qui s'abat sur l'île, la chrétienté est ensuite demeurée confondue par la résistance acharnée qu'y ont manifesté les Hospitaliers, le peuple maltais et les soldats enrôlés ou venus d'eux-mêmes en renfort, au point que le siège a connu partout un retentissement considérable. La publicité est immédiate, diffusée avec les moyens de l'époque. Ce sont d'abord les correspondances, et particulièrement les lettres que le Grand Maître de l'Ordre, Jean de La Valette, adresse à toutes les cours d'Europe, et dans lesquelles il se présente comme le grand vainqueur de l'affrontement qui l'a opposé, avec son île et son Couvent, à l'une des plus imposantes flottes musulmanes de son temps. Ce sont aussi tous les récits qui sont rédigés et publiés, dans les années de l'immédiat après siège. En moins de cinq ans, entre 1565 et 1570, la plupart des histoires du siège sont écrites, voire réécrites à dessein, et fixent de manière définitive la légende de ce qui s'est passé. Tous les ouvrages qui suivent ne sont souvent que la reprise de ces premiers auteurs, dont les textes s'appuient tout à la fois sur des consultations d'archives, sur les témoignages oraux de ceux qui ont vécu de près ou de loin l'événement, et sur les mythes et idéaux que brandissent à la face des puissances les Hospitaliers victorieux, et dont eux-mêmes, en tant qu'auteurs chrétiens du XVI^e siècle, peuvent être porteurs.

Quant aux conséquences sur le court et le long terme, elles sont aussi importantes que le retentissement a été large, parvenant à un grand nombre de personnes. Ces conséquences concernent aussi bien les chevaliers eux-mêmes, qui recouvrent, par le siège, une renommée ternie, que Malte, brusquement dévoilée dans toute son envergure de place stratégique émergente au sein de la Méditerranée occidentale. L'événement est aussi bien destructeur (d'un équilibre, d'un ordre, d'une continuité) que créateur. Il porte en lui une rupture, un « après » dont la différence avec l'« avant » se manifeste par les nouveaux possibles qui s'esquissent. La rupture produit un changement, qui amène ceux qui ont vécu l'événement comme ceux – les plus nombreux – qui ne l'ont pas vécu mais participent tout de même à son souvenir et à sa transmission, à réinterpréter les expériences passées ; à partir de là, la césure se manifeste par les évolutions et les modifications progressives qui affectent l'organisation d'un groupe, d'une société, d'un espace⁹. « Après » l'événement, rien n'est semblable.

9. M. Prestini-Christophe, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », *Pensée plurielle*, 2006/3, n°13, p. 29.

Destructeur et créateur à la fois, l'événement de 1565 l'a été incontestablement pour Malte, au sens propre comme au sens figuré. Bombardé quatre mois sans interruption, son port a été dévasté par l'artillerie turque ; et quand s'achèvent les combats, il offre l'apparence de la désolation, par ses habitations rasées, ses murailles éventrées, sa population décimée. Détruit physiquement, il est immédiatement reconstruit et réaménagé par les Hospitaliers, qui y font en outre bâtir une ville supplémentaire, nommée La Valette, en hommage au Grand Maître qui a soutenu le siège et qui en a ordonné l'édification.

La reconstruction matérielle du port puise dans la nouvelle cité, considérée comme utopique et imprenable, sa dimension de frontière chrétienne contre les Infidèles, et permet à l'Ordre de renouer avec sa triple identité religieuse, guerrière et hospitalière. Car les événements existent surtout par « leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leur signification »¹⁰. Ils sont indissociables de la mémoire, et c'est moins ce qui s'est passé qui intéresse, que la tradition historique qui en est issue, qui s'érige et se construit, portée parfois inconsciemment par ceux qui la transmettent, parfois délibérément par ceux qui la font, et qui saisissent les atouts qu'elle leur offre, en tant que re-mémoration d'eux-mêmes ou de ce qui les définit, c'est-à-dire en tant que renaissance. Le souvenir de l'événement ne fonde pas une origine, mais bien plutôt un commencement ; car l'origine est mythique quand le commencement est historique¹¹. À ce stade, s'observe donc « une reprise de l'événement comme émergence sursignifiée »¹², où celui-ci devient l'élément clé d'une construction narrative constitutive d'une identité fondatrice, qui redéfinit aussi bien l'Ordre que l'île de Malte. L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem peut en effet, au lendemain du siège, concevoir et se choisir un nouveau commencement, symbolisé par l'adoption de son nom d'Ordre de Malte, qui lui permet de recouvrer son identité d'ordre militaire, hospitalier et religieux.

Par l'investissement politique, par le travail de mémoire et de glorification du siège qu'il déploie, l'Ordre a donc créé une « géo-histoire » à Malte et de Malte, le lieu s'associant définitivement avec l'événement. Mais le lieu révélé échappe rapidement à celui qui a contribué à son émergence ; car Malte se trouve investie plus largement par les Maltais eux-mêmes, voire par tous les chrétiens, et pas uniquement par les chevaliers. Surtout, les éléments propres à sa réalité

10. P. Nora, « Le retour de l'événement », *op. cit.*, p. 300.

11. Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Points Seuil, Paris, 2000, p. 174.

12. F. Dosse, *Renaissance de l'événement...*, *op. cit.*, p. 172.

insulaire, comme son catholicisme ancien ou sa situation d'avant-poste, négligée par l'Espagne mais déjà indéniablement stratégique, fondent son essor à venir et son positionnement méditerranéen. Comme le souligne Paul Ricœur, la géo-histoire s'est muée rapidement en géo-politique¹³, l'île revêtant une importance notable en Méditerranée et surgissant non seulement comme une forteresse chrétienne, mais aussi comme un espace d'observation et de contacts pour les acteurs des deux rives. C'est le moteur même des grands systèmes que sont par exemple les « économies-monde » ; inscrits dans l'espace, ces systèmes politiques, économiques ou de civilisation s'articulent entre des « lieux » qualifiés par l'activité humaine, et ils se répartissent en cercles concentriques dont les centres se déplacent selon les périodes¹⁴. Des « places » émergent alors, « que des êtres de chair occupent, quittent, perdent, retrouvent », investissent d'un sens particulier et reconnaissent comme des supports de développement et de mémoire collective¹⁵. Dans la Méditerranée du second XVI^e siècle, Malte fait désormais partie de ces « places ».

À la lumière de ces considérations, il apparaît que le siège de Malte ne peut être ignoré par quiconque porte intérêt à l'histoire de la Méditerranée occidentale, notamment au début de l'époque moderne, marqué par l'affrontement entre deux civilisations, l'Islam et la chrétienté, incarnées en deux grands empires, que sont celui de Philippe II d'Espagne et celui du sultan Soliman le Magnifique. La lame brutale, violente, qui a déferlé sur l'île entre les mois de mai et septembre 1565, au risque de l'engloutir, l'a fait au contraire émerger dans une réalité maritime nouvelle, et encore balbutiante, où l'Ordre a conquis sa place au Ponant, justifiant sa présence aux yeux des chrétiens comme à ceux des musulmans, et où Malte est en passe de devenir un pôle stratégique, militaire, corsaire et économique du Ponant. Car si depuis longtemps, l'intérêt géographique de Malte avait été saisi par les Espagnols, était demeurée insaisissable jusqu'en 1565, son envergure méditerranéenne.

13. P. Ricœur, *Temps et Récit*, tome I, *L'Intrigue et le récit historique*, Points Seuil, Paris, 1991, p. 367-368.

14. F. Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme. Économie et Capitalisme, xv^e-xviii^e siècles*, 3 vol., Armand Colin, Paris, 1979.

15. P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 191.

Bibliographie

1. Archives

Archives of the Order of Malta (AOM) – La Valette

Libri Conciliorum :

88 (1548-1555); **89** (1555-1557); **90** (1558-1563); **91** (1563-1567); **92** (1567-1570); **93** (1571-1575); **94** (1575-1577); **95** (1577-1581); **105** (1613-1616)

Libri Bullarum :

420 (1545-1547); **421** (1547-1549); **422** (1549-1551); **427** (1558-1559); **428** (1559-1561); **429** (1561-1564); **430** (1564-1566); **431** (1566-1568); **432** (1568-1570); **439** (1580-1581); **446** (1591-1592); **449** (1595-1597); **453** (1600-1602); **454** (1602-1604); **456** (1607-1610); **457** (1610-1612); **461** (1622-1626)

Registres du Chapitre Général :

286 (années 1527 – 1533 – 1538)

Registres du Trésor :

737 [ff. 1r-67r] (octobre 1620 – juillet 1635)

National Library of Malta (NLM) – La Valette

Ms 9, *La Historia di Malta, nuovamente composta in ottava rima per Antonio Pugliese*, Venezia, 1585 [ff. 498r.-520r.]

Ms 17, Notitia della spada mandata al Gran Maestro Valletta l'anno 1566 da Filippo Secondo Rè di Spagna [p. 252-254]

Ms 168, *Il Valletta. Poema eroico del Commendatore Frà Bartolomeo dal Pozzo, cavaliere gerosolimitano* [ff. 5r.-188r.]

National Archives of Malta (NAM) – Mdina

Magna Curia Castellania, Registro Revelationis Mancipiorum, Volumo unico 133 (1588-1617).

Archivo General de Simancas (AGS) – Valladolid

Papeles de Estado :

Sicilia, Legajo 1128 (année 1564)

Sicilia, Legajo 1129 (année 1565)

Biblioteca Nacional (BN) – Madrid

Ms 1104, *Copia de una carta del maestro Alvar Gomez parace rey nuestro señor Don Philippe Segundo en que pone la discreption de la ysla de Malta y dise lo que entiende della* [ff. 2r-4r]

Ms 2741, *Sommario d'alcune cose degne di memoria della Religione dell'Hospital di San Gio Hierosolimitano di Malta e delli Cavalieri d'essa*, [ff. 53r-152v]

Ms 9175, *Memoria del cerco que los turcos tuvieron sobre Malta el año de 1565* [ff. 185r-186r]

Bibliothèque Nationale Richelieu (BNF) – Paris

Ms Français 15496, *Histoires Mémorables et Universelles de tout ce qui est advenu en les années 1565 et 1566*, [ff. 86r-150v] ; *Lettre du Grand Maistre de Malte au pape*, 10 avril 1565 [ff. 89r-90r] ; *Lettre du Grand Maistre de Malte au pape Pie quatriesme*, 18 juin 1565 [ff. 103v-104v] ; *Lettre du Grand Maistre al'illustrissime et tresexcellent seigneur le Seigneur Dom Garzia de Toledo, general de larmée cretienne pour la Majeste Catolique*, 17 juin 1565 [ff. 104v-105v] ; *Lettre du Grand Maistre de Malte au chevalier Masquiete gouverneur de la cité de malte lors etant a Messine*, 23 juin 1565 [ff. 111v-112v] ; *Lettre du Grand Maître*, 25 juin 1565 [ff. 115r-116v]

Ms 20 335, *Abrégé historique des fortifications de Malte, leurs Etablissements et Variations par qui elles ont été conduites depuis l'arrivée de la religion dans cette Isle jusqu'a ce jour* [ff. 2r-9v]

Bibliothèque Méjanes (BMA) – Aix-en-Provence

Ms 1090, *Relazione della diffesa di Malta attaccata da Turchi* [p. 1-24]

Ms 1094, *Relazione dell'isola di Malta* [p. 1-35] ; *Relazione della Religione Gersolomitana di Malta nell'anno 1630* [p. 1-32]

Ms 1095, *Lettera del Valletta Gran Maestro di Malta a Papa Pio V* [p. 1-6]

2. Archives éditées

CODOIN (Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España) :

Tomo XXIX, *Malta y La Goleta. Corrispondencia de Felipe II con Don García de Toledo y otros*, Madrid, 1856.

Tomo XXX, *Malta y La Goleta. Corrispondencia de Felipe II con Don García de Toledo y otros*, Madrid, 1857.

SMOM (Sovrano Militare Ordine di Malta) :

Copie de plusieurs missives écrites et envoyées de Malte par le Seigneur grand Maistre, et autres chevaliers de Sainct Iehan de Hierusalem, a nostre Sainct Pere et autres Seigneurs, depuis le unzieme iusques au vint et deuzieme de Septembre : portant avis par le menu de la honteuse deparrie de l'armée Turquesque et de l'honorable victoire des fideles et chevalereux chrestiens, Paris, Jean Dallier Libraire, 1565.

Archives Nationales de Turquie – Istanbul :

Registre ottoman de la campagne de Malte et diverses lettres, édités dans Idris Bostan, Arnold Cassola, Thomas Scheben, *The 1565 Ottoman Malta Campaign Register*, Publishers Enterprises Group (PEG) Ltd, Malte, 1998.

3. Récits et ouvrages anciens (XVI^e-début XIX^e s.)

- Anonyme, *Copie du troisieme advertissement nouvellement venu de Malte, auquel sont contenuz cinq tres cruels assauts donnez des Turcs au Chasteau de Saint Erme, et la grande defaicté que les Turcs ont receu des nostres, avec le nombre des gents morts et blessez, tant d'une part que d'autre*, Paris, 1565.
- Anonyme, *Continuation du Discours des Turcs arrivez en l'isle de Malte*, Lyon, 1565.
- Anonyme, *Ce qui s'est passé à Malte depuis la prinse du chasteau S. Elmo par les Turcs, oultre ce qui en a esté cy-devant imprimé et une embuscade faicte par les Chrestiens*, Lyon, 1565.
- Anonyme, *Dernières nouvelles de Malte contenans l'arrivée de l'armée chrestienne en icelle isle, ensemble le choc qu'ilz se sont donnez, auquel les Turcs, qui estoient en terre, ont esté desconfitz, et autres choses mémorables*, Lyon, 1565.
- ABELA Gio Francesco, *Della Descrittione di Malta, isola nel mare siciliano, con le sue antichità ed altre notitie*, Paolo Bonacota, Malta, 1647.
- ANDRÉS Y SOVIÑAS Agustín de, *Malta invadida y sitiada por el formidable poder de Soliman segundo el año de 1565 quien el de 1522 havia tomado à Rhodas : generosa y obstinada defensa de los cavalleros animados y dirigidos del valor y sabia conducta de Don fra Juan de la Valeta su Gran Maestre*, Madrid, 1761.
- BALBI de Correggio Francisco, *La Verdadera Relación de todo lo que el anno MDLXV ha succedido en la isla de Malta, de antes que llegasse l'armada sobre ella de Soliman gran Turco*, Barcelone, Pedro Reigner ed., 1568.
- BALBI da Correggio Francesco, *Diario dell'Assedio di Malta (18 maggio-8 settembre 1565)*, Fratelli Palombi Editori, Rome, 1965 (traduction et édition italienne de l'ouvrage précédent).
- BOSIO Giacomo, *Dell'Historia della Sacra Religione et Illustrissima Militia di San Giovanni Gerosolimitano*, tome III, Rome, 1596.
- BRANTÔME Pierre Bourdeille de, *Œuvres complètes*, éd. Jules Renard, Paris, 1866.
- CALDERÓN DE LA BARCA José Maria, *Gloriosa defensa de Malta contra el formidable ejército de Soliman II por los caballeros de San Juan de Jerusalén*, Madrid, 1796.
- CIRNI Antonfrancesco, *Comentarii d'Antonfrancesco Cirni, Corso, ne' quali si descrive la guerra ultima di Francia, la celebratione del concilio Tridentino, il soccorso d'Orano, l'impresa del Pignone e l'istoria dell'assedio di Malta*, Rome, 1567.
- CROUA Martin, *Brief Discours du Siege et oppugnation de l'Isle de Malte. Contenant l'Histoire de ce qui s'est fait depuis l'arrivée jusques à la retraite et fuyte de l'armée du Grand Turc Soliman en l'an MDLXV*, Anvers, 1565.
- CURIONE Domenico Maria, *Il Glorioso trionfo della sacrosanta religion militare de'... cavalieri di S. Giovanni Gerosolimitano, detti Ospidaliieri poi di Rodi e ultimamente di Malta.*, Milan, 1617.
- DAL POZZO Bartolomeo, *Historia della Sacra Religione di San Giovanni Gerosolimitano detta di Malta*, 2 volumes, ed. Giovanni Berno, Verone, 1713.

- DAPPER, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686.
- FRATTA Giovanni, *La Malteide*, Marc Antonio Zaltieri, Venise, 1566.
- HALMA Nicolas, *La Maltéide, ou le siège de Malte*, Paris, 1811.
- LUCINI Antonio Franco, *Disegni della guerra, assedio e assalti dati dell'armata turchesca all'isola di Malta nell'anno 1565*, Rome, 1631.
- MEGISER Hieronymus, *Propugnaculum Europæ : Wahrheitsgemäbe und ausführliche Beschreibung der berühmten afrikanischen Insel Malta*, Leipzig, 1606 (Traduction en anglais et édition par Albert Friggieri et Thomas Freller, *Malta. The Bulwark of Europe*, Gutenberg Press, Malte, 1998).
- MIEDES Luis de, édité dans André Berthelot, *Le siège de Malte par les Turcs en 1565. Présentation et édition du manuscrit du Mans*, thèse de 3^e cycle, Paris IV, 1972.
- PAOLI Sebastiano, *Codice Diplomatico del Sacro Militare Ordine Gerosolomitano oggi di Malta*, Lucques, 1737.
- SÁNS Hipólito, *La Malthea, en que se trata la famosa defensa de la Religion de San Joan en la Isla de Malta*, Casa de Joan Navarro, Valence, 1582.
- VERTOT Abbé de, *Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem appelés depuis Chevaliers de Rhodes et aujourd'hui Chevaliers de Malthe*, J. F. Quillau, Paris, 8 tomes, 1753.
- VENDÔME Pierre Gentil de, *Deux véritables discours l'un contenant le fait entier de toute la guerre de Malte et l'autre déclairant au vray les choses exploictées, tant en l'armée de l'Empereur, qu'en celle du Turcq et Vayvode, au pays de Hongrie et lieux circonvoysins*, Paris, chez Jacques du Puys, 1567 (édition par Hubert Pernot, *Le Siège de Malte par les Turcs en 1565*, Paris, Honoré Champion, 1910).
- VIPERANO Gio Antonio, *De Bello Melitense Historia*, Pérouse, 1567 (traduit en italien et réédité par Emmanuele Mizzi, « La guerra di Malta di Giovanni Antonio Viperano, versione italiana », *Archivum Melitense*, vol. VIII, n°4, novembre 1931, p. 179-248).

4. Ouvrages

- AGIUS-VADALÀ Maurice, GANADO Albert, *A study in depth of 143 maps representing the great siege of Malta of 1565*, Publishers Enterprises Group, Malte, 1994.
- AYMARD Maurice, « Chiourmes et galères dans la Méditerranée du XVI^e siècle », in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel. Histoire économique du monde méditerranéen (1450-1650)*, Privat, Paris, 1973, p. 49-64.
- , « De la traite aux chiourmes : la fin de l'esclavage dans la Sicile moderne », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, n°44, 1974, p. 1-21.
- , « La Méditerranée ottomane de Fernand Braudel », in *Soliman le Magnifique et son temps*, Actes du Colloque de Paris (7-10 mars 1990), La Documentation française, Paris, 1992, p. 69-85.
- , « La Méditerranée chrétienne et l'essor du monde moderne (XIII^e-XVIII^e siècles) », in Claude Nicolet, Robert Ilbert, Jean-Charles Depaule (sous dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*,

- Maisonneuve et Larose, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, École française de Rome, Paris, 2000, p. 104-116.
- AYMARD M. et BRESCH Henri, « Nourritures et consommation en Sicile entre XIV^e et XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome, Moyen Âge-Temps Modernes*, 87, 1975, p. 535-581.
- BEAUVOIS Jean-Pierre, « Les leçons du XVI^e siècle maritime en Méditerranée », in Paolo Alberini (a cura), *Aspetti ed attualità del potere marittimo in Mediterraneo nei secoli XII-XVI*, Acta del Convegno di Storia Militare (Napoli, 27-29 ottobre 1997), Ufficio Storico della Marina Militare, Roma, 1999, p. 117-128.
- BELHAMISSI Moulay, *Marines et marins d'Alger à l'époque ottomane (1518-1830)*, thèse d'Etat, Bordeaux III, 1986.
- , *La Régence d'Alger : l'Europe et la guerre secrète (1518-1830)*, Alger, 1994.
- , « Marine d'Alger et contrôle maritime à l'époque ottomane », in Paolo Alberini (a cura), *Aspetti ed attualità del potere marittimo in Mediterraneo nei secoli XII-XVI*, Acta del Convegno di Storia Militare (Napoli, 27-29 ottobre 1997), Ufficio Storico della Marina Militare, Roma, 1999, p. 49-66.
- BENASSAR Bartolomé et SAUZET Robert (dir.), *Chrétiens et Musulmans à la Renaissance*, Actes du 37^e colloque international du CESR, Honoré Champion, Paris, 1998.
- BENASSAR Bartolomé et Lucile, *Les Chrétiens d'Allah. Histoire extraordinaire des renégats (XVI^e-XVII^e siècles)*, Perrin, Paris, 1989.
- BEN MANSOUR Abd el-Hadi, *Alger au début du XVII^e siècle. D'après le Diarum et l'Africa illustrata de Jean-Baptiste Grammaye*, doctorat d'État, Histoire, Bordeaux, 1989.
- BERNARD Yvelise, *L'Orient du XVI^e siècle. Une société musulmane florissante*, Histoire et Perspectives Méditerranéennes, L'Harmattan, Paris, 1988.
- BLONDY Alain, *L'Ordre de Malte au XVIII^e siècle. Des dernières splendeurs à la ruine*, Bouchène, Paris, 2000.
- , « L'Ordre de Malte, miroir brisé de la noblesse française des XVII^e et XVIII^e siècles », in *État et société en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Mélanges offerts à Yves Durand, Collection du Centre Roland Mousnier, PUF-Sorbonne, Paris, 2000, p. 103-120.
- , *Bibliographie du monde méditerranéen. Relations et échanges (1453-1835)*, Imago Mundi, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2003.
- BONO Salvatore, *Les corsaires en Méditerranée*, Ed. La Porte, Edif 2000, Paris, Méditerranée, 1998.
- , *Il Mediterraneo. Da Lepanto a Barcellona*, Morlacchi Editore, Perugia, 1999.
- BOYER Pierre, *La vie quotidienne à Alger à la veille de l'intervention française*, Hachette, Paris, 1963.
- BOSELLI Antonio, « Poesie latine e italiane per l'assedio di Malta », *Archivum Melitense*, vol. I, n°1, 1910, p. 65-87.
- BRADFORD Ernle, *The Great Siege. Malta, 1565*, Penguin Books, London, 1964 (1^{ère} édition 1961).

- BRAUDE B., LEWIS Bernard, *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, 2 volumes, New York-Londres, 1982.
- BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 2 volumes, rééd. 1966 (1^{ère} édition en 1949).
- , « Bilan d'une bataille », in Gino Benzoni (a cura di), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, Leo S. Olschlki, Firenze, 1974, p. 109-120.
- , *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, 3 volumes, Armand Colin, Paris, 1979.
- , (dir.), *La Méditerranée. L'espace et l'histoire*, Champs Flammarion, Paris, 1985.
- , « Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577 », in *Autour de la Méditerranée. Les écrits de Fernand Braudel*, tome I, Fallois, Paris, 1996, p. 31-123 (1^{ère} édition en 1928).
- BRAUDEL F., DUBY Georges (dir.), *La Méditerranée. Les hommes et l'héritage*, Champs Flammarion, Paris, 1986.
- BRESC Henri, « Sicile, Malte et monde musulman », in *Malta. A Case Study in International Cross-Currents*, Malta University Publications, Malta, 1991, p. 47-81.
- , « Malte et l'Afrique (1282-1492) », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, n°71, 1994-1, p. 63-73.
- BRESC H. et VEAUUVY Christiane (dir.), *Mutations d'identités en Méditerranée. Moyen Âge et époque contemporaine*, Editions Bouchène, Paris, 2000.
- BRISSAUD Alain, *Islam et Chrétienté. Treize siècles de cohabitation*, Robert Laffont, Paris, 1991.
- BROGINI Anne, *Malte, frontière de chrétienté (1530-1670)*, BEFAR, 325, Rome, 2006.
- BROGINI A. et GHAZALI M. (dir.), *Des marges aux frontières. Les puissances et les îles en Méditerranée*, Classiques Garnier, Paris, 2010.
- BRUNET Roger (dir.), *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Reclus, La Documentation Française, Paris, 1992.
- CABANES Pierre (dir.), *Histoire de l'Adriatique*, Seuil, Paris, 2001.
- CABANTOUS Alain, *Histoire du blasphème en Occident (XVI^e-XIX^e siècles)*, Albin Michel, Paris, 1998.
- CANE André, « Documents sur l'activité des Barbaresques au XVI^e siècle », *Nice Historique*, n°1, 1972, p. 33-37.
- CARNOY Dominique, *Représentations de l'Islam dans la France du XVII^e siècle*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- CARPENTIER Jean, LEBRUN François (dir.), *Histoire de la Méditerranée*, Points Histoire, Seuil, Paris, 2^e édition 2001 (1^{ère} édition 1998).
- CASSAR Paul, « Psychological and medical aspects of the Siege of 1565 », *Melita Historica*, vol. 1, 1952-1955, p. 129-140.
- CASSOLA Arnold, *The Great Siege of Malta (1565) and the Istanbul State Archives*, Said International Ltd, Malte, 1995.

- CATALANO Franco, SASSO Gennaro, DE CAPRARIIS Vittorio, QUAZZA Guido (a cura di), *Storia d'Italia. Dalla crisi della libertà agli albori dell'illuminismo*, Unione Tipografico-Editrice Torinese, Torino, 1965.
- CHAUNU Pierre, *L'Espagne de Charles Quint*, Regards sur l'histoire, SEDES, Paris, 1973.
- CHAUNU P., ESCAMILLA Michèle, *Charles Quint*, Fayard, Paris, 2000.
- CLOT André, *Soliman le Magnifique*, Fayard, Paris, 1983.
- COUSIN Raoul James Dunbar, *A Diary of the Siege of Saint-Elmo : Malta (23rd may to 23rd june 1565)*, The Lux Press, Malte, 1955.
- DEBONO John, *Trade and Port Activities in Malta (1750-1800)*, P.E.G. Ltd, Malte, 2000.
- DEMURGER Alain, *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Âge (XI^e-XVI^e siècle)*, Seuil, Paris, 2002.
- DESORTES Catherine, *Le siège de Malte. La grande défaite de Soliman le Magnifique, 1565*, Perrin, Paris, 1998.
- DESWARTES-ROSA Sylvie, « L'expédition de Tunis (1535) : Images, interprétations, répercussions culturelles », in Bartolomé Bennassar, Robert Sauzet (dir.), *Chrétiens et Musulmans à la Renaissance*, Actes du 37^e colloque international du CESR (1994), Honoré Champion, Paris, 1998, p. 75-132.
- DOSSE François, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, PUF, Paris, 2010.
- DRÉVILLON Hervé, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Seuil, Paris, 2007.
- DUPRONT Alphonse, *Le mythe de Croisade*, 4 volumes, Bibliothèque des Histoires, Gallimard, Paris, 1996.
- EARLE Peter, *Corsairs of Malta and Barbary*, Londres, 1970.
- ELLUL Joseph, *1565. Il Grande Assedio di Malta*, Tipografia Gutenberg srl, Zabbar, Malte, 1992.
- ENGEL Claire Eliane, *Le Grand Siège de Malte*, Société de l'Histoire de l'Ordre de Malte, Paris, 1965.
- FAVARÒ Valentina, « Della nuova milizia al tercio spagnolo: la presenza militare nella Sicilia di Filippo II », *Mediterranea*, n°4, agosto 2005, p. 235-262.
- FALCONE Pompeo, « Una Relazione di Malta sulla fine del Cinquecento », *Archivio Storico di Malta*, Anno IV, vol. 4, Fasc. 1, 1933, p. 30-45.
- FISHER Godfrey, *Barbary Legend. War, Trade and Piracy in North Africa (1515-1830)*, Clarendon Press, Oxford, 1957.
- FIORINI Stanley, « The resettlement of Gozo after 1551 », *Melita Historica*, vol. IX, n°3, 1986, p. 203-244.
- , « Demographic growth and the Urbanization of the Maltese Countryside to 1798 », in Victor Mallia Millanes (dir.), *Hospitaller Malta (1530-1798). Studies on Early Modern Malta and the Order of St John of Jerusalem*, Mireva Publications, Malta, 1993, p. 297-310.
- FLETCHER Richard, *La Croix et le Croissant. Le christianisme et l'Islam de Mahomet à la Réforme*, Louis Audibert, Paris, 2003 (*The Cross and the Crescent. Christianity and Islam from Muhammad to the Reformation*, London, 2003).

- FOLZ Robert, *L'idée d'Empire en Occident médiéval du v^e au xiv^e siècle*, Paris, 1953.
- FONTENAY Michel, « Corsaires de la foi ou rentiers du sol ? Les chevaliers de Malte dans le *corso* méditerranéen au xvii^e siècle », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, tome XXXV, juillet-septembre 1988, p. 361-384.
- , « De Rhodes à Malte : l'évolution de la flotte des Hospitaliers au xvi^e siècle », in *Atti del V Convegno Internazionale di Studi Colombiani. Navi e Navigazione nei secoli xv e xvi*, Genova 26-27-28 ottobre 1987, Civico Istituto Colombiano, Genova, 1990, p. 109-133.
- , « Les missions des galères de Malte (1530-1798) », in *Guerre et commerce en Méditerranée (ix^e-xx^e siècles)*, Ed. Veyrier et Kronos, Paris, 1991, p. 103-122.
- , « Le développement urbain du port de Malte du xvi^e au xviii^e siècle », in *Le carrefour maltais, REMMM*, 71, 1994 / 1, p. 91-108.
- , « Charles Quint, Malte et la défense de la Méditerranée », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 50-4, octobre-décembre 2003, p. 6-28.
- GANADO Albert, « Matteo Perez d'Aleccio's engravings of the siege of Malta of 1565 », in *Proceedings of History week 1983*, The Historical Society, Malte, 1984, p. 125-161.
- , « The siege map of Malta by Francesco de Marchi », in *Proceedings of History Week 1984*, The Historical Society, Malte, 1986, p. 101-140.
- , *Valletta, città nuova. A Map History (1566-1600)*, Published Enterprises Group Ltd, Malte, 2003.
- GALASSO Giovanni (a cura di), *Storia d'Italia. La Repubblica di Venezia nell'età moderne. Dal 1517 alla fine della Repubblica*, XII, Unione Tipografico-Editrice Torinese, Torino, 1989.
- , (a cura di), *Storia d'Italia. La Sicilia dal Vespro all'Unità d'Italia*, XVI, UTET, Torino, 1989.
- GARCÍA-ARENAL Mercedes, BUNES IBARRA Miguel-Angel de, *Los Españoles y el Norte de Africa (siglos xv-xviii)*, Editorial MAPFRE, Madrid, 1992.
- GERMA-ROMAN Héléne, *Du « bel mourir » au « bien mourir ». Le sentiment de la mort chez les gentilshommes français (1515-1643)*, Droz, 2001.
- GRAVIÈRE (de la) Jurien, *Les chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II*, 2 volumes, Plon, Paris, 1887.
- GRAZIANI A.-M., « Un des héros de Lépante : Giovanni Andrea Doria (1540-1606), Capitaine général de la mer de Philippe II », in Antoine-Marie Graziani, Michel Vergé-Franceschi (dir.), *Les Doria, la Méditerranée et la Corse*, Actes du colloque des 21-23 juillet 2000, Ed. Alain Piazzola, Ajaccio, 2001, p. 141-174.
- GUELLOUZ E., MASMOUDI A., Smida M, *Histoire de la Tunisie. Les Temps Modernes*, Société tunisienne de diffusion, Tunis, 1983.
- GUITTON Francis, *Sous l'emblème de la croix de Saint Jean de Jérusalem*, Ed. P. Lethielleux, Paris, 1980.
- GUTIÉRREZ Cruz Rafael, *Los presidios españoles del Norte de Africa en tiempo de los Reyes Católicos*, Seyer, Málaga, 1997.

- HEERS Jacques, *Les Barbaresques. La course et la guerre en Méditerranée (XV^e-XVI^e siècles)*, Perrin, Paris, 2001.
- HESS Andrew C., *The Forgotten Frontier. A History of the Sixteenth Century Ibero-African Frontier*, University of Chicago Press, Chicago, 1978.
- HOPPEN Alison, « The Knights Hospitallers and the defend of Malta », *Annales de l'Ordre Souverain Militaire de Malte*, n°1-2, janv.-juin 1977.
- JARGY Simon, *Islam et chrétienté*, Edition Labor et Fides, Genève, 1981.
- JULIEN Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie, Maroc) de la conquête arabe à 1830*, 2^e édition, Payot, Paris, 1961.
- JOUHAUD Christian, RIBARD Dinah, SCHAPIRA Nicolas (dir.), *Histoire. Littérature. Témoignage*, Folio Histoire, Gallimard, Paris, 2009.
- LAMBERT-GORGES Martine, « Santiago et la défense de la Méditerranée (notes sur le XVI^e siècle) », in *Las ordenes militares en el Mediterraneo occidental (siglos XIII-XVIII)*, Casa de Velazquez, Instituto de Estudios mancheros, Madrid, 1989, p. 213-248.
- LAURENZA Vincenzo, « Il Valletta di Bartolomeo dal Pozzo », *Archivum Melitense*, vol. I, n°5-6, 1910, p. 115-138.
- , « Il Grande Assedio di Malta in un Manoscritto Cassinese del Cinquecento », in *Archivum Melitense*, vol. IX, n°2, 1933, p. 3-9.
- LAZARD Madeleine, *Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, Fayard, Paris, 1995.
- LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire*, Folio Histoire, Gallimard, Paris, 1988.
- LESPIÈS René, *Alger. Étude de Géographie et d'Histoire urbaines*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1930.
- LESURE Michel, *Lépante. La crise de l'Empire ottoman*, Collection Archives, Paris, 1972.
- , « Qui a gagné la bataille de Lépante ? », *Les collections de l'Histoire*, n°45, 2009, p. 34-37.
- LEWIS Bernard, *Europe-Islam. Actions et réactions*, Gallimard, Paris, 1992.
- , (dir.), *Studies in Classical and Ottoman Islam (7th-16th centuries)*, Variorum Reprints, London, 1976.
- , *Istanbul et la civilisation ottomane*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1990 (*Istanbul and the Civilization of the Ottoman Empire*, University of Oklahoma Press, 1963).
- , *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris, Gallimard, 1990 (*The Muslim Discovery of Europe*, W.W. Norton and Company, New York, 1982).
- LUTTRELL Anthony, « The Hospitallers' Historical Activities : 1530-1630 », in Anthony Luttrell (dir.), *Latin Greece, the Hospitallers and the Crusades (1291-1440)*, Variorum Reprints, London, 1982, p. 57-69.
- MALLIA-MILANES Victor (dir.), *Hospitaller Malta (1530-1798). Early Modern Malta and the Order of Saint-John of Jerusalem*, Mireva Publications, Malte, 1993.
- , « The significance of the Siege of Malta of 1565 in the long-term historical development of the Mediterranean », in Paolo Alberini (a cura), *Aspetti ed attualità del potere marittimo in Mediterraneo nei secoli XII-XVI*, Acta del

- Convegno di Storia Militare (Napoli, 27-29 ottobre 1997), Ufficio Storico della Marina Militare, Rome, 1999, p. 227-231.
- MANTRAN Robert (dir.), *L'Empire ottoman du XVI^e au XVIII^e siècle, Administration, économie et société*, London, Variorum Reprints, 1984.
- , *La vie quotidienne à Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique*, Hachette, Paris, 1990 (1^{ère} édition en 1965).
- , *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris, 1990.
- , *Histoire d'Istanbul*, Fayard, Paris, 1996.
- MEROUCHE Lemnouar, *La course, mythes et réalités. Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane II*, Bouchène, Paris, 2007.
- MIQUEL André, *L'Islam et sa civilisation (VII^e-XX^e siècle)*, Armand Colin, 2^e édition, Paris, 1977.
- MIZZI Emanuele F., « La guerra di Malta di Giovanni Viperano, 1567 – Versione italiana del Dottore Emanuele F. Mizzi », *Archivum Melitense*, vol. VIII, n°4, 1931, p. 179-248.
- MONCHICOURT Charles, « L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Jerba », *Revue Tunisienne*, n°105, mai 1914, p. 227-246 et n°107, septembre 1914, p. 419-450.
- , « Dragut, Amiral turc (juin 1551-avril 1556) », *Revue Tunisienne*, 1^{ère} année nouvelle série, n°2, 2^e trim., 1930, p. 106-118.
- , « Épisodes de la carrière tunisienne de Dragut », *Cahiers de Tunisie*, n°73-74, t. 19, 1^{er}-2^e trim. 1971, p. 290-326 (réédition de l'article précédent).
- MONTERISI Mario, *Storia politica e militare del Sovrano Ordine di San Giovanni di Gerusalemme detto di Malta*, tome II : *L'Ordine a Malta, Tripoli e Roma*, Fratelli Bocca Editori, Milano, 1940.
- MORI Ubaldini Ubaldino, *La Marina del Sovrano Militare Ordine di San Giovanni di Gerusalemme, di Rodi e di Malta*, Regionale Editrice di Roma, Rome, 1971.
- NICHOLSON Helen, *The Knights Hospitaller*, The Boydell Press, Woodbridge, 2001.
- NORA Pierre, « Le retour de l'événement », in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, tome I, *Nouveaux problèmes*, Gallimard, Paris, 1974.
- PANZAC Daniel, *Les corsaires barbaresques. La fin d'une épopée (1800-1820)*, CNRS Editions, Paris, 1999.
- , *La marine ottomane. De l'apogée à la chute de l'empire (1572-1923)*, CNRS Editions, Paris, 2009.
- PERETTI Joseph, « *Du Vray Discours de la guerre et siège de Malte par les Turcz*, ou la première relation du Grand Siège publiée en France », *Melita Historica*, vol. IV, n°2, 1965.
- PERNOT François et TOUREILLE Valérie (dir.), *Lendemains de guerre... De l'Antiquité au monde contemporain : les hommes, l'espace et le récit, l'économie et le politique*, Peter Lang, Bruxelles, 2010.
- PLANAS Natividad, *Pratiques de pouvoir au sein d'une société frontalière. Le voisinage de Majorque et ses îles adjacentes avec les terres d'Islam au XVII^e siècle*, thèse d'histoire, Institut Universitaire Européen, Florence, 2000.

- PLANHOL (de) Xavier, *L'Islam et la mer. La mosquée et le matelot (VII^e-XX^e siècle)*, Perrin, Paris, 2000.
- PÉREZ Joseph, *Histoire de l'Espagne*, Fayard, Paris, 1996.
- , *L'Espagne de Philippe II*, Fayard, Paris, 1999.
- , *De l'humanisme aux Lumières. Études sur l'Espagne et l'Amérique*, Casa de Velázquez, Madrid, 2000.
- PRISCOTT Guglielmo, *Il memorabile Assedio di Malta nell'anno 1565*, Paolo Cumbo ed., Malte, 1861.
- PRESTINI-CHRISTOPHE Mireille, « Une nouvelle grille de lecture : l'événement », *Pensée plurielle*, 2006/3, n°13, p. 81-90.
- , « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », *Pensée plurielle*, 2006/3, n°13, p. 21-29.
- PULIS Victor, *The First Siege, 1565. The collision from the Turk Army on the Gzira of Malta : may-september*, Pubblikazzjoni Merlin Library, Malte, 1999.
- RESTIFO Giuseppe, « Il Grande Assedio di Malta del 1565 », in Giovanna Motta (a cura di), *I Turchi, il Mediterraneo e l'Europa*, Franco Angeli Ed., Milan, 1998, p. 11-23.
- RICŒUR Paul, *Temps et Récit*, tome I, *L'Intrigue et le récit historique*, Points Seuil, Paris, 1991.
- , *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Points Seuil, Paris, 2000.
- ROSSI Ettore, *Storia della Marina dell'Ordine di San Giovanni di Gerusalemme, di Rodi e di Malta*, Società Editrice d'Arte Illustrata, Roma-Milano, 1926.
- ROUILLARD Clarence Dana, *The Turk in french history, thought and litterature (1520-1660)*, Ed. Boivin, Paris, 1941.
- SANMINIATELLI Zabarella Carlo, *Lo Assedio di Malta (18 maggio-8 settembre 1565)*, Tipografia Salesiana, Turin, 1902.
- SCHALK Ellery, *L'épée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500 - vers 1650)*, Champ Vallon, 1996.
- SCHIAVONE L. R., « Di alcuni scritti intorno al Grande Assedio del 1565 », *Melita Historica*, vol. 4, n°2, 1965, p. 77-95.
- SEBAG Paul, *Tunis au XVII^e siècle : une cité barbaresque au temps de la course*, L'Harmattan, Paris, 1989.
- SÉNAC Philippe, *L'image de l'autre. Histoire de l'Occident médiéval face à l'Islam*, Flammarion, Paris, 1983.
- SEMPRINI Giovanni, « Malta nella seconda metà del Seicento (da un manoscritto del tempo) », *Archivio Storico di Malta*, Anno IV, 1934, p. 97-112.
- SIRE H.J.A., *The Knights of Malta*, Yale University Press, New Haven and London, 1993.
- SOLY Hugo (dir.), *Charles Quint (1500-1558)*, Actes Sud, Arles, 2000.
- SPAGNOLETTI Angelantonio, *Stato, aristocrazia e Ordine di Malta nell'Italia moderna*, Collection de l'École française de Rome, 111, Rome-Paris, 1988.
- SPITERI Stefen C., *Fortresses of the Knights*, Book Distributors Limited, Malte, 2001.
- TENENTI Alberto, *Cristoforo da Canal. La Marine vénitienne avant Lépante*, SEVPEN, Paris, 1962.

- TOURNIER Isabelle, « Événement historique, événement littéraire. Qu'est-ce qui fait date en littérature ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2002/5, vol. 102, p. 747-758.
- TRASSELLI Carmelo, « Una statistica maltese del secolo XVI », *Economia e Storia, Rivista Italiana di Storia Economica e Sociale*, Fascicolo 4, Milano, 1966, p. 474-480.
- , « La conquista di Tripoli nel 1510 vista dalla Sicilia », in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, Histoire économique du monde méditerranéen 1450-1650*, Privat, Toulouse, 1973, p. 611-619.
- TURBET-DELOF Guy, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVI^e-XVII^e siècles*, Droz, Paris-Genève, 1973.
- VALENSI Lucette, *Le Maghreb avant la prise d'Alger*, Questions d'histoire, Flammarion, Paris, 1969.
- , *Venise et la Sublime Porte. La naissance du despote*, Textes du xx^e siècle, Hachette, Paris, 1987.
- VATIN Nicolas, « La conquête de Rhodes », in Gilles Veinstein (dir.), *Soliman le Magnifique et son temps*, La Documentation française, Paris, 1992, p. 435-454.
- , *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'Empire Ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes (1480-1522)*, CNRS, Peeters, Paris, 1994.
- VEINSTEIN Gilles, « Les préparatifs de la campagne navale franco-turque de 1552 à travers les ordres du divan ottoman », *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, n°39, 1985-1, p. 35-67.
- , (dir.), *Soliman le Magnifique et son temps*, Actes du Colloque de Paris, Galeries Nationales du Grand Palais (7-10 mars 1990), La Documentation Française, Paris, 1992.
- , « La mort de Soliman le Magnifique », *Les collections de l'Histoire*, n°45, 2009, p. 28-33.
- VELLA Andrew Paul, « La missione di Pietro Dusina a Malta nel 1574 », *Melita Historica*, vol. V, n°2, 1969, p. 165-184.
- VERGÉ-FRANCESCHI Michel, « 1553. Andrea Doria (1466-1550), amiral génois de François I^{er}, puis de Charles Quint, ennemi de la Corse », in Antoine-Marie Graziani et Michel Vergé-Franceschi (dir.), *Les Doria. La Méditerranée et la Corse*, Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2001.
- VON DAUBER Robert, *La Marina del Sovrano Militare Ordine di Malta*, Grafo Edizioni, Brescia, 1992.
- WILLIAMS Ann, « Crusaders as Frontiersmen : The Case of St John in the Mediterranean », in D. Power, N. Standen (dir.), *Frontiers in question. Eurasian Borderlands (700-1700)*, Macmillan Press Ltd, London, 1999, p. 209-227.
- WINOCK Michel, « Qu'est ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, 268, 2002, p. 30-35.
- WIEVORKA Annette, « Conclusion. Le lendemain des lendemains... », in F. Pernot et V. Valérie (dir.), *Lendemain de guerre... De l'Antiquité au*

monde contemporain : les hommes, l'espace et le récit, l'économie et le politique, Peter Lang, Bruxelles, 2010, p. 457-467.

YERASIMOS Stéphane, « Les relations franco-ottomanes et la prise de Tripoli en 1551 », in G. Veinstein (dir.), *Soliman le Magnifique et son temps*, Actes du Colloque de Paris (7-10 mars 1990), La Documentation française, Paris, 1992, p. 529-547.

YILDIRIM Hüseyin, « 16th Century Ottoman Navy in the Mediterranean Sea and the Preveze naval battle », in Paolo Alberini (a cura di), *Aspetti ed attualità del potere marittimo in Mediterraneo nei secoli XII-XVI*, Acta del Convegno di Storia Militare (Napoli, 27-29 ottobre 1997), Ufficio Storico della Marina Militare, Roma, 1999, p. 143-152.

Index

- Afrique du Nord, 10, 15, 24-27, 32, 33, 36, 37, 54, 55, 70, 75, 192, 221, 222, 229.
- Alexandrie, 22, 23, 33, 50, 63, 70, 71, 76, 226, 229.
- Alger, 11, 14, 24-28, 30, 31, 33, 34, 36, 44, 61, 62, 63, 72, 76, 79, 80, 82, 83, 115, 125, 138, 166, 172, 192, 195, 235.
- Archipel, 11, 13, 15, 32, 34, 44, 50, 52-55, 64, 71, 84, 86, 93, 94, 96, 169, 170, 171, 206, 221, 224, 226, 227, 233.
- Balbi da Correggio, 10, 71, 78, 99, 111, 116, 123, 146, 152, 187, 203, 204, 219.
- Baléares, 43, 62.
- Barbarie, 27, 32, 35, 49, 66, 68, 70, 73, 80, 124, 162, 221-224, 229.
- Barberousse, 7, 22, 26-30, 33, 34, 44, 45, 63, 64.
- Barcelone, 10, 48, 84.
- Beylerbey, 19, 28, 30, 31, 33, 34, 61, 72, 75, 76, 79, 80, 124, 130, 192.
- Bir-Miftuh, 123, 132, 134.
- Birgù, 8, 88, 89, 90, 92-95, 99, 100, 102, 103, 105, 109, 111-126, 128, 131-134, 138, 139, 141-144, 146, 147, 149, 150, 151, 153-156, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 166, 174, 179, 180, 182, 185, 187, 196, 197, 202, 204, 207, 208, 209, 213, 216, 219.
- Birkirkara, 96, 123, 132.
- Bormula, 90, 93, 95, 126, 146, 149, 182, 229.
- Bosio (Giacomo), 9, 48, 52, 64, 69, 71, 72, 74, 76, 78, 79, 88, 89, 94, 96, 153, 186, 199, 208, 213, 217, 218, 219.
- Brantôme, 29, 30, 56, 57, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 201, 202.
- Busbecq, 19.
- Cap Passaro, 83, 85, 150, 175, 177.
- Cassar (Girolamo), 153, 161, 188, 209, 212, 213.
- Charles IX, 9, 115, 200, 211.
- Charles Quint, 7, 13, 24, 25, 28, 30, 32, 33, 38-41, 44, 45, 51, 52, 54, 58, 134, 172, 205, 222.
- Chio, 9, 21, 23, 80, 191, 235.
- Cirni (Antonfrancesco), 57, 59, 67, 74, 75, 77, 79, 105, 107, 108, 110, 111, 113, 114, 117-120, 124, 126, 129, 130, 131, 139, 142, 145, 147, 148, 150, 152-160, 162, 163, 165, 166, 173, 175-178, 185-187, 204.
- Côte de Médicis, 84, 209.
- Comino, 44, 87.
- Corse, 24, 29, 33, 43, 62, 74, 83, 85, 104, 184.
- Croua (Martin), 77, 78, 116, 119, 120.
- Don García de Toledo, 43, 55, 60, 72, 80, 82-85, 92, 93, 100, 102, 103, 108, 115, 117, 122, 131, 135-139, 141, 150, 151, 154, 169-180, 184, 185, 189, 194, 197, 198, 199, 207, 209, 210, 211, 220, 221, 222, 224, 230, 235.
- Doria (Gio Andrea), 24, 25, 28, 29, 30, 32, 43, 69, 115, 171, 175-178, 180.
- Dragut, 7, 28-33, 35, 55, 56, 64, 65, 66, 70, 72-75, 78, 79, 82, 97, 98, 106, 107, 118, 123, 124, 125, 139, 143, 195.
- Égypte, 11, 18, 23, 27, 45, 50, 76.
- Espagne, 7, 11, 13-15, 23, 24, 27, 35-43, 45, 47, 48, 50, 52, 60, 62, 66, 69, 80, 83-86, 103, 104, 115, 136, 150, 152, 153, 169, 170, 178, 189-195, 200, 207, 209, 210, 221, 223, 224, 228, 230, 233, 235, 238.

- Euldj Ali, 7, 22, 29, 30, 31, 35, 78, 79, 98, 105, 124, 145, 147, 162, 192.
- Favignana, 82, 175, 177.
- Ferdinand d'Aragon, 36, 38.
- François I^{er}, 24, 25, 39, 52, 200.
- Gênes, 72, 83, 104, 128, 171, 228.
- Ghajn Tuffieħa, 174.
- Gozo, 32, 44, 52, 55, 57, 64, 65, 66, 67, 86, 87, 95, 103, 107, 173-177, 224.
- Habsbourg, 40.
- Hafsidés, 26, 27, 33, 43.
- Hasan pacha, 34, 72, 73, 79, 130.
- Hôpital, 45, 46, 51, 56, 58, 197, 198-201, 215, 216, 231.
- Hospitaliers, 7, 11, 13, 14, 30, 32, 33, 44, 45, 46, 48-55, 59, 61, 64, 65, 67-73, 75, 86, 88, 89, 90, 95, 98, 99, 104, 120, 121, 122, 128, 132, 134, 135, 136, 138, 139, 141, 144, 150, 151, 161, 169, 172, 180, 186-189, 191, 192, 193, 200, 202-208, 213, 218, 219, 222-228, 230, 233, 236, 237.
- Isabelle de Castille, 36.
- Istanbul, 11, 15, 18, 22, 23, 27, 29, 30, 31, 45, 50, 61, 65, 66, 71, 72, 74-80, 82, 83, 123, 166, 184, 185, 191, 192, 200, 229.
- Italie, 13, 44, 47, 48, 52, 58, 95, 111, 118, 134, 170, 191, 201, 207, 212, 217, 222, 226.
- Janissaire, 20, 62.
- Jerba, 7, 11, 14, 24, 29, 30, 31, 33, 36, 43, 63, 65, 66, 67, 69, 70, 72, 79, 85, 102, 143, 190, 221, 226, 227, 234.
- La Goulette, 11, 26, 31, 74, 75, 82, 83, 84, 86, 92, 93, 98, 104, 137, 138, 169, 170, 171, 190, 192, 210, 220-223, 235.
- Laparelli (Francesco), 209-212, 214.
- La Valette (Jean Parisot de La Valette, *Grand Maître*), 7, 55, 58.
- La Valette, 7, 8, 10, 55-69, 76, 83, 84, 92, 93, 95, 98, 101, 102, 105, 108, 109-112, 114-118, 121, 123, 124, 128-131, 134, 135, 137, 139, 142, 143, 148, 150-156, 158, 159, 163, 166, 172, 173, 180, 182, 183, 188, 193-200, 202, 204, 206, 207, 208, 210-226, 229, 230, 236, 237.
- Lépante, 10, 19, 22, 29, 31, 69, 80, 191, 217, 225, 233, 234.
- Levant, 13, 15, 22, 23, 27, 33, 35, 43, 45, 48, 51, 54, 60, 62, 70, 71, 75, 76, 79, 80, 82, 104, 128, 163, 184, 188, 191, 221, 222, 224-227, 229, 231, 235.
- Linosa, 175, 176, 177, 178, 231.
- Maghreb, 13, 26, 27, 28, 31, 37, 38, 44, 54, 62, 64, 70, 192, 223.
- Maroc, 15, 26, 35.
- Marsa, 94, 104, 106, 125, 126, 143, 159, 164, 166, 182, 183.
- Marsamxett, 101, 103, 109, 125, 139, 143, 162, 174, 182, 183, 207, 230.
- Marsaxlokk, 97, 99, 104, 110, 174.
- Mdina, 64, 86, 87, 88, 95, 97, 107, 122, 126, 128, 129, 130, 134, 139, 141, 144, 148, 154, 155, 159, 160, 164, 166, 174, 179, 180, 182, 183, 185.
- Médecis, 84, 209.
- Mehmet II, 11, 18.
- Mellieħa, 174, 177, 183.
- Menga (Evangelista), 153, 209.
- Mer Noire, 15, 77.
- Messine, 48, 66, 84, 114, 116, 170, 171, 175, 193, 201, 227.
- Mezquita (gouverneur de Mdina), 121, 123, 129, 130, 132, 141, 159, 164, 166, 174, 180.
- Mġarr, 174.
- Miedes (Luis de), 75, 76, 78.
- Milan, 39, 40, 115, 201.
- Miranda (Andres), 108, 109, 113, 116, 118, 120.
- Mûrad Agha, 55.
- Mustafa pacha, 79, 124, 130, 131, 145, 155, 156, 161, 181, 185, 235.

- Naples, 13, 35, 40, 42, 43, 48, 66, 74, 83, 84, 85, 93, 104, 115, 137, 170, 171, 184, 188, 194, 201, 211, 212, 222, 223.
- Naxxar, 96, 187.
- Oran, 33, 34, 36, 80, 82, 83.
- Pacha, 19, 22, 27, 28, 30, 31, 34, 64, 66, 72, 73, 74, 76, 77, 79, 96, 97, 98, 100, 124, 129, 130, 131, 145, 155, 156, 161, 162, 181, 182, 185, 235.
- Pantelleria, 33, 64, 82, 177, 224, 231.
- Peñon de Velez, 27, 72, 74, 82.
- Perez d' Aleccio (Matteo), 121, 139, 141, 147, 204, 205.
- Philippe II, 7, 10, 13, 16, 29, 41-44, 48, 55, 60, 65, 80, 82-85, 92, 93, 98, 103, 104, 115, 136, 137, 142, 151, 169-173, 176, 179, 181, 184, 189, 190, 194, 198, 199, 207, 210, 211, 220, 221, 235.
- Piyali pacha, 66, 74, 76, 79, 96, 97, 100, 131, 162, 182, 185, 235.
- Ponant, 7, 14, 15, 23, 26, 28, 31-34, 43, 44, 45, 51, 54, 60-66, 70-76, 80, 82, 84, 138, 189, 191, 192, 193, 213, 220-227, 230, 233, 235, 238.
- Porte (Sublime Porte), 7, 13, 15, 18, 192, 194.
- Pozzallo, 177, 178, 179.
- Prévéza, 24, 28.
- Pugliese (Antonio), 73, 74, 197.
- Qapıdan, 22, 27, 28, 31, 73, 74, 77, 79, 97, 98, 162, 181, 182, 235.
- Qormi, 96, 99.
- Rabat, 57, 86, 87, 95, 129, 220, 224.
- Rhodes, 10, 11, 13, 14, 23, 30, 32, 49-52, 55, 56, 60, 61, 67, 69, 70, 73, 86, 88, 98, 99, 114, 128, 135, 185, 195, 201, 202, 205, 206, 207, 216, 226, 235.
- Robles (Melchior de), 134, 136, 137, 141, 146, 148, 149, 154, 155, 157, 160.
- Rome, 9, 11, 29, 42, 51, 53, 62, 77, 99, 136, 139, 151, 187, 193, 194, 198, 201, 205, 209, 212, 219.
- Romegas (Frà Mathurin de Lescout), 76, 119, 133, 141, 146, 155, 158, 185.
- Saint-Siège, 24, 38, 191, 205, 233.
- Sandjak, 19, 132.
- Sáns (Hipólito), 73, 78, 79.
- Sardaigne, 40, 42, 43, 62, 184.
- Sciberras (Mont), 8, 89, 90, 92, 95, 101, 104, 105, 109, 111, 114, 120, 124, 125, 126, 132, 143, 149, 185, 199, 207, 208, 211-214, 218, 219, 229.
- Selim I^{er}, 16, 18, 26, 27, 50.
- Senglea, 8, 90, 91, 93, 94, 95, 97, 99, 100, 103, 105, 109, 112, 114, 115, 117, 119, 120, 122, 123, 125, 126, 131, 132, 133, 143-147, 149-159, 160, 162, 163, 165, 174, 179, 187, 207, 208, 209, 219, 229.
- Sicile, 11, 13, 26, 31, 32, 40, 42, 43, 44, 51, 52, 53, 60, 62, 65, 66, 68, 69, 72, 74, 80, 83-86, 88, 90, 92, 93, 94, 100, 101, 103, 108, 109, 114, 115, 125, 134, 136, 137, 138, 140, 148, 150, 151, 152, 154, 155, 164, 166, 169, 172, 173, 175, 177, 178, 180, 184, 188, 190, 191, 194, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 221-225, 227, 231, 235, 236.
- Sigġiewi, 96.
- Sinan Pacha, 30, 64.
- Sıpahi, 20, 78, 79, 132, 163, 167.
- Soliman le Magnifique, 7, 13, 15, 16, 22, 27, 30, 55, 60, 61, 73, 74, 77, 128, 185, 191, 238.
- Soviñas, 57, 75.
- Strozzi (Leone), 49, 58, 69.
- Syracuse, 83, 85, 92, 137, 138, 173, 175, 177, 178, 201, 210.
- Syrie, 11, 18, 23, 27, 49, 123, 227.
- Timâr, 19.
- Toscane, 33, 84, 103, 170, 208, 209.
- Tripoli, 11, 14, 26, 29-33, 35, 36, 43, 45, 49, 51, 52, 54-58, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 72, 74, 75, 77, 79, 88, 89, 92, 114, 128, 166, 206, 227, 235.

Tunis, 14, 24-28, 31, 33, 36, 61, 62, 70,
75, 80, 82, 192, 225, 226, 227, 229, 235.

Ulloa (Alfonso de), 77, 78, 94, 136, 137,
139, 182, 185.

Vendôme, 9, 73, 77, 78, 94-97, 99, 106,
107, 109, 111, 114, 116-119, 121, 129,
130, 139, 142, 143, 144, 147, 148, 152,
155, 156, 159, 160, 162, 163, 164, 166,
182, 185, 186.

Venise, 10, 14, 18, 23, 24, 25, 48, 50, 62,
170, 191, 228, 233.

Villiers de l'Isle-Adam, 50, 52, 195, 197.

Viperano (Gio Antonio), 73, 75, 76, 105,
107, 108, 109, 111, 120, 130, 131, 134,
137, 139, 141, 145, 147, 148, 152, 155,
159, 160, 163, 165, 183, 186, 187, 204,
207.

Zabbar, 141.

Zejtun, 96, 99, 123, 132, 141, 205, 225.

Zuara, 58, 65, 66, 69.

Zurrieq, 96, 99, 123, 140.